NOUVEAU

RECUEIL:

OU,

MELANGE LITTERAIRE, HISTORIQUE, DRAMATIQUE ET POETIQUE;

CONTENANT

LE POEME CELEBRE DES JARDINS
De Monſ. l'Abbé de LILLE.

A' L'USAGE DES ECOLES,
ET DES
AMATEURS DE LA LANGUE FRANÇOISE.

LE TOUT REUNISSANT
L'AGREABLE, LE CURIEUX, ET L'UTILE.

Par A. SCOT, A. M.
MEMBRE DE L'UNIVERSITE' DE PARIS.

SECONDE EDITION, REVUE ET AUGMENTE'E.

Floriferis ut apes in ſaltibus omnia libant,
Omnia nos:

A' LONDRES:
Imprimé pour G. ROBINSON, Paternoſter-row;
& ſe vend chez C. ELLIOT à EDINBOURG.

M,DCC,LXXXV.



PREFACE.

SI le desir de plaire au PUBLIC, en tâchant de rendre quelque service à la Jeunesse, est un titre pour mériter ses suffrages, l'EDITEUR de ce RECUEIL ôse se flatter de n'être pas tout à fait indigne de son APPROBATION.

TABLE

DES

MATIERES

CONTENUES DANS LE RECUEIL.

LES AVENTURES DE GIL BLAS.

PREMIER LIVRE.

CHAP. I.

CHAP. II.

CHAP. III.

CHAP. IV.

CHAP. V.

CHAP. VI.

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

CHAP. IX.

CHAP. X.

CHAP. XI.

CHAP. XII.

CHAP. XIII.

CHAP. XIV.

CHAP. XV.

CHAP.

LES JARDINS. Par M. L'ABBE' LILLE.

EGLOGUES DE VIRGILE. Par M. GRESSET.

FABLES, par LA FONTAINE.

ODES, par ROUSSEAU.



RE-

RECUEIL

A L'USAGE DES

ECOLES FRANÇOISES.

HISTOIRE DE JOSEPH.

Joseph vendu par ses frères : conduit en Egypte chez Putiphar : mis en prison. Gen. chap. 37. 39. & 40.

JACOB avoit douze enfans, dont Joseph & Benjamin étoient les plus jeunes : il avoit eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que Jacob témoignoit à Joseph, la liberté que celui-ci prit d'accuser devant lui ses frères d'un crime que l'Ecriture ne nomme point, et le récit qu'il leur fit des songes qui marquoient sa future grandeur, excitèrent leur jalousie & leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils paissoient leurs troupeaux, ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient ; allons, tuons-le, & le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. Sur la remontrance de Ruben, ils se contentèrent de le jetter dans la citerne, après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même ils l'en retirèrent, pour le vendre à des Marchands Ismaélites qui alloient en Egypte, à qui en effet ils le vendirent vingt pièces d'argent. Après cela ils prirent sa robe, & l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, & lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut, & dit : C'est la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph. Il déchira

ses vêtemens ; & s'étant couvèrt d'un cilice, il pleura son fils fort longtems.

Les Ismaëlites emmenèrent Joseph en Egypte, où ils le vendirent à un des premiers Officiers de la Cour de Pharaon nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *étoit avec Joseph, & tout lui réussissoit heureusement.* Son Maître, qui voyoit bien que Dieu étoit avec lui, le prit en affection. Il le fit intendant de sa maison, & il se reposa absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Aussi Dieu bénit la maison de Putiphar, & il multiplia ses biens de tous côtés à cause de Joseph.

Il y avoit déja longtems qu'il étoit dans cette Maison, lorsque sa Maîtresse l'ayant regardé avec un mauvais désir, le sollicita en l'absence de son mari à commettre le crime. Mais Joseph en eut horreur, & lui dit : Comment serois-je assez malheureux, pour abuser de la confiance que mon Maître a en moi, & pour pécher contre mon Dieu ? Elle continua ainsi pendant plusieurs jours à le solliciter, sans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Joseph étoit seul, elle le prit par le manteau, & le pressoit de consentir à son mauvais desir. Alors Joseph, lui laissant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jetta un grand cri, & ayant appellé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avoit voulu lui faire violence, & qu'il avoit pris la fuite aussitôt qu'il l'avoit entendu crier. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disoit. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, & le fit enfermer dans la prison, où étoient ceux que le Roi fesoit arrêter. Mais le Seigneur fut avec Joseph : il en eut compassion, & il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Joseph étoit en prison, deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon, savoir le grand Echanson & le grand Pannetier, y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Joseph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque tems après ils eurent tous deux dans la même nuit un songe qui les jetta dans de grandes inquiétudes. Joseph leur en donna l'explication. Il prédit à l'Echanson, que dans trois jours il seroit rétabli dans l'exercice de sa

charge ;



charge; & au grand Pannetier, que dans trois jours Pharaon le feroit attacher à une croix, où sa chair seroit déchirée par les oiseaux. Les choses arrivèrent, comme il l'avoit dit. Le grand Pannetier fut mis à mort, & l'autre rétabli. Joseph avoit prié l'Echanson de se souvenir de lui, & d'obtenir du Roi son élargissement: car j'ai été enlevé, dit-il, par fraude & par violence du pays des Hébreux; et j'ai été renfermé dans cette prison, sans être coupable. Mais cet Officier étant rentré en faveur, ne pensa plus à son Interprète.

Elévation de Joseph. Prémier voyage de ses frères en Egypte. Gen. ch. 41. & 42.

Deux ans se passèrent depuis que l'Echanson eut été rétabli, après lesquels Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un, il vit sept vaches grasses qui sortoient du Nil, & qui furent dévorées par sept autres vaches maigres sorties après elles du même fleuve. Dans le second, il vit sept épis pleins, qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des Sages d'Egypte n'ayant pu expliquer ces songes, l'Echanson se souvint de Joseph, & en parla au Roi, qui le fit aussi-tôt sortir de prison, & lui raconta ses songes. Joseph répondit, que les sept vaches grasses & les sept épis pleins signifioient sept années d'abondance; & que les vaches & les épis maigres marquoient sept années de stérilité & de famine qui viendroient ensuite. Il conseilla au Roi d'établir un homme sage & habile, qui eût soin, pendant les sept années d'abondance, de faire serrer une partie des grains dans des gréniers publics, afin que l'Egypte y trouvât une ressource pendant la stérilité. Ce conseil plut à Pharaon, & il dit à Joseph: C'est vous même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Egypte: tout le monde vous obéira, & il n'y aura que moi au-dessus de vous. En même tems il ôta son anneau de son doigt, & le mit au doigt de Joseph: il le fit monter sur son second char, & fit crier par un héraut, Que tout le monde fléchit le genou devant lui. Il changea aussi son nom, & lui en donna un qui signifioit *Sauveur du Monde.*

Les sept années d'abondance arrivèrent, comme Joseph l'avoit prédit. Pendant ce tems, il fit mettre en réserve une grande quantité de blé dans les gréniers du Roi.

La ſtérilité vint enſuite, & la famine étoit dans tous les pays: mais il y avoit du blé en Egypte. Le peuple preſſé de la faim, demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit: Allez à Joſeph, & faites tout ce qu'il vous dira. Joſeph donc, ouvrant tous les gréniers, vendoit du blé aux Egyptiens & aux autres Peuples.

Jacob l'ayant appris, commanda à ſes enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix: car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte, ils parurent devant Joſeph, & l'adorèrent. Joſeph les reconnut d'abord; & en les voyant proſternés devant lui, il ſe ſouvint des ſonges qu'il avoit eus autrefois: mais il ne ſe fit point connoître à eux. Il leur parla même fort durement, & les traita d'eſpions qui venoient pour examiner le pays. Ils lui repartirent: Seigneur, nous ſommes venus ici pour acheter du blé. Nous ſommes douze frères, tous enfans d'un même homme, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous eſt demeuré avec notre père, et l'autre n'eſt plus au Monde. Hé bien, reprit Joſeph, je m'en vais éprouver ſi vous dites la vérité. Envoyez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos frères: & cependant les autres demeureront en priſon. Il ſe contenta néanmoins d'en retenir un ſeul. Pénétrés de frayeur & de regret, ils ſe diſoient l'un à l'autre en leur Langue: C'eſt avec juſtice que nous ſuffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère. Nous le voyions accablé de douleur, lorſqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui: mais nous ne voulumes pas l'écouter. C'eſt pour cela que ce malheur nous eſt arrivé. Ruben l'un d'entre eux, leur diſoit: Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un ſi grand crime contre cet enfant? cependant vous ne m'écoutates point. C'eſt ſon ſang maintenant que Dieu vous redemande. Joſeph, qui les entendoit, ſans qu'ils le ſûſſent, ne put retenir ſes larmes. Il ſe retira pour un moment, & revint enſuite leur parler. Alors il fit prendre Simeon, et le fit lier devant eux: puis il commanda ſécrèttement à ſes Officiers de remettre leur argent dans leurs facs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

Second voyage des enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses frères. Gen. ch. 43. 44. 45.

LORSQUE les enfans de Jacob, au retour de leur voyage, lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé, l'emprisonnement de Simeon, & l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte, cette triste nouvelle le perça de douleur, & renouvella celle que la perte de Joseph lui avoit causée. Il refusa longtems de laisser partir son cher Benjamin, qui seul fesoit toute sa consolation. Mais enfin, voyant que c'étoit une nécessité, & qu'autrement il le verroit périr de faim avec lui, il consentit à son départ sur les assurances réitérées que lui donnèrent ses autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présens pour Joseph, & le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs sacs.

Etant arrivés en Egypte, ils se présentèrent devant Joseph. Lorsqu'il les eut aperçus, & Benjamin avec eux, il dit à son Intendant: Faites entrer ces gens-là chez moi, & préparez un festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'Intendant exécuta l'ordre, & les fit entrer. Eux, tout surpris d'un tel traitement, s'imaginoient qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs sacs. Ils commencèrent donc par se justifier auprés de l'Intendant, disant qu'ils ne savoient pas comment cela étoit arrivé; & que, pour preuve de leur bonne foi, ils raportoient cet argent. L'Intendant les rassura, en leur disant: Ne craignez rien: c'est votre Dieu & le Dieu de votre père qui vous a fait trouver de l'argent dans vos sacs; car pour moi, j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussitôt après, il leur amena Simeon leur frère. On leur apporta de l'eau: ils se lavèrent les piés, & attendirent l'arrivée de Joseph.

Dès qu'il parut, ils se prosternèrent devant lui, & lui offrirent leurs présens. Joseph après les avoir salués avec bonté, leur dit: Votre père, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore? comment se porte-t-il? Ils répondirent: Notre père, votre serviteur, est encore en vie, & il se porte bien. En même tems ils se prosternèrent de nouveau. Joseph ayant aperçu Benjamin: Est-ce là, leur dit-il, votre jeune frère, dont vous m'aviez

 parlé?

parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous beniffe. Et il fe hâta de fortir, parce que la vue de fon frère l'attendriffoit fi fort, qu'il ne pouvoit plus retenir fes larmes. Quelques momens après il vint retrouver fes frères, & ayant commandé qu'on fervît à manger, il fe mit à table avec eux.

Après que Jofeph eut mangé avec fes frères, il donna fécrèttement cet ordre à fon Intendant: Mettez du blé dans les facs de ces gens-là, & l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs facs; & mettez ma coupe d'argent dans le fac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui étoit ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étoient-ils fortis de la ville, que Jofeph envoya fon Intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient vôlé fa coupe. Ils furent fort furpris de fe voir accufés d'une action fi noire, à laquelle ils n'avoient pas feulement penfé. Nous vous avons raporté, dirent-ils, l'argent que nous avions trouvé à l'entrée de nos facs: comment fe pourroit-il faire que nous euffions dérobé dans la maifon de votre Maître de l'or ou de l'argent? Que celui qui fe trouvera coupable de ce vôl, meure; & nous demeurerons tous efclaves de votre Maître. L'Intendant les prit au mot. On les fouilla tous en commençant par les plus âgés; & enfin la coupe fut trouvée dans le fac de Benjamin.

Ils retournèrent à la Ville fort affligés, & allérent fe jetter aux piés de Jofeph. Après quelques reproches, il leur déclara que celui, dans le fac de qui on avoit trouvé la coupe, demeureroit fon efclave. Alors Juda ayant demandé permiffion de parler, repréfenta à Jofeph que s'ils retournoient vers leur père fans ramener avec eux ce fils qu'il aimoit tendrement, ils le feroient mourir de chagrin. C'èft moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui, à mon père: que ce foit moi, s'il vous plait, qui demeure efclave en fa place. Car je ne puis retourner fans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père.

A ces paroles, Jofeph ne put plus fe retenir. Il commanda qu'on fît fortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jetta un grand cri, & dit à fes frères: Je fuis Jofeph. Mon père vit-il encore? Aucun d'eux

d'eux ne lui répondit, tant ils étoient saisis d'étonnement. Il leur parla avec douceur, & leur dit : Aprochez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit : Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, & ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi ; car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon père que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera auprès de moi ; & je le nourrirai, lui, & toute sa famille ; car il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon père le haut rang où je suis élevé, & tout ce que vous avez vu dans l'Egypte. Hâtez vous de me l'amener. Après leur avoir parlé ainsi, il se jetta au cou de Benjamin, & l'embrassa en pleurant : il embrassa de même tous ses autres frères ; & après cela ils se rassurèrent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la Cour. Pharaon en témoigna sa joie à Joseph, & lui dit de faire venir au plutôt toute sa famille en Egypte. Joseph fit partir ses frères avec des vivres pour le voyage, & des voitures pour transporter leur père, leurs femmes & leurs enfans. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob : Votre fils Joseph est vivant, & il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil ; & il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, ayant entendu le récit de tout ce qui s'étoit passé, & voyant les chariots & les autres choses que son fils lui envoyoit, il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore : j'irai, & je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute sa famille, & arriva en Egypte. Après qu'il eut salué le Roi, Joseph l'établit dans le pays de Gessen le plus fertile de l'Egypte, où Jacob vécut encore dix-sept ans.

HISTOIRE DE CYRUS.

Education de Cyrus.

CYRUS étoit fils de Cambyse Roi de Perse, & de Mandane fille d'Astyage Roi des Medes. Il étoit bien fait de corps, & encore plus estimable par les qualités de l'esprit : plein de douceur & d'humanité, de desir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agissoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon la coutume des Perses, qui pour lors étoit excellente.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important, & la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des pères & des mères, qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniére uniforme. Tout y étoit réglé ; le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des Maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson, et de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété ; & d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mélange de sauces ni de ragouts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fonds de santé capable de soutenir les plus durés fatigues de la guerre jusques dans l'âge le plus avancé, comme on le remarque de Cyrus, qui dans la vieillesse se trouva aussi fort & aussi robuste qu'il l'avoit été dans ses premières années. Ils alloient aux écoles pour y apprendre la Justice, comme ailleurs on y va pour y apprendre les Lettres : & le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement étoit l'ingratitude.

La vue des Perses, dans tous ces sages établissemens, étoit d'aller audevant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir : & au lieu que dans les autres Etats on se contente d'établir

des

des punitions contre les méchans, ils tâchoient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à seize ou dix-sept ans: après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge en a plus de besoin. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems ils passoient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs Gouverneurs, accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les différens postes de l'Etat, les Charges, les Dignités. Enfin ils passoient dans la dernière classe, où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le Conseil public.

Par-là tous les Citoyens pouvoient aspirer aux premières Charges de l'Etat: mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de douze ans, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou par l'adresse à executer tout ce qu'il entreprenoit. Alors sa mère Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-père, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnoient partout. Il n'en fut point ébloui, & sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-père par des saillies pleines d'esprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ses manières nobles & engageantes. J'en raporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité & la délicatesse des mêts. Cyrus regardoit

doit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris: Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours & de circuits pour appaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but: un peu de pain & de cresson les y conduisent. Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mèts qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux officiers du Roi qui se trouvèrent présens: à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mère. Sacas, Echanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre sa Charge d'Echanson, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience: comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eut fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une considération particulière, & qui la méritoit par l'addresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire: Ne faut-il que cela, mon Papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes graces? je les aurai bientôt gagnées: car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en Echanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule & tenant la coupe délicatement des trois doigts. Il la présenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmèrent Astyage & Mandane. Quand cela fut fait, il se jetta au cou de son Grand-père, & en le baisant il s'écria plein de joie: O Sacas, pauvre Sacas, te voila perdu: j'aurai ta charge. Astyage lui temoigna beaucoup d'amitié. Je suis très-content, mon fils, lui dit-il: on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle: c'est de faire l'essai. En effet l'Echanson avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, & d'en gouter avant que de présenter la coupe au Prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc, dit Astyage? C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison? & comment cela? Oui, mon Papa. Car il n'y a pas longtems que

dans

dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de votre Cour, je m' apperçus qu' après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort & à travers. Vous paroissiez avoir oublié, vous, que vous étiez Roi, & eux qu'ils étoient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez, vous mettre á danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père? Jamais, repondit Cyrus. Et quoi donc? Quand il a bu, il cessé d'avoir soif; & voilà tout ce qui lui en arrive.

Sa mère Mandane étant sur le point de retourner en Perse, il se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son Grand-père de rester en Médie; Afin, disoit-il, que ne sachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de se perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perse où la sécheresse & la situation du pays coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'il passa à la Cour, il s'y fit infiniment estimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, biensaisant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenoient les siennes, & il s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Cambyse ayant rappellé Cyrus pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à son Pére, ni à sa Patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il étoit tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les veillards: Astyage même le conduisit a cheval assez loin; & quand il fallut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an au nombre des enfans. Ses compagnons, après le séjour qu'il avoit fait dans une Cour aussi voluptueuse & remplie de faste qu' étoit celle des Mèdes, s' attendoient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais quand

quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire, & que s'il se recontroit dans quelque festin, il étoit plus sobre & plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cetta première classe dans la seconde, qui èst celle des jeunes gens; où il fit voir qu'il n'avoit point son pareil en addresse, en patience, en obéissance.

Premières Campagnes & Conquêtes de Cyrus.

ASTYAGE roi des Mèdes étant mort, Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le roi des Assyriens armoit puissamment contre lui, & qu'il avoit déjà engagé dans sa quérelle plusieurs Princes, entre autres Crésus Roi de Lydie. Aussi-tôt il dépêcha vers Cambyse pour lui demander du secours, & chargea ses députés de faire ensorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui envérroit. Ils n'eurent point de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes d'infanterie seulement: car les Perses n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jeunes officiers, l'élite de la Nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit, sans perdre de tems: mais ce ne fut qu'aprés avoir invoqué les Dieux. Car sa grande maxime, & il la tenoit de son père, étoit, qu'on ne devoit jamais former aucune enterprise, soit grande, soit petite, sans consulter les Dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudence des hommes èst fort courte, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine: au lieu que les Dieux étant éternels savent tout, l'avenir comme le passé, & inspirent à ceux qu'ils aiment, ce qu'il èst à propos d'entreprendre: protection qu'ils ne doivent à personne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontières de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'ex-

d'excellentes instructions sur les devoirs d'un Général d'Armée. J'ai déja remarqué ailleurs que Cyrus, qui croyoit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son tems, reconnut pour lors qu'il ignoroit absolument tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art militaire, mais qu'il en fut parfaitement instruit dans cet entretien familier, qui mérite bien d'être lu avec soin, et d'être sérieusement médité par quiconque èst destiné à la profession des armes. Je n'en raporterai qu'un seul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissoit de savoir comment on pouvoit rendre les soldats soumis & obéissans. Le moyen m'en paroît bien facile & bien sûr, dit Cyrus: il ne faut que louer & récompenser, ceux qui obéissent, punir & noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela èst bon, reprit Cambyse, pour se faire obéir par force: mais l'important èst de se faire obeïr volontairement. Or le moyen le plus sûr d'y réussir, c'èst de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on sait mieux ce qui leur èst utile qu'eux-mêmes: car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'èst de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le Médecin, des Voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'èst fondée que sur la persuasion où ils sont que le Medicin, le guide, le pilote sont plus habiles & plus prudens qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son père, pour paroître plus habile & plus prudent que les autres? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement: & pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les regles, consulter avec soin & avec docilité les plus habiles Maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, & sur-tout implorer le secours des Dieux, qui seuls donnent la prudence & le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la première chose qu'il fit après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'Armée des ennemis montoit à soixante

B mill,

mille chevaux, & à deux cens mille hommes de pié ; & que par conféquent il s'en falloit plus des deux tiers que les Médes & les Perfes joints enfemble n'euffent autant de Cavalerie qu'eux, & qu'à peine avoient-ils la moitié d'Infanterie. Une fi grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras & une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perfe, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remédé auroit été fort lent, il paroiffoit impraticable. Cyrus fur le champ propofa un moyen plus fûr & plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perfes ; & au lieu que la plupart ne fe fervoient prefque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conféquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement fur le petit, il fut d'avis de les armer de telle forte qu'ils puffent tout d'un coup combattre de près & en venir aux mains avec les ennemis, & rendre ainfi inutile la multitude de leurs troupes. On gouta fort cet avis, & il fut exécuté fur le champ.

Un jour que Cyrus fefoit la revue de fon Armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des ambaffadeurs du Roi des Indes, & qu'il le prioit de le venir trouver promtement. Pour ce fujet, dit-il, je vous apporte un riche vétement : car il fouhaite que vous paroiffiez fuperbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la Nation. Cyrus ne perdit point de tems : il partit fur le champ avec fes troupes pour aller trouver le Roi, fans avoir d'autre habit que le fien, qui étoit fort fimple à la manière des Perfes. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : Vous aurois-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, fi je m'étois habillé de pourpre, fi je m'étois chargé de braffelets & de chaines d'or, & qu'avec tout cela j'euffe tardé plus longtems à venir ; que je ne vous en fais maintenant par la fueur de mon vifage & par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promtitude on exécute vos ordres ?

La grande attention de Cyrus étoit de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des officiers, de fe faire aimer and eftimer des foldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté & douceur, fe rendoit populaire & affable,

les

les invitoit souvent à manger avec lui, surtout ceux qui se distinguoient parmi leurs égaux. Il ne fesoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuoit avec largesse des présens à chacun selon son mérite & sa condition. A l'un c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque chose de pareil. C'étoit par cette grandeur d'âme, cette générosité, & ce panchant à faire du bien, qu'il croyoit qu'un Général devoit se distinguer, & non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits & des équipages, & encore moins par la hauteur & la fierté.

Voyant toutes ses troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, il proposa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On se mit donc en marche, après avoir offert des sacrifices aux Dieux. Quand les Armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étoient campés en rase campagne: Cyrus, au contraire, s'etoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut, *Jupiter secourable & conducteur.* Il fit entonner l'Hymne ordinaire en l'honneur de Castor & de Pollux, & les Soldats pleins d'une religieuse ardeur y répondirent à haute voix. Ce n'étoit dans toute l'Armée de Cyrus qu'allégresse, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéissance, ce qui jettoit une étrange frayeur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'Historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent plus les Dieux, ont moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens les Archers, les Frondeurs, & ceux qui lançoient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude, & prirent tous la fuite. La Cavalerie des Mèdes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusques dans leur camp. Ils

s'en fit un effroyable carnage, & le Roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs rétranchemens, & il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens après la mort de leur Roi, & la perte des plus braves gens de l'Armée, étoient dans une étrange consternation. Crésus, & tous les autres alliés, perdirent aussi toute espérance. Ainsi ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu, & il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de Cavalerie, & comme on l'a déjà remarqué, les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, & lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, & lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissants, à qui l'on inspireroit peut-être du courage en les réduisant au desespoir: qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune, & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité: que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine; & il ne songea plus qu'à passer le tems en festin & en joie avec les Officiers, & à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des Hyrcaniens qui servoient dans l'Armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit ils se rendroient à lui, & en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, & ayant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais; car c'étoit en Eté, & il les suivoit avec quelque Cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite: tous ceux qui étoient demeurés dans le camp se rendirent: la victoire fut complette, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de Cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusques là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout

ce

ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Mèdes & les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs, soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur étoit nécessaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boisson l'eau de la rivière. C'étoit la manière de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la poursuite des ennemis, Cyaxare l'avoit passée dans la joie & dans les festins, & s'étoit enivré avec ses principaux Officiers. Le lendemain à son réveil il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colère & de fureur il dépêcha sur le champ un Courier à l'Armée avec ordre de faire de violents reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Mèdes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une Lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifioit sa conduite, & le fesoit ressouvenir de la permission qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Mèdes qui voudroient bien le suivre. Il envoya en même tems en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avoit de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avoit faits, il se trouva une jeune Princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour Cyrus. Elle se nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate Roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir; dans la crainte, disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Araspe, jeune Seigneur de Mèdie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toujours Maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. Ne craignez rien, reprit Araspe; je suis sûr de moi, & je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il étoit près de lui faire

 violence.

violence. La Princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet Officier lui parla avec la dernière dureté, & lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jetter dans le desespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, & demeura interdit de honte & de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu des violents reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec la dernière douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah! je me connois maintenant, dit-il, & j'éprouve sensiblement que j'ai deux âmes, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte, quand vous venez à mon secours, & que vous me parlez ; je cède à l'autre, & je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus se préparoit à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Mèdes ne voulut le quitter, ni retourner sans lui vers Cyaxare, dont ils craignoient la colère & la cruauté. L'Armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux prisonniers de guèrre, en les renvoyant libres chacun dans leurs pays, avoit répandu partout le bruit de sa clémence. Beaucoup de Peuples se rendirent à lui, & grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses Alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trève & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquièter les Laboureurs, & de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, & s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare, pour lui donner avis de son arivée, & pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans sons pays une Armée si considérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui étoit resté de Cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse & fort leste. A cette vue la jalousie & le mécontentement de Cyaxare se reveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, & laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison; lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, & d'un inviolable attachement à sa personne & à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, & rentra parfaitement dans ses bonnes graces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses & des Mèdes, qui attendoient avec inquiétude & tremblement de quelle façon se termineroit cette entrevue. A l'instant Cyaxare & Cyrus remontèrent à cheval: & alors tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, & les autres Nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le saluer, & lui faire des présens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ses sujets, & que les Mèdes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

Continuation de la Guèrre. Prise de Babylone, nouvelles Conquêtes, Mort de Cyrus.

Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare, il fut résolu de continuer la guèrre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'Armée des ennemis

ennemis étoit encore plus nombreuse qu'elle ne l'avoit été dans la première Campagne, & l'Egypte seule leur avoit fourni plus de six vingts mille hommes. Leur rendezvous étoit à Thymorée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son Armée ne manquât de rien, & après être descendu dans un détail surprenant, que Xénophon raporte fort au long, songea à se mettre en marche. Cyaxare ne le suivit point, & demeura avec la troisième partie des Medes seulement, pour ne pas laisser son pays entièrement degarni.

Abradate, Roi de la Susiane, se préparant à prendre son armure, Panthée sa femme lui vint presenter un casque, des brassars, & des brasselets, tout cela d'ôr massif, avec une cotte d'armes de sa hauteur plissée par en bas, & un grand panache de couleur de pourpre. Elle avoit fait la plupart de ces ouvrages elle-même à l'insçu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas se signaler d'une manière digne de sa naissance & digne de l'idée qu'elle avoit tâchée de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été sa prisonniére, & comme telle destinée pour lui: mais je ne me suis point trouvée esclave entre ses mains, ni ne me suis point vue livrée à des conditions honteuses. Il m'a gardée comme il auroit gardé la femme de son propre frère; & je lui ai bien promis que vous sauriez reconnoître une telle grace. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abradate en levant les yeux vers le Ciel, fais que je paroisse aujourdui digne mari de Panthée, & digne ami d'un si généreux bienfaiteur. Cela dit, il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il étoit, & le suivit quelque tems à pié; après quoi elle se retira.

Quand les Armées furent en présence, tout se prépara au combat. Après les prières publiques & générales, Cyrus fit des libations en particulier, & pria encore de nouveau le Dieu de ses pères de vouloir être son guide, & de venir à son secours. Ayant entendu un coup de tonnerre, *Nous te suivons, souverain Jupiter*, s'écria-t-il; & à l'instant même s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille surpassoit de beaucoup celle des Per-

Perſes, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux ailes s'avancèrent en ſe courbant à droit & à gauche dans le deſſein d'envelopper l'Armée de Cyrus & de l'aſſaillir en même tems par pluſieurs endroits. Il s'y attendoit, & n'en fut pas ſurpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ſes troupes ; & lui qui en toute autre occaſion étoit ſi modeſte & ſi éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parloit d'un ton ferme & déciſif: Suivez-moi, leur diſoit-il, à une victoire aſſurée ; les Dieux ſont pour nous. Aprés avoir donné tous les ordres néceſſaries, & fait entonner par toute l'Armée l'Hymne du combat, il donna le ſignal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'étoit avancée ſur le flanc droit de ſon Armée ; & l'ayant priſe elle-même en flanc, la mit en deſordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'Eſcadron des chameaux. La Cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & de ſi loin que les chevaux l'apperçurent ils ſe renverſerent les uns ſur les autres, & pluſieurs ſe cabrant jettèrent par terre ceux qui les montoient. Les Chariots armés de faulx achevèrent d'y mettre la confuſion. Cependant Abradate qui commandoit les Chariots placés à la tête de l'Armée, les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent ſoutenir un choc ſi rude, & furent mis en deſordre. Abradate les ayant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais ſon char s'étant malheureſement renverſé, il fut tué avec les ſiens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-la, & les Perſes furent contraints de reculer juſqu'à leurs machines. Là les Egyptiens ſe trouvèrent fort incommodés des flèches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes, & les bataillons de l'arriére-garde des Perſes s'avançant l'épée à la main, empêchèrent les gens de trait de paſſer plus avant, & les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruiſſeaux de ſang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive, après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit préſenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perſes avoient lâché le pié, & jugeant bien que les Egyptiens ne ceſſeroint de gagner toujours le terrain, il réſolut de les aller prendre par derrière, & en un inſtant ayant paſſé avec ſa troupe à la queue de leurs bataillons, il

il les chargea rudement. La Cavalerie survint en même tems, et poussa vivement les enemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés fesoient face partout & se défendoient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus admirant leur valeur, & ayant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur représentant que tous leurs Alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptèrent, & servirent depuis dans ses troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue, Crésus s'enfuit en diligence avec ses troupes à Sardes, où Cyrus le suivit dés le lendemain, & se rendit maître de la ville sans y trouver aucune résistance.

De là il marcha droit vers Babylone, & subjugua en passant la grande Phrygie & la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, & qu'il en eut examiné avec soin la situation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il étoit impossible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc se déterminer au dessein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuser tout autour de la Ville des fossés fort larges & fort profonds, pour empêcher, disoit-il, que rien ne pût y entrer ou en sortir. Ceux de la Ville ne pouvoient s'empêcher de rire du dessein qu'il avoit pris de les assiéger; & comme ils se voyoient des vivres pour plus de vingt ans, ils se mocquoient de toute la peine qu'il se donnoit. Tous ces traveaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande solemnité, dans laquelle tous les Babyloniens passoient la nuit entière à boire et à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, et la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissoit au fleuve, et à l'instant même l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal, et laissant à sec son ancien lit, ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc sans trouver aucun obstacle. Elles pénétrèrent jusques dans le Palais, où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la Citadelle se rendit, sur les nouvelles de la prise de la Ville et de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudroient avoir la vie sauve, demeurassent dans leurs maisons, et lui envoyassent leurs armes: ce qui fut fait sur le champ. Voila ce que couta

à ce Prince la prise de la Ville la plus riche et la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les Dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder; il assembla les principaux Officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle et l'attachment pour sa personne, et distribua des récompenses dans toute l'Armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avoient acquis, étoit de persévérer dans leur ancienne vertu: Que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices et à l'oisiveté: Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté: Qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il falloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays, et pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. Par-là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons exemples, et il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne verront et n'entendront rien qui ne les porte à la Vertu, et qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables et honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connoissoit, différentes parties et différens soins du Gouvernement: mais il se réserva à lui seul celui de former des Généraux, des Gouverneurs de Provinces, des Ministres, des Ambassadeurs, persuadé que c'étoit proprement le devoir et l'occupation d'un Roi, et que de là dépendoit sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repòs et le bonheur de l'Empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guèrre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les Provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit, on les appelloit les *yeux* et les *oreilles* du Prince. Il étoit attentif à honorer et à récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, et qui excelloient en quelque chose que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruïne et la désolation des Peuples, au lieu que l'autre èst toujours bienfaisante et sa-

salutaire. Il ſavoit que les Loix peuvent beaucoup contribuer au réglement des mœurs: mais, ſelon lui, le Prince devoit être par ſon exemple une Loi vivante; et il ne croyoit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumière et plus de vertu que ſes ſujèts. La libéralité lui paroiſſoit une vertu véritablement Royale; mais il feſoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs et à ſe faire aimer des Peuples, ce qui èſt proprement régner, outre que, d'aimer plus que les autres à donner quand on èſt infiniment plus riche qu'eux, èſt une choſe moins ſurprenante, que de deſcendre en quelque ſorte du trône pour s'égalar à ſes ſujets. Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des Dieux, et le reſpect pour la Religion; perſuadé que quiconque étoit ſincèrement religieux et craignant Dieu, étoit en même tems bon et fidèle ſerviteur des Rois, et inviolablement attaché à leur perſonne et au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir ſuffiſamment donné ordre aux affaires de Babylone, il ſongea à faire un voyage en Perſe. Il paſſa par la Médie pour y ſaluer Cyaxare, à qui il fit de grands préſens, et lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un Palais magnifique tout préparé quand il voudroit y aller, et qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare, qui n'avoit point d'enfant mâle, lui offrit ſa fille en mariage, et la Médie pour dot. Il fut fort ſenſible à une offre ſi avantageuſe, mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le conſentement de ſon père et de ſa mère; laiſſant pour tous les ſiècles un rare exemple de la reſpectueuſe ſoumiſſion, et de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occaſion à l'egard de père et de mère tous les enfans, quelque âge qu'ils puiſſent avoir, et à quelque degré de puiſſance et de grandeur qu'ils ſoient parvenus. Cyrus épouſa donc cette Princeſſe à ſon retour de Perſe; et la mena avec lui à Babylone, où il avoit établi le ſiège de ſon Empire.

Il y aſſembla ſes troupes. On dit qu'il s'y trouva ſix vingts mille cheveaux, deux mille chariots armés de faulx, et ſix cens mille hommes de pié. Il ſe mit en campagne avec cette nombreuſe Armée, et ſubjugua toutes les Nations qui ſont depuis la Syrie juſqu'à la mer

des

des Indes: après quoi il tourna vers l'Egypte, et la rangea pareillement sous sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'Hyver, parce que le climat y est chaud; trois mois à Suse, pendant le Printems; & deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'Eté.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement de sa Monarchie. Cambyse & Mandane étoient morts il y avoit déja longtems, & lui-même étoit fort vieux. Sentant approcher sa fin, il assembla ses enfans, & les Grands de l'Empire; & après avoir remercié les Dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, & leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, & pour sa patrie, il déclara Cambyse son fils aîné son successeur, & laissa à l'autre plusieurs Gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellens avis, en leur fesant entendre que le plus ferme appui des trônes étoit le respect pour les Dieux, la bonne intelligence entre les frères, & le soin de se faire & de se conserver de fidèles amis. Il mourut, également regretté de tous les Peuples.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Commencement de la guerre, et heureux succès d'Annibal.

Le commencement de la seconde guerre Punique, à ne la considérer qu' à la date des tems, fut la prise de Sagonte par Annibal, & l'irruption qu'il fit sur les terres des Peuples situés au-delà de l'Ebre, & Alliés du Peuple Romain: mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vû enlever la Sicile et la Sardaigne par des Traités auxquels la seule nécessité des tems et le mauvais état de leurs affaires les avoient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis longtems de se venger de ces injures. Son fils Annibal, à qui, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans, il avoit fait jurer

ſur les Autels qu'il ſe déclareroit ennemi du Peuple Romain dés qu'il ſeroit en âge de le faire, entra dans toutes ſes vues, & fut l'héritier de ſa haine contre les Romains, auſſi bien que de ſon courage. Il prépara tout de loin pour ce grand deſſein : & quand il ſe crut en état de l'exécuter, il le fit éclore par le ſiège de Sagonte. Soit pareſſe & lenteur, ſoit prudence & ſageſſe, les Romains conſumèrent le tems en différentes Ambaſſades, & laiſſèrent à Annibal celui de prendre la Ville.

Pour lui, il ſut bien mettre le tems à profit. Après avoir donné ordre à tout, & laiſſé ſon frère Aſdrubal en Eſpagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une Armée de quatre-vingts dix mille hommes de pié, & dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obſtacles ne furent point capables de l'effrayer, ni de l'arrêter. Les Pyrénées, le Rhône, une longue marche au travers des Gaules, le paſſage des Alpes rempli de tant de difficultés, tout céda à ſon ardeur & à ſa conſtance infatigable. Vainqueur des Alpes, & en quelque ſorte de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avoit réſolu de rendre le théatre de la guerre. Ses troupes étoient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu'à vingt mille hommes de pié, & ſix mille chevaux ; mais elles etoient pleines de courage & de confiance.

Une rapidité ſi inconcevable étonna & déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guerre au-dehors, & qu'un de leurs Conſuls tiendroit tête à Annibal en Eſpagne, pendant que l'autre iroit droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il falut changer de meſures, & ſonger à défendre leur propre pays. Publius Scipion Conſul, qui croyoit Annibal encore dans les Pyrénées, lorſqu'il avoit déja paſſé le Rhone, n'aiant pu l'atteindre, fut obligé de revenir ſur ſes pas pour l'attendre, & l'attaquer à la deſcente des Alpes ; & cependant il envoya ſon frère Cneius Scipion en Eſpagne contre Aſdrubal.

La première bataille ſe donna près de la petite rivière du Téſin. Il èſt beau de lire les Harangues des deux Chefs à leurs Armées, que Tite-Live a copiées d'après Polybe, mais en Maître habile, c'èſt-à-dire en y ajoutant des traits qui égalent la copie à l'original. Les Carthaginois remportèrent la victoire. Le Conſul Ro-
main

mains fut bleſſé dans le combat ; & ſon fils, âgé pour lors à peine de 17 ans, lui ſauva la vie. C'eſt le même qui vaincquit dans la ſuite Annibal, & qui fut ſurnommé l'Afraicain.

Sur la primière nouvelle de cette défaite, Sempronius l'autre Conſul, qui étoit en Sicile, accourut promtement par l'ordre du Sénat au ſecours de ſon collègue, qui n'étoit pas encore bien remis de ſa bleſſure. Ce fut pour lui une raiſon de hâter le combat contre le ſentiment de Scipion, parce qu'il eſpéroit en avoir ſeul toute la gloire. Annibal, bien informé de tout ce qui ſe paſſoit dans le camp des Romains, & aiant exprès laiſſé emporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer ſa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près de la rivière de Trébie. Il avoit placé ſon frere Magon en ambuſcade dans un lieu fort favorable, & avoit fait prendre à ſon Armèe toutes les précautions néceſſaires contre la faim & contre le froid, qui étoit alors extrême. On n' avoit ſongé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renverſées, & miſes en fuite ; & Magon étant ſorti de ſon ambuſcade en fit un grand carnage.

Annibal, pour profiter du tems & de ſes premières victoires, alloit toujours en avant, & s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promtement près de l'ennemi, il lui falut paſſer un marais, où ſon armée eſſuya des fatigues incroyables, & où lui-même perdit un œil. Flaminius, l'un des deux Conſuls qu'on avoit nommés depuis peu, étoit parti de Rome ſans prendre les auſpices ordinaires. C'étoit un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui même, & dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux ſuccès de ſon premier conſulat, & par la faveur déclarée du peuple. On jugeoit aiſément que ne conſultant ni les hommes ni les Dieux, il ſe laiſſeroit aller à ſon génie impétueux & bouillant ; & Annibal, pour ſeconder encore ſon penchant, ne manqua pas de piquer & d'irriter ſa témérité par les dégats & les ravages qu'il fit faire à ſa vue dans toutes les campagnes. Il n'en falut pas davantage pour déterminer le Conſul au combat, malgré les remontrances de tous les officiers, qui le prioient d'attendre ſon collègue. Le ſuccès fut tel qu'ils avoient

prévu. Quinze mille Romains demeurèrent sur la place avec leur chef, & rendirent célèbre à jamais par leur sanglante défaite le Lac de Thrasymène.

Fabius Dictateur.

Cette triste nouvelle, quand on l'eut apprise à Rome, y jetta une grande alarme. On s'attendoit à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé Dictateur. Après avoir satisfait aux devoirs de la religion, & donné les ordres nécessaries pour la sureté de la Ville, il se rendit à l'armée, bien résolu de ne point hazarder de combat sans y être forcé, ou sans être bien assuré du succès. Il conduisoit ses troupes par des hauteurs, sans perdre de vue Annibal, ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il put lui échaper. Il tenoit exactement ses Soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourages, où il ne les envoyoit qu'avec de fortes escortes. Il n'engageoit que de légères escarmouches, & avec tant de précaution, que ses troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moyen il rendoit insensiblement au Soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & le mettoit en état de compter comme autrefois sur son courage & sur son bonheur. L'ennemi s'apperçut bientôt que les Romains, instruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un chef capable de tenir tête à Annibal; & celui-ci comprit dès-lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives & hardies, mais une conduite prudente & mesurée.

Minucius, général de la cavalerie des Romains, souffroit avec plus d'impatience encore qu' Annibal même la sage conduite de Fabius. Emporté & violent dans ses discours comme dans ses desseins, il ne cessoit de décrier le Dictateur: Il le traitoit d'homme irrésolu & timide, au lieu de prudent & de circonspect qu'il étoit, donnant à ses vertus le nom des vices qui en approchoient le plus, & par un artifice qui ne réussit que trop souvent, il établissoit sa réputation en ruinant celle de son supérieur. Enfin, par ses intrigues & ses cabales auprès du peuple, il vint à bout de faire égaler son autorité à celle du Dictateur, ce qui étoit sans exemple. Fabius bien persuadé

que

que le peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égaloit pas de même dans l'Art de commander, souffrit cette injure avec une moderation, qui fit bien voir qu'il n'étoit pas moins invincible à ses citoyens, qu'à ses ennemis.

Minucius, en conséquence de l'égalité de pouvoir qu'on venoit de mettre entre lui & Fabius, lui proposa de commander chacun leur jour, ou même un plus long espace de tems. Fabius refusa ce parti, qui exposoit toute l'Armée au danger, pendant le tems qu'elle seroit commandée par Minucius; & il aima mieux partager les troupes pour se mettre en état de conserver au moins la partie qui lui seroit échue.

Ce que Fabius avoit prévu, arriva bientôt. Son collègue, avide & impatient de combattre, avoit donné tête baissée dans des embuches que lui avoit dressé Annibal & son armée alloit être entiérement défaite. Le Dictateur, sans perdre de tems en d'inutiles reproches; "Marchons," dit-il à ses soldats, "au secours de Minucius, & arrachons aux ennemis la victoire, & à nos citoyens l'aveu de leur faute." Il arriva fort à propos, & obligea Annibal de sonner la retraite. Ce dernier en se retirant disoit, "que cette nuée, qui depuis longtems paroissoit sur le haut des montagnes, avoit enfin crevé avec un grand fracas, & causé un grand orage."

Un service si important, & placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius, & lui fit reconnoître sa faute. Pour la réparer sans délai, il alla dans le moment même avec son armée à la tente de Fabius, & l'appellant son père & son libérateur, lui déclara qu'il venoit se remettre sous son obéissance, & qu'il cassoit lui-même un Décret dont il se trouvoit plus chargé qu'honoré. Les soldats de leur côté en firent autant, & ce ne furent plus de part & d'autre qu'embrassemens & marques de la reconnoissance la plus vive; & le reste de ce jour, qui avoit pensé être si funeste à la république, se passa dans la joie & les divertissemens.

Bataille de Cannes.

L'ACTION la plus célèbre d'Annibal, & qui devoit, ce semble, renverser pour toujours la puissance Romaine, fut la bataille de Cannes. On avoit nommé à Rome pour

pour Consuls L. Æmilius Paulus, & C. Terentius Varron. Ce dernier d'une basse & vile naissance, par les grands biens que son père lui avoit laissés, & par son adresse à gagner les bonnes graces du peuple en se déclarant contre les Grands, avoit trouvé le moyen de parvenir au consulat sans y porter d'autre mérite que celui d'une ambition démesurée & d'une estime de lui même sans bornes. Il disoit hautement "que le moyen de perpétuer "la guerre, étoit de mettre des Fabius à la tête des "armées: que pour lui, des le prèmier jour qu'il ver"roit l'ennemi, il sauroit bien la terminer." Son collègue, qui savoit que la témérité, outre qu'elle èst destituée de raison, avoit toujours été jusques-là très-malheureuse, pensoit bien autrement. Fabius le voyant près de partir pour la campagne, le confirma encore dans ces sentimens, & lui répeta bien des fois que le seul moyen de vaincre Annibal étoit de temporiser, et de traîner la guerre en longeur. "Mais," lui dit-il, "les Ci"toyens, encore plus que les ennemis, travailleront à "vous rendre ce moyen impraticable. Vos soldats en "cela conspireront avec ceux des Carthaginois: Varron "et Annibal penseront de même sur ce point. Il faut "que vous seul teniez tête et résistiez à ces deux chèfs. "Le moyen de le faire, c'èst de demeurer ferme contre les "bruits et les discours populaires, et de ne vous laisser "ébranler ni par la fausse gloire de votre collègue, ni "par la fausse honte dont on tâchera de vous couvrir. "Souffrez qu'au lieu d'homme précautionné, circonspect, "et habile dans le métier de la guèrre, on vous fasse passer "pour un chèf timide, lent, sans connoissance de l'art "militaire. J'aime mieux vous voir craint par un en"nemi sage, que loué par des citoyens imprudens."

Chez les Romains, en tems de guèrre, on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit composée de quatre mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers. Les alliés, c'èst-à-dire les peuples voisins de Rome, fournissoient un pareil nombre de fantassins, avec le double & quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les deux Consuls, qui fesoient la guerre séparément, & en différens pays. Ici, comme l'affaire étoit décisive, les deux Consuls marchèrent ensemble, & le nombre des troupes tant

Romains

Romaines que Latines fut doublé, & les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, & de cent de cavaleries.

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie: c'est pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en rase campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient absolument de vivres, & ne pouvoient pas encore subsister dix jours dans le pays, de sorte que les troupes Espagnoles étoient près de se débander. Les armées furent quelques jours à se regarder: enfin, après divers mouvemens, Varron, malgré les remontrances de son collègue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrain étoit fort favorable aux Carthaginois; & Annibal, qui savoit profiter de tout, avoit rangé ses troupes de sorte que le vent Vulturne, qui se lève dans un certain tems réglé, devoit souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat, & les inonder de poussière. La bataille se donna. Je n'entreprens point d'en marquer le détail. Le lecteur curieux peut en voir la description dans Polybe & dans Tite-Live, surtout dans le premier, qui étant lui même homme de guèrre, a dû mieux réussir que l'autre à raconter toutes les circonstances d'une si mémorable action. La victoire fut longtems disputée, & tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le Consul L. Paulus fut blessé à mort, & plus de cinquante mille hommes demeurèrent sur la place, parmi lesquels étoit l'élite des officiers. Varron, l'autre Consul, se retira à Venouse avec soixante & dix cavaliers seulement.

Maharbal, l'un des Généraux Carthaginois, vouloit que sans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire souper à cinq jours de-là dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci répliqua qu'il faloit prendre du tems pour délibérer sur cette proposition: « Je vois bien, » dit Maharbal, « que les Dieux « n'ont pas donné au même homme tous les talens à la « fois. Vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne « savez pas profiter de la victoire. » En effet, plusieurs croyent que ce délai sauva Rome & l'empire.

Il est aisé de comprendre quelle fut la consternation à Rome, quand cette funeste nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le secours des Dieux par des prières publiques,

& par des sacrifices, les Magistrats rassurés par les sages conseils & par la ferme contenance de Fabius, donnèrent ordre à tout, & pourvurent à la sureté de la Ville. On leva sur le champ quatre légions, & mille cavaliers, en accordant dispense d'âge à plusieurs, qui n'avoient pas dix-sept ans. Les Alliés firent aussi de nouvelles levées. Dix officiers Romains, qu'Annibal avoit laissé sortir sur leur parole, arrivèrent à Rome, pour demander qu'on rachetât les prisonniers. Quelque besoin qu'eût la république des soldats, elle refusa constamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la discipline Romaine, qui punissoit sans pitié quiconque se rendoit volontairement à l'ennemi ; & elle aima mieux armer des esclaves qu'elle acheta des particuliers jusqu'au nombre de huit mille, & des prisonniers qui étoient arrêtés pour dettes, ou pour crimes, qui montèrent jusqu'à six mille ; l'honnête, dit l'historien, cédant à l'utile dans ses tristes conjonctures.

A Rome, le zèle des particuliers & l'amour du bien public éclatèrent alors d'une manière merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des alliés. Les défaites précédentes n'avoient pu ébranler leur fidélité ; mais ce dernier coup, qui selon eux devoit abbattre l'empire, les renversa, & plusieurs se rangèrent du côté du vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'alliés, ne purent porter le peuple Romain à entendre parler d'accommodement. Loin de perdre courage, jamais il ne fit paroître tant de grandeur d'ame : et lorsque le Consul, après une si grande défaite dont il avoit été la principale cause, revint à Rome, tous les Corps de l'Etat allèrent au-devant de lui, et lui rendirent graces de ce qu'il *n'avoit point desespéré de la République ;* au lieu qu'à Carthage, après une telle disgrace, il n'y avoit point de supplice auquel un Général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des Villes alliées qui se rendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hivèr, leur devint bien funeste. Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avoient pu vaincre, fut entièrement énervé par les délices de Capoue ; où les soldats se plongèrent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étoient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, selon

ſelon les connoiſſeurs, fut plus grande que celle qu'il a-voit commiſe, en ne marchant pas droit contre Rome a-près la bataille de Cannes. Car ce délai pouvoit pa-roître n'avoir que différé la victoire: au lieu que cette dernière faute le mit abſolument hors d'état de vaincre. Ainſi Capoue fut pour Annibal, ce que Cannes avoit été pour les Romains.

Scipion élu Général, rétablit les affaires d'Eſpagne.

La mort des deux Scipions, père et oncle de celui dont nous entreprenons de parler, paroiſſoit devoir ruiner entièrement les affaires des Romains en Eſpagne, qui juſques-là avoient eu un heureux ſuccès. On ne peut dire ſi cette mort cauſa un plus grand deuil à Rome, qu'en Eſpagne. Car enfin la défaite de deux armées, la perte preſque aſſurée d'une province ſi conſiderable, la vue des maux publics, entroient pour quelque choſe dans la douleur des citoyens: mais les Eſpagnes ne regret-toient et ne pleuroient que leurs chefs, ſur-tout Cn. Sci-pion, qui les avoit gouvernées longtems, et leur avoit le premier fait connoître et goûter les doux fruits de la juſ-tice, du deſintéreſſement, et de la modération Romaine.

Les larmes coulèrent de nouveau à Rome, quand il s'agit de donner un ſucceſſeur à ces deux grands-hommes. Perſonne n'ôſoit ſe préſenter pour demander leur place, tant les affaires de cette province paroiſſoient deſeſpérées; et le morne ſilence qui régnoit dans toute l'aſſemblée, fit encore regretter et ſentir davantage la perte qu'on avoit faite. Dans cette conſternation univerſelle, P. Corne-lius Scipion, âgé ſeulement de vingt-quatre ans, fils de Publius qui venoit d'être tué, ſe lève, et paroiſſant dans un lieu éminent s'offre pour aller commander en Eſpagne, ſi le peuple agrée ſon ſervice. Cette offre ſi courageuſe rend la vie et la joie à l'aſſemblée, et tous, ſans excep-tion, le nomment d'une voix commune pour Général. Mais lorſque cette première chaleur ſe fut un peu ral-lentie, le peuple feſant réflexion à l'âge de Scipion, commença à ſe repentir de ce qu'il avoit fait. Quelques-uns tiroient même un mauvais préſage de ſon nom et de ſa famille, lorſqu'ils conſidéroient qu'on l'envoyoit dans une province où il lui faudroit combattre entre les tom-beaux de ſon père et de ſon oncle. Scipion s'étant aper-

çu

çu de ce refroidissement, fit un discours plein de confiance, et parla avec tant de sagesse et de son âge, et de l'honneur qu'on lui avoit fait, et de la guerre qu'il entreprenoit, qu'il dissipa tout-à-fait les alarmes du peuple, et ralluma cette ardeur qui l'avoit porté à lui donner le commandement. Le même Scipion, quelques années auparavant, ayant demandé l'Edilité avant le tems marqué par les loix, et les Tribuns par cette raison s'opposant à sa demande: "Si le peuple," dit-il, "juge à propos de "me nommer Edile, mon âge est compétant."

L'arrivée de Scipion en Espagne rendit le courage aux troupes. Elles reconnoissoient avec joie sur son visage les traits et la rassemblance de son père et de son oncle: et dans le premier discours qu'il leur fit, il dit qu'il espéroit que bientôt elles reconnoîtroient aussi en lui le même esprit, le même courage, et la même droiture.

Ses promesses ne furent pas vaines. La première entreprise qu'il forma fut le siège de Carthagène, Ville en même tems la plus riche et la plus forte de toute l'Espagne. C'étoit-là la place d'armes des ennemis, leur arsenal, leur magazin, leur trésor, et le lieu de sûreté, où ils tenoient tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance de leurs armées; sans compter que tous les ôtages des princes et des peuples y étoient renfermés. Ainsi la prise de cette unique Ville devoit le rendre maître en quelque sorte de toute l'Espagne. Cette expédition si importante, si difficile, et jugée jusqu'alors impossible, ne lui coûta qu'un jour. Le butin fut immense, en sorte que, dans la prise de cette Ville, Carthagène même fut regardée comme la moindre partie du gain qu'on y fit. Scipion commença par remercier les Dieux, non seulement de l'avoir rendu maître en une seule journée de la plus opulente de toutes les Villes du pays, mais d'y avoir auparavant rassemblé les forces et les richesses de presque toute l'Afrique et de toute l'Espagne. Puis il marqua sa reconnoissance aux troupes, qu'il combla de louanges, de récompenses, et de marques d'honneur, chacun selon son état et son mérite.

Alors, ayant fait venir les ôtages, il leur parla avec bonté, et les rassura, en leur représentant, "Qu'ils étoi-"ent tombés entre les mains du peuple Romain, qui ai-"moit mieux gagner les cœurs par des bienfaits, que "de

" de les assujettir par la crainte; et s'attacher les peuples
" étrangers par la qualité honorable d'amis et d'Alliés,
" que de les réduire à la triste et honteuse condition
" d'esclaves."

Ce fut en cette occasion qu'une dame, respectable par son âge et par sa naissance, femme de Mandonius frère d'Indibilis, Roi des Ilergetes, vint se jetter aux piés de Scipion avec plusieurs jeunes Princesses, filles d'Indibilis et d'autres de même qualité, pour le prier d'ordonner à ses gardes d'en prendre un soin particulier. Scipion, qui ne comprit pas d'abord sa pensée, répondit que rien ne leur manqueroit. Alors cette dame reprenant la parole: "Ce n'est pas là," dit-elle, "ce qui nous occupe;
" car dans l'état où la fortune nous a réduites, de quoi
" ne devons-nous pas nous contenter? Une autre inquié-
" tude me trouble et m'allarme, quand je considère la
" jeunesse et la beauté de ces captives, (car pour moi
" mon âge me met hors de danger et de crainte):" et elle lui montra en même tems ces jeunes princesses, qui toutes la respectoient comme leur mère. "Ma gloire,
" et celle du peuple Romain," répliqua Scipion, "m'en-
" gageroient à faire respecter parmi nous ce qui doit
" être respecté en quelque lieu du monde que ce soit.
" Mais vous me fournissez un nouveau motif d'y veiller
" encore avec plus de soin, par l'attention vertueuse que
" je remarque en vous à ne penser qu'à la conservation
" de votre honneur au milieu de tant d'autres sujets de
" crainte." Après cet entretien, il les confia à un Officier d'une sagesse reconnue, et lui ordonna d'avoir pour elles les mêmes égards, que si elles appartenoient à des amis, ou à des alliés des Romains.

Après cela, on lui amena une princesse d'une rare beauté. Elle étoit fiancée avec Allucius prince des Celtibériens. Il fit aussitôt venir ses parens, avec celui qui lui étoit destiné pour époux. Il marqua à ce dernier que son épouse avoit été dans sa maison, comme elle auroit pu être dans celle de son père. J'en ai usé ainsi, ajouta-t-il, " pour être en état de vous faire un présent
" digne de vous et de moi. Je ne vous demande d'au-
" tre marque de reconnoissance, sinon que vous deveniez
" ami du peuple Romain. Si vous me croyez homme
" de bien, tels qu'ont été parmi ces nations mon père

" et mon oncle; sachez qu'il y en a beaucoup d'autres
" dans Rome qui nous ressemblent, et qu'il n'y a point
" de peuple aujourd'hui sur la terre, dont vous deviez
" rechercher avec plus de soin l'amitié pour vous et pour
" les vôtres, ni dont vous deviez plus redouter l'inimitié."
Comme les parens de la fille pressoient Scipion d'accepter la somme considérable qu'ils avoient apportée pour la racheter, ayant fait mettre à ses piés tout cet or et cet argent: "J'ajoute," dit-il, en s'addressent à Allucius, "cette
" somme à la dot que vous devez recevoir de votre beau-
" père;" et il l'obligea de l'emporter. Ce prince ne fut pas plutôt de retour dans son pays, qu'il publia partout les grandes qualités de Scipion, en disant, "Qu'il
" étoit venu dans l'Espagne un jeune homme semblable
" aux Dieux, qui se soummettoit tout par la force de
" ses armes, et encore plus par sa bonté et par ses bien-
" faits." Peu de tems après, aiant fait des levées parmi ses vassaux, il revint le trouver avec quinze cens cavaliers.

Scipion, après avoir employé l'hyvèr à se concilier l'esprit des peuples, partie en leur fesant des présens, partie en leur renvoyant les ôtages et les prisonniers, se mit en campagne dès que la saison le permit. Les deux Princes dont nous avons parlé, Indibilis et Mandonius, vinrent à sa rencontre avec leurs troupes, et l'assurant que jusques-là leur corps seul étoit demeuré parmi les ennemis, mais que leur cœur avoit été où ils savoient que la vertu et la justice étoient en honneur, ils se rendirent à lui, et se mirent sous sa protection. On fit ensuite venir devant eux leurs femmes et leurs enfans; et la joie de part et d'autre, étoufant la voix et les paroles, ne s'expliqua longtems que par les pleurs et les embrassemens.

Asdrubal, effrayé des succès rapides de l'armée Romaine, crut que l'unique moyen de les arrêter étoit de donner une bataille. C'est ce que demandoit Scipion, et à quoi il s'étoit bien préparé. Elle se donna en effet. Les Carthaginois furent vaincus, et laissèrent sur la place plus de huit mille hommes. Asdrubal prit sa route vers les Pyrénées, d'où il partit ensuite pour aller joindre en Italie son frère Annibal. Ce fut après cette victoire de Scipion que les peuples, charmés de sa valeur & de sa modération,

modération, voulurent lui donner le nom de Roi. Scipion leur représenta que ce nom, si estimé par-tout ailleurs, étoit détesté chez les Romains. Que pour lui, il se contentoit d'avoir les inclinations royales. Que s'ils les regardoient comme ce qu'il y a de plus capable de faire honneur à l'homme, qu'ils se contentassent de les lui attribuer en sécret, sans lui en donner le nom. Ces peuples, quoique barbares, sentirent quelle grandeur d'âme il y avoit à mépriser une qualité qui fesoit l'objet de l'admiration et de l'envie du reste des mortels.

Scipion, deux ans après, envoya son frère à Rome, pour y porter la nouvelle de la conquête des Espagnes. Mais il portoit ses vues bien plus loin, et ne regardoit cette conquête que comme un prélude et une préparation à celle de toute l'Afrique.

La valeur n'étoit pas la seule qualité de Scipion. Il avoit une merveilleuse dextérité à manier les esprits, et les amener à son but par la voie de l'insinuation, comme il le fit voir dans la célèbre entrevue qu'il eut avec Syphax Roi de Numidie, où se trouva Asdrubal, qui avoua que quelque idée qu'il eût des vertus militaires de Scipion, il lui avoit encore paru plus grand et plus admirable dans cette conférence.

Scipion retourne à Rome, est nommé Consul, et se prépare à la conquête de l'Afrique.

Le bruit des victoires et des grandes vertus de Scipion l'avoit dévancé à Rome, & avoit disposé tous les esprits en sa faveur. Dès qu'il y fut arrivé, on le nomma Consul d'un consentement général, & on lui donna pour département la province de Sicile. C'étoit un acheminement certain pour passer en Afrique, & il ne dissimuloit pas que c'étoit là sa vue & son dessein.

Fabius Maximus, soit circonspection excessive, qui approchoit assez de son caractère, soit jalousie sécrette, employa tout son crédit & toute son éloquence dans le Sénat pour le traverser, & allégua contre lui plusieurs raisons très-fortes en apparence. Scipion les réfuta toutes; & ayant fini cette dispute, en déclarant qu'il s'en tiendroit à l'avis du Sénat, il fut arrêté qu'il auroit pour province la Sicile, avec permission de passer en Afrique, s'il le jugeoit utile au bien de la république.

Il ne perdit point de tems, & partit auſſitôt pour la Sicile, ne quittant point de vue le deſſein qu'il avoit de porter la guèrre chez les ennemis. Lélius étoit paſſé en Afrique avec quelques troupes. Le bruit ſe répandit que c'étoit Scipion lui-même qui y étoit arrivé avec ſon armée. Carthage trembla, & ſe crut perdue. Elle fut bientôt détrompée ; mais elle ne laiſſa pas de dépêcher des courriers vers les généraux qu'elle avoit en Italie, avec ordre de faire tous leurs efforts pour obliger Scipion d'y revenir. Maſiniſſa, qui avoit embraſſé le parti des Romains, & qui étoit fort puiſſant en Afrique, le preſſoit vivement d'y paſſer, & lui feſoit faire des reproches de ce qu'il fruſtroit ſi longtems l'attente des alliés. Scipion n'avoit pas beſoin d'être animé par de telles remontrances. Il travailloit ſans relâche aux préparatifs de la guèrre, & hâtoit ſon départ avec toute la vivacité poſſible.

Cependant les ennemis de Scipion avoient fait courir le bruit à Rome qu'il paſſoit le tems à Syracuſe dans la bonne chère & dans les plaiſirs ; que la garniſon de la Ville, à ſon exemple, étoit plongée dans la débauche, & que la licence & le deſordre régnoient dans toute l'armée. Fabius, ajoutant foi à ces bruits, ſe porta aux dernières violences contre Scipion, & fut d'avis qu'on le rappellât ſur le champ. Le Sénat, plus ſage & plus modéré, voulut avant toutes choſes être éclairci de la vérité. Il nomma des commiſſaires, qui s'étant tranſportés ſur les lieux, trouvèrent tout dans un merveilleux ordre ; les troupes parfaitement diſciplinées, les magazins fournis de vivres, les arſenaux remplis d'armes & d'habits, les galères bien équipées, & prêtes à mettre à la voile. Ce ſpectacle les remplit de joie & d'admiration. Ils conçurent que ſi Carthage pouvoit être vaincue, ce devoit être par un tel chef & une telle armée ; & ils preſsèrent Scipion au nom du Sénat, de qui ils avoient reçu cet ordre, de hâter ſon départ, & de remplir au plutôt l'attente & les vœux du public.

Il partit donc. La Sicile accourut en foule pour être témoin de ſon départ. Scipion, déja ſi célèbre par ſes victoires, & deſtiné dans l'eſprit des peuples aux plus grands événemens, attiroit les yeux & l'attention de tout le monde. On admiroit ſur-tout la hardieſſe du deſſein,

dont lui seul étoit auteur, & qui n'étoit venu dans l'esprit à aucun des autres chefs, d'arracher Annibal de l'Italie, en allant attaquer Carthage, & de transporter & finir la guerre en Afrique même. Scipion, après avoir fait du haut de la poupe des prières & des libations aux Dieux, s'avança en pleine mer, suivi des cris de joie, des yeux, & des bénédictions de tout le peuple.

La navigation fut courte & heureuse. Dès que Scipion aperçut les bords de l'Afrique, levant les yeux & les mains vers le ciel, il pria les Dieux de favoriser son entreprise. Le bruit de son débarquement jetta l'allarme sur toute la côte, & dans Carthage même.

Scipion, après avoir ravagé tout le plat pays, se rendit maître d'une Ville d'Afrique assez opulente, où il fit huit-mille prisonniers. Mais ce qui lui donna plus de joie, fut l'arrivée de Masinissa, prince fort brave, qui lui amena un corps de cavalerie considérable.

Les Carthaginois avoient mandé promtement Asdrubal, qui leva une armée de plus de trente mille hommes. Mais leur grande ressource étoit dans Syphax, qui arriva effectivement bientôt après avec cinquante mille hommes de pié, & dix mille chevaux. Son arrivée obligea Scipion d'interrompre le siège d'Utique, ville maritime, qu'il avoit commencé d'attaquer.

Quand l'hyver fut passé, Scipion reprit le siège. Asdrubal étoit campé assez près de lui, & Syphax n'en étoit pas fort éloigné. Celui-ci proposa quelques conditions de paix, dont la principale étoit que les Romains sortiroient d'Afrique, & qu'Annibal abandonneroit l'Italie. Rien n'étoit plus contraire aux vues & aux desseins de Scipion : mais il feignit de ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui fesoit, & traîna exprès la négociation en longueur, fesant naître tous les jours quelque nouvelle difficulté. Dans les différentes entrevues qui se firent de part & d'autre, il avoit fait déguiser en valets quelques officiers de mérite, avec ordre, lorsqu'ils seroient chez les ennemis, d'examiner avec soin tous les dehors des deux camps, leur étendue, la distance qu'il y avoit entre l'un & l'autre, & la matière dont étoient fabriquées les baraqués des soldats : outre cela la discipline qui s'y observoit, & l'ordre de la garde pendant le jour, & des veilles pendant la nuit. Lorsqu'il fut instruit de

tout ce qu'il vouloit savoir, il rompit la trève, sous prétexte que son Conseil ne vouloit la paix qu'avec Syphax. Et pour ôter tout soupçon aux ennemis, il fit mine de vouloir attaquer Utique du côté de la mer. Quand il jugea qu'il étoit tems d'exécuter l'entreprise, il chargea Lélius & Masinissa d'aller brûler le camp de Syphax, pendant que lui-même iroit mettre le feu à celui d'Asdrubal. Ils partirent à l'entrée de la nuit avec des feux. Les mesures que Scipion avoit prises étoient si justes, que son dessein réussit au-delà de ce qu'il pouvoit espérer. Le fer ou le feu détruisit les deux puissantes armées des ennemis ; & de plus de cinquante mille hommes dont elles étoient composées, à peine s'en sauva-t-il trois mille. Ceux qui voulurent passer d'un camp dans l'autre, s'imaginant être les seuls qu'on eût surpris, tombèrent dans une embuscade qu'il avoit disposée au milieu de l'espace qui séparoit les deux camps. Le butin fut immense. Plusieurs Villes aussitôt se rendirent à lui volontairement. Une seconde victoire remportée sur les mêmes chefs, & sur la nouvelle armée qu'on avoit mise sur pié avec grande peine, rendit Scipion maître absolu de la campagne. Lélius & Masinissa poursuivirent Syphax, qui fut fait prisonnier dans un combat : après quoi ils assiégèrent & prirent la capitale de son royaume. Ce fut pour lors qu'arriva la fameuse histoire de Sophonisbe. Syphax fut mené à Rome. Dès qu'on y eut appris la nouvelle d'un succès si complet, le peuple se répandit aussitôt dans tous les temples pour en rendre graces aux Dieux.

Annibal reçut en même tems des ordres de Carthage, qui l'obligeoient de partir sur le champ. La face des affaires étoit bien changée en Italie. Il y avoit reçu plusieurs échecs, qui l'avoient extrêmement affoibli. Il avoit eu la douleur de voir prendre presque à ses yeux Capoue par les Romains, sans que sa marche vers Rome eût pu les arracher de ce siège. Il s'en approcha inutilement, & cette parole alors lui échapa : " Que les " Dieux lui ôtoient tantôt la pensée, tantôt le pouvoir " prendre Rome." Ce qui lui fit plus de peine, fut d'apprendre que dans le tems même qu'il étoit aux portes de la ville, il étoit parti une recrue pour l'Espagne. Mais ce qui acheva de le déconcerter, fut la défaite entière de l'armée d'Asdrubal son frère, qu'il n'apprit que par

par la tête de ce général, qui fut jettée dans son camp. Il fut donc forcé de se retirer dans les extrémités de l'Italie. C'est là qu'il reçut les ordres de Carthage, qu'il ne put entendre sans pousser des soupirs, & sans presque verser des larmes, frémissant de colère de se voir ainsi forcé d'abandonner sa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de régret en quittant son pays natal, qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accusant les Dieux & les hommes de son malheur, & prononçant contre lui-même mille exécrations, de ce qu'au sortir de la bataille de Cannes, il n'avoit pas conduit à Rome ses soldats, encore tous fumans du sang des Romains.

Quand il fut arrivé en Afrique, il proposa à Scipion une entrevûe. On convint du tems & du lieu. Ces deux capitaines, non seulement les plus illustres de leur tems, mais dignes d'être mis en parallele avec ce qu'il y avoit jamais eu de plus grands princes & de plus fameux généraux, demeurerent quelque tems en silence, comme étonnés à la vue l'un de l'autre, & occupés d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole, & après avoir loué Scipion d'une maniere fine & délicate, il lui fit une vive peinture des desordres de la guerre, & des maux qu'elle avoit causés, tant aux victorieux, qu'aux vaincus. Il l'exhortoit à ne se laisser pas éblouir par l'éclat de ses victoires. Que quelque heureux qu'il eût été jusques-là, il devoit appréhender l'inconstance de la fortune. Que sans en chercher bien loin des exemples, il en étoit, lui-même qui lui parloit, une preuve éclatante. Que Scipion étoit alors ce qu'Annibal avoit été à Thrasymène & à Cannes. Qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avoit fait lui-même, en fesant la paix dans un tems, où il étoit le maitre des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & toutes les îles qui sont entre l'Afrique & l'Italie. Qu'il faloit bien se résoudre, puisque les Dieux en ordonnoient ainsi, à se renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verroient les Romains maitres sur mer & sur terre de tant de royaumes étrangers.

Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec

moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galeres Romaines avant que la treve fût expirée. Il rejetta sur eux seuls & sur leur injustice tous les maux des deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnoit sur l'incertitude des évènemens humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'aimoit mieux accepter les conditions qu'il avoit déja proposées, auxquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes pour punition d'avoir rompu la treve.

Chacun des généraux exhorta donc ses troupes. Annibal raportoit toutes les victoires qu'il avoit remportées sur les Romains, tous les chefs qu'il avoit tués, toutes les armées qu'il avoit taillées en pieces. Scipion représentoit aux siens la conquête des Espagnes, les succès qu'il avoit eus dans l'Afrique, & l'aveu que les ennemis fesoient de leur foiblesse en venant demander la paix: & il disoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs de bien combattre ne furent plus puissants. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des chefs, & décider qui de Rome ou de Carthage donneroit la loi aux nations.

Je n'entreprens point de décrire l'ordre de la bataille, ni la valeur des deux armées. Il est aisé d'imaginer que deux capitaines si expérimentés n'oublierent rien de ce qui devoit contribuer au gain de la bataille. Les Carthaginois, après un combat fort opiniâtre, furent enfin obligés de prendre la fuite, en laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille; & les Romains firent un pareil nombre de prisonniers. Annibal se sauva pendant le tumulte; & étant rentré dans Carthage, après trente-six ans d'absence, il avoua qu'il étoit vaincu sans ressource, & que Carthage n'avoit plus d'autre parti à prendre que de demander la paix à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges, & assura qu'Annibal s'étoit surpassé lui-même dans cette journée, quoique le succès n'eût pas répondu à son courage.

Pour lui, il sut bien profiter de sa victoire, & de la consternation des ennemis. Il ordonna à un de ses lieutenants de mener son armée de terre à Carthage, pendant que lui-même alloit conduire la flote jusqu'aux piés

de

de ſes murailles. Il n'en étoit pas éloigné, lorſqu'il rencontra un vaiſſeau couvert de bandelettes & de branches d'oliviers. Il portoit dix ambaſſadeurs des plus conſidérables de Carthage, qui venoient implorer ſa clémence. Il les renvoya ſans réponſe, avec ordre de le venir trouver à Tunis, où il devoit s'arrêter. Les députés de Carthage vinrent, au nombre de trente, trouver Scipion au lieu marqué, & lui demander la paix en des termes très ſoumis. Il aſſembla ſon Conſeil. La plupart étoient aſſez d'avis qu'il raſât Carthage, & qu'il traitât ſes habitans avec la dernière ſévérité. Mais la vue du tems que dureroit le ſiège d'une Ville ſi bien fortifiée, & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoyât un ſucceſſeur pendant qu'il ſeroit occupé à ce ſiège, le firent pancher vers la douceur. Il leur accorda une trève, pour leur laiſſer le tems d'envoyer à Rome.

Les députés y étant arrivés, & ayant expoſé le ſujet de leur voyage, le Sénat & le Peuple donnèrent un plein pouvoir à Scipion, & lui permirent de ramener ſon armée après la concluſion du traité. La paix fut donc concluë. Les Carthaginois remirent à Scipion plus de cinq cens vaiſſeaux, qu'il fit brûler à la vue de Carthage : ſpectacle bien triſte pour les habitans de cette malheureuſe ville. Il fit trancher la tête aux Alliés du nom Latin, & pendre les citoyens Romains, qui lui furent rendus comme transfuges.

Ainſi fut terminée la ſeconde guèrre Punique, après avoir duré dix-ſept ans. Scipion retourna à Rome à travers une multitude infinie de peuples, que la curioſité attiroit ſur ſon paſſage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vu. Il n'y manqua que la préſence du roi Syphax, qui étoit mort à Tivoli quelques jours auparavant. Le ſurnom d'*Africain* lui fut donné ; on ne ſait ſi ce fut par l'armée, ou par le peuple, ou par ſes amis, & ceux de ſa famille. Quoiqu'il en ſoit, il eſt le premier, à qui l'honneur de prendre le nom d'une nation vaincue, ait été accordé.

DU LUXE DE LA TABLE.

IL fut porté à Rome dans les derniers tems de la république à un excès qui paroît à peine croyable : & sous les Empereurs on enchérit encore sur ce qui s'étoit pratiqué jusques-là.

Luculle, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, crut au retour de ses campagnes devoir substituer à la gloire des armes & des combats celle de la magnificence, & il tourna tout son esprit de ce côté-là. Il employa des sommes immenses pour ses bâtimens & pour ses jardins : il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il vouloit que chaque jour elle fût servie avec la même somptuosité, n'y eût-il personne de dehors. Comme son maître d'hôtel s'excusoit un jour de la modicité d'un repas sur ce qu'il n'y avoit point de compagnie : "Ne "savois-tu pas," lui dit-il, "que Lucullé devoit manger "aujourd'hui chez Lucullé ?" Cicéron & Pompée, ne pouvant croire ce qu'on disoit de la magnificence ordinaire de ses repas, voulurent un jour le surprendre, & s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demandèrent à dîner, & ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fît manger dans la sale d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude & une opulence qui surprit & effraya les conviés. Ils ne savoient pas que *la sale d'Apollon* étoit le mot du guet, & signifioit que le festin devoit monter à cinquante mille drachmes.

Si la bonne chére & le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire, Lucullé étoit le plus grand homme de son tems. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, & même quelle folie il y avoit à faire consister son bonneur & sa réputation à persuader le public que tous les jours il fesoit pour lui seul des dépenses énormes & insensées ? Voila pourtant de quoi il se repaissoit. Je ne sai si les convives, qui admiroient sans doute & louoient beaucoup une telle magnificence, étoient plus sages que lui. Car c'est ce qui entretenoit sa folie & sa maladie. *Irritamentum est omnium, in quæ insanimus, admirator*

mirator & conscius. Et il en est ainsi de tout ce qui compose cette magnificence extérieure par laquelle on veut se rendre considérable, vastes appartemens, meubles précieux, riches vêtemens. Tout cela est pour la montre, & non pour l'usage ; pour les spectateurs, & non pour le maitre. Réduisez-le à la solitude, vous le rendez frugal & modeste, & vous faites tomber tout ce vain appareil.

Voici une autre espèce de folie. Une personne entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on fesoit rôtir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand, ce n'en étoit point là la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Alexandrie, il faloit que vers l'heure du souper il y eût toujours un repas magnifique prêt à servir, afin qu'au moment qu'il plairoit au maitre de la maison de se mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquises cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenses poussées jusqu'à l'extravagance & à la fureur : un plat composé de langues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers ; plusieurs perles d'un prix infini fondues, & infusées dans une liqueur, pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

A ces monstres de faste & de luxe, qui deshonorent l'humanité, opposons la modestie & la frugalité d'un Caton, l'honneur de son siècle & de sa république : je parle de l'ancien, surnommé ordinairement le Censeur. Il se glorifioit de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ses ouvriers & de ses domestiques, de n'avoir jamais fait acheter de viande pour son souper qui passât trente sesterces, de n'avoir jamais porté de robe qui eût couté plus de cent drachmes d'argent. Il avoit appris, disoit-il, à vivre ainsi, par l'exemple du célèbre Curius, ce grand homme qui chassa Pyrrhus d'Italie, & qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maison qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins, étoit voisine de celle de Caton, & par cette raison il le regardoit comme un modèle que le titre du voisinage devoit encore lui rendre plus respectable. C'est ce Curius que les ambassadeurs des Samnites trouvèrent dans une maison petitement & pauvrement bâtie, assis au coin de son feu où il

fesoit cuire des racines ; & qui refusa avec hauteur leurs présens, ajoutant que quiconque se pouvoit contenter d'un tel repas, n'avoit pas besoin d'or ; & que pour lui il estimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir soi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impression sur la plupart des hommes de notre siècle : mais ils en fesoient une si profonde sur plusieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fussent au comble des richesses & de la puissance, qu'ils dussent soutenir la majesté d'un vaste empire, & qu'ils eussent devant les yeux les profusions en tout genre de leurs prédécesseurs ; ils croyoient ne pouvoir aspirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au-dessus de la corruption de leur siècle, ils se raprocheroient de ces vénérables modèles de l'antiquité, formés sur les règles de la raison la plus pure, & sur le goût le plus juste de la solide gloire.

C'est en étudiant ces grands originaux que Vespasien se déclara l'ennemi du faste, des délices, de la bonne chère, & qu'il voulut dans tout son extérieur imiter la modestie & la frugalité des anciens. C'est par ses vertus qu'il arrêta le cours du luxe public & des dépenses excessives, sur-tout celles de la table. Et ce desordre, qui avoit paru à Tibère au-dessus des remèdes, qui s'étoit infiniment accru depuis sous les mauvais princes, & que les loix armées de toute la terreur des peines n'avoient pu réprimer, céda à l'exemple seul de sa sobriété & de sa simplicité, & au desir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même & deshonora le luxe & la mollesse, en ôtant le brévet d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé pour l'en remercier, & en ajoutant : *J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail.*

Les Empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurele, Sévère, Alexandre, Pertinax, Aurélien, Tacite, Claude II. Probe, tous princes qui ont fait le plus d'honneur au trône, conduits par le même goût, & disciples des mêmes maîtres, se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales & des plus modestes, & en ont sévérement banni la somptuosité & les délicatesses de la bonne chère. La plupart même d'entr'eux se contentoient à l'armée des nourritures les plus communes

qu'on

qu'on donne aux soldats ; & afin qu'ils n'en pussent douter Alexandre fesoit tenir sa tente ouverte pendant ses repas. Quand il n'étoit point à l'armée, la dépense journaliére de sa maison, dont le détail nous étonne, étoit si modique, qu'à peine suffiroit-elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avoit aucune vaisselle d'or, & celle d'argent n'alloit pas à trois cens marcs ; de sorte que, quand il vouloit traiter beaucoup de monde, il empruntoit de la vaisselle à ses amis avec leurs gens pour servir, n'ayant gardé dans le palais qu'autant d'officiers qu'il lui en faloit dans son ordinaire. Ce n'étoit point par un esprit d'épargne qu'il en usoit ainsi ; car jamais prince ne fut plus libéral. Mais il étoit convaincu, comme il le répétoit souvent, que ce n'étoit pas dans l'éclat ni dans la magnificence que consistoit la grandeur & la gloire de l'Empire, mais dans les forces de l'état, & dans la vertu de ceux qui gouvernent. Ptolémée roi d'Egypte longtems auparavant avoit donné l'exemple d'une pareille modestie. Il n'avoit dans son palais que peu de vaisselle, dont la quantité étoit bornée à son usage particulier. Et quand il donnoit à manger à ses amis, il en envoyoit querir chez eux, en déclarant, qu'il est plus digne d'un Roi d'enrichir les autres, que d'être riche lui-même.

Ce que l'histoire raporte de l'empereur Probe, qui tient un des prémiers rangs entre les plus grands princes, & sous qui l'Empire Romain monta au comble de son bonheur, n'est pas moins digne d'admiration. Pendant la guerre qu'il fit aux Perses, comme il s'étoit assis à terre sur l'herbe pour y prendre son repas, qui n'étoit composé que d'un plat de pois cuits la veille, & de quelques morceaux de porc salé, on vint lui annoncer l'arrivée des ambassadeurs de Perse. Sans changer ni de posture, ni d'habit, qui consistoit en une casaque de pourpre mais de laine, & en un bonnet qu'il portoit parce qu'il n'avoit pas un cheveu ; il commanda qu'on les fit approcher, & il leur dit qu'il étoit l'Empereur, & qu'ils pouvoient dire à leur maître, que s'il ne pensoit à lui, il alloit rendre en un mois toutes ces campagnes aussi nues d'arbres & de grains, que sa tête l'étoit de cheveux ; & en même tems il ôta son bonnet, pour leur mieux faire comprendre ce qu'il leur disoit. Il les invita à prendre

part

part à son repas s'ils avoient besoin de manger ; sinon qu'ils n'avoient qu'à se retirer à l'heure même. Les ambassadeurs firent leur raport à leur prince, qui fut tout effrayé, aussi-bien que ses soldats, d'avoir affaire à des gens si ennemis des délices & du luxe. Il vint lui-même trouver l'Empereur, & accorda tout ce qu'on lui demandoit.

Dans le parallèle de tout ce que j'ai raporté jusqu'ici sur le faste & sur la simplicité, où l'on voit d'un côté tout ce qu'il y a de plus brillant, les richesses, les superbes bâtimens, les meubles & les vêtemens les plus précieux, la table le plus somptueusement & le plus délicatement servie ; & où l'on n'aperçoit d'autre part que pauvreté, simplicité, frugalité, modestie, mais accompagnée de victoires, de triomphes, de consulats, de dictatures, de l'Empire même du monde entier : je demande, en ne consultant que le bon-sens & la droite raison, de quel côté on mettra le noble & le grand, et auquel des deux l'on croira devoir accorder son estime & son admiration. La délibération ne sera pas difficile. Et c'est ce sentiment naturel, & non étudié, que je regarde comme la règle du bon goût sur la solide gloire & la véritable grandeur.

Quand je cite ces anciens exemples de modestie & de frugalité, mon dessein n'est pas d'exiger qu'on s'y conforme en tout. Notre siècle & nos mœurs ne comportent plus une vertu si mâle & si robuste. Il y a d'ailleurs des bienséances à garder, & l'on peut dans chaque état & dans chaque genre ramener les choses à une honnête & louable médiocrité, qui en justifie & en rectifie l'usage. Mais combien devroit-on avoir de honte & de régret, en voyant jusqu'à quel point nos mœurs ont dégénéré de la vertu de ces anciens Payens ? & combien devroit-on faire d'efforts pour se raprocher au moins en quelque degré de ces premières règles, si l'on est assez malheureux pour n'avoir plus le courage ou la liberté d'y atteindre ?

Mon dessein, en raportant ces exemples, est premièrement d'apprendre aux jeunes gens qu'ils ne doivent point regarder comme méprisables ni comme malheureux ceux qui mènent une vie pauvre & frugale. C'est la réflexion que fait Sénèque à l'occasion de ces exemples mêmes dont je parle. Croyons-nous, dit-il, que nos ancêtres, dont les vertus soutiennent encore aujourd'hui un Empire que

que nos vices auroient fait périr depuis longtems, fussent fort à plaindre, parce qu'ils se préparoient eux-mêmes à manger, parce qu'ils n'avoient que des lits fort durs, parce qu'on ne voyoit ni or ni diamans dans leurs maisons & dans leurs temples ?

J'ai bien senti qu'on pourroit me faire une objection sur tout ce que je dirois des anciens Grecs & Romains. Car, quoiqu'on ait du respect pour les exemples de la frugalité, de la simplicité, de la pauvreté d'Aristide, de Cimon, de Curius, de Fabricius, de Caton, &c. il èst assez naturel d'en rabattre quelque chose par la persuasion où l'on èst que dans des républiques pauvres, il ne leur étoit guères possible de vivre autrement ; & il reste un doute dans la plupart des esprits, si ces exemples peuvent être d'usage pour notre siècle qui est plus riche et plus abondant, & où l'on se rendroit ridicule de vouloir les imiter. Mais il me semble que l'exemple des Empereurs doit rendre mes preuves complettes & sans réplique. En effet, si ces Maîtres du Monde, dont les richesses égaloient la puissance, qui succédoient à des Empereurs qui avoient porté le luxe, les délices, la bonne chère, & les folles dépenses aux derniers excès, aimoient néanmoins la frugalité, la modestie, la simplicité, la pauvreté, que peut-on répliquer de raisonnable contre les maximes que j'ai avancées sur ce sujet ?

Je demande si ces grands Princes dont je viens de parler, si ces hommes extraordinaires, si ces génies supérieurs, n'avoient pas le goût de la veritable grandeur & de la solide gloire : si toutes les nations & tous les siècles se sont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits : si quelqu'un ôsa jamais les accuser d'avoir avili ou la noblesse de leur naissance, ou la dignité de leur rang, ou la majesté de l'Empire : si ce ne sont pas au contraire ces qualités-là même qui les ont rehaussés davantage, & qui leur ont attiré plus universellement l'estime, l'amour, l'admiration de la postérité. Un particulier aujourd'hui se pourroit-il flater d'être meilleur juge qu'eux de la véritable gloire, & se devroit-il croire ou malheureux, ou deshonoré, de se trouver dans une si illustre compagnie, & de se voir à côté d'un Trajan, d'un Antonin, d'un Marc-Aurèle ? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius, qui se donnant pour maître consommé dans l'art de bien

préparer un repas, gâta & corrompit son siecle par cette malheureuse science? *Qui scientiam popinæ professus, disciplina sua seculum infecit.* Préférera-t on aux grands exemples que j'ai cités, ceux de Caligula, de Néron, d'Othon, de Vitellius, de Commode, d'Eliogabale? Car, par un bonheur inestimable, tous les bons Empereurs généralement & sans exception ont été du caractère que je recommande ici; & généralement tous les méchans Empereurs se trouvent dans la classe opposée, avec tous les vices que je condamne.

En second lieu, mon dessein èst de faire estimer aux jeunes gens dans les grands hommes de l'antiquité le fonds même & le principe d'où partoit le généreux mépris qu'ils fesoient de ce que presque tous les hommes admirent et recherchent. Car c'èst ce fonds, c'èst cette disposition de l'âme, qui èst véritablement estimable. On peut au milieu des richesses et des grandeurs être détaché & modeste: comme l'on peut, dans l'obscurité d'une vie pauvre & malheureuse, conserver beaucoup d'orgueil & d'avarice.

L'Empereur Antonin èst regardé comme l'un des plus grands princes qui ayent jamais régné. Il fut en telle vénération à toute la postérité, que ni le peuple Romain, ni les soldats, ne pouvoient souffrir d'Empereur qui ne portât son nom; & Alexandre Sévère trouva même ce nom trop auguste, pour ôser le prendre. Antonin, par une égalité d'esprit & une grandeur d'âme qui le rendoient indépendant de toutes les choses extérieures, se contentoit pour l'ordinaire de ce qu'il y a de plus simple & de plus médiocre. Comme il ne recherchoit rien de particulier dans sa nourriture, dans son logement, dans son lit, dans ses domestiques, dans ses habits, ne voulant que les étofes communes, & qui se rencontroient les premiéres: aussi usoit-il des commodités qui se présentoient, sans les rejetter par vanité; prêt à user de tout avec modération, & à se priver de tout sans chagrin.

C'èst ce fonds & cette disposition d'esprit que la femme de Tubéron, si connue, admiroit sur-tout dans son mari, selon la remarque judicieuse de Plutarque. "Elle ne rougissoit point, dit cet historien, de la pau-" vreté de son mari: mais elle admiroit en lui la vertu" qui le fesoit consentir à rester pauvre:" c'est-a-dire, le

le motif qui le retenoit dans sa pauvreté, en lui interdisant les moyens de s'enrichir, qui sont ordinairement peu honnêtes, & mêlés d'injustice. Car les voies légitimes d'amasser du bien étoient très-rares pour un noble Romain, à qui celles du négoce & des manufactures étoient fermées, & qui ne pouvoit attendre, pour récompense des services qu'il rendoit à l'Etat, ni gratification, ni pension, ni aucune autre sorte de bienfaits que les Officiers ont coutume aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos Rois. Il ne pouvoit guères devenir riche qu'en pillant les provinces comme les autres magistrats & les autres généraux. Et c'est cette grandeur d'âme, ce desintéressement, cette délicatesse, cet amour de la justice, qui lui fesoient rejetter tous les indignes moyens de sortir de la pauvréte, que cette Dame admiroit, & avec grande raison. Infiniment élevée au-dessus des sentimens ordinaires, elle déméloit à travers les voiles de la pauvreté, & de la simplicité la grandeur d'âme qui en étoit la cause, & se croyoit obligée de respecter encore davantage son mari par l'endroit même qui l'auroit peut-être rendu méprisable à d'autres.

Il me semble que ce sont ces sortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'histoire, parce que rien n'est plus capable de leur former le goût & le jugement, & c'est à quoi doit tendre tout le travail des maîtres.

Il est bon aussi de fortifier ces instructions par des exemples tirés de l'histoire moderne, & sur-tout des grands hommes dont la mémoire est encore récente. Qui n'a pas entendu parler de la simplicité & de la modestie de M. de Turenne dans son train & dans ses équipages? " Il se cache, dit M. Fléchier dans son *oraison funebre*; " mais sa réputation le découvre. Il marche sans suite " & sans équipages; mais chacun dans son esprit le met " sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, " les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui " le suivent. Tout seul qu'il est, on se figure autour de " lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il " y a je ne sai quoi de noble dans cette honnête simpli- " cité; & moins il est superbe, plus il devient vénérable." Il avoit le même caractére en tout; dans ses bâtimens, dans ses meubles, dans sa table. M. de Catinat, digne

 disciple

disciple d'un tel maître, l'imita dans cette simplicité, comme dans ses vertus guerrières.

J'ai entendu dire à des officiers qui avoient servi sous ces deux grands hommes, qu'à l'armée leurs tables étoient servies proprement, mais très-simplement ; qu'elles étoient abondantes, mais militaires ; qu'on n'y mangeoit que des viandes communes, & qu'on n'y buvoit que du vin tel qu'il naissoit dans le pays où les troupes se trouvoient.

Le Maréchal de la Ferté, que son grand âge & ses infirmités avoient mis hors d'état de servir, avoit un fils, dont il fesoit préparer les équipages pour la campagne. Son maître-d'hôtel ayant fait par ordre du fils une ample provision de truffes, de morilles, & de toutes les autres choses nécessaires pour faire d'excellens ragoûts, lui en apporta le mémoire. Le Maréchal n'eut pas plutôt vu dequoi il s'agissoit, qu'il jetta le mémoire avec indignation, en disant : " Ce n'est pas ainsi que nous avons fait " la guerre. De grosse viande apprêtée simplement, " c'étoient là tous nos ragoûts. Dites à mon fils, que " je ne veux entrer pour rien dans une dépense aussi folle " que celle-là, & aussi indigne d'un homme de guerre." On tient ceci d'un officier qui l'a entendu dire au Maréchal de la Ferté.

Le même homme a remarqué, que dans la dernière guerre les officiers qui se trouvoient rassemblés à Paris ne s'entretenoient presque que de la bonne chère qu'ils avoient faite pendant la campagne.

Louis XIV. dans le code militaire qu'il a laissé, & qui renferme divers réglemens pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaisselle d'argent, les équipages, & les habits, recommande en particulier la simplicité & la frugalité des repas, entre pour cela dans un fort grand détail, & défend sous de grosses peines les dépenses & la somptuosité des tables. C'est qu'un Prince habile dans l'art de régner, comprend aisément de quelle importance il est pour l'Etat de bannir des armées tout luxe & toute magnificence ; de réprimer la folle ambition de ceux qui croient se distinguer par une fausse politesse, & par l'étude de tout ce qui énerve & amollit les hommes : & de couvrir de honte des profusions qui consument en peu de mois ce qui serviroit pendant plusieurs années.

L'HEUREUX NATUREL,

PROVERBE.

ACTEURS. { *Monsieur de* BELMON.
Madame de BELMON, *son Epouse.*
Le petit de BELMON, *leur Fils, âgé de dix ans.* }

La Scène est dans la Chambre du petit de Belmon, qui est mourant dans son lit, les rideaux fermés. L'Action se passe à cinq heures du soir.

SCENE PREMIERE.

M. DE BELMON, LE PETIT DE BELMON *dans son lit, les rideaux fermés.*

M. BELMON *seul, assis la tête panchée sur sa main.*

QUEL moment affreux pour un père qui n'a qu'un fils, un fils unique qui se meurt ! Depuis huit ans, je ne vis plus avec ma femme ; je suis hors de toute espérance d'avoir jamais d'autres enfans : ô Ciel ! j'avois en moi les moyens, & je les sentois si bien, d'être bon père, bon Mari ; faut-il que ma femme m'ait forcé par sa conduite, de me séparer d'elle, & que je perde mon fils ? Que la vie est à charge, quand les liens qui sont faits pour en adoucir les chagrins, deviennent des chagrins eux-mêmes ! Mais voyons où en est ce petit malheureux, les Médecins l'ont abandonné, peut-être que la Nature toujours mal connue, mal consultée & plus habile . . . *(Il ouvre les rideaux du lit de son fils.)* Eh bien ! mon ami, mon cher enfant, m'entens-tu ? *(Il lui prend le bras.)* Il a la fièvre la plus brûlante.

LE PETIT DE BELMON.

Oui, mon papa, je vous entens ; je suis accablé d'une maladie que je sens qui me fera mourir, si vous n'y apportez le remede que vous seul y pouvez apporter.

M. DE BELMON.

Moi seul ! je pourrois te sauver la vie ? Ah ! mon cher

cher enfant, explique-toi, quel eſt-il ce remede ? Rien ne ſera impoſſible à ma tendreſſe, parle.

LE PETIT DE BELMON.

Il y a long-temps, mon cher papa, que je vous cache un chagrin qui èſt la ſeule cauſe de l'état où je ſuis, & qui va me faire mourir, ſi vous ne m'écoutez & ne me ſatisfaites pas ſur ce que je vais vous demander.

M. DE BELMON.

Parle, parle, demande, & tu ſeras ſatisfait.

LE PETIT DE BELMON.

J'ai une mère dans la monde, je ne l'ai jamais bien connue, j'étois trop enfant quand vous viviez enſemble, pour avoir pu conſerver le reſſouvenir de ſes traits ; depuis du temps vous m'avez dit qu'elle étoit morte ; dans mon éducation vous m'avez peint le menſogne comme une choſe affreuſe ; je vous ai cru ſur la mort de ma mère ; mais huit jours avant que je ſois tombé malade, un fils de vos amis m'a aſſuré qu'il a ſçu par ſon pere, que ma mère vivoit, que vos étiez ſéparés l'un de l'autre pour des raiſons qu'il ne m'a pas pu dire . . .

M. DE BELMON.

Eh bien ! mon ami.

LE PETIT DE BELMON.

Eh bien, le deſir de voir, de connoître ma mère, m'a pris ſi vivement, que j'en ſuis tombé malade. Preſque tous les enfans de mon âge ont chacun leur mère, me ſuis-je dit à moi-même, ils en éprouvent des douceurs, des careſſes tendres, & moi-ſeul qui en ai une comme un autre, je ne la connois ſeulement pas. On m'a recommandé de ne vous en point parler, je l'ai promis, & la crainte de vous déplaire avec ma promeſſe m'ont retenu ; mais comme je vais peut-être mourir, mon papa, & que vous êtes bon, je voudrois au moins avant, connoître ma mère, l'embraſſer, expirer dans ſes bras & dans les vôtres, & je mourrai content.

M. DE BELMON.

Ah ! mon cher ami, tu m'ouvres le cœur ; eh ! pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plutôt ? Mais enfin je vais envoyer chercher ta mère, ſoutiens-toi, ranime-toi, ſi tu peux, du plaiſir de la voir auſſi promptement qu'il ſera poſſible. (*Il ſonne.*)

SCENE

SCENE II.

LES ACTEURS PRECEDENS, UN LAQUAIS.

M. DE BELMON au Laquais.

DONNEZ-moi tout ce qu'il faut pour écrire un mot de lettre.

LE LAQUAIS.

Oui, Monsieur. (*Le Laquais sort.*)

M. BELMON *à son Fils.*

Je vais écrire une lettre bien positive sur ton desir & ta situation, & je ne doute pas qu'aussi-tôt . . .

LE PETIT DE BELMON.

Ma mère n'est donc pas enfermée, comme on me l'a dit ?

M. DE BELMON.

Non, mon ami ; elle l'a été assez longtemps pour qu'a la fin j'aye pris sur moi de lui laisser mener une vie plus douce : depuis deux ans, elle demeure dans un Couvent, d'où elle est maîtresse de sortir quand elle veut.

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Et elle n'a point eu le desir de me voir, *elle ne m'a donc jamais aimé ?*

M. DE BELMON.

Si, mon enfant, elle a tout fait pour te voir, mais je n'ai point voulu la satisfaire sur cela ; ton éducation m'étoit chere, j'ai craint que par de mauvaises impressions, elle ne détruisit mon ouvrage, et ne me noircît dans ton esprit.

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Mais si en la voyant, elle me rend la vie, comme je l'espere, mon cher papa, il faut me promettre que vous lui pardonnerez tout, & *que vos revivrez ensemble en bonne intelligence.*

M. DE BELMON.

Oui, mom ami, je te le promets. (*Un Laquais apporte de-quoi écrire la lettre.*) (*Au Laquais.*) C'est bon, mettez là. (*Le Laquais sort, & Monsieur de Belmon se met à écrire.*)

LE PETIT DE BELMON.

Ecrivez-vous ?

M. DE BELMON.

Voilà qui est fait, deux mots suffisent, je vais te les lire.

(Il

(*Il lit.*)

" Madame, votre fils est à toute extrémité ; il desire
" de vous voir ; c'èst le seul remede qu'il espere le pou-
" voir ramener à la vie. Venez, ne perdez pas un in-
" stant."

LE PETIT DE BELMON.

C'èst bon, mon papa, cette lettre me fait déjà du bien.

M. DE BELMON *met l'adresse & sonne.*

(*A un Laquais.*)

Portez cette lettre à son adresse en toute diligence.

LE LAQUAIS.

Oui, Monsieur : une Dame demande à vous parler.

M. DE BELMON.

Qui èst-elle ?

LE LAQUAIS.

Elle n'a pas voulu dire son nom, mais la voici elle-même.

M. DE BELMON *bas au Laquais.*

Rends moi ma lettre. (*Le Laquais sort.*)

SCENE III.

MONSIEUR *et* MADAME DE BELMON, LE PETIT DE BELMON, *toujours dans son lit, les rideaux fermés.*

MADAME DE BELMON *parlant bas a M. de Belmon, la porte à moitié ouverte.*

MONSIEUR, j'ouvre la porte sans façon, je sçais la situation cruelle de mon fils, et j'ai cru que vous me pardonneriez une demarche que la tendresse . . .

M. DE BELMON *à voix basse.*

Ah ! Madame, il est à toute extrémité, abandonné des Medicins.

MADAME DE BELMON.

Il y a encore de la resource, Monsieur, s'il ne l'èst pas de la nature & de sa mère.

M. DE BELMON.

Je pense comme vous ; dans le moment où vous arrivez, il vous demande, il vous désire ; je vous écrivois de sa part, pour vous prier de venir le voir ; mais ce desir ardent qu'il a de vous connoître, trop brusquement satisfait, peut lui causer une forte révolution ; il èst si foible . . . Ah ! Madame, si vous l'aimez, si vous avez encore quelques égards pour moi, ménageons le moment de vous pré-

présenter à lui avec tous vos droits; offrez-vous d'abord comme si vous n'étiez que l'amie de sa mère.

MADAME DE BELMON.

Volontiers, le ménagement est très-sage; je m'intéresse trop à sa vie... Ouvrez ses rideaux. (*Elle approche.*) Le pauvre enfant! il n'en peut plus...

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Ah! Madame, vous venez d'arriver, vous avez dit bien des choses à mon papa; je crois que je vous ai entendu parler de ma mère, *la connoissez-vous, Madame?*

MADAME DE BELMON.

Oui, mon cher ami, c'est ma meilleure amie; elle est bien chagrine de l'état où vous êtes.

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Et pourquoi n'est-elle pas venue aujourd'hui avec vous? C'est qu'elle n'a pas osé... Je sçais... Je sçais... Mais mon papa vient de donner des ordres pour qu'on l'aille chercher. Ah! Madame, puisque vous êtes son amie, au cas que je meure avant qu'elle vienne, dites-lui bien que je meurs de chagrin de ne l'avoir pas connue aussitôt que l'on m'a appris qu'elle vivoit, *et que je pouvois la connoître.*

MADAME DE BELMON *pleurant.*

Mon cher enfant, je vous réponds, comme si c'étoit elle, qu'elle vous aime de tout son coeur, qu'elle va arriver dans le moment, pour vous en donner les marques les plus tendres; ranimez vos forces par cette espérance, & comptez sur elle, comme si elle ne vous avoit pas perdu un moment de vue.

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Vous pleurez, en me disant cela! Si vous n'êtes que l'amie de ma mère, en pleurant ainsi, qu'est-ce qu'elle va donc devenir quand elle me verra dans mon état? *Faut-il qu'elle ne me retrouve, que pour me voir mourir?*... *Mais si on ne la trouve pas chez elle, ah bon Dieu!*

MADAME DE BELMON *l'embrasse tout en larmes.*

Si, mon enfant, mon cher enfant, on l'a trouvée chez elle, elle y est, puisqu'elle est ici auprès de toi, mon cher fils!

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Quoi?... C'est vous, Madame, c'est vous qui êtes ma mere? Mon papa, embrassez-moi tous deux. Ah! je ne

ne me sens pas de joie.... & toutes mes forces reviennent pour jouir du plaisir.... Vous êtes donc ma mère.... (*Il la prend.*) Je vous tiens... Ah! Maman, que je vais avoir de contentement à revivre pour vous aimer! *J'ai donc une mère!*

MADAME DE BELMON.

Ou, mon ami, tu as une mère, mais une mère tendre qui t'aimoit, sans sçavoir l'âme & la tendresse que tu avois pour elle; juge maintenant qu'elle te connoît un cœur si sensible à son égard, juge combien tu vas lui être cher!

LE PETIT DE BELMON.

Ah! ma chere maman, vous me rendez la vie, mais ne me quittez plus, ne quittez plus mon papa, sinon vous m'allez faire mourir de chagrin, je le sens; ne nous quittons plus jamais.

M. DE BELMON.

Madame, cette raison de nous réunir & de revivre en bonne intelligence est trop forte, pour que nous ne passions pas sur tout ce qui nous a pu séparer: que l'intérêt de la vie de mon fils nous engage à régarder comme perdus tous les momens où nous n'avons pas été ensemble.

MADAME DE BELMON.

Ah! Monsieur, que votre offre me fait de plaisir! J'ai eu des torts, je les avoue, pour vous faire connoître que je ne les ai plus; je suis incapable de les avoir jamais. La Nature a éclairé mon âme, par la situation intéressante de mon fils. Tous les plaisirs du monde, je le sens, ne valent pas un sentiment honnête & tendre.

(*Elle se jette sur son fils.*)

Oui, mon cher enfant, je vais te devoir mon bonheur. Quel plaisir ne me fais-tu pas sentir, si en me revoyant comme pour la première fois, je te donne une seconde fois la vie? Je n'ai pu me cacher à toi long-temps, & tu n'as pas eu peine à sentir que j'étois ta mère. Nous avons éprouvé tous deux que...

LE DUEL, PROVERBE.

ACTEURS.
- *Le petit Marquis de* SURMONT. *Enfans de onze à douze ans.*
- *Le petit Chevalier* D'URZY.
- *Mademoiselle* D'URZY, *à Soeur.*
- *Le* GOUVERNEUR *du petit Marquis.*
- *Le* PRECEPTEUR *du petit Chevalier.*

La Scene est dans un grand Jardin à charmilles, dépendant de la Maison des Père et Mère du petit Chevalier. L'Action se passe après-diné.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, LE PRECEPTEUR.

LE PRECEPTEUR.

EH bien, Monsieur, comment vous trouvez-vous de Monsieur le Marquis ? Vous donne-t-il bien du mal ?

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Monsieur, s'il m'en donne ! C'est le plus terrible enfant par son naturel fier, hautain, insultant même, qu'on puisse imager ; joignez à cela un père & une mère qui tournent en bonnes qualités tous les défauts que je voudrois réformer en lui : s'il dit une sottise, c'est une gentillesse ; s'il fait une malice, c'est un trait de vivacité & d'esprit : enfin, tout ce que je pourrois obtenir en bien sur ce caractère par mes avis journaliers, est détruit avant même qu'il ait pu faire quelque progrès sur le sujet qu'on m'a confié.

LE PRECEPTEUR.

Avouez que notre état est bien malheureux, quand nous avons des principes de bonne éducation, dont notre affection veut faire profiter nos Eleves, & que nous trouvons des pères & des mères si ridicules, si peu au fait de la façon dont on forme le coeur & l'esprit d'un enfant, & si prévenus en sa faveur.

LE GOUVERNEUR.

C'ėst un métier de chien, une galère continuelle, où l'on rame depuis le matin jusques au soir, & qu'on a encore le chagrin de voir faire naufrage, malgré la peine qu'on s'ėst donée pour la faire arriver au port.

LE PRECEPTEUR.

Vous avez bien raison, & voilà comme toutes les éducations tournent maintenant. Les pères et mères gâtent tout par leurs entêtemens, & par l'envie qu'ils ont de mettre leurs enfans dans le monde, avant qu'ils ayent des principes de moeurs. Qu'en arrive-t-il ? Dès la plus tendre jeunesse, les enfans prennent les exemples d'un monde corrompu; instruisez-les à travers cela, c'ėst comme si vous parliez à un mur.

LE GOUVERNEUR.

Aussi je vous promets bien que le petit Marquis sera le dernier que j'entreprendrai.

LE PRECEPTEUR.

Pour moi, je n'ai pas à me plaindre du mien ; c'ėst le caractère le plus doux, le plus honnête, la meilleure petite âme ... le père & et la mère sont des gens si raisonnables, que je fais de ce petit bon homme tout ce que je veux, & surement j'en ferai un charmant, un excellent sujet. Une seule chose m'inquiète ; il ėst fait pour être militaire, & je crains que sa douceur, une certaine timidité ne lui donnent pas cette hardiesse de coeur, ou cette bravoure de tempérament si nécessaire à son état ; enfin, je crains qu'il ne soit un peu poltron.

LE GOUVERNEUR.

Oh! moi, je n'ai pas cela à craindre du mien ; c'ėst le plus effronté, le plus hardi petit Monsieur ... Il semble qu'il ne desire de devenir plus grand garçon, que pour être plus à portée de se battre, en cherchant lui-même querelle. Je crains bien qu'on ne le corrige quelque jour cruellement, car dans le militaire il trouvera à qui parler ; vous sçavez que ces petits Rodomonds-là ne vont pas ordinairèment loin.

LE PRECEPTEUR.

Ce caractère ėst très inquiétant.

LE GOUVERNEUR.

S'il l'ėst ? Et par-dessus cela, joignez-y la foiblesse de son père & de sa mère, qui ne voyent ces défauts qu'en beau

beau, & qui ne font rien pour en éviter les dangers : enfin, croiriez-vous qu'avec un ſang auſſi pétulant, le petit bonhomme a obtenu de ſes chers parens, que ſon épée ne tienne pas dans ſon fourreau, comme c'eſt l'uſage juſqu'à un certain âge ? Auſſi je leur ai dit que je ne répondois de rien.

LE PRECEPTEUR.

Oh ! l'épée du mien tient, & tient bien, mais je crois fort inutilement, car je ne ſoupçonne pas qu'il ait envie de la tirer jamais du fourreau, ſi on ne l'y force abſolument, & cela m'inquiete.

LE GOUVERNEUR.

Ma foi, j'aimerois mieux votre inquiétude que la mienne. Je ne peux pas perdre le petit Marquis un inſtant de vue, au-lieu que votre petit Chevalier vous laiſſe bien des momens de repos. Quand ils ſeront grands, & que nous ne ſerons plus auprès d'eux, ma foi s'ils ſe font tués ou s'ils ſe deſhonorent, ce ſera leur affaire.

LE PRECEPTEUR.

Que vous êtes heureux de penſer d'une façon ſi détachée ! Pour moi, cela ne m'eſt pas poſſible, & je m'intéreſſe à tout ce qui pourra arriver à mon Eleve pendant toute ſa vie, comme je m'intéreſſe à tout ce qui lui arrive pendant que je l'ai ſous ma direction : enfin, je ſuis d'un caractère à me reprocher d'avance toutes les ſottiſes qu'il pourra faire dans l'avenir, comme ſi j'en étois la cauſe. S'il tourne mal, quand on le jettera dans le Monde, j'en aurai, je le ſens, le plus cruel chagrin juſqu'à la mort.

LE GOUVERNEUR.

Allons, vous êtes trop bon.

LE PRECEPTEUR.

Et vous, trop indifférent ſur cet objet ; mais au moins vous aurez à vous excuſer ſur les contradictions qu'on vous fait eſſuyer, & moi, je n'aurai aucune excuſe à me donner, ni aux autres ; cela eſt bien différent. Ah ! voilà nos deux petits Meſſieurs qui viennent de ce côté. Qu'y a-t-il donc entre eux ? Ils ont l'air bien agité.

LE GOUVERNEUR.

Oui, leurs geſtes ſont même aſſez vifs ; ils viennent le long de cette grande charmille ; paſſons de l'autre côté de l'allée, & mettons la charmille entre eux & nous ; il

ne nous verrons pas, & comme ils parlent d'action, nous sçaurons ce qu'ils ont dans l'ame.

LE PRECEPTEUR.

C'èst fort-bien dit ; passons vite de l'autre côté.

(Ils passent de l'autre côté de la charmille, & suivent ainsi les deux jeunes gens, sans en être vus.)

SCENE II.

LE PETIT MARQUIS, LE PETIT CHEVALIER, *en épées & en chapeaux, se promenant le long de la charmille.*

LE PETIT MARQUIS, *en fesant sauter du sable avec une baguette.*

Eh bien ! Monsieur, si vous n'êtes pas content, prenez des cartes. Voulez-vous m'appeller en duel ? Oh ! par exemple, cela me paroîtroit plaisant.

LE PETIT CHEVALIER.

Mauvais propos qui, loin de me satisfaire, ne font, Monsieur le Marquis, qu'augmenter votre tort vis-à-vis de ma Soeur, & me forcer de me fâcher tout de bon contre vous.

LE PETIT MARQUIS *toujours jouant avec sa baguette.*

Vous fâcher, vous fâcher ? Ah ! voyez le grand malheur ! Pourquoi vous fâchez-vous mal-à-propos comme un enfant ? Est-ce ma faute.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, c'est votre faute, & vous le sçavez bien pourquoi : parce que ma Soeur ne peut pas apprendre tout d'un coup un Jeu que vous nous montrez, pourquoi lui dites-vous grossierèment qu'elle èst une bête.

LE PETIT MARQUIS.

Grossièrement ! Mon petit Chevalier, prenez garde vous-même à ce que vous dites, ou vous me forcerez moi à vous apprendre à parler. Oui, votre Soeur èst une bête, je l'ai dit, & je vous le répéte encore, mais je ne vous le dis pas grossièrement ; il n'y a pas deux façons de le dire, puisque cela èst vrai, entendez-vous ?

LE PETIT CHEVALIER. (*Impromptu.*)

Si vous ne sçavez pas deux façons de le dire, vous me forcez à vous apprendre qu'il y en a une de vous faire connoître que ma Soeur ni moi, ne méritons pas vos insultes ; *on peut vous en faire repentir.*

La

LE PETIT MARQUIS. (*Impromptu.*)

Bas, bas, je vous entens; vous allez vous en plaindre à mon gouverneur, n'ést-ce pas? Eh bien! après? Allez, mon petit ami, je ne le crains guères; c'ést une bonne bête auffi, dont je fais tout ce que je veux; *vous croyez me faire donner le fouet, comme on vous le donne peut-être encore, ah! ah! ah!*

LE PETIT CHEVALIER.

Vous faites tout pour me pouffer à bout, mais vous y parviendrez, prenez-y garde; je fens déjà .... Enfin, Monfieur, je fuis venu ici avec vous, pour vous demander raifon de l'infulte que vous avez faite à ma Soeur; voulez-vous convenir que vous avez eu tort & lui demander excufe, ou bien ne le voulez-vous pas? Voilà ce dont il s'agit entre nous.

LE PETIT MARQUIS.

Comment! vous prenez un ton de brave; cela ne vous va pas. J'ai dît à votre Soeur ce qu'il m'a plu de lui dire, & je vous dirai à vous que vous êtes un enfant auprès de moi, que vous ferez mieux de vous taire, car je vous corrigerois moi-même de vos impertinences.

LE PETIT CHEVALIER.

Monfieur le Marquis, c'en èft trop. J'ai cru honnêtement pouvoir vous faire fentir votre tort, vous m'infultez encore au-lieu de vous excufer; eh bien! avançons dans ce coin, afin que perfonne ne puiffe nous voir, & vous connoîtrez fi je fuis auffi enfant que vous le dites.

LE PETIT MARQUIS. (*Impromptu.*)

Eh bien! avançons; que me montrerez-vous? Que vous faites le petit brave, parce que vous fçavez que votre épée tient dans le fourreau; mais la mienne n'y tient pas; & je pourrois bien vous en donner quelques coups fur les épaules pour vous apprendre à vivre; mais, non, avançons; vous tirerez votre épée; & moi, *je ne veux me fervir que de cette baguette: venez, mon petit ami, cela m'amufera ....*

LE PETIT CHEVALIER.

Allons, nous verrons, avançons toujours, ah! nous voilà bien! perfonne ne nous voit. (*Il tire fon épée, nue.*) Monfieur, cette épée, comme vous voyez, ne tient point dans fon fourreau; voyons fi la vôtre n'y reftera pas fans y tenir: allons donc, tirez-la donc.

LE PETIT MARQUIS.

Doucement, Chevalier, êtes-vous fou, & voulez-vous que nous nous égorgions ici pour une bagatelle ?

LE PETIT CHEVALIER.

Il n'y a point de bagatelle qui tienne ; ou promettez-moi de faire excuse à ma Soeur, ou je vous perce. (*Il se met en garde.*) Allons donc.

LE PETIT MARQUIS.

Un moment, vous ne sçavez pas faire des armes comme moi, & j'aurois un avantage...

LE PETIT CHEVALIER.

Quand on a du cœur, on se bat bien, sans avoir jamais appris. Eh bien !...

LE PETIT MARQUIS.

Oui, mais si nous allions nous tuer tous les deux d'un coup fourré ; deux enfans de condition, deux fils uniques ; ce seroit un grand malheur.

LE PETIT CHEVALIER.

Mauvaise raison. Finissons, vous dis-je ; ou tirez votre épée, ou promettez-moi de faire les excuses que vous devez.

LE PETIT MARQUIS.

Eh bien ! je vous le promets, car j'ai un an plus que vous, il faut que je sois le plus sage; mais, Chevalier, promettez-moi aussi de ne rien dire de tout ceci à personne.

LE PETIT CHEVALIER.

Volontiers.

LE PETIT MARQUIS *appercevant le Gouverneur & le Précepteur.*

(*A part.*) Bon, on va nous séparer. (*Haut.*) Mais après tout, je suis trop bon. (*Il tire son épée.*) Eh bien ! battons-nous donc, Monsieur, puisque vous le voulez. (*Ils s'approchent, jusqu'à toucher leurs épées, que le Gouverneur sépare en se mattant entre eux deux.*

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENS, LE GOUVERNEUR, LE PRECEPTEUR.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! Messieurs, y pensez-vous ?

Le petit Marquis *veut revenir à la charge, pendant que le petit Chevalier remet tranquillement son épée dans le fourreau.*

Otez-vous, Monsieur, que je corrige ce petit insolent-là.

Le petit Chevalier. (*Impromptu.*)

Ne faites pas le méchant, Marquis, ce n'èst pas le moment; remercions plûtôt ces Messieurs, & *qu'ils jugent qui èst-ce qui a tort de nous deux, cela vaudra mieux.*

Le Gouverneur.

Nous avons tout entendu, Monsieur & moi; Monsieur le Marquis, vous avez le plus grand tort, & vous seriez perdu d'honneur dans le Monde, si on sçavoit cette avanture.

Le Precepteur.

Ah! mon cher Chevalier, que je vous embrasse! Vous êtes charmant. Ah! que je vous avois mal jugé! Mais où avez-vous pris cette épée là?

Le petit Chevalier.

C'en èst une petite que j'ai trouvée dans le Sallon. Messieurs, ne donnez pas à Monsieur le Marquis le chagrin qu'on sçache notre querelle, j'aime mieux tout oublier.

Le petit Marquis.

Promettez moi de n'en parler à personne, je vous en prie, me le promettez-vous?

Le Gouverneur.

Oui, mais à condition que vous ferez à la Soeur de Monsieur le Chevalier, les excuses que vous lui devez.

Le petit Marquis.

Eh bien! je ferai tout ce que vous voudrez.

Le Gouverneur.

La voilà qui vient fort à propos; quand elle sera près de nous, dites-lui bien honnêtement tout ce qu'il faut lui dire, ou je raconterai votre histoire à toutes les personnes qui sont dans le Sallon.

SCENE IV.

Les Acteurs precedens, Mademoiselle d'Urzy, *Soeur du Chevalier.*

Mademoiselle d'Urzy. (*Impromptu.*)

Mon Frère, j'étois inquiéte de toi; je t'ai vû sortir

dans le Jardin avec Monſieur ; j'ai regardé par la fenêtre, j'ai vu que vous vous menaciez, & puis j'ai vu que je ne vous ai plus vus … *J'ai eu peur que votre petite querelle à mon ſujet* ….

LE GOUVERNEUR.

Allons, Monſieur le Marquis …. Eh bien ! … Voilà le moment …

LE PETIT MARQUIS *à Mademoiſelle d'Urzy.* (*Impromptu.*)

Mademoiſelle, j'ai eu tort de vous parler tantôt comme j'ai fait, je vous en demande excuſe ; *je vous prie de l'oublier, & de n'en parler à perſonne.*

MADEMOISELLE D'URZY. (*Impromptu.*)

Ah ! Monſieur, je n'y ai pas pris garde ; vous dires tant de choſes qui …. *Sans mon Frère que j'ai vu que cela a faché, je n'en aurois jamais paru offenſée.*

LE PRECEPTEUR.

Allons, embraſſez-vous tous trois.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mais que çela vous ſerve de leçon, Monſieur le Marquis.

LE PRECEPTEUR.

Voilà qui èſt fini, remontez tous trois au Sallon, & paroiſſez comme ſi de rien n'étoit.

LE PETIT MARQUIS.

Sur-tout vous me promettez de n'en rien dire.

LE GOUVERNEUR.

Non, certainement.

LE PRECEPTEUR.

Ni moi, je vous aſſure.

LE PETIT CHEVALIER. (*Impromptu.*)

Ni moi, ni ma Soeur non-plus ; allons, Marquis, *redevenons bons amis.*

(*Ils s'en vont tous trois en ſe tenant embraſſés.*)

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, LE PRECEPTEUR.

LE GOUVERNEUR.

EH bien ! Monſieur, nous nous ſommes trompés tous deux, comme vous voyez, ſur ces caractères-là. Que vous devez être content de votre petit Chevalier ! Qu'il èſt

èst honnête, & qu'il èst brave ! Quelle douceur en même-temps !

LE PRECEPTEUR.

J'en suis enchanté, & je vous plains bien d'avoir affaire à un petit Monsieur qui ne fait le méchant, que quand il croit être le plus fort & n'avoir rien à craindre.

LE GOUVERNEUR.

Par toutes ses incartades & ses propos insultans, il justifie bien le Proverbe qui dit que...

LES REVENANS,

PROVERBE.

Acteurs.
- Monsieur DELMAS, *Père.*
- L'Ainé DELMAS. } *Frères, âgés de 8 à 9 ans, & à 2 l'un de l'autre.*
- Le Cadet DELMAS.
- Une GOUVERNANTE.

La Scene èst dans un Sallon de Compagnie, qui communique à une Chambre à coucher fermée. L'Action se passe à huit heures du soir.

SCENE PREMIERE.

LES DEUX FRERES DELMAS, LA GOUVERNANTE.

L'AINE DELMAS *tenant un clef.*

MA Bonne, mon Papa vient de me donner la clèf de l'armoire qui èst dans le cabinet de la chambre de Maman, pour que je prenne mon habit d'été & celui de mon Frère pour demain, parce que c'èst la Pentecôte ; tenez, ma Bonne, la voilà, allez les prendre tous deux.

LA GOUVERNANTE.

Quoi ! vous avez encore peur d'entrer dans la chambre de votre Maman, parce qu'elle y èst morte ; mais il y a déja plus de quinze jours, & je sçais que votre Papa veut que

que vous y alliez vous-même ; ainsi obéissez lui, Monsieur, allez chercher votre habit & celui de votre Frère. Eh bien ! irez-vous ?

L'AINE.

Oh ! ma Bonne, je n'ôse pas y aller tout seul. (*Au Cadet.*) Mon Frère, veux-tu venir avec moi ?

LE CADET.

Non, mon Frère, à moins que ma Bonne ne vienne avec nous deux.

LA GOUVERNANTE.

Messieurs, il faut que vous vous enhardissiez, votre Papa le veut : n'avez-vous pas peur que votre chère Mère qui vous aimoit tant, revienne de l'autre Monde pour vous faire du mal ? Allez quand on èst mort, on èst bien mort.

L'AINE.

C'èst vrai, ma Bonne, je vous crois bien, mais je n'ôse pas..... Je n'irai pas absolument tout seul, j'aime mieux ne pas mettre demain mon habit d'été.

LE CADET.

Oh ! moi, je veux avoir le mien, & puisque tu fais tant l'enfant, je n'ai pas si peur que toi, & je vais le chercher : donne-moi la clef.

L'AINE.

Tiens, la voilà, mon Frere, en même temps apporte le mien, je t'en prie.

LE CADET.

Oh ! pour ça non ; mon Papa veut que tu l'ailles chercher toi-même, & tu iras si tu veux l'avoir ; tu vas bien voir qu'il n'y a rien à craindre ; tiens, j'y vais tout seul, ainsi..... C'èst l'armoire qui èst dans le fond du petit cabinet, n'èst-ce pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, à droite.

(*Le Cadet passe dans la chambre avec une lumiere.*)

SCENE II.

LA GOUVERNANTE, LE PETIT DELMAS *l'Ainé*.

LA GOUVERNANTE.

Je serois bien honteux à votre place de voir mon Frère cadet avoir plus de courage que moi.

L'AINE DELMAS.

Oh bien, ma Bonne, tant mieux pour lui ; mais c'èst bien

bien vilain à lui s'il n'apporte point mon habit avec le ſien.

LA GOUVERNANTE.

S'il l'apporte, vous n'en ſerez pas plus avancé, car je le lui ferai reporter, pour que vous obéiſſiez à votre Papa, & que vous l'alliez chercher vous-même.

L'AINE.

Eh bien, ma Bonne, je dirai que vous êtes auſſi méchante que mon Frère.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, je dirai que vous êtes un poltron, & un petit nigaud qui avez peur des Revenans ; tenez voilà votre Frère qui èſt plus brave que vous.

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENS, LE CADET DELMAS.

LA GOUVERNANTE.

EH bien ! avez-vous vu quelque choſe, mon ami ?

LE CADET.

Rien du-tout, ma Bonne, & mon frère a tort d'avoir peur.

L'AINE.

Tu n'as donc apporté que ton habit ? . . .

LE CADET.

Non vraiment, je te l'avois promis ; tiens, voilà la clèf, va chercher le tien ſi tu veux.

(*Il met l'habit ſur des chaiſes.*)

L'AISNE.

Oh ! pour ça non, je m'en paſſerai plutôt.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS, M. DELMAS *Père*.

M. DELMAS.

EH bien ! voilà donc les deux habits d'été qu'on a tirés de l'armoire ſi rédoubtable. Eſt-ce Delmas qui les a été cherchés ? (*Il examine l'habit.*) Mais n'en voilà qu'un, pourquoi cela ?

LE CADET.

C'èſt le mien, mon Papa, que j'ai été chercher moi-même tout ſeul ; mon frère n'ôſe pas entrer dans la chambre de Maman, & aller tout ſeul juſqu'à l'armoire.

M. DELMAS *à l'Aînè.*

Mais de quoi as-tu donc peur dans cet appartement, quand

quand tu vois que ton frère en vient tout seul, sans avoir rien vu, ni entendu.

L'Aine.

Oh dame! mon Papa, j'ai peur..... Saint-Jean que vous avez renvoyé, parce qu'il me fesoit des peurs terribles, m'a raconté tant d'histoires de Morts qui réviennent, que je ne peux pas prendre sur moi de n'avoir pas peur.

M. Delmas.

Il faut pourtant bien que je te guérisse de cette foiblesse-là, & je veux en venir à bout en te parlant raison; mettez-vous là tous deux, & vous, la Bonne, allez faire vos affaires.

La Gouvernante.

Je m'en vais, Monsieur, mais je crois que toutes les belles raisons que vous allez employer, ne vaudront pas une bonne correction.

M. Delmas.

Non, la Bonne, pour cette fois-ci permettez-moi de n'être pas de votre avis.

La Gouvernante.

Vous êtes le maître.

SCENE V.

M. Delmas, ses deux enfans, *tous assis.*

M. Delmas *à l'Aîné.*

Oh ça, mon Fils, écoute-moi bien.

L'Aine.

Oui, mon Papa.

M. Delmas.

Tu as peur d'entrer dans la chambre de ta Mère, parce qu'il n'y a pas long-temps qu'elle y est morte. Te paroît-il raisonnable que les Morts reviennent tourmenter les Vivans? Si cela étoit, nous ne pourrions vivre tranquiles dans ce Monde-ci, ni jour, ni nuit: car si un seul avoit la faculté d'y revenir, tous les autres l'auroient aussi; & il y a tant d'hommes qui sont morts, depuis que le Monde existe, que nous ne sçaurions où nous fourer, si les Morts revénoient. D'abord entens-tu ce raisonnement-là?

L'Aisne.

Oui, mon Papa.

LE CADET.

Auſſi c'èſt ce que je lui dis, mais il ne veut pas me croire.

L'AINE.

J'entens bien cela, mais cependant il y a tant d'hiſtoires que des gens raiſonnables racontent de Morts qui ſont revenus . . . qui ont paru la nuit tout en blanc . . . qui ont tiré les rideaux de ceux à qui ils en vouloient, & puis qui ont diſparu ; dame, il faut bien qu'il y ait quelque choſe de vrai dans tout céla.

M. DELMAS.

Je vais te dire ce qu'il y a de vrai dans toutes les hiſtoires des Revenans qu'on a pu te raconter. Dans chaque hiſtoire, il y a de vrai un événement naturel qui n'a rien de ſuprenant, quand on va juſqu'à en approfondir la cauſe, mais qui laiſſe des ſentimens de crainte, quand on attribue cet événement à une cauſe qui n'èſt pas la véritable, & qu'on croit merveilleuſe, miraculeuſe même, quand on èſt prévenu, & qu'on n'approfondit rien. Par exemple, à ton âge à peu près, le lendemain de la mort de mon grand-Père, la nuit que j'étois ſeul couché dans un grand lit, j'entendis ouvrir mes rideaux très bruſquement, & puis les refermer de même, & cela à pluſieurs fois . . .

L'AINE.

Ah ! mon Dieu ! mon Papa, eh bien? vous voyez bien, vous eutes bien peur ſurement.

M. DELMAS.

Oui, ſans doute: j'appellai même, je criai ; mon Père vint avec de la lumiere, & il vit lui-même les rideaux faire le même manége.

L'AINE.

Eh bien?

M. DELMAS.

Mon Père, qui n'étoit point un enfant, & qui vouloit m'éclairer l'eſprit ſur ma crainte malfondée, comme je le fais ſur la tienne, envoya chercher une échelle pour examiner la cauſe de cet événement qui paroiſſoit extraordinaire ; il monta lui-même à l'échelle, & trouva ſur l'impérial du lit un gros rat qui s'étoit pris la patte dans un des anneaux du rideau, & qui allant & venant pour

ſe

se débarrasser, fesoit jouer le rideau, en l'ouvrant & le fermant très-fort.

L'AISNE.

Bon! un gros rat!

M. DELMAS.

Oui, un gros rat qu'il prit & qu'il me montra; car malgré ce qu'il m'en disoit, je ne voulois pas le croire. Eh bien, si on n'avoit point été à la cause de cette avanture, & qu'on ne m'eût pas mis au fait, j'aurois cru que c'étoit mon grand-père qui revenoit, comme on dit pour me demander des prières.

L'AISNE.

Surement.

M. DELMAS.

Oh! tu vois bien que j'avois tort d'avoir peur, & cette découverte m'a guéri depuis pour toujours de croire aux Revenans; sois certain qu'il en èst de tout ce qu'on raconte sur cela; comme de cette histoire.

LE CADET.

Eh! mon Papa, contez lui aussi celle des papiers du jeune Clerc de Procureur, qui se culbutoient tous dans sa chambre pendant la nuit, & sautoient les uns sur les autres; oh! elle èst bien drôle celle-là; vous me l'avez racontée à moi tout seul, & elle m'a bien guéri de la peur, moi.

M. DELMAS.

Ah! oui, encore. Eh bien, raconte-lui, puisque tu t'en souviens.

LE CADET.

Qui, moi? Dame, mon Papa, je ne sçais pas si j'en pourrai venir à bout.

M. DELMAS.

Allons, raconte comme tu pourras.

LE CADET.

Ecoute bien, mon Frère, & tu vas voir s'il faut avoir peur des choses qui nous effrayent d'abord. Il y avoit une fois un jeune Clerc de Procureur...

M. DELMAS.

Il y avoit une fois... Allons donc, tu commence ton recit comme le conte d'une vieille bonne femme. Commence par dire, *un jeune Clerc de Procureur*; & sois intelligible dans ton récit; pour cela ne te presse point.

LE

LE CADET.

Non, mon Papa. Un jeune Clerc de Procureur travailloit dans sa chambre à ses momens de récréation à des procès pour son profit, & pour avoir de l'argent pour se divertir les Fêtes & Dimanches.

M. DELMAS.

Voilà bien des fois pour . . . pour . . . Il faut éviter tout cela quand on raconte.

LE CADET.

Oui, mon Papa. Un de ses camarades qui vouloit changer de chambre avec lui, parce que la sienne n'étoit pas si jolie, s'avisa pour y parvenir, d'une bonne ruse.

M. DELMAS.

Fort-bien. Raconte d'abord le fait, en le présentant du côté qui peut surprendre; après cela, tu en développeras les causes naturelles: voilà comme ta petite histoire intéressera & fera plaisir.

LE CADET.

Oui, mon Papa. Le père du jeune Clerc qui travailloit dans sa chambre, venoit de mourir il y avoit deux jours. Ce jeune homme qui étoit rempli de l'idée de la mort de son père, & qui avoit toujours craint les Revenans, s'imagina aisément que son père lui revenoit, quand pendant deux nuits de suite il entendit tous ses papiers se rémuer, se culbuter les uns sur les autres, & se promener dans sa chambre; il avoit beau les remettre en ordre le jour, pareil tracas recommençoit la nuit.

L'AINE.

Oh! comme j'aurois eu peur! Eh bien, a-t-il découvert d'où ça venoit?

LE CADET.

Ecoute donc. Prêt à changer de chambre avec son camarade, qui, pour le mieux attraper, lui promettoit que si après avoir changé, il lui en arrivoit autant dans la sienne, il seroit toujours le maître de reprendre la sienne. .

M. DELMAS.

La sienne, la sienne. Cela forme ce qu'on appelle une amphibologie; il faut mettre un autre mot distinctif, comme la première, ou bien encore celle qu'il avoit d'abord.

LE CADET.

Oui, j'entens. Il feroit toujours le maître de reprendre la première. Le jeune Clerc dont le père étoit mort, chercha un beau matin à découvrir s'il n'y avoit pas quelque cause naturelle dans le bouleversement de ses papiers, imaginé par la malice de son camarade, pour avoir sa chambre. Après avoir bien examiné, il s'apperçut qu'il y avoit des fils attachés à certains papiers qui étoient sous beaucoup d'autres, dont les bous passoient par les petits trous de la cloison de sa chambre qui la séparoit de celle de son camarade. Ce camarade qui arrangeoit tout cela, en passant par une planche qu'il ôtoit de la cloison . . .

M. DELMAS.

En passant par une planche : on ne passe pas par une planche, mais par le trou pratiqué en ôtant la planche . . .

LE CADET.

Oui, mon Papa. Ce camarade tiroit ces fils à une certaine heure de nuit, & causoit ainsi à l'autre une frayeur terrible.

L'AINE.

Voyez la malice, je n'aurois jamais deviné cela. Eh bien, après il n'eut plus peur sans doute.

LE CADET.

Non surement, mais il fit bien peur à son tour au malin camarade ; car une nuit que de sa chambre, ce dernier faisoit jouer ses fils, en les tirant pour promener les papiers, l'autre les tira aussi à lui, de son côté, assez brusquement pour qu'il fût obligé de les laisser échapper, ou de les lâcher. Celui qui vouloit attraper l'autre, le croyoit bien endormi, & eut peur à son tour que ce ne fût l'esprit du père qui étoit mort, qui tirât ces fils ; il les laissa là, & n'ôsa plus en tirer aucun. Le lendemain ils s'expliquèrent ; la méche fût ainsi découverte, & il ne fut plus question de troquer de chambre. Tu vois bien, mon Frère, qu'il ne faut jamais croire aux Revenans, & que ce sont des contes qui ne doivent jamais nous faire peur.

M. DELMAS.

Allons, tu n'ès pas trop mal tiré de ton histoire.

L'AINE. (*Impromptu.*)

Eh bien, tenez, mon Papa, voila qui èst fini ; cette histoire-

histoire-là me rassure, & je n'ai plus peur, plus du-tout ; donnez-moi la clef de l'armoire, *& je m'en vais chercher mon habit tout seul.*

M. DELMAS.

Soit. Mais ne promets-tu pas plus que tu ne peux ?

L'AINE.

Non, vous verrez, il ne m'arrivera rien, pas plus qu'à mon Frère ; mais quelque chose qui m'arrive, je n'aurai pas peur, vous allez voir.

M. DELMAS.

Allons, prens cette lumière, & vas hardimen, tu verras qu'il ne t'arrivera rien ; je te le garantis.

(*L'Aîné prend un flambeau, & entre dans la chambre voisine.*)

SCENE VI.

M. DELMAS, SON FILS CADET.

M. DELMAS.

TON histoire l'a rassuré, j'en suis charmé, car il èst honteux à un garçon de son âge d'avoir peur des Revenans.

LE CADET.

Oh ! pour moi, je n'en aurai plus peur de ma vie ; mais je crois qu'à mon frère actuellement le cœur lui bat bien fort.

(*On entend dans la chambre voisine, l'Aîné qui appelle à lui en criant.*)

L'AINE.

Ah ! mon Dieu ! mon Papa, mon frère, mon Papa !

SCENE VII.

M. DELMAS, SES DEUX FILS.

(*L'Aîné revient dans le Sallon tout effrayé, sa chandelle éteinte, & s'essuyant le visage.*)

M. DELMAS.

EH bien ! qu'èst-ce qu'il y a donc ! Qu'èst-ce qu'il t'èst arrivé ?

L'AINE.

Ah ! mon Papa, vous le croirez si vous voulez, mais cela èst bien vrai, & je l'ai bien senti.

M. DELMAS.

Eh bien, qu'èst-ce que tu as senti ?

 L'AINE.

L'AINE.

J'ai senti qu'en ouvrant la porte du cabinet où èst l'armoire, on m'a donné un grand coup tout au milieu du visage, & on a éteint ma lumière.

M. DELMAS.

Et quel coup peut-on t'avoir donné ? Cela n'èst pas croyable.

L'AINE.

Je ne sçais pas si cela est croyable, mais cela èst vrai toujours. Ah ! mon Dieu, j'en tremble encore ; & tenez, voyez ma chandelle éteinte & la mêche toute écrasée : vous voyez bien que je ne ments pas.

M. DELMAS.

Il y a quelque chose là-dessous ? allons, je veux voir d'où cela peut venir, surement j'en découvrirai la cause naturelle. Rallumez ce flambeau.... Restez ici tous les deux, je veux voir moi-même ce qui peut en être.

(*Il entre dans la chambre.*)

SCENE VIII.

LES DEUX PETITS DELMAS.

LE CADET.

ON t'a donné un coup dans le visage, & on a éteint ta chandelle, cela èst singulier. Est-ce que l'esprit de Maman t'en voudroit ? & lui as-tu fait quelque chose ?

L'AINE.

Oui, mon Frère, je me rapelle qu'elle vouloit que j'étudiasse un matin mes Evangiles, & je ne l'ai pas voulu ; je l'ai impatientée bien fort, c'èst peut-être cela qui a mis son esprit en colère contre moi.

LE CADET.

Oh ! dame, mon Frère, cela pourroit bien être ; pourquoi ne l'as-tu pat dit ? Moi, je ne l'ai pas chagrinée du-tout ; voilà pourquoi son esprit ne m'a rien fait.

L'AINE.

Tu vois que j'avois bien raison de ne voulois pas y aller tout seul dans se cabinet ; oh ! si j'y rentre jamais....

SCENE IX.

M. DELMAS, SES DEUX FILS.

LE CADET.

Allez, mon Papa, nous sçavons d'où cela vient, ne vous mettez plus en peine.

M.

M. Delmas.

Je viens auſſi de m'en appercevoir ; eh bien, qu'eſt-ce que vous ſçavez ?

Le Cadet.

Mon frère vient de m'avouer qu'il a bien fort impatienté Maman, & ſans doute que pour l'en punir. . . . .

M. Delmas.

Bon, quoi ? tu retombes encore dans ces miſères-là ! toi, que je croyois plus raiſonnable que ton Frère. Ecoutez-moi. (*A l'Aîné.*) Je viens de découvrir la cauſe naturelle de ce qui t'a fait tant de peur. Près de la porte du cabinet dont il s'agit, il y a un rideau de fenêtre noué à une certaine hauteur ; la porte en s'ouvrant, prend par le haut ce rideau, & quand on la pouſſe juſqu'à l'ouvrir tout-à-fait, le nœud du rideau paſſe par-deſſus cette porte, (*au Cadet*) & c'eſt ainſi qu'il a tombé préciſément à la hauteur du viſage de ton frère. (*A l'Aîne.*) Voilà comme il a éteint ta chandelle, & t'a donné un coup dans le viſage. (*Au Cadet.*) Il n'en a pas fait de même à toi, parce que tu n'as pas ouvert la porte autant que ton Frère, & que le rideau eſt reſté ſur la porte. Mais ce n'eſt pas aſſez de vous le dire ? pour vous guérir de toutes vos idées, je veux vous le montrer de façon que vous ne puiſſiez plus en douter : venez tous deux avec moi.

L'Aine.

Le maudit rideau ! Je n'aurois jamais imaginé cela. Allons donc voir . . . & cela me guérira pour toujours. Mais auſſi vous avouerez, mon Papa, que vous-même vous n'auriez pas imaginé cela, & que. . . . .

LES AVANTURES DE GIL BLAS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De la naissance de Gil Blas, & de son éducation.

BLAS de Santillane, mon père, après avoir longtems porté les armes pour le service de la monarchie Espagnole, se retira dans la ville où il avoit pris naissance. Il y épousa une petite Bourgeoise qui n'étoit plus dans sa première jeunesse, & je vins au monde dix mois après leur marriage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ma mère se fit femme de chambre & mon père écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle Chanoine. Il se nommoit Gil Pérez. Il étoit frère ainé de ma mère, & mon parrain. Représentez vous un petit homme haut de trois piés & demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules, voilà mon oncle. Au reste, c'étoit un Ecclésiastique qui ne songeoit qu'à bien vivre, c'est-à-dire, qu'à faire bonne chere; & sa Prébende, qui n'étoit pas mauvaise, lui en fournissoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, & se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, & entreprit de m'aprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi; car en me fesant connoître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée: & à force de s'y apliquer il parvint à lire couramment son Bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue Latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui: mais, hélas, le pauvre Gil Pérez! il n'en avoit de sa vie su les premiers principes; c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant. Aussi j'ai ouï dire

dire qu'il n'avoit point obtenu ſon benefice par ſon érudition : il le devoit uniquement à la reconnoiſſance de quelques bonnes religieuſes, dont il avoit été le diſcret commiſſionnaire, & qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtriſe ſans examen.

Il fut donc obligé de me mettre ſous la férule d'un maître : il m'envoya chez le Docteur Godinez, qui paſſoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai ſi bien des inſtructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à ſix années j'entendois un peu les auteurs Grecs, & aſſez bien les poêtes Latins. Je m'apliquai auſſi à la logique, qui m'aprit à raiſonner beaucoup. J'aimois tant la diſpute, que j'arrêtois les paſſans, connus ou inconnus, pour leur propoſer des argumens. Je m'adreſſois quelquefois à des figures Hibernoiſes, qui ne demandoient pas mieux, & il faloit alors nous voir diſputer. Quels geſtes, quelles grimaces, quelles contorſions ! nos yeux étoint pleins de fureur, & nos bouches écumantes. On nous devoit plûtôt prendre pour des poſſédés, que pour des philoſophes.

Je m'aquis toutefois par-là dans la ville la réputation de ſavant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je ceſſerois bientôt de lui être à charge. Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance eſt paſſé. Tu as déjà dix-ſept ans, & te voilà devenu habile garçon. Il faut ſonger à te pouſſer, je ſuis d'avis de t'envoyer à l'univerſité de Salamanque ; avec l'eſprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poſte. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze piſtoles ; tu la vendras à Salamanque, & tu en employeras l'argent à t'entretenir juſqu'à ce que tu ſois placé.

Il ne pouvoit rien me propoſer qui me fût plus agréable, car je mourois d'envie de voir le païs. Cependant j'eus aſſez de force ſur moi pour cacher ma joie ; & lorſqu'il falut partir, ne paroiſſant ſenſible qu'à la douleur de quiter un oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embraſſer mon père & ma mère, qui ne m'épargnérent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en hon-

honnête-homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, & sur tout à ne pas prendre le bien d'autrui. Apres qu'ils m'eurent très longtems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois deux. Aussi-tôt je montai sur ma mule, & sortis de la ville.

CHAPITRE II.

Des allarmes qu'il eut en allant a Pennaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ; et avec quel homme il soupa.

ME voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pennaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, & de quarante bons ducats, sans compter quelques Réaux que j'avois volés a mon très honoré oncle. La première chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'èst-à dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, & tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter & recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder & de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtieme fois, quand tout-á-coup ma mule levant la tête & les oreilles, s'arrêta au milieu du grand-chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit, je regardai ce que ce pouvoit être. J'apperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains, & en même tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur pâssant, de grace ayez pitié d'un pauvre soldat estropié : jettez, s'il vous plait, quelques pièces d'argent dans ce chapeau, vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoit la voix. Je vis au pié d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat, qui sur deux bâtons croisés appuyoit le bout d'une escopete, qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise, je m'arrêtai tout court, je serrai promtement mes ducats, je tirai quelques Réaux, & m'aprochant du chapeau disposé à recevoir la charité des fideles effrayés, je les y jettai l'un

après

après l'autre, pour montrer au ſoldat que j'en uſois noblement. Il fut ſatisfait de ma généroſité, & me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de piés dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promtement de lui : mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vîte : la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas ſous mon oncle, lui avoit fait perdre l'uſage du galop.

Je ne tirai pas de cette avanture un augure trop favorable pour mon voyage. Je me repréſentai que je n'étois pas encore à Salamanque, & que je pourrois bien faire une plus mauvaiſe rencontre. Mon oncle me parut très imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit ſans doute ce qu'il auroit dû faire ; mais il avoit ſongé qu'en me donnant ſa mule, mon voyage me couteroit moins ; & il avoit plus penſé à cela, qu'aux périls que je pourrois courir en chemin. Ainſi, pour réparer ſa faute, je réſolus, ſi j'avois le bonheur d'ariver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du Muletier pour aller à Aſtorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fuſſe jamais ſorti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois paſſer : je m'en étois fait inſtruire avant mon départ.

J'arrivai heureuſement à Pennaflor, je m'arrêtai à la porte d'une hôtelerie d'aſſez bonne apparence. Je n'eus pas mis pié à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valiſe, la chargea ſur ſes épaules, & me conduiſit à une chambre, pendant qu'un de ſes valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Aſturies, & auſſi promt à conter ſans néceſſité ſes propres affaires que curieux de ſavoir celles d'autrui, m'aprit qu'il ſe nommoit André Corcuélo ; qu'il avoit ſervi longtems dans les armées du Roi en qualité de ſergent, & que depuis quinze mois il avoit quité le ſervice pour épouſer une fille de Caſtropol, qui bien que tant ſoit peu baſanée, ne laiſſoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choſes, que je me ſerois fort bien paſſé d'entendre. Après cette confidence, ſe croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois. A quoi il me falut répondre article par article ;

article ; parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me fesoit, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me donna lieu de parler du dessein & des raisons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il aprouva fort, non succintement ; car il me représenta là-dessus tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver sur la route. Il me raporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en disant, que si je voulois vendre ma mule, il connoissoit un honnête maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaisir de l'envoyer chercher : il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme, qu'il me présenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrames tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer & repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les piés jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit pas dire beaucoup de bien ; mais quand ç'auroit été la mule du Pape, il y auroit trouvé à redire. Il assuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; et pour me le mieux persuader, il en attestoit l'hôte, qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'attestation du Seigneur Corcuélo, que je croyois homme sincère & bon connoisseur, j'aurois donné ma mule pour rien ; c'est pourquoi je dis au marchand, que je m'en raportois à sa bonne-foi ? qu'il n'avoit qu'à priser la bête en conscience, & que je m'en tiendrois à la prisée. Alors fesant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en interessant sa conscience, je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort ; car au-lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte

l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Aſtorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, & qu'il auroit ſoin de me venir réveiller. Nous convinmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture; & quand tout fut reglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtelerie avec Corcuélo, qui chemin feſant ſe mit à me raconter l'hiſtoire de ce muletier. Il m'aprit tout ce qu'on en diſoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de ſon babil importun, ſi par bonheur un homme aſſez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laiſſai enſemble, & continuai mon chemin, ſans ſoupçonner que j'euſſe la moindre part à leur entretien.

Je demandai à ſouper dès que je fus dans l'hôtelerie. C'étoit un jour maigre. On m'accomoda des œufs. Pendant qu'on me les aprêtoit, je liai converſation avec l'hôteſſe, que je n'avois point encore vue. Elle me parut aſſez jolie, & je trouvai ſes allures ſi vives, que j'aurois bien jugé, quand ſon mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorſque l'omelette qu'on me feſoit fut en état de m'être ſervie, je m'aſſis tout ſeul à une table. Je n'avois pas encore magné le premier morceau, que l'hôte entra, ſuivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce Cavalier portoit une longue rapière, & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'aprocha de moi d'un air empreſſé: Seigneur Ecolier, me dit-il, je viens d'aprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, & le flambeau de la Philoſophie. Eſt-il bien poſſible que vous ſoyez ce ſavantiſſime, ce bel-eſprit, dont la réputation eſt ſi grande en ce païs-ci? Vous ne ſavez pas, continua-t-il en s'adreſſant à l'hôte & à l'hôteſſe, vous ne ſavez pas ce que vous poſſédez. Vous avez un tréſor dans votre maiſon. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitieme merveille du monde. Puis ſe tournant de mon côté, & me jettant les bras au cou: Excuſez mes tranſports, ajouta-t-il, je ne ſuis point maître de la joie que votre préſence me cauſe.

Je ne pus lui répondre ſur le champ, parce qu'il me tenoit ſi ſerré, que je n'avois pas la reſpiration libre; & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embraſ-

fade, que je lui dis : Signeur Cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennaflor. Comment connu ? reprit-il sur le même ton : Nous tenons regître de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, & je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grece d'avoir vu naître ses Sâges. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me falut encore essuyer, au hazard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurois bien connu à ses flateries outrées, que c'étoit un de ses parasites que l'on trouve dans toutes les villes, & qui dès qu'un etranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse & ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête-homme, & je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très volontiers, s'écria-t-il ; je sai trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait reconter l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouïr de ma bonne fortune le plus longtems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, & je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-a-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jetta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expediée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promtement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la premiere. Il y alloit pourtant d'une vitesse toujours égale, & trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent ; tantôt c'étoit à ma santé, & tantôt à celle de mon père & de ma mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versoit du vin dans mon verre, & m'excitoit à lui faire raison. Je ne repondois point mal aux santés qu'il me portoit : ce qui, avec ses flateries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant

notre ſeconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poiſſon à nous donner. Le Seigneur Corcuélo, qui ſelon toutes les apparences s'entendoit avec le paraſite, me répondit : J'ai une truite excellente, mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront, c'eſt un morceau trop friand pour vos. Qu'appellez-vous trop friand ? dit alors mon flateur d'un ton de voix élevé : vous n'y penſez pas, mon ami. Aprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui merite d'être traité comme un Prince.

Je fus bien-aiſe qu'il eût relevé les dernieres paroles de l'hôte, & il ne fit en cela que me prevenir. Je m'en ſentis offenſé, & je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, & ne vous embaraſſez pas du reſte. L'hôte, qui ne demandoit pas mieux, ſe mit à l'apprêter, & ne tarda gueres à nous la ſervir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du paraſite, qui fit paroître une nouvelle complaiſance, c'eſt-à-dire qu'il donna ſur le poiſſon comme il avoit fait ſur les œufs. Il fut pourtant obligé de ſe rendre, de peur d'accident, car il en avoit juſqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout ſon ſaoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en ſe levant de table, je ſuis trop content de la bonne chere que vous m'avez faite, pour vos quiter ſans vous donner un avis important, dont vous me paroiſſez avoir beſoin. Soyez deſormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi ſe divertir de votre crédulité, & peut-être pouſſer les choſes encore plus loin. N'en ſoyez point la dupe, & ne vous croyez point, ſur leur parole, la huitieme merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, & s'en alla.

Je fus auſſi ſenſible à cette baye, que je l'ai été dans la ſuite aux plus grandes diſgraces qui me ſont arrivées. Je ne pouvois me conſoler de m'être laiſſé tromper ſi groſſièrement, ou, pour mieux dire, de ſentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'eſt donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux ! Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir

donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se répentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, & enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, & me mis au lit : mais je ne pus dormir, & je n'avois pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt ; & pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, où la truite n'étoit pas oubliée : et non seulement il m'en falut passer par où il voulut, j'eus même le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau se ressouvenoit de mon avanture. Après avoir bien payé un souper dont j'avois fait si disagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables, le parasite, l'hôte & l'hôtelerie.

CHAPITRE III.

De la tentation qu'eut le muletier sur la route ; quelle en fut la suite ; et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.

JE ne me trouvai pas seul avec le muletier. Il y avoit deux enfans de famille de Pennaflor, un petit Chantre de Mondonédo qui couroit le païs, & une jeune Bourgeois d'Astorga qui s'en retournoit chez lui avec une jeune personne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connoissance en peu de tems, & chacun eut bientôt dit d'où il venoit & où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit si noire & si peu piquante, que je ne prenois pas grand plaisir à la regarder : cependant sa jeunesse & son embonpoint donnèrent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes graces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, & il en remit l'exécution à la derniere couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit descendre à la premiere hôtelerie en entrant. Cette maison étoit plus dans la campagne que dans le bourg, & il en connoissoit l'hôte pour un homme discret & complaisant. Il

eut

eut soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement ; mais sur la fin du repas, nous le vimes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'écria-t-il, on m'a vôlé ! J'avois dans une sac de cuir cent pistoles, il faut que je les retrouve. Je vais chez le Juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-dessus, & vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime & rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel, il sortit, & nous demeurames dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoissons point les uns les autres. Je soupçonnai même le petit Chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes sots. Nous ne savions pas quelles formalités s'observent en pareil cas : nous crumes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortimes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche son salut dans la fuite ; & le jeune Bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Enée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la suite, plus incontinent que se mulets, ravi de voir que son stratagême produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la Bourgeoise, & tâcher de profiter de l'occasion : mais cette Lucrece des Asturies, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, & poussa de grands cris. La Patrouille, qui par hazard en ce moment se trouva près de l'hôtelerie, qu'elle connoissoit pour un lieu digne de son attention, y entra, & demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans sa cuisine, & qui feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le Commandant & ses Archers à la chambre de la personne qui crioit. Ils arrivèrent bien à propos, l'Asturienne n'en pouvoit plus. Le Commandant, homme grossier & brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agissoit, qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa halebarde à l'amoureux muletier, & l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit gueres moins blessée, que de l'action même

qui les lui ſuggéroit. Ce ne fut pas tout. Il ſe ſaiſit du coupable, & le mena devant le Juge avec l'accuſatrice, qui, malgré le deſordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander juſtice de cet attentat. Le Juge l'écouta, & l'ayant attentivement conſidérée, jugea que l'accuſé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller ſur le champ, & fuſtiger en ſa préſence : puis il ordonna que le lendemain, ſi le mari de l'Aſturienne ne paroiſſoit point, deux Archers, aux frais & dépens du délinquant, eſcorteroient la complaignante juſqu'à la ville d'Aſtorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traverſai je ne ſai combien de champs & de bruyeres ; & ſautant tous les foſſés que je trouvois ſur mon paſſage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jetter, & me cacher dans le plus épais hallier, lorſque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils crièrent, Qui va-là ? & comme ma ſurpriſe ne me permit pas de répondre ſur le champ, ils s'aprochèrent de moi, & me mettant chacun le piſtolet ſur la gorge, ils me ſommèrent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, & ſur-tout de ne leur rien deguiſer. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la queſtion dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à la Salamanque : je leur contai même l'allarme qu'on venoit de nous donner, & j'avouai que la crainte d'être apliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce diſcours, qui marquoit ma ſimplicité, & l'un des deux me dit : Raſſure-toi, mon ami : viens avec nous, & ne crains rien, nous allons te mettre en ſureté. A ces mots, il me fit monter en croupe ſur ſon cheval, & nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne ſavois ce que je devois penſer de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de ſiniſtre. Si ces gens-ci, diſois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé & peut-être aſſaſſiné. Il faut que ce ſoit de bons gentilshommes de ce païs-ci, qui me voyant effrayé, ont pitié de moi, & m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Après quelques détours, que nous fimes dans un grand ſilence, nous

nous

nous trouvames au pié d'une colline, où nous descendimes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des Cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes leverent une grande trape de bois couverte de terre & de broussailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente & souterraine, où les chevaux se jetterent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les Cavaliers m'y firent entrer avec eux; puis baissant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratiere.

CHAPITRE IV.

Description du Souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas.

JE connus alors avec quelle sorte de gens j'étois, & l'on doit bien juger que cette connoissance m'ôta ma premiere crainte. Une frayeur plus grande & plus juste vint s'emparer des mes sens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois deja plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui sentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eumes fait environ deux cens pas en tournant & en descendant toujours, nous entrames dans une écurie, qu'éclairoient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille, & plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aise, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux Négre, qui paroissoit pourtant encore assez vigoureux, s'occupoit à les attacher au ratelier. Nous sortimes de l'écurie, & à la triste lueur de quelques autres lampes, qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuisine, où une vielle femme fesoit rôtir des viandes sur des braziers & préparoit le souper. La cuisine étoit ornée des utensiles nécessaires, & tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisiniere (il faut que j'en fasse le portrait) étoit une personne de soixante & quelques années. Elle avoit eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ar-

dent ; car le tems ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu & relevé avec des levres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendoit sur la bouche, & ses yeux paroissoient d'un très beau rouge pourpré.

Tenez, Dame Léonarda, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel Ange de ténebres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, & remarquant que j'étois pâle & défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te veut faire aucun mal. Nous avions besoin d'un valet pour soulager notre cuisiniere. Nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune-homme d'une complexion trés délicate. Tu me parois plus robuste que lui, tu ne mourras pas sitôt. Veritablement tu ne reverras plus le Soleil, mais en récompense tu feras bonne chère & bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarda, qui est une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, & m'ordonna de le suivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles & de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pièces de toile, dans les autres des étoffes de laine & de soie. J'apperçus dans une autre de l'or & de l'argent, & beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela je le suivis dans un grand salon, que trois lustris de cuivre éclairoient, & qui servoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois ; pourquoi j'étois sorti d'Oviédo ; & lorsque j'eus satisfait sa curiosité, Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coeffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déja dit, tu vivras ici dans l'abondance, & rouleras sur l'or & sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sureté. Tel est ce souterrain, que les Officiers de la Sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir.

couvrir. L'entré n'en est connu que de moi seul & de mes camarades. Peut être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, sans que les habitans des environs s'en soient apperçus : mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, & qu'il est fait depuis long-tems. Aprés que les Maures se furent rendus maîtres de la Grenade, de l'Arragon, & de presque toute l'Espagne, les Chrétiens qui ne voulurent point soubir le joug des Infideles, prirent la fuite, & vinrent se cacher dans ce païs-ci, dans la Biscaye, & dans les Asturies, où le vaillant Don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs & dipersés par pelotons, il vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, & les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce temslà leurs retraites ont servi d'asyle aux gens de notre profession. Il est vrai que la Sainte Hermandad en a découvert & détruit quelques-unes ; mais il en reste encore, & graces au Ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle ci. Je m'appelle le Capitaine Rolando, je suis Chef de la Compagnie, & l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

CHAPITRE V.

De l'arrivée de plusieurs autres Voleurs dans le Souterrain, & de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble.

COMME le Seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le Lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenoient chargés de butin. Ils apportoient deux manequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes, & de raisins secs. Le Lieutenant adressa la parole au Capitaine, & lui dit qu'il venoit d'enlever ces manequins à un Epicier de Bénavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au Bureau, les dépouilles de l'Epicier furent portés dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se rejouïr. On dressa dans le salon une grande table, & l'on me renvoya dans la cuisine, où la Dame Léonarda m'instruisit de ce que j'avois à faire. Je

cédai

cédai à la néceſſité, puiſque mon mauvais ſort le vouloit ainſi ; & dévorant ma douleur, je me préparai à ſervir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de taſſes d'argent, & de plouſieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le Seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai enſuite deux ragouts, qui ne furent pas plutôt ſervis, que tous les cavaliers ſe mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit ; & moi, debout derriere eux, je me tins prêt à leur verſer du vin. Je m'en acquitai de ſi bonne grace, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le Capitaine leur conta en peu de mots mon hiſtoire, qui les divertit fort. Enſuite il leur dit que j'avois du mérite ; mais j'étois alors revenu des louanges, & j'en pouvois entendre ſans péril. Là-deſſus ils me louerent tous. Ils dirent que je paroiſſois né pour être leur échanſon, que je valois cent fois mieux que mon prédéceſſeur. Et comme depuis ſa mort c'étoit la Ségnora Léonarda qui avoit l'honneur de préſenter le nectar à ces Dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainſi, nouveaux Ganymède, je ſuccédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôt, ſervi peu de tems après les ragouts, vint achever de raſſaſier les Voleurs ; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une hiſtoire, l'autre raporte un bon-mot, un autre crie, un autre chante, ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une ſcene où il metroit inutilement beaucoup du ſien, le prit ſur un ton ſi haut, qu'il impoſa ſilence à la compagnie. Meſſieurs, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous propoſer. Au-lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous enſemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir comme des gens raiſonnables ? Il me vient une penſée. Depuis que nous ſommes aſſociés, nous n'avons pas eu la curioſité de nous demander quelles ſont nos familles, & par quel enchainement d'avantures nous avons embraſſé notre profeſſion. Cela me paroit toutefois digne d'être ſu. Feſons-nous cette confidence pour nous divertir. Le Lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque choſe de beau à raconter, acceptèrent

avec

avec de grandes démonstrations de joie la proposition du Capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche Bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui étoit déja vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, & ma mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon ayeul maternel vivoit encore en ce tems-la. C'étoit un bon vieillard qui ne se mêloit plus de rien que de dire son rosaire, & de raconter ses exploits guèrriers, car il avoit porté les armes longtems. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes. J'étois sans-cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premieres années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puériles. Il ne faut pas, disoit mon père, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le tems n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire, mais je ne perdois pas mon tems pour cela. Mon père m'enseignoit mille sortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes, je savois jouer aux dez, & mon grand-père m'apprenoit des romances sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets ; & lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou doze vers, je venois à les réciter sans faute, mes parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroissoient pas moins contens de mon esprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien pour parler à tort & à travers. Ah qu'il est joli ! s'écrioit mon père en me regardant avec des yeux charmés. Ma mère m'accabloit aussitôt de caresses, & mon grand-père en pleuroit de joie. Je fesois aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout, ils m'adoroient. Cependant j'entrois déja dans ma douzième année, que je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un ; mais il reçut en même tems des ordres précis de m'enseigner, sans en venir aux voies de fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois, pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne me fut pas fort salutaire ; car ou je me moquois des menaces de mon précepteur, ou bien les larmes aux yeux

j'allois

j'allois m'en plaindre à ma mère au à mon ayeul, & je leur disois qu'il m'avoit maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il passoit pour un brutal, & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme si l'on m'eut écorché. Ma mère accourut, & chassa le maître sur le champ, quoiqu'il protestât & prit le Ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le faloit. C'étoit un Bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant du famille ! Il aimoit les femmes, le jeu & le cabaret ; je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit, & par-là se fit aimer de mes parens, qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la science du Monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au Latin près je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Je me moquois à tous momens de mon père & de ma mère. Ils ne fesoient que rire de mes saillies ; & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je fesois toutes sortes de débauches avec de jeunes-gens de mon humeur ; & comme nos parens ne nous donnoient point assez d'argent peur continuer une vie si délicieuse, chacun deroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, & cela ne suffisant point encore, nous commençames à vôler la nuit. Malheureusement le Corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eumes recours à la fuite, & nous nous mimes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce tems-la, Messieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le Capitaine cessa de parler en cet endroit, & le Lieutenant prit ainsi la parole. Messieurs, une éducation

tout

tout opposée à celle du Seigneur Rollando a produit le même effet. Mon père étoit un boucher de Tolede. Il passoit avec justice pour le plus grand brutal de la ville, & ma Mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois, étoit suivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace, les larmes aux yeux, & protester que je me répentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus souvent on me frappoit sans raison. Quand mon père me battoit, ma mère, comme s'il ne s'en fut pas bien acquitté, se mettoit de la partie, au lieu d'interceder pour moi. Ces traitèmens m'inspirèrent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzieme année. Je pris le chemin d'Arragon, & me rendis à Saragoce en demandant l'aumône. Là je me faufilai aves des Gueux, qui menoient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropiè, à mettre sur les jambes des ulceres postiches, & *cætera*. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages, chacun couroit à son poste; & le soir, nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables, & voulant vivre avec de plus honnêtes-gens, je m'associai avec des Chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours; mais il nous falut bientôt sortir de Saragoce, parce que nous nous brouillames avec un homme de justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui fesoient contribuer les voyageurs; & je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-la. Je sai donc, Messieurs, très bon gré à mes parens de m'avoir si maltraité; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne serois présentement sans-doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre Lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune Voleur qui étoit assis entre le Capitaine & le Lieutenant, les histoires que nous

venons d'entendre, ne ſont pas ſi compoſées ni ſi curieuſes que la mienne. Je dois le jour à une païſane des environs de Séville. Trois ſemaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre, & bonne nourrice) on lui propoſa un nourriſſon. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la propoſition, & alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eut pas ſitôt apporté dans ſon village, que trouvant quelque reſſemblance entre nous, cela lui inſpira le deſſein de me faire paſſer pour l'enfant de qualité, dans l'eſpérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon père, qui n'étoit pas plus ſcrupuleux qu'un autre païſan, aprouva la ſupercherie. Deſorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de Don Roderigue de Herréra fut envoyé ſous mon nom à une autre nourice, & ma mère me nourrit ſous le ſien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'inſtinct & de la force du ſang, les parens du petit gentilhomme prirent aiſément le change. Ils n'eurent pas le moindre ſoupçon du tour qu'on leur avoit joué, & juſqu'à l'âge de ſept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnèrent toutes ſortes de maîtres; mais j'avois peu de diſpoſition pour les exercices qu'on m'apprenoit, & encore moins de goût pour les ſciences qu'on vouloit m'enſeigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous momens dans les cuiſines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois longtems ma paſſion dominante. Je n'avois pas dix-ſept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois auſſi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une ſervante de cuiſine, qui me parut mériter mes premiers ſoins. C'étoit une groſſe joufflue, dont l'enjoûment & l'embonpoint me plaiſoient fort. Je lui feſois l'amour avec ſi peu de circonſpection, que Don Rodrigue même s'en apperçut. Il m'en reprit aigrement; me reprocha la baſſeſſe de mes inclinations; & de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ſes remontrances inutiles, il mit ma princeſſe à la porte.

Ce procédé me déplut. Je reſolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de Don Rodrigue; &

courant chercher ma belle Hélene, qui s'étoit retirée chez une Blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein medi, afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant. Je la menai dans son païs, où je l'épousai solemnellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra, que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage, j'apris que Don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Je me rendis promtement à Seville, pour demander son bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'étoit plus, & en mourant elle avoit eu l'indiscretion d'avouer tout en présence de Curé de son village & d'autres bons témoins. Le fils de Don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la sienne ; & il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins satisfait de moi. De maniere que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, & ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des Chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune Voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrètte, il avoit pris l'habit & fait profession dans un ordre fort austere, & que quelques années après il avoit apostasié. Enfin, les huit Voleurs parlèrent tour à tour, & lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changèrent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine : & après avoir formé une résolution, ils se lévèrent de table pour s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies, & se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le Capitaine Rolando dans la sienne, où pendant que je l'aidois à se deshabiller, Hè bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre demêlé ensemble. Nous sommes plus unis que des Moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des Voleurs. Hé ! voit on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment

 général

général. La maniere seule en est differente. Les Conquérans, par exemples, s'emparent des Etats de leurs Voisins. Les personnes de qualité empruntent & ne rendent point. Les Banquiers, Tresoriers, Agens de Change, Commis, & tous les Marchands tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les Gens de Justice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux la sauvent quelquefois au coupables.

CHAPITRE VI.

De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès.

APRES que le Capitaine des Voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit; & moi, je retournai dans le salon, où je desservis & remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'étoit le nom de vieux Negre) & la Dame Léonarda soupoient & m'attendoient. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'assoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger; & comme je paroissois aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler. Pourquoi vous affligez vous, mon fils? me dit la vieille; vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, & vous paroissez facile. Vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches; au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La Dame Léonarda a raison, dit gravement à son tour le vieux Negre, & l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le monde. Rendez graces au Ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras, & des afflictions de la vie.

J'essuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eut servi de rien de m'en fâcher. Enfin Domingo, après avoir bien bu & bien mangé, se retira dans son ècurie. Leonarda prit aussitôt une lampe, & me conduisit dans un caveau qui servoit de cimetiere aux vôleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit.

Voilà

Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, & il y repôse encore après sa mort. Il s'èst laissé mourir à la fleur de son âge. Ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, & retourna dans la cuisine. Je posai la lampe à terre, & me jettai sur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O Ciel! m'écriai-je, èst-il un destinée aussi affreuse que la mienne! On veut que je renonce à la vu du soleil; & comme si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des vôleurs, à passer le jour avec des brigands, & la nuit avec des morts! Ces pensées, qui me sembloient très mortifiantes, & qui l'étoient en effet, me fesoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'envoyer è Salamanque. Je me répentis d'avoir craint la justice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la question. Mais considerant que je me consumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Hé quoi, dis-je, èst-il donc impossible de me tirer d'ici? les vôleurs dorment. La Cuisinière & le Negre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer? Il èst vrai que je ne me crois point assez fort pour lever la trape qui èst à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon deséspoir me prêtera des forces, & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarda & Domingo repôsoient. Je pris la lampe & sortis du caveau, en me recommandant à tous les Saints du Paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, & j'apperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légèreté que de joie; mais, hélas! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, & dont les barreaux étoient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont

je ne m'étois point apperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure. Je tâchois même de la forcer, lorsque tout-à-coup je me sentis apliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de fouet. Je poussai un cri si perçant, que le souterrain en retentit; & regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux Negre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne sourde, & de l'autre l'instrument de mon suplice. Ah, ah, dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver! ho! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas! Aprenez, mon ami, que vous la trouverez desormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois vôleurs se réveillèrent en sursaut; & ne sachant si c'étoit la Sainte Hermandad qui venoit fondre sur eux, ils se levèrent & appellèrent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pié. Ils prennent leurs épées & leurs carabines, & s'avancent presque nuds jusqu'à l'endroit, où j'étois avec Domingo. Mais sitôt qu'ils furent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le vôleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, & tu veux déja t'en aller? Il faut que tu ayes bien de l'aversion pour la retraite. He! que ferois-tu donc si tu étois Chartreux? Va te coucher, tu en seras quite cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par Saint Barthélemi! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots il se retira. Les autres vôleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres. Le vieux Negre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie; & je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer & à pleurer.

CHAPITRE VII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

JE pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévoroit. Je ne faisois que traîner une vie mourante;

rante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste. Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie. En un mot, je me contraignis si bien, que Léonarda & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les vôleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, & je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissoit. Gil Blas, me dit le Capitaine un soir que je fesois le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je suis charmé de ton humeur & de ton esprit. On ne connoit pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donnèrent aussi mille louanges. Ils me parurent si contens de moi, que profitant d'une si bonne disposition ; Messieurs, leur dis je, permettez que je vous découvre mes sentimens. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confrères, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut résolu tout d'une voix, qu'on me laisseroit servir encore quelque tems pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il falut donc continuer de me contraindre, & d'exercer mon emploi d'Echanson. J'en fus très mortifié ; car je n'aspirois à devenir vôleur, que pour avoir la liberté de sortir comme les autres ; & j'espérois qu'en fesant des courses avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroissoit longue, & je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo, mais il n'y eut pas moyen. Il étoit trop sur ses gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbere. Il est vrai aussi que de peur de me rendre suspect, je ne fesois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le

tromper. Il m'observoit, & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection pour ne pas me trahir. Je m'en remettois donc au tems que les vôleurs m'avoient prescrit, pour me recevoir dans leur troupe; & je l'attendois avec autant d'impatience, que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de Traitans.

Graces au Ciel ce tems arriva six mois après. Le Seigneur Rolando dit à ses Cavaliers: Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là; je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous, cueillir des lauriers sur les grands-chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les vôleurs furent tous du sentiment de leur Capitaine; & pour me faire voir qu'ils me regardoient déja comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la Dame Léonarda dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistoit en une simple soutanelle fort usée, & ils me parèrent de toute la dépouille d'un Gentilhomme nouvellement vôlé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas accompagne les Voleurs. Quel exploit il fait sur les Grand-chemins.

CE fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je sortis du souterrain avec les vôleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée, & d'une bayonette; & je montois un assez bon cheval, qu'on avoit pris au même Gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit si longtems que je vivois dans les ténebres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passames auprès de Ponferrada, & nous allames nous mettre en ambuscade dans un petit bois, qui bordoit le grand-chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrit quelque bon coup à faire, quand nous apperçumes un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique,

Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons peres, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le Capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce Moine, voyons comment il s'y prendra. Tous les vôleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenoit, & ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contens. Je vais mettre ce père nud comme la main, & vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous seulement la bourse de sa Reverence, c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus je sortis du bois, & poussai vers le Religieux, en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là, mais la plupart des vôleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seroient mis à mes trousses, & m'auroient bientôt ratrapé; ou peut-être auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'ôsai donc hazarder une démarche si délicate. Je joignis le père, & lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'ârrêta tout court pour me considerer, & sans paroitre fort effrayé: Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune, vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon Père, lui repondis-je, tout vilain qu'il èst, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah! mon fils, repliqua le bon Religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous? quel aveuglement! souffrez que je vous représente l'etat malheureux.——Oh, mon Père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands-chemins pour entendre des sermons, je veux de l'argent. De l'argent! me dit-il d'un air étonné; vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère ayent besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement par-tout; on nous loge, on nous nourrit, & l'on ne nous demande que des prieres. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route, nous nous abandonnons à la Providence. Hé! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pistoles,

toles, pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons. Mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent. Jettez tout à l'heure vôtre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le Religieux sembla craindre pour sa vie: Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument: Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa rôbe une grôsse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas le peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout-à-coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pié à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, & regagnai promtement le bois, où les vôleurs m'attendoient avec impatience, pour me feliciter de ma victoire. A peine me donnèrent-ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition; j'ai observé ta contenance, je te prédis que tu deviendras un excellent vôleur de grands-chemins. Le Lieutenant & les autres aplaudirent à la prédiction, & m'assurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du Religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pelerins. Le Capitaine délia la bourse, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petites medailles de cuivre, entre-mélées d'Agnus-Dei avec quelques Scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les vôleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu! s'écria le Lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour son coup d'essai, de faire

faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, & particulièrement celui qui avoit apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le déreglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se réjouissant aussi à mes dépens. Chacun me lança son trait, & le Capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux Moines; ce sont des gens trop fins & trop rusés pour toi.

CHAPITRE IX.

De l'Evénement sérieux qui suivit cette Avanture.

NOUS demeurames dans le bois la plus grande partie de la journée, sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le Religieux. Enfin nous en sortimes pour retourner au souterrain, bornant nos exploits à ce risible événement, qui fesoit encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrimes de loin un carosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, & il étoit accompagné de trois hommes à cheval, qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe, pour tenir conseil là-dessus, & le résultat fut qu'on attaqueroit. Aussitôt il nous rangéa de la maniere qu'il volut, & nous marchâmes en bataille au devant du carosse. Malgré les applaudissemens que j'avois reçus dans le bois, je me sentis saisir d'un grand tremblement, & bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide, qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroit de bonheur, j'étois au front de la bataille entre le Capitaine & le Lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtissoit chez moi, me regarda de travers, & me dit d'un air brusque, Ecoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir. Je t'avertis, que si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit, pour négliger l'avertissement. C'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon ame à Dieu.

Pendant ce tems-là le carosse & les Cavaliers s'approchoient

choient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions ; & devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtérent à la portée d'une escopete. Ils avoient aussi-bien que nous des carabines & des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous recevoir, il sortit du carosse un homme bien fait & richement vêtu. Il monta sur un cheval de main dont un des Cavaliers tenoit la bride, & il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée & deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher demeura sur son siège, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, quoique tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup : mais pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux & tournai la tête en déchargeant ma carabine : & de la maniere que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point un detail de l'action. Quoique présent, je ne voyois rien ; & ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du spectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je sai, c'est, qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête, *Victoire ! victoire !* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens se dissipa, & j'apperçus sur le champ bataille les quatre Cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apostat, qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritoit pour son apostasie, & pour ses mauvaises plaisanteries sur les Scapulaires. Le Lieutenant reçut au bras une blessure ; mais elle se trouva très légère, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le Seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carosse. Il y avoit dedans une Dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très belle, malgre le triste état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, & son évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la regarder, nous songeames nous autres au butin. Nous commençames par nous assurer des chevaux des Cavaliers tués ; car ces animaux épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elle n'avoient pas

branlé,

quoique durant l'action le cocher eût quitté son siège pour se sauver. Nous mîmes pié à terre pour les dételer, & nous les chargeames de plusieurs malles, que nous trouvames attachées devant & derriere le carosse. Cela fait, on prit, par ordre du Capitaine, la Dame qui n'avoit point encore rapellé ses esprits, & on la mit à cheval entre les mains d'un vôleur des mieux montés; puis laissant sur les grands-chemins le carosse & les morts dépouillés, nous emmenames avec nous la Dame, les mules & les chevaux.

CHAPITRE X.

De quelle maniere les vôleurs en usèrent avec la Dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, & quel en fut l'évenement.

IL y avoit déja plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivames au souterrain. Nous menames d'abord les bêtes á l'écurie, où nous fumes obligés de les attacher nous-mêmes au ratelier & d'en avoir soin, parce que le vieux Negre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goute l'avoit pris violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue, qu'il employoit á témoigner son impatience par d'horribles blasphêmes. Nous laissames ce misérable jurer & blasphémer, & nous allames à la cuisine, où nous donnames toute notre attention à la Dame. Nous fîmes si bien, que nous vinmes à bout de la tirer de son évanouissement. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens, & qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle sentit son malheur, elle en frémit. Tout ce que la douleur & le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au Ciel, comme pour lui reprocher les indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout-à-coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupiere se referme, & les vôleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le Capitaine, jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarda, où

on

on la laissa toute seule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous passames dans le salon, où un des vôleurs, qui avoit été Chirurgien, visita le bras du Lieutenant, & le frotta de baume. L'operation faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes se trouvèrent remplies de dentelles & de linges, les autres d'habits; mais la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles, ce qui réjouit infiniment Messieurs les intéressés. Après cet examen, la Cuisinière dressa le buffet, mit le couvert & servit. Nous-nous entretinmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, sur quoi Rolando m'adressant la parole: Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue que tu as eu grand' peur. Je répondis, que j'en demeurois d'accord de bonne foi; mais que je me battrois comme un Paladin, quand j'aurois fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devoit me le pardonner; que l'action avoit été vive; & que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, ou probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expedition. Cette resolution prise, nous achevames de souper, puis nous retournames à la cuisine pour voir la Dame. Nous la trouvames dans la même situation. Néanmoins, quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de vie, quelques vôleurs ne laissèrent pas de jetter sur elle un œil profane, & de témoigner une brutale envie qu'ils auroient satisfaite, si Rolando ne les en eût empêchés, en leur représentant qu'ils devoient du-moins attendre que la Dame fût sortie de cet accablement de tristesse qui lui ôtoit tout sentiment. Le respect qu'ils avoient pour leur Capitaine, retint leur incontinence. Sans cela rien ne pouvoit sauver la Dame, sa mort même n'auroit peut-être pas mis son honneur en sureté.

Nous laissames encore cette malheureuse femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarda d'en avoir soin, & chacun se retira dans sa

 chambre.

chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au-lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la Dame. Je ne doutois point que ce ne fut une personne de qualité, & j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient; & je m'en sentois aussi vivement touché, que si le sang ou l'amitié m'eussent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de preserver son honneur du péril où il étoit, & de me tirer en même tems du souterrain. Je songeai que le vieux Negre ne pouvoit se remuer, & que depuis son indisposition, la Cuisiniere avoit la clé de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, & me fit concevoir un projet que je digérai bien; puis j'en commençai sur le champ l'exécution, de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes & des gémissemens. Ensuite, elevant la voix, je jettai de grands cris. Les vôleurs se réveillent, & sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible; & pour le leur mieux persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces & des contorsions effroyables, & à m'agiter d'une étrange façon. Après cela je devins tout-à-coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat, & à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les vôleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laissèrent tromper, & crurent qu'en effet je sentois des tranchées violentes. Aussi-tôt ils s'empressent tous à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, & m'en fait avaler la moitié; l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces; un autre va chauffer une serviette, & vient me l'appliquer toute brulante sur le ventre. J'avois beau crier miséricorde; ils imputoient mes cris à ma colique, & continuoient à me faire souffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin, ne pouvant plus y resister, je fus obligé de leur dire que je ne sentois plus de tranchées, & que je les conjurois de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remedes, &

je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leur ſécours.

Cette ſcène dura près de trois heures, après quoi les vôleurs, jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné, ſe préparèrent à partir pour Manſilla. Je voulus me lever, pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêchèrent : Non, non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando ; demeure ici, mon fils ; ta colique pourroit te reprendre, tu viendras une autre fois avec nous, pour aujourd'hui tu n'ès pas en état de nous ſuivre. Je ne crus pas devoir inſiſter fort ſur cela, de crainte qu'on ne ſe rendit à mes inſtances. Je parus ſeulement très mortifié de ne pouvoir être de la partie : ce que je fis d'un air ſi naturel, qu'ils ſortirent tous du ſouterrain, ſans avoir le moindre ſoupçon de mon projèt. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même : Oh çà, Gil Blas, c'èſt à-preſent qu'il faut avoir de la reſolution. Arme-toi de courage, pour ce que tu as ſi heureuſement commencé : Domingo n'èſt point en état de s'oppoſer à ton entrepriſe, & Léonarda ne peut t'empêcher de l'exécuter : Saiſis cette occaſion de t'échapper, tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai, je pris mon épée & mes piſtolets, & j'allai d'abord à la cuiſine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarda, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la Dame inconnue, qui avoit repris ſes eſprits, & qui conſiderant toute ſon infortune, pleuroit alors & ſe deſeſpéroit : Pleurez, ma fille, lui diſoit-elle, fondez en larmes. N'épargnez point les ſoupirs, cela vous ſoulagera. Votre ſaiſiſſement étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puiſque vous verſez des pleurs. Votre douleur s'appaiſera peu à peu, & vous-vous accoutumerez à vivre ici avec nos Meſſieurs qui ſont d'honnêtes gens. Vous ſerez mieux traitée qu'une Princeſſe. Ils auront pour vous mille complaiſances, & vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarda d'en dire davantage. J'entrai, & lui mettant un piſtolet ſur la gorge, je la preſſai d'un air menaçant, de me remettre la clé de

la

la grille. Elle fut troublée de mon action, & quoique très avancée dans sa carriere, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'ôser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clé, j'adressai la parole à la Dame affligée : Madame, lui dis-je, le Ciel vous envoie un libérateur, levez vous pour me suivre, je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La Dame ne fut pas sourde à ma voix ; mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rapellant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva, vint se jetter à mes piés, & me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, & l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes, que j'apperçus dans la cuisine ; & à l'aide de la Dame, je liai Léonarda aux piés d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois si elle poussoit le moindre cri. Après cela j'allumai une bougie, & j'allai avec l'Inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles & de double-pistoles, qu'il y en put tenir : & pour obliger la Dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne fesoit que reprendre son bien. Quand nous en eumes une bonne provision, nous marchames vers l'écurie, où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux Negre, malgré sa goute & son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller & brider mon cheval ; & j'étois dans la résolution de le guérir pour jamais de ses maux, s'il s'avisoit de vouloir faire le méchant ; mais par bonheur il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes, & de celles qu'il suffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parût s'en appercevoir. La Dame m'attendoit à la porte. Nous enfilames promptement l'allée par où l'on sortoit de souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, & nous parvenons enfin à la trape. Nous eumes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eumes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître, lorsque nous nous vimes hors de cet abime. Nous songeumes aussitôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle, la Dame monta derrière moi, & suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortimes bientôt de la forêt. Nous entrames

tâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes. Nous en primes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla, & que nous ne rencontrassions Rolando & ses camarades. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivames à la ville d'Astorga, sur les deux heures après midi. J'apperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derriere un homme. Nous descendimes à la première hôtellerie. J'ordonnai d'abord qu'on mit à la broche une perdrix & un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, je conduisis la Dame à une chambre où nous commençames à nous entretenir; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre; & me dit, qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire, pour confirmer la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner sa confiance, & à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Histoire de Donna Mencia de Mosquéra.

JE suis née à Valladolid, & je m'appelle Donna Mencia de Mosquéra. Don Martin mon père, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un Régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs Cavaliers des plus considérables d'Espagne me recherchèrent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux, mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur, & de la probité. D'ailleurs, il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Faloit il donner une fête? rien n'étoit mieux attendu; & s'il paroissoit dans des joûtes, il y

fesoit toujours admirer sa force & son adresse. Je le préférai donc à tous les autres, & je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baësa, qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre, & mirent l'épée à la main. Il en couta la vie à Don André. Comme il étoit neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent, & mortel ennemi de la maison de Mello, Don Alvar crut ne pouvoir sortir assez tôt de la ville. Il revint promtement au logis, où, pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chere Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer. Vous connoissez le Corrégidor. Ne nous flâtons point, il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit ; je ne serai pas en sureté dans le royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur, & de celle dont il me voyoit saisie, qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or, & quelques pierreries. Puis il me tendit les bras, & nous ne fimes pendant un quart-d'heure que confondre nos soupirs & nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi, il part, & me laisse dans un état qu'on ne sauroit représenter. Heureuse ! si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir. Que ma mort m'auroit épargné de peines & d'ennuis ! Quelques heures après que Don Alvar fut parti, le Corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre, & n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa sa poursuite, & sut ce mettre en sureté. De manière que le juge se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang, il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Don Alvar pouvoit avoir de fortune, fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très affligeante ; j'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiemment, mais l'absence d'un époux cheri dont je ne recevois aucunes nouvelles. Il m'avoit pourtant promis dans nos tristes adieux, qu'il auroit soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cepen-

dant sept anées s'écoulèrent, sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée, me causoit une profonde tristesse. Enfin, j'appris qu'en combattant pour le Roi de Portugal dans le royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu de l'Afrique me fit ce rapport; en m'assurant, qu'il avoit parfaitement connu Don Alvar de Mello, qu'il avoit servi dans l'armée Portugaise avec lui, & qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonstances encore, que achevèrent de me persuader que mon époux n'étoit plus.

Dans ce tems-là Don Ambrosio Mésia Carillo Marquis de la Guardia vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux Seigneurs, qui par leurs manieres galantes & polies font oublier leur âge, & savent encore plaire aux femmes. Un jour, on lui conta par hazard l'histoire de Don Alvar; & sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui m'attira chez elle. Il s'y trouva, me vit, & je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage. Mais que dis-je malgré? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant, qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi me dit-il plus d'une fois, qu'il me regardoit comme un prodige de constance, & même qu'il envioit le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, & il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour prendre la resolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, & me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'ensevelir plus longtems mes charmes; que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, & que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit; que je serois la plus heureuse femme du monde. La-dessus elle me vanta la noblesse du vieux Marquis, ses grands biens, & son bon caractère. Mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me

persuader.

persuader. Ce n'est pas que je doutâsse de la mort de Don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout-à-coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât. Le peu de panchant, ou plutôt la répugnance que je me sentois pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, fesoit le seul obstacle que ma parente eut à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point. Au contraire, son zèle pour Don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux Seigneur. Mes parens commencèrent à me presser d'accepter un parti avantageux. J'en étois à tout moment obsedée, importunée, tourmentée. Il est vrai que ma misere, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance.

Je ne pus donc m'en défendre, je cédai à leurs pressantes instances, & j'épousai le Marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nôces m'emmena à un très beau château, qu'il a auprès de Burgos entre Grajal & Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ses actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prevenir mes moindres desirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme, & jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maitresse. J'aurois passionnément aimé Don Ambrosio, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les cœurs constans ne sauroient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les soins que le second prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnoissance.

J'étois dans cette disposition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'apperçus dans le jardin une maniere de paisan, qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier, je pris peu garde à lui; mais le lendemain m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit, & il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour; & après l'avoir observé quelque tems, il me sembla reconnoître les traits du malheureux Don Alvar. Cette apparition excita dans tous mes sens un trouble inconcevable, je poussai un grand

grand cri. Par bonheur j'étois alors seule avec Inès, celle de toutes mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitoit mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, & s'imagina qu'une légere ressemblance avoit trompé mes yeux. Rassurez-vous, Madame, me dit-elle, & ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il soit ici sous une forme de paisan? Est-il même croyable qu'il vive encore? Je vais, ajouta-t-elle, descendre au jardin, & parler à ce villageois. Je saurai quel homme c'est, & je reviendrai vous en instruire dans un moment. Inès alla donc au jardin, & peu de tems après je la vis rentrer fort émue dans mon appartement: Madame, dit elle, votre soupçon n'est que trop bien éclairci. C'est Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'est découvert d'abord, & il vous demande un entretien sécrèt.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis étoit à Burgos, je chargeai ma suivante de me l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui étoit en droi de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi. Ils me secoururent promtement Inès & lui; & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouïssement, Don Alvar me dit: Madame, remettez-vous de grace. Que ma présence ne soit pas un supplice pour vous. Je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander comte de la foi jurée, & vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet, me sont connues. D'ailleurs, on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort; & vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous assuroit du contraire. Enfin, je sais de quelle maniere vous avez vécu depuis notre cruelle séparation, & que la nécessité plutôt que l'amour vous a jettée dans les bras.— Ah, Seigneur! interrompis-je en pleurant; & pourquoi voulez-vous excuser votre épouse? Elle est coupable, puisque vous vivez. Que ne suis-je

encore dans la misérable situation où j'étois avant que d'épouser Don Ambrosio? Funeste hymenée! Hélas! j'aurois du moins dans ma misere la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chère Mencia, reprit Don Alvar, d'un air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous; & bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends graces au Ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire, ma vie n'a été qu'un enchainement d'infortunes, & pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour, je me représentois sans-cesse la situation où ma fatale tendresse vous avoit réduite. Je me peignois Donna Mencia dans les pleurs. Vous fesiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avoûrai, je me suis reproché, comme un crime, le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez panché vers quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coutoit si cher. Cependant après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai peu résister à cette envie; & la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout apris, je suis venu ensuite à ce château, & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle maniere je me suis conduit pour parvenir à vous parler sécrèttement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye dessein de troubler, par mon séjour ici, la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même. Je respecte votre repos; & je vais, après cet entretien, achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, Don Alvar, non; m'écriai-je à ces paroles! je ne souffrirai pas que vous me quitiez une seconde fois, je veux partir avec vous, il n'y a que la mort qui puisse desormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambrosio, ne vous associez point à mes malheurs, laissez m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables: mais plus il paraissoit

vouloit

vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentois disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout-a-coup de ton, & prenant un air plus content : Madame, me dit-il, puisque vous aimez encore assez Don Alvar pour préferer sa misere à la prospérité où vous êtes, allons donc demeurer à Bétancos, dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fideles, qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carosse à Zamora par leur secours. J'ai acheté des mules & des chevaux, & suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines & de pistolets, & ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de Don Ambrosio. Je vais faire venir le carosse jusqu'à la porte de ce château, & nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas, & revint en peu de tems avec ces trois Cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne sachant que penser de cet enlevement, se sauverent fort effrayés. Inès seule étoit au fait ; mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambrosio.

Je montai donc en carosse avec Don Alvar, n'emportant que mes hardes & quelques pierreries que j'avois avant mon second mariage ; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avoit donné en m'épousant. Nous primes la route du royaume de Galice, sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que Don Ambrosio, à son retour, ne se mit sur nos traces avec un grand nombre de personnes, & ne nous joignit. Cependant nous marchâmes pendant deux jours, sans voir paroître à nos trousses aucun Cavalier. Nous espérions que la troisieme journée se passeroit de même, & déjà nous-nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contoit la triste avanture qui avoit donné lieu au bruit de sa mort ; & comment, après cinq années d'esclavage, il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrames hier sur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont

ont tué avec tout ses gens, & c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

CHAPITRE XII.

De quelle maniere desagréable Gil Blas & sa Dame furent interrompus.

DONNA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit. Je la laissai donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi: tant il est naturel de s'interesser pour les malheureux, & particulièrement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit; & peut-être alloit-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eut pas été interrompue; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui attira notre attention malgré nous. Ce bruit étoit causé par l'arrivée du Corrégidor, suivi de deux Alguazils & de plusieurs Archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune Cavalier qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier, & se mit à regarder mon habit de près. Il n'eut pas besoin de l'examiner longtems. Par Saint Jaques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint, c'est lui-même, il n'est pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant, sur ma parole. C'est un de ces vôleurs qui ont une retraite inconnue en ce païs-ci.

A ce discours, qui m'apprenoit que ce Cavalier étoit le gentilhomme vôlé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, deconcerté. Le Corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise consequence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit point mal fondée; et présumant que la Dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce Juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux et riant. Dieu sait s'il en valoit mieux pour cella. Sitôt que je fus en prison, il vint avec ses deux furêts, c'est-à-dire ses Alguazils. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume, ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces Messieurs! jamais peutêtre ils n'avoient fait un si beau coup. A chaque poig-

née de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceler de joie. Le Corrégidor sur-tout paroissoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous fesons notre charge, mais ne crains rien. Si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuidèrent tout doucement mes poches, et prirent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon Oncle. Ils n'en demeurèrent pas là. Leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux piés. Ils me tournèrent de tous côtés, et me dépouillèrent pour voir si je n'avois d'argent entre la peau et la chemise. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le Corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénûment tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens et mes espèces, et me laissa tout nud sur la paille.

O vie humaine! m'écriai-je quand je me vis seul et dans cet état; que tu es remplie d'aventures bizarres, et de contretems! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgraces. A peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois bientôt connoissance avec le Corrégidor. En fesant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint, et le reste de l'habillement qui m'avoit porté malheur; puis m'exhortant moi-même à pendre courage; Allons, dis-je, Gil Blas, aye de la fermeté. Te sied-il bien de te desespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain? Mais, hélas! ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici? on vient de m'en ôter les moyens. En effet, j'avois raison de parler ainsi; un prisonnier sans argent, est un oiseau à qui l'on a coupé les ailes.

Au lieu de la perdrix et du lapreau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir persone que le Concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveller ma provision. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier conversation

versation avec lui pour me desennuyer un peu; mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois. Il ne me fut pas possible d'en tirer une parole. Il entroit même et sortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizieme jour, le Corrégidor parut, et me dit: Tu peus t'abandonner à la joie, je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la Dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ, et ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu ès venu de Pennaflor à Cacabélos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga, je l'ai envoyé chercher, je l'attens. S'il convient de l'avanture de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le Juge de la bonne et brieve justice qu'il vouloit me rendre, et je n'avois pas encore achevé mon compliment, que le muletier, conduit par deux Archers, arriva. Je le reconnus aussi-tôt; mais le muletier, qui sans-doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il en avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne savoit qui j'étois, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah traître! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien. Je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cacabélos, et à qui tu fis grand' peur. Le muletier répondit d'un air froid, que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance; et comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Il falut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à être encore au pain et à l'eau, et à voir le silentieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la Justice, quoique je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au desespoir. Je régrettois le souterrain. Dans le fond, disois-je, j'y avois moins de desagrément que dans ce cachot. Je faisois bonne chere avec les voleurs. Je m'entretenois avec eux, et je vivois dans la douce espérance de m'échapper: au-lieu que, malgré mon innocence, je se-

rai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères.

CHAPITRE XIII.

Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla.

TANDIS que je passois les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes avantures, telles que je les avois dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre, par où le jour entroit dans ma prison; et lorsqu'ils m'avoient considéré quelque tems, ils s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre, qui donnoit sur une cour où regnoit le silence et l'horreur. Je compris par-là que je fesois du bruit dans la ville, et je ne savois si j'en devois concevoir un bon ou un mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit Chantre de Mondonnédo, qui aussi-bien que moi avoit craint la question et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit point de me méconnoitre. Nous-nous saluames de part et d'autre, puis nous-nous engageames dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes avantures. De son côté, le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabélos entre le muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que sans perdre de tems il alloit travailler à ma déliverance. Alors, toutes les personnes qui étoient venues-là, comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion. Ils m'assurèrent même qu'ils se joindroient au petit chantre, et qu'ils feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au Corrégidor, qui ne doutant plus de mon innocence, sur-tout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savoit, vint trois semaines après dans ma prison:

Gil

Gil Blas, me dit-il, je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre, tu peus sortir quand il te plaira. Mais dis moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où èst le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir? Non, Seigneur, lui répondis-je: comme je n'y suis entré que la nuit, et que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-dessus le Juge se retira, en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le géolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers, qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux, d'un air grave et sans me dire un seul mot, mon pourpoint et mon haut-de-chausses, qui étoient d'un drap fin et presque neuf; puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même, pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoissance l'emporta pourtant sur ma honte. J'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'apperçut. Comme vous voilà! me dit-il; la Justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la Justice, lui répondis je, elle èst très équitable. Je voudrois seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens. Ils devoient du-moins me laisser mon habit, il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Hé! vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître? Non pas, s'il vous plaît. Il èst actuellement dans les écuries du Greffier, où il a été déposé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours, continua-t-il. Quel èst votre dessein, que prétendez-vous faire présentement? J'ai envie, lui dis je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la Dame dont je suis le libérateur, elle me donnera quelques pistoles, j'achetterai une soutanelle neuve, et

 me

me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon Latin à profit. Tout ce qui m'embarasse, c'est que je ne suis point encore à Burgos ; il faut vivre sur la route. Je vous entends, repliqua-t il, et je vous offre ma bourse. Elle est un peu platte à la vérité, mais vous savez qu'un chantre n'est pas un Evêque. En même tems il la tira, et me la mit entre les mains de si bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eut donné tout l'or du monde, et lui fis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela je le quittai et sortis de la ville, sans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse, j'y trouvai fort peu d'argent. Par bonheur, j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très frugale, et il me restoit encore quelques réaux, lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Donna Mencia. J'entrai dans une hôtellerie, dont l'hôtesse étoit une petite femme fort seche, vive, et hagarde. Je m'apperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma souquenille n'étoit guères de son goût, ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table, je mangeai du pain et du fromage, et bus quelques coups d'un vin detestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse. Je la priai de me dire si elle connoissoit le Marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, et surtout si elle savoit ce que la Marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air dédaigneux. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaise grace, que le château de Don Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer, et je demandai une chambre. A vous une chambre! me dit l'hôtesse en me lançant un regard plein de mépris et de fierté ; je n'ai point de chambre pour les

gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attens des Cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit. Je ne repliquai point à son discours, et pris sagement le parti de gagner le pailler, où je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis longtems étoit fait à la fatigue.

CHAPITRE XIV.

De la réception que Donna Mencia lui fit à Burgos.

JE ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui étoit déja sur pié, et qui me parut un peu moins fière et de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes Archers de la Sainte Hermandad, qui s'entretenoient avec elle d'une façon très familière. Ils avoient couché dans l'hôtellerie, et c'étoit sans-doute pour ces Cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'addressai par hazard à un homme du caractère de mon hôte de Pennaflor. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui fesois. Il m'apprit que Don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines, et que la Marquise sa femme avoit pris le parti de se retirer dans un couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au-lieu de suivre la route du château, comme j'en avois dessein auparavant, et je volai d'abord au Monastere où demeuroit Donna Mencia. Je priai la Tourière de dire à cette Dame, qu'un jeune-homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga souhaitoit de lui parler. La Tourière alla sur le champ faire ce que je desirois. Elle revint et me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas longtems sans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de Don Ambrosio.

Soyez le bien-venu, me dit cette Dame. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui man-

mandois de vous aller trouver de ma part, et de vous dire que je vous priois instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bientôt. Les choses que j'avois dites au Corrégidor à votre decharge, suffisoient pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté, mais qu'on ne savoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, et d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnoissance. Consolez-vous, ajouta-t-elle, en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un misérable habillement. Que l'état où je vous vois, ne vous fasse point de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisois rien pour vous. Je prétens vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois, et je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'aquiter envers vous sans m'incommoder.

Vous savez, continua-t-elle, mes avantures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnez tous deux; je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis. Lorsque le Corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidele récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise, mais on me dit que je revenois trop tard; que le Marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, et que les Médecins desespéroient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je lui fis avertir que je venois d'arriver, puis j'entrai dans sa chambre et courus me jetter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes, et le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici, me dit-il, dès qu'il m'apperçut? venez-vous contempler votre ouvrage? ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie; faut-il, pour vous contenter, que vos yeux soient témoins de ma mort? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux; et sans le triste accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revûë. En même tems je lui appris que Don Alvar avoit été tué par des voleurs; qu'ensuite on m'avoit conduite dans un souterrain. Je lui contai tout le reste;

reste; et lorsque j'eus achevé de parler, Don Ambrosio me tendit la main. C'est assez, me dit-il tendrement, je cesse de me plaindre de vous. Hé! dois-je en effet vous faire des reproches? Vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le suivre; puis-je blâmer cette conduite? Non, Madame, j'aurois tort d'en murmurer, aussi je n'ai point voulu qu'on vous poursuivît. Je respectois dans votre ravisseur ses droits sacrés, et le panchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous rends justice, et par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oui, ma chère Mencia, votre présence me comble de joie. Mais hélas! je n'en jouirai pas longtems. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. Mes pleurs redoublèrent à ces paroles touchantes. Je ressentis et fis éclater une affliction immodérée. Je doute que la mort de Don Alvar que j'adorois, m'ait fait verser plus de larmes. Don Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort. Il mourut dès le lendemain, et je demeurai maîtresse du bien considérable dont il m'avoit avantagée en m'épousant. Je n'en prétens pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune encore, passer dans les bras d'un troisième époux. Outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur et sans délicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce Couvent, et en devenir une Bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint Donna Mencia, puis elle tira de dessous sa robe une bourse, qu'elle me mit entre les mains, en me disant: Voilà cent ducats que je vous donne, seulement pour vous faire habiller; revenez me voir après cela, je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la Dame, et lui jurai que je ne sortirois point de Burgos sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment, que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre, et pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, apellé Majuelo, et grand railleur de son naturel, me parcou-

rant

rant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui; qu'au travers de mon habillement, il démêloit en moi quelque chose de noble; et qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me railloit; et pour mettre fin tout-à-coup à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse. Je comptai même devant lui mes ducats sur une table, et je m'aperçus que mes espèces le disposoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier. Il vous apportera toute sorte d'habits, et vous serez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, et résolus de le suivre; mais comme le jour étoit prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, et je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma sortie du souterrain.

CHAPITRE XV.

De quelle façon s'habilla Gil Blas. Du nouveau présent qu'il reçut de la Dame. Et dans quel équipage il partit de Burgos.

ON me servit une copieuse fricassée de piés de mouton, que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion; puis je me couchai. J'avois un assez bon lit, et j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guères à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse, disois-je? Suivrai-je mon premier dessein? Acheterai-je une soutanelle, pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur? Pourquoi m'habiller en Licentié? Ai-je envie de me consacrer à l'Etat Ecclésiastique? Y suis-je entraîné par mon panchant? Non. Je me sens même des inclinations très opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde.

Je me résolus à prendre un habit de Cavalier. J'attendis le jour avec la dernière impatience, et ses premiers rayons ne frappèrent pas plutôt mes yeux, que je me le-

vai

vai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai les valets, qui étoient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de ſe lever, et je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'euſſent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit ſuivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros pacquet de toile verte. Il me ſalua fort civilement, et me dit: Seigneur Cavalier, vous êtes bienheureux qu'on ſe ſoit addreſſé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point décrier ici mes confrères. A Dieu ne plaiſe que je faſſe le moindre tort à leur réputation! Mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conſcience, ils ſont tous plus durs que des Juifs. Je ſuis le ſeul fripier quit ait de la morale. Je me borne à un profit raiſonnable. Je me contente de la livre pour ſol, je veux dire du ſol pour livre. Graces au Ciel, j'exerce rondement ma profeſſion.

Le fripier, après ce préambule, que je pris fortement au pié de la lettre, dit à ſes garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toute ſorte de couleurs. On m'en fit voir pluſieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modeſtes; mais ils m'en firent eſſayer un qui ſembloit avoir été fait exprès pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fut un peu paſſé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées, avec un haut-de-chauſſes et un manteau, le tout de velours bleu et brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, et je le marchandai. Le fripier, qui s'apperçut qu'il me plaiſoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu! s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoiſſez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui ne l'a pas porté trois fois. Examinez-en le velours, il n'y en a point de plus beau; et pour la broderie, avouez que rien n'eſt mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre? Soixante ducats, répondit-il; je les ai refuſés, ou je ne ſuis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante-cinq, il en valoit peut-être la moitié. Seigneur Gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne ſurfais point,

je

je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me présentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne fesoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandois; et comme je m'imaginai qu'il n'en voudroit rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnois si facilement, je crois que malgré sa morale il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sol, il sortit avec ses garçons que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint, et un haut-de-chausses fort propres. Il fallut songer au reste de l'habillement, ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des souliers et une épée, après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé! Mes yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais pâon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dés ce jour-là je fis une seconde visite à Donna Mencia, qui me reçut encore d'un air très gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là dessus, grands complimens de part et d'autre. Puis me souhaitant toute sorte de prospérités, elle me dit adieu et se retira, sans me donner autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague, j'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la Dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant; mais comme j'y entrois, il y arriva un homme qui marchoit sur mes pas, et qui se débarassant tout-à-coup de son manteau qu'il avoit sur le nez, laissa voir un grôs sac qu'il portoit sous l'aisselle. A l'apparition du sac qui avoit tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi bien que quelques personnes qui étoient présentes, et je crus entendre la voix d'un Séraphin, lorsque cet homme me dit, en posant le sac sur une table: Seigneur Gil Blas, voilà ce que Madame la Marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur, je l'accablai de civilités, et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai sur le sac comme un faucon sur

je

là proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de tems, et j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte, qui avoit entendû les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avoit dans le sac. La vue de mes espèces étalées sur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voilà bien de l'argent! Il faut, poursuivit-il en souriant d'un air malicieux, que vous sachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt quatre heures que vous êtes à Burgos, et vous avez déjà des Marquises sous contribution.

Ce discours ne me déplut point. Je fus tenté de laisser Majuélo dans son erreur, je sentois qu'elle me fesoit plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes-gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence des mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je desabusai mon hôte. Je lui contai l'histoire de Donna Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires; et comme il paroissoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider des ses conseils. Il rêva quelque tems, puis il me dit d'un air sérieux: Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous; & puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flaterie à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la Cour. Je vous conseille d'y aller, & de vous attacher à quelque grand Seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ses affairs, ou d'entrer dans ses plaisirs, autrement vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les grands. Ils comptent pour rien le zèle & l'attachement d'un honnête homme. Ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il; vous êtes jeune, bien fait; et quand vous n'auriez pas de l'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent subsister d'autres qui n'en ont point. Je suis donc d'avis que vousalliez à Madrid, mais il ne faut pas que vous y paroissiez sans suite. On juge-là comme ailleurs sur les apparances, & vous n'y serez consideré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domestique fidele,

dele, un garçon sage, en un mot un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, et partez le plutôt qu'il vous sera possible.

Ce conseil étoit trop de mon goût pour ne le pas suivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules, j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air simple & dévot. Il me dit qu'il étoit du Royaume de Galice, & qu'il se nommoit Ambroise de Lamela. Au lieu que les autres domestiques sont fort intéressés, celui-ci ne se soucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour serrer mon linge et mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte, & le jour suivant je partis de Burgos avant l'Aurore pour aller à Madrid.

CHAPITRE XVI.

Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.

NOUS couchames à Duennas la première journée, et nous arrivames la seconde à Valladolid sur les quatre heures après midi. Nous descendimes à une hôtellerie, qui me parut devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, et montai dans une chambre, où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentois un peu fatigué, je me jettai sur mon lit sans ôter mes bottines, & je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit lorsque je me réveillai. J'appellai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie, mais il arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit d'un air pieux, qu'il sortoit d'une Eglise où il étoit allé remercier le Ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action, ensuite je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une Dame qui me parut plus belle que jeune, & très riche-

richement vêtue. Elle s'appuyoit sur un vieil Ecuyer, & un petit More lui portoit la queue. Je ne fus pas peu surpris, quand cette Dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hazard je n'étois point le Seigneur Gil Blas de Santillane? Je n'eus pas si-tôt répondu qu'oui, qu'elle quitta le main de son Ecuyer, pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le Ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais béni de cette avanture! C'est vous, Seigneur Cavalier, c'est vous que je cherche. A ce début je me ressouvins du parasite de Pennaflor, & j'allois soupçonner la Dame d'être un franche avanturière; mais ce qu'elle ajouta, m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine germaine de Donna Mencia de Mosquéra, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant apris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'enformer des etrangers qui y sont, & j'ai jugé sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah! puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, & particulièrement à ma chere cousine. Vous viendrez, s'il vous plait, dès ce moment loger chez moi, vous y serez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, & representer à la Dame que je pourrois l'incommoder chez elle; mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un carosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle-même d'y faire mettre ma valise, parce qu'il y avoit, disoit-elle, bien des fripons à Valladolid, ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin, je montai en carosse avec elle & son vieil Ecuyer, & me laissai de cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaisir de l'hôte, qui se voyoit par-là privé de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui.

Notre carosse, après avoir roulé quelque tems, s'arrêta. Nous en descendimes pour entrer dans une assez grande maison; & nous mountames dans un appartement qui n'étoit pas mal-propre, & que vingt ou trente

bougies éclairoient. Il y avoit-là plusieurs domestiques, à qui la Dame demanda d'abord si Don Raphael étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attens mon frere, qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable ! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, & nous aprîmes en même tems qu'il étoit causé par l'arrivée de Don Raphael. Ce Cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la Dame. Vous m'aiderez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnoître ce qu'il a fait pour Donna Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle, en lui présentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. Don Raphael ouvrit le billet, & lut tout haut ces mots. « Ma chere Camille, le Seigneur Gil Blas de « Santillane, qui m'a sauvé l'honneur & la vie, vient de « partir pour la Cour. Il passera sans-doute par Valla- « dolid. Je vous conjure par le sang, & plus encore « par l'amitié qui nous unit, de le régaler & de le rete- « nir quelque tems chez vous. Je me flate que vous me « donnerez cette satisfaction, & que mon libérateur re- « cevra de vous & de Don Raphael mon cousin toute « sorte de bons traitemens. Votre affectionnée cousine, « DONNA MENCIA. » A BURGOS, &c.

Comment, s'écria Don Raphael, après avoir lu la lettre ; c'est à ce Cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie ? Ah ! je rends graces au Ciel de cette heureuse rencontre. En parlant de cette sorte, il s'aprocha de moi, & me serrant étroitement entre ses bras ; Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le Seigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'étoit pas besoin que ma cousine la Marquise nous recommandât de vous régaler. Elle n'avoit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid, cela suffisoit. Nous savons bien, ma sœur Camille & moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours,

discours, qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables, & entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passames ensuite dans un chambre où l'on avoit servi. Nous-nous mimes à table, le Cavalier, la Dame, & moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne le relevassent comme un trait admirable, & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mêts. Don Raphael buvoit souvent à la santé de Donna Mencia. Je suivois son exemple. Et il me sembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui signifioient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit son tems pour cela, comme si elle eut craint que son frère ne s'en apperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la Dame en tenoit, & je me flatai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cet espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent, de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance. Et la joie qu'en témoigna Camille, confirma l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

Don Raphael, me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, & me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, disoit-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche ; & si vous aimez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs nous aurons bonne compagnie, j'espère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la proposition, & il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous-nous levames de table, en formant un si agréable dessein. Don Raphael en parut transporté de joie. Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires, & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles il sortit de la chambre où nous etions, & je continuai de m'entretenir avec la

 Dame,

Dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main, & regardant ma bague : Vous avez-là, dit-elle, un diamant assez joli, mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries? Je repondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle, car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un grôs rubis qu'elle avoit au doigt, & pendant que je le considérois elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux Iles Philippines, m'a donné ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je ; je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plait, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussitôt elle prit ma bague, & me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un présent, Camille me serra la main, & me regarda d'un air tendre ; puis rompant tout-à-coup l'entretien, elle me donna le bon soir, & se retira toute confuse, comme si elle eut eu honte de me faire trop connoître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi, & je jugeai que je ne passerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flateuse, & de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables, que ma valise, qui étoit sur une table, & mon rubis m'inspirèrent. Graces au Ciel, disois-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cens pistoles de l'autre, me voilà pour longtems en fonds. Majuelo ne m'a point flaté, je le vois bien. J'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse Dame se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes, & je goutois aussi par avance les divertissemens que Don Raphael me préparoit dans son château. Cependant, parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que

que je me sentis assoupir, je me deshabillai & me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidele Ambroise èst à l'eglise, ou bien il èst aujord'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui, pour en prendre une plus mauvaise; car m'étant levé, & ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, & j'appellai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un veillard, qui me dit: Que souhaitez-vous, Seigneur? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison! m'écriai-je. Est-ce que je ne suis pas ici chez Don Raphael? Je ne sai ce que c'èst que ce Cavalier, dit-il. Vous étes dans un hôtel garni, & j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la Dame qui a soupé avec vous vint ici, & arréta cet appartement pour un grand Seigneur, disoit-elle, qui voyage *incognito*, elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sus ce que je devois penser de Camille & de Don Raphael; & je compris que mon valet, ayant une entiére connoissance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au-lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, & de songer qu'il ne me seroit point arrivé si je n'eusse pas eu l'indiscretion de m'ouvrir a Majuélo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, & maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'avanture, qu'il savoit peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit, & me témoigna qu'il étoit très mortifié que cette scene se fut passée chez lui; mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAPITRE XVII.

Quel parti prit Gil Blas après l'avanture de l'hôtel garni.

LORSQUE j'eus bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au-lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais sort. Je rapellai mon courage, & pour me consoler je disois en m'habillant; Je suis encore trop heureux que les fripons n'ayent pas emporté mes habits, & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient couté. Enfin, je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées; & plût au Ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui! J'appris que dès le soir même il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma valise, je marchois tristement dans les rues en rêvant au parti que je devois prendre. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à Donna Mencia: mais considérant que ce seroit abuser des bontés de cette Dame, & que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois en garde contre les femmes. Je me serois alors défié de la chaste Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux sur ma bague; & quand je venois à songer que c'étoit un présant de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas! disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis, mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un jouaillier, pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & j'allai la montrer à un lapidaire, qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la niece du gouverneur des Iles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui

en

en renouveller le don. Comme je sortois de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune-homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord quoique je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunnez, que vous le méconnoissiez? Ressouvenez-vous de Fabrice, votre compatriote & votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le Docteur Godinez sur les universaux & les degrés métaphysiques.

Je le reconnus avant qu'il eut achevé ces paroles, & nous-nous embrassames tous deux avec transport. Hé, mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens. Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un prince! Une belle épée, des bas de soie, un pourpoint & un manteau de velours relevés d'une broiderie d'argent. Malepeste! cela sent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes, lui dis-je; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres, repliqua-t-il, à d'autres; tu veux faire le discrèt. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plait? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon chere Fabrice, bien loin d'être la coqluche des femmes de Valladolid, apprens, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernieres paroles si tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du beau-sexe. Je me resolus sans peine à contenter sa curiosité: mais comme j'avois un assez long récit à faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt, nous entrames dans un cabaret pour nous entretenir plus commodèment. Là, je lui contai en déjeunant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes avantures assez bizarres; & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étois, il me dit: Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. Un homme d'esprit est-il

dans

dans la misère? Il attend avec patience un tems plus heureux. "Jamais," comme dit Cicéron, "il ne doit "se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est "homme." Pour moi, je suis de ce caractère-là. Mes disgraces ne m'accablent point. Je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo, j'en étois aimé, je la demandai en mariage à son père: il me la refusa, un autre en seroit mort de douleur. Moi, admire la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive, étourdie, coquette; le plaisir par conséquent la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice; de-là, comme je l'avois mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujèt de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur; & plus sage que Ménélas, au-lieu de m'armer contre le Paris qui m'avoit soufflé mon Hélène, je lui sus bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlevement de mon enfante; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante. Je commençois même déja à faire diète. Il fallut promtement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un grôs marchand de drap, qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un asile contre l'abstinence, & en même tems un grand embarras. Le père m'ordonna d'épier son fils. Le fils me pria de l'aider à tromper son père. Il falloit opter. Je préferai la prière au commandement, & cette préference me fit dônner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son art; mais en me les montrant, il me laissoit mourir de faim. Cela me dégouta de la peinture & du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur de monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de

l'hôpital.

l'hôpital. J'y demeure encore, & je suis charmé de ma condition. Le Seigneur Manuel Ordonnez, mon maître, èst un homme d'une piété profonde. Il marche toujours les yeux baissés avec un gròs rosaire à la main. On dit, que dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y èst attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense, tout lui a prospéré. Quelle bénédiction! il s'èst enrichi en fesant les affaires des pauvres.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis: Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort: mais, entre nous, tu pourrois, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le monde. Tu n'y penses pas, Gil blas, me répondit-il. Sache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point du situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbecille; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison, pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son Maître. Il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mene ensuite par le nez. C'èst ainsi que je me suis conduit chez mon Administrateur. Je connus d'abord le pélerin. Je m'apperçus qu'il vouloit passer pour un saint personnage. Je feignis d'en être la dupe, cela ne coute rien. Je fis plus. Je le copiai, et jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je suis devenu peu à peu son *factotum*. J'espère que quelque jour je pourrai, sous ses auspices, me mêler des affaires des pauvres. Peut être ferai-je aussi fortune, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice, et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, et là, me rangeant sous les drapeaux de l'Université, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet, s'écria Fabrice! l'agréable imagination! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant! Sais-tu bien, malheureux! à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu seras placé, toute la maison

maison t'observera. Tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse, que tu te pares d'un extérieur hypocrite, et paroisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton Ecolier, tu passeras les journées à lui enseigner le Latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance. Après tant de peine et de contrainte, quel sera le fruit de tes soins? Si le petit gentilhomme ėst un mauvais sujėt, on dira que tu l'auras mal élevé, et les parens te renverront sans récompense, peut-être même sans te payer tes appointements. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur, c'ėst un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais. C'ėst un bénéfice simple, qui n'engage à rien. Un Maître a-t-il des vices? le génie supérieur qui le sert les flate, et souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu et mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de la famille, sans s'embarasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, et suis mon exemple. Oui; mais, Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des administrateurs, et si je me résolvois à servir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh! tu as raison, me dit-il, et j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'Université.

La misère prochaine dont j'étois menacé, et l'air satisfait qu'avoit Fabrice, me persuadant plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là-dessus nous sortimes du cabaret, et mon compatriote me dit: Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé. Il a des grisons, qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets, et il tient un régitre exact, non seulement des places vacantes, mais mêmes des bonnes et des mauvaises qualités des maîtres. C'ėst un homme qui à été frère dans je

ne

ne sais quel couvent de religieux. Enfin, c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier, le fils du Barbier Nunnez me mena dans un cul-de-sac. Nous entrames dans une petite maison, où nous trouvames un homme de cinquante ans, qui écrivoit sur une table. Nous le saluames assez respectueusement; mais soit qu'il fût fièr de son naturel, soit que n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eut pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point. Il se contenta de nous faire une légère inclination de téte. Il me regarda pourtant avec attention. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune-homme, en habit de velours brodé, voulût devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penser que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter longtems de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord: Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille que ses malheurs réduisent à la néceffité de servir. Enseignez-lui, de grace, une bonne condition, et comptez sur sa reconnoissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde. Etes-vous placés? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc, reprit Fabrice? vous plaignez-vous de moi! n'ai-je pas bien fait les choses? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias. Votre condition vaut un emploi de Commis, et vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un Auteur. Je pris alors la parole, et dis au Seigneur Arias, que pour lui faire connoitre que je n'étois pas un ingrat, je voulois que la reconnoissance précédât le service. En même tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer-là, si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens postes vacans. Je vais vous les nommer, et vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un régitre qui étoit

sur sa table, tourna quelques feuillets, et commença à lire dans ces termes. Il faut un laquais au Capitaine Torbellino, homme emporté, brutal, fantasque. Il gronde sans-cesse, jure, frappe, et le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait, ce Capitaine n'est pas de mon gout. Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture. Donna Manuéla de Sandoval, douairiere surannée, hargneuse et bizarre, ést actuellement sans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire, encore ne le peut elle garder un jour entier. Il y a dans la maison, depuis dix ans, un habit qui sert à tous les valets qui entrent chez elle, de quelque taille qu'ils soient. On peut dire qu'ils ne font que l'essayer ; car il ést encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'ayent porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fannez. C'ést un Médecin Chymiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de grôs gages ; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remedes, il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu! vous nous enseignez-là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna, nous ne sommes pas au bout, il y a de quoi vous contenter. Là-dessus, il continua de lire de cette sorte: Donna Alfonsa de Solis, vieille dévote, qui passe les deux tiers de la journée dans l'eglise, et qui veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le Licentié Sédillo, vieux Chanoine du Chapitre de cette ville, chassa hier au soir son valet ——Alte-là, Seigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit, nous nous en tenons à ce dernier poste. Le Licentié Sédillo ést des amis de mon maître, et je le connois parfaitement. Je sai qu'il a pour gouvernante une vieille Béate, qu'on nomme la Dame Jacinte, et qui dispose de tout chez lui. C'ést une des meilleures maisons de Valladolid, on y vit doucement, et l'on y fait três bonne chere. D'ailleurs, le Chanoine ést un homme infirme, un vieux gouteux, qui fera bientôt son testament, il y a un legs à espérer: La charmante perspective pour un valet! Gil Blas, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, ne perdons point de tems,

mon ami. Allons tout à l'heure chez le Licentié, je veux te présenter moi-même, et te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous primes brusquement congé du Seigneur Arias, qui m'assura pour mon argent que si cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

LES AVANTURES DE GIL BLAS.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le Licentié Sédillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de sa Gouvernante.

NOUS avions si grand' peur d'arriver trop tard chez le vieux Licentié, que nous ne fimes qu'un saut du cul-de sac à sa maison. Nous en trouvames la porte fermée, nous frapames. Une fille de dix ans, que la Gouvernante fesoit passer pour sa niece en dépit de la médisance, vint ouvrir ; et comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au Chanoine, la Dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, et j'admirai particulièrement la fraicheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trousseau de clés, et de l'autre un chapelet á grôs grains. D'abord que nous l'apperçumes, nous la saluames avec beaucoup de respect. Elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au Seigneur Licentié Sédillo, et je viens lui en presenter un dont j'espère qu'il sera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda

fixement, et ne pouvant accorder ma broderie avec les discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchois la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunnez, c'èst ce jeune-homme. Tel que vous le voyez, il lui èst arrivé des disgraces qui l'obligent à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, et de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit ; et frappée de ses traits, qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle, aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'èst bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison, avec mon Maître le Seigneur Manuel Ordognez, administrateur de l'hôpital. Hé justement, repliqua la gouvernante, je m'en souviens, et je vous remets. Ah! puisque vous appartenez au Seigneur Ordognez, il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune-homme ne sauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au Seigneur Sédillo, je crois qu'il sera bien-aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivimes la Dame Jacinte. La Chanoine étoit logé en-bas, et son appartement consistoit en quatre pieces de plein pié bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, et nous y laissa pour passer dans la seconde, où étoit le Licentié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous apperçumes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, et les jambes appuyées sur un grôs carreau plein de duvet. Nous nous approchames de lui sans ménager les révérences; et Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante; il se mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le Docteur Godinez dans les disputes de philosophie, comme s'il eut fallu que je fusse un grand philosophe pour

être valet d'un Chanoine. Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laiſſa pas de jetter de la poudre aux yeux du Licentié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaiſois pas à la Dame Jacinte, dit à mon répondant: L'ami, je reçois à mon ſervice le garçon que tu m'amenes. Il me revient aſſez, et je juge favorablement de ſes mœurs, puiſqu'il m'eſt préſenté par un domeſtique du Seigneur Ordognez.

Dès que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au Chanoine, une autre encore plus profonde à la Gouvernante, et ſe retira fort ſatisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avois qu'à reſter-là. Après qu'il fut ſorti, le Licentié me demanda comment je m'appellois, pour quoi j'avois quitté ma patrie, et par ſes queſtions il m'engagea devant la Dame Jacinte à raconter mon hiſtoire. Je les divertis tous deux, ſur-tout par le récit de ma dernière avanture. Camille et Don Raphael leur donnèrent une ſi forte envie de rire, qu'il en penſa couter la vie au vieux gouteux; car comme il rioit de toute ſa force, il lui prit une toux ſi violente, que je crus qu'il alloit trepaſſer. Il n'avoit pas encore fait ſon teſtament. Jugez ſi la Gouvernante fut allarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au ſécours de bon homme, et feſant ce qu'on fait pour ſoulager les enfans qui touſſent, lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fauſſe allarme. Le vieillard ceſſa de touſſer, et ſa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit: mais la Dame Jacinte, craignant une ſeconde toux, s'y oppoſa. Elle m'emmena même de la chambre du Chanoine dans une garderobe, où parmi pluſieurs habits étoit celui de mon prédéceſſeur. Elle me le fit prendre, et mit à ſa place le mien, que je n'étois pas fâché de conſerver, dans l'eſpérance qu'il me ſerviroit encore. Nous allames enſuite tous deux préparer le diner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuiſine. Il eſt vrai que j'en avois fait l'hereux apprentiſſage ſous la Dame Léonarda, qui pouvoit paſſer pour une bonne cuiſinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la Dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être ſur le cuiſinier même de l'Archevêque de Tolede. Elle excelloit

celloit en tout. On trouvoit ses bisques exquises, tant elle savoit bien choisir et méler les sucs de viandes qu'elle y fesoit entrer ; et ses hachis étoient assaisonnés d'une manière qui les rendoit très agréables au goût. Quand le diner fut prêt, nous retournames dans la chambre du Chanoine, où pendant que je dressois une table auprés de son fauteuil, la gouvernante passa sous le mention du vieillard une serviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après je servis un potage, qu'on auroit pu présenter au plus fameux Directeur de Madrid, et deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la sensualité d'un Viceroi, si la Dame Jacinte n'y eut pas epargné les epices, de peur d'irriter la goute du Licentié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maitre, que je croyois perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avoit pas encore entièrement perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gayement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la fesoit aller et venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandoit sur la nape et sur sa serviete, la moitié de ce qu'il portoit à sa bouche. J'ôtai la bisque lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdris flanquée de deux cailles rôties que la Dame Jacinte lui dèpeça. Elle avoit aussi soin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux petits piés. Quand il se fut bien empifré, la Béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller et ses coussins ; puis le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le diner, nous desservimes, et nous allames manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dinoit tous les jours notre Chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupoit plus légèrement. Il se contentoit d'un poulet et de quelques compottes de fruits. Je fesois bonne chere dans cette maison, j'y menois une vie très douce. Je n'y avois qu'un desagrément : c'est qu'il me falloit veiller mon maitre, et passer la nuit comme une garde-malade. Outre une retention d'urine qui l'o-

bligeoit

bligeoit à demander dix fois par heure son pot de chambre, il étoit sujèt à suer ; et quand cela arrivoit, je lui changeois de chemise. Gil Blas, me dit-il dès la seconde nuit, tu as de l'addresse et de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la Dame Jacinte. C'èst une fille qui me sert depuis quinze années, avec un zèle tout particulier. Elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnoître. Aussi je te l'avoue elle m'èst plus chere que toute me famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur. Il n'avoit aucune considération pour cette pouvre fille, et bien loin de rendre justice à l'attachement sincere qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote ; car aujourd'hui la vertu ne paroit qu'hypocrisie aux jeunes-gens. Graces au Ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfere au droits du sang l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison, Monsieur, dis-je alors au Licentié. La reconnoissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la Nature. Sans doute, reprit-il, et mon testament fera bien voir que je ne me soucie guères de mes parens. Ma Gouvernante y aura bonne part ; et tu n'y feras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis hier dehors, a perdu, par sa faute, un bon lègs. Si ce miserable ne m'eut pas obligé par ses manières à lui donner son congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de respect a la Dame Jacinte, un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller, et c'étoit pour lui une chose bien fatigante, que de passer les nuits à me soulager. Ah le malheureux, m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eut inspiré ! il ne méritoit pas d'être auprès d'un aussi honnête-homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable. Il doit se faire un plaisir de son devoir, et ne se pas croire occupé, lors même qu'il sue sang et eau pour vous.

Je m'apperçus que ces paroles plûrent fort au Licentié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de

la Dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je fesois mon service de la meilleure grace qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits sur pié. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très désagréable; et sans le lègs dont je repaissois mon espérance, je me serois bientôt dégouté de ma condition. Je me reposois, à la vérité, quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égards pour moi; ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes graces par des manières complaisantes et respectueuses. Etois-je à table avec elle et sa nièce, qu'on appelloit Inésille? je leur changeois d'assiettes, je leur versois à boire, j'avois une attention toute particulière à les servir. Je m'insinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la Dame Jacinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inésille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son père et sa mère vivoient encore? Oh que non, me repondit-elle. Il y a bien longtems, bien longtems, qu'ils sont morts; car ma bonne tante me l'a dit, et je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite fille, quoique sa réponse ne fut pas catégorique; et je la mis si bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois savoir. Elle m'apprit, ou plutôt je compris par les naïvetés qui lui échappèrent, que sa bonne tante avoit un bon ami, qui demeuroit aussi auprès d'un vieux Chanoine, dont il administroit le temporel; et que ces heureux domestiques comptoient d'assembler les dépouilles de leurs maîtres, par un hymenée dont ils goutoient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la Dame Jacinte, quoiqu'un peu surannée, avoit encore de la fraicheur. Il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour se conserver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un clistère, elle avaloit pendant le jour et en se couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choses à lui rendre le teint frais, c'étoit, à ce que me dit Inésille, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.

CHAPITRE II.

De quelle manière le Chanoine, étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.

JE servis pendant trois mois le Licentié Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me fesoit passer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fièvre le prit ; et avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goute. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux Médecins. Il demanda le Docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La Dame Jacinte auroit mieux aimé que le Chanoine eût commencé par faire son testament, elle lui en toucha même quelques mots ; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté en certaines choses. J'allai donc chercher le Docteur Sangrado, je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec et pâle, et qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le cizeau des Parques. Ce savant Médecin avoit l'exterieur grave. Il pesoit ses discours, et donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroissoient géométriques, et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de supléer au défaut de le transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans doute des remedes salins, urineux, volatils, et qui pour la plûpart participent du souffre et du mercure. Mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses. Toutes les préparations chymiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le Chanoine, des bisques et des viandes succulentes. Des bisques et des viandes succulentes, s'écria le Docteur avec surprise ! Ah vraiment je ne m'étonne point si vous êtes malade ! Les mêtes délicieux sont des plaisirs empoisonnés, ce sont des piéges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus surement. Il faut que vous renonciez aux alimens

alimens de bon gout. Les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang èst insipide, il veut des mêts qui tiennent de sa nature. Et buvez vous du vin, ajouta-t il ? Oui, dit le Licentié, du vin trempé. Oh trempé, tant qu'il vous plaira, reprit le Médecin! Quel déréglement! Voilà un régime épouvantable! Il y a long-tems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? J'entre dans ma soixante & neuvieme année, répondit le Chanoine. Justement, repliqua le Médecin, une vieillesse anticipée èst toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous-vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites par exemple, vous ne feriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne desespére pas toutefois de vous remettre sur pié, pourvu que vous-vous abandonniez à mes ordonnances. Le Licentié promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma; et fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à supléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien: Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'èst une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie. On ne peut trop saigner un malade. Comme il n'èst obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. Lorsque le Docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignés, il dit qu'il falloit aussi donner au Chanoine de l'eau chaude à tout moment; assurant que l'eau bue en abondance, pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la Dame Jacinte et à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la manière qu'il venoit de prescrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet, nous mîmes promtement de l'eau à chauffer; et comme le Médecin nous avoit recommandé sur toutes

choses de ne la point épargner, nous en fimes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réiterames; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous versames dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisimes en moins de deux jours le vieux Chanoine à l'extrémité.

Ce bon ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'une voix foible: Arrête, Gil Blas, ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir, malgré la vertu de l'eau; et quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habile Médecin du monde ne sauroit prolonger nos jours, quand leur terme fatal est arrivé. Va me chercher un Notaire, je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste, et cachant l'envie que j'avois de m'acquiter de la commission qu'il me donnoit: Hé! mais, Monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non non, repartit-il, mon enfant, c'en est fait. Je sens que la goutte remonte, et que la mort s'approche, hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil, et la chose me parut si pressante que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la Dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier Notaire dont on m'enseigna la demeure, et le trouvant chez lui: Monsieur, lui dis-je, le Licentié Sédillo mon maître tire à sa fin, il veut faire écrire ses dernières volontés, il n'y a pas un moment à perdre. Le Notaire étoit un petit vieillard gai qui se plaisoit à railler. Il me demanda quel Médecin voyoit le Chanoine. Je lui répondis que c'étoit le Docteur Sangrado. A ce nom, prénant brusquement son manteau et son chapeau; Vive Dieu! s'écria-t-il, partons donc en diligence; car ce Docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'appeller des Notaires. Cet homme-là m'a soufflé bien des testamens.

En

En parlant de cette sorte, il s'empressa de sortir avec moi; et pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis: Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de memoir. Si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le petit Notaire, tu peux compter là-dessus. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considerable, pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le Licentié, quand nous arrivames dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La Dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle, et de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissames le Notaire seul avec mon maître, et passames elle et moi dans l'antichambre, où nous rencontrames le chirurgien, que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêtames. Attendez, Maître Martin, lui dit la gouvernante, vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du Seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un Notaire qui est avec lui. Vous le saignerez quand il aura fait son testament.

Nous avions grand' peur, la Béate & moi, que le Licentié ne mourût en testant; mais par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vimes sortir le Notaire, qui me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, & me dit en souriant, on n'a point oublié Gil Blas. A ces mots, je ressentis une joie toute des plus vives, & je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déja que trop affoibli, expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le Médecin parut & demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du Chanoine à la boisson & aux saignées, il sortit en disant d'un air froid, qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang, ni fait boire assez d'eau chaude. L'executeur de la haute Médecine, je veux dire le Chirurgien,

rurgien, voyant auſſi qu'on n'avoit plus beſoin de ſon miniſtère, ſuivit le Docteur Sangrado.

Sitôt que nous vîmes le patron ſans vie, nous fîmes, Dame Jacinte, Inéſille, & moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu de tout le voiſinage. La Béate ſur tout, qui avoit le plus grand ſujèt de ſe réjouir, pouſſoit des accens ſi plaintifs, qu'elle ſembloit être la perſonne du monde la plus touchée. Dans un inſtant la chambre ſe remplit de gens, moins attirés par la compaſſion que par la curioſité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de ſa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, et faire mettre le ſcellé par-tout. Ils trouvèrent la gouvernante ſi affigée, qu'ils crurent d'abord que le Chanoine n'avoit point fait de teſtament. Mais ils apprirent bientôt qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités néceſſaires; et lorſqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le teſtateur avoit diſpoſé de ſes meilleurs effets en faveur de la Dame Jacinte et de la petite fille, ils firent ſon oraiſon funebre dans des termes peu honorables à ſa mémoire. Ils apoſtrophèrent en même tems la Béate, et me donnèrent auſſi quelques louanges. Il faut avouer que je les meritois bien. Le Licentié, dont Dieu ſoit ſon âme, pour m'engager à me ſouvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainſi pour mon compte, par un article de ſon teſtament: *Item, puiſque Gil Blas eſt un garçon qui a déjà de la Littérature, pour achever de le rendre ſavant, je lui laiſſe ma Bibliothèque, tous mes livres, et mes manuſcrits, ſans aucune exception.*

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue Bibliothèque, je ne m'étois point apperçu qu'il y en eut dans la maiſon. Je ſavois ſeulement qu'il y avoit quelques papiers avec cinq ou ſix volumes ſur deux petits ais de ſapin, dans le cabinet de mon maître. C'étoit-là mon lègs. Encore les livres ne pouvoient-ils m'être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre, le *Cuiſinier Parfait*; l'autre traitoit de l'*Indigeſtion* et de la *Manière de la guérir*; et les autres étoient les quatre parties du *Brévaire*, que les vers avoient rongés à demi. A l'égard des manuſcrits, le plus curieux contenoit toutes les pieces d'un procés que le Chanoine avoit eu autrefois pour ſa Prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention

tention qu'il n'en méritoit, je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes ſervices. J'allai chercher enſuite une autre maiſon. Pour la Dame Jacinte, outre les ſommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nipes, qu'à l'aide de ſon bon ami elle avoit détournées pendant la maladie du Licentié.

CHAPITRE III.

Gil Blas s'engage au ſervice du Docteur Sangrado, et devient un célebre Médecin.

JE réſolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Londonna, et de choiſir dans ſon régître une nouvelle condition : mais comme j'étois prêt d'entrer dans le culde-ſac où il demeuroit, je rencontrai le Docteur Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître, et je pris la liberté de le ſaluer. Il me remit dans le moment, quoique j'euſſe changé d'habit, et témoignant quelque joie de me voir : He! te voi, mon enfant, me dit-il, je penſois à toi tout-à-l'heu. J'ai beſoin d'un bon garçon pour me ſervir, et je ſo jeois que tu ſerois bien mon fait, ſi tu ſavois lire et écri Monſieur, lui repondis-je, ſur ce pié-là ſuis donc vot affaire. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il m faut. Viens chez moi, tu n'y auras que de l'agrémen je te traiterai avec diſtinction, je ne te donnerai point c gages, mais rien ne te manquera. J'aurai ſoin de t'en tretenir proprement, et je t'enſeignerai le grand art d guérir toutes les maladies. En un mot, tu ſeras plutô mon éleve que mon valet.

J'acceptai la propoſition du Docteur, dans l'eſpérance que je pourrois, ſous un ſi ſavant maître, me rendre illuſtre dans la médecine. Il me mena chez lui ſur le champ, pour m'inſtaller dans l'emploi qu'il me deſtinoit; et cet emploi conſiſtoit à écrire le nom et la demeure des malades, qui l'envoyoient chercher, pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un régitre, dans lequel une vieille ſervante, qu'il avoit pour tout domeſtique, marquoit les addreſſes; mais outre qu'elle ne ſavoit point l'ortographe, elle écrivoit ſi mal qu'on ne

pouvoit

pouvoit le plus souvent déchifrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeller un régitre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis dans un bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems là de médecin à Valladolid plus accrédité que le Docteur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en fesoit pas toutefois meilleure chère. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des féves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'èst-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, quoiqu'il les crût de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât, en quoi certes il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disoit quelquefois : Buvez, mes enfans. La santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment, c'èst un dissolvant univetsel, l'eau fond tous les sels. Le cours du sang èst-il rallenti ? elle le précipite. Est-il trop rapide? elle en arrête l'impétuosité. Notre Docteur étoit de si bonne foi là-dessus, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, quoiqu'il fût dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse, une phtisie naturelle, qui nous desseche et nous consume; et sur cette définition, il déploroit l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use et les detruit; et disoit fort éloquemment, que cette liqueur funeste èst pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit et un plaisir qui trompe.

O Malgré

Malgré ces beaux raisonnemens, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, et je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel, et à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourroit se relâcher, et me donner un peu de vin à mes repas; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Si tu te sens, me dit-il, quelque dégout pour l'eau pure, il y a des sécours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, per exemple, et la véronique, leur donnent un gout délectable; et si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'ày mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau, et m'enseigner le sécrèt d'en composer des bruvages exquis, j'en buvois avec tant de modération que s'en étant apperçu il me dit: Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à developper les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité; au lieu qu'il les faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas, mon enfant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette terreur panique, que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'évenement; et si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en sera garant. Cet Oracle Latin fait un éloge admirable de l'eau. Ensuite il dit en termes exprès, que ceux qui pour boire du vin s'excusent sur la foiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère, et cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je parus persuadé qu'il avoit raison. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur le garantie de Celse. Ou plutôt je commençai à noyer la bile, en buvant copieusement de cette liqueur; et quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportoit sur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin.

decin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence des mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la résolution de sortir de chez le Docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi, qui me fit changer de sentiment. Ecoute, mon enfant, me dit-il un jour, je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi. Je t'aime; et sans attendre que tu m'ayes servi plus longtems, je vais faire ton bonheur. Je veux tout-à-l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connoissance dans mille Sciences pénibles; et moi, je prétends, t'abréger un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le sécrèt de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce merveilleux sécrèt que je te révele, et que la Nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes observations, èst renfermé dans ces deux points, dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sais la médecine à fond; et profitant du fruit de ma longue experience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me soulager présentement. Tu tiendras le matin notre regitre, et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la Noblesse et du Clergé, tu iras pour moi dans les maisons du Tiers état où l'on m'appellera; et lorsque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai agréger à notre corps. Tu ès savant, Gil Blas, avant que d'être médecin; au lieu que les autres sont longtems médecins, et la plûpart toute leur vie, avant que d'être savans.

Je remerciai le Docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut; et pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand elles seroient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout-à fait sincere. Je disapprouvois son sentiment sur l'eau, et je me proposois de boire tous les jours du vin en allant voir mes malades. Je pendis au

croc une seconde fois mon habit, pour en prendre un de mon maître, et me donner l'air d'un Médecin. Après quoi je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendroit. Je débutai par un Alguazil, qui avoit une pleuresie. J'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier, à qui la goute fesoit pousser de grans cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'Alguazil, et je ne lui défendis point la boisson. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie et bosse. En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice, qui je n'avois point vu depuis la mort du Licentié Sédillo. Il me regarda pendant quelques momens avec surprise, puis il se mit à rire de toute sa force en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sanaraison. J'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chausse quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne falloit. Je pouvois passer pour une figure originale. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, & mieux contrefaire le Médecin, qui n'èst pas un animal risible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla, et lorsqu'il s'en fut bien donné: Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé! Qui diable t'a déguisé de la sorte? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau, respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le substitut du Docteur Sangrado, qui èst le plus fameux Médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la Médecine à fond; et comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, et moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice: c'èst-à dire qu'il t'abandonne le sang du peuple, et se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand-monde. Vive un Médecin de faux-bourg! ses fautes sont moins en vu, et ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton sort me paroit digne d'envie;

d'envie; et pour parler comme Alexander, si je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du Barbier Nunnez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'Alguazil & du pâtissier; puis nous entrames dans un cabaret, pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en gouter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à longs traits, et n'en déplaise à l'Oracle Latin, à mesure que j'en versois dans mon estomac, je sentois que ce viscère ne me savoit pas mauvais gré des injustices que je lui fesois. Nous demeurames longtems dans ce cabaret, Fabrice et moi. Nous y rimes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre les valets. Ensuite, voyant que la nuit approchoit, nous nous séparames, après nous être promis mutuellement que l'après-dinée du jour suivant nous nous retrouverions au même lieu.

CHAPITRE IV.

Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de succès que de capacité. Avanture de la Bague retrouvée.

JE ne fus pas sitôt au logis, que le Docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus, & lui remis entre les mains huit réaux, qui mi restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il, après les avoir comptés, c'est peu de chose pour deux visites; mais il faut tout prendre, aussi les prit il presque tous. Il en garda six, et me donnant les deux autres: Tiens, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fond, je t'abandonne le quart de ce qu tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami; car il y aura, s'il plait à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir toujours le quart de ce que je recevrois en ville, & touchant encore le quart du reste; c'étoit, si l'Arithmétique est une Science certaine, la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la Médecine. Le lendemain, dès que j'eus diné, je repris mon habit de substitut, & me remis

en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même maniere, quoiqu'ils eussent des maux différens. Jusques-là les choses s'étoient passées sans bruit, et personne, graces au Ciel, ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances. Mais quelque excellente que soit la pratique d'un Médecin, elle ne sauroit manquer de censeurs. J'entrai chez un Marchand Epicier, qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit Médecin brun, qu'on nommoit le Docteur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, & particuliérement au personnage que je jugeai qu'on avoit appéllé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave, puis m'ayant envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention; Seigneur Docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je croyois connoître tous le Médecins de Valladolid mes confrères, & je vous avoue que vos traits me sont inconnus : il faut que vous soyez venu vous établir dans cette ville depuis très peu de tems. Je répondis que j'étois un jeune praticien, et que je ne travaillois encore que sous les auspices du Docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand-homme. Je ne doute point que vous ne soyez déja très habile, quoique vous paroissiez fort jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi ; et je rêvois à ce qui je devois lui repliquer, lorsque l'epicier prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'Art de la Médecine. Examinez, s'il vous plait, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit Médecin se mit à observer le malade, & après m'avoir fait remarquer tous les symptomes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle maniere je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, & qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit Médecin me dit en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces remedes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton

ferme :

ferme : ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies ; demandez-le au Seigneur Sangrado. Sur ce pié-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif & la faim. Oh ! Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle. Il se trompoit comme un autre, & quelquefois je me sai bon gré d'aller contre ses opinions. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sure & satisfaisante dont le Docteur Sangrado veut insinuer sa méthode aux jeunes Praticiens. La saignée & la boisson font sa médecine universelle, je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entres ses mains . . . N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement. Un homme de votre profession a bonne grace de faire de pareils reproches. Allez, allez, Monsieur le Docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde, & vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui, il vous répondra, & nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par Saint Jaques & par Saint Dennis ! interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connoissez guères le Docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai bec & ongles, & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré se présomption & sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit Médecin me fit mépriser sa colère. Je lui repliquai avec aigreur. Il me repartit de-même, & bientôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eumes le tems de nous donner quelques coups de poing, & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'epicier & son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite, & retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparement plus habile que moi.

Après cette avanture, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât un autre. J'allai voir un gros Chantre, qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures, & me menaça même de me jetter par les fenêtres. Je sortis de chez

lui plus vite que je n'y étois entré. Je ne voulus plus voir de malades ce jour-là, & je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déja. Comme nous nous trouvames en humeur de boire, nous fimes la débauche, & nous nous en retournames chez nos maitres en bon état, c'ést-a-dire entre deux vins. Le Seigneur Sangrado ne s'apperçut point de mon yvresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit Docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs, il entroit pour son compte dans le report que je lui fesois, & se sentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la Faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques ? L'ignorant ! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies, comme elle ést bonne pour les rhumatismes & pour les pâles-couleurs. Elle ést encore excellente dans ces fièvres où l'on brule & glace tout à la fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, phlegmatiques, & pituiteuses. Cette opinion paroit étrange aux jeunes Médecins tels que Cuchillo, mais elle ést très soutenable en bonne médecine ; & si ces gens-là étoient capables de raisonner en philosophes, au-lieu qu'ils me décrient, ils deviendroient mes plus zèlés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colère ; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit Docteur, j'avois mis dans mon raport quelques circonstances de mon crû. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'appercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Effectivement, le vin m'avoit fort alteré. Tout autre que Sangrado se seroit défié de la soif qui me pressoit, & des grands coups que j'avalois. Mais lui, il s'imagina bonnement que je commençois à prendre gout aux boissons aqueuses. A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en souriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu ! tu la bois comme du Nectar : cela ne m'étonne point, mon ami, je savois bien que tu t'accoutu-

merois

merois à cette liqueur. Monsieur, lui répondis-je, chaque chose a son tems; je donnerois, à l'heure qu'il èst, un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le Docteur, qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthousiaste. Mille fois, s'écria-t-il, mille & mille fois plus estimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces Thermopoles des siecles passés, où l'on n'alloit pas honteusement prostituer son bien & sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement & sans risque à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, & qui renfermoient le vin dans les boutiques des apotecaires, pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des Médecins. Quel trait de sagesse! C'èst sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette anciènne frugalité, digne du siècle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi & moi, ne boivent que de l'eau, et qui croient sa préservir ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude qui n'a pas bouilli; car j'ai observé que l'eau, quand elle a bouilli, èst plus pesante, & moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire; je gardai pourtant mon serieux. Je fis plus. J'entrai dans les sentimens du Docteur. Je blâmai l'usage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentois pas encore bien desaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, & après avoir bu à longs traits: Allons, Monsieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante, fesons revivre dans votre maison ces anciens Thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs; & pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le desagrément que j'avois eu chez l'Epicier, ne m'em-

m'empêcha pas d'ordonner dès le lendemain des saignées & de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un poëte qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme, qui m'aborda pour me demander si j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, je vous supplie très humblement de venir avec moi ; ma nièce èst malade depuis hier, & j'ignore quelle èst sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison ; & me fit entrer dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent ; & après l'avoir envisagée quelques momens, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'avanturière qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendît méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras pour lui tâter le pouls, & j'apperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir, & j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais considérant que ces femmes se mettroient à crier, & que Don Raphael, ou quelqu'autre defenseur du beau-sexe, pourroit accourir à leurs cris, je me gardai de céder à la tentation. Je songeai qu'il valoit mieux dissimuler, & consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernièr parti. Cependant la vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa nièce étoit atteinte. Je ne me fus pas assez sot pour avouer que je n'en savois rien. Au contraire, je fis le capable ; & copiant mon maître, je dis gravement que le mal prevenoit de ce que la malade ne transpiroit point ; qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration ; & j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos regles.

J'abrégeai ma visite le plus qu'il me fût possible, & je courus chez le fils de Nunnez, que je rencontrai comme il sortoit pour aller faire une commission dont son maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle avanture, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens justice. Hé non, me répondit-il, ce ne seroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces

gens-

gens-là n'aiment point à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga. Ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit, tout n'est il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour ratrapper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point, je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, & natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins, trois piés de circonférence, & marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient comme lui l'air déterminé, des moustaches épaisses avec de longues rapières. Serviteur au Seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un Alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent, des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a vôlé un diamant, & nous le lui ferons rendre sur ma parole. J'embrassai Fabrice à ce discours, qui me fesoit connoître le stratageme qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'éxpédient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'étoient trois domestiques & deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avoit engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver la brigade, & nous allames tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappames à la porte, que nous trouvames fermée. La vieille vint ouvrir ; & prenant les personnes qui étoient avec moi pour des lévriers de justice, qui n'entroient pas dans cette maison sans sujèt, elle fut effrayée. Rassurez-vous, ma bonne mère, lui dit Fabrice, nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui sera bientôt terminée. A ces mots nous nous avançames, & gagnames la chambre de la malade, conduits par la vieille qui marchoit devant nous, & à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit, & fesant remarquer mes traits à Camille ; Perfide,

lui

lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé? Ah scélérate! je vous rencontre enfin. Le Corrégidor a reçu ma plainte, & il a chargé cet Alguazil de vous arrêter. Allons, Monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette creature-là. Il y a longtems qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il. Habillez-vous promtement. Je vais vous servir d'écuyer, & vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'apercevant que deux archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-même sur son séant, joignit les mains d'une manière suppliante, & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte: Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaste mère à qui vous devez le jour. Quoique je sois très coupable, je suis encore plus malheureuse. Je vais vous rendre votre diamant, & ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, & me la donna. Mais je luis répondis que mon diamant ne suffisoit point, & que je voulois qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avoient été vôlés dans l'hôtel garni. Oh pour vos ducats, Seigneur, repliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître Don Raphael, que je n'ai pas vu depuis ce tems-là, les emporta dès la nuit même. Hé, petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de Don Raphael, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plait, en prison, faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille; je juge qu'elle sait une infinité d'histoires curieuses, que Monsieur le Corrégidor ne sera pas faché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de

cris, de plaintes, & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'Alguazil & tantôt devant les archers, tâchoit d'exciter leur compassion, Camille me prioit, de la manière du monde la plus touchante, de la sauver des mains de la justice. Je feignis de me laisser fléchir. Monsieur l'Officier, dis-je au fils de Nunnez, puisque j'ai mon diamant je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme, je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité, vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission, il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes, Monsieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé de grace, repris-je, ayez quelque regard à ma prière, & relâchez vous un peu de votre devoir, en faveur du présent que ces Dames vont vous offrir. Oh! c'est une autre affaire, repartit-il, voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée: ça, voyons. Qu'ont-elles à me donner? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendans d'oreilles d'un prix considérable. Oui: mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des Iles Philippines je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle, je vous les garantis fines. En même tems elle se fit apporter par la vieille une petite boète, d'où elle tira le collier & les pendans, qu'elle mit entre les mains de Monsieur l'Alguazil. Quoiqu'il ne se connût guères mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composoient les pendans ne fussent fines, aussi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paroissent de bon alloi; & si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, & livrai le flambeau à Fabrice, qui s'en tenant là, peut-être parce qu'il n'appercevoit plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux deux femmes: Adieu, mes princesses, demeurez tranquilles. Je vais parler à Monsieur le Corrégidor, & vous rendre plus blanches que la neige.

neige. Nous savons lui tourner les choses comme il nous plaît, & nous ne lui fesons des rapports fidèles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

CHAPITRE V.

Suite de l'Avanture de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la Médecine, & le séjour de Valladolid.

APRES avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous sortimes de chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassoit notre attente; car nous n'avions compté que sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin de nous faire un scrupule d'avoir vôlé des courtisanes, nous-nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice, lorsque nous fumes dans la rue, je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans-d'oreilles, & nous en partagerons l'argent en frères; après quoi chacun reprendra le chemin de sa maison, & s'excusera du mieux qu'il lui sera possible auprès de son maître. La pensée de Monsieur l'Alguazil nous parut très judicieuse. Nous retournames tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuse pour avoir découché, & les autres ne se souciant gueres d'être chassés de chez eux.

Nous fimes apprêter un bon souper, & nous nous mimes à table avec autant d'appétit que de gayeté. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice surtout, qui savoit donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sai combien de traits pleins de sel Castillan, qui vaut bien le sel Attique. Dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout-à-coup troublée par un évènement imprévu. Il entra dans la chambre où nous soupions un homme assez bien-fait, suivi de deux autres de très mauvaise mine. Après ceux-là trois autres parurent, & nous en comptames jusqu'à douze, qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portoient des carabines avec des épées & des bayonnettes. Nous vimes bien que c'étoient des archers de la patrouille, & il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eumes d'abord quelque envie de résister, mais ils nous envelopèrent dans

un instant, & nous tinrent en respect, tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Messieurs, nous dit le Commandant d'un air railleur, je sai par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine avanturière. Certes le trait est excellent, & mérite bien une récompense publique, aussi ne peut-elle vous échapper. La Justice, qui vous destine chez elle un logement, ne manquera pas de reconnoître un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'addressoit, en furent déconcertées. Nous changeames de contenance, & sentimes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle & défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, & par conséquent on doit nous pardonner cette petite supercherie. Comment diable! repliqua le Commandant avec colère, vous appellez cela une petite supercherie? Savez-vous bien qu'il y va de la corde? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, & des pendans d'oreilles; & qui pis est, pour faire ce vol vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens pour mal faire! Je vous trouverai trop heureux, si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il nous eut fait comprendre que la chose étoit encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensée d'abord, nous-nous jettames tous à ses piés, & le priames d'avoir pitié de notre jeunesse; mais nos prières furent inutiles. Il rejetta de plus la proposition que nous fimes de lui abandonner le collier, les pendans, & le flambeau. Il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il se montra inexorable. Il fit desarmer mes compagnons, & nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille qui demeuroit avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pié de la justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret; & que là ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par-tout. On nous ôta le collier, les pendans, & le flambeau. On m'arracha pa-

reillement

reillement ma bague avec le rubis des Iles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laissa pas seulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid savoient aussi-bien faire leur charge que ceux d'Astorga, & que tous ces Messieurs avoient des manières uniformes. Tandis qu'on me spolioit de mes bijoux & de mes espèces, l'officier de la patrouille qui étoit présent, contoit notre avanture aux ministres de la spoliation. Le fait leur parut si grave, que la plupart d'entre eux nous trouvoient dignes du dernier supplice. Les autres, moins séveres, disoient que nous pourrions en être quitte pour chacun deux cens coups de fouet, avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de Monsieur le Corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous-nous couchames sur la paille, dont il étoit presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer longtems, & n'en sortir que pour aller aux galères, si dès le lendemain le Seigneur Manuel Ordognez n'eut entendu parler de notre affaire, & résolu de tirer Fabrice de prison, ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort estimé dans la ville. Il n'épargna point les sollicitations; & tant par son crédit que par celui de ses amis, il obtint au bout de trois jours notre élargissement. Mais nous ne sortimes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés. Le flambeau, le collier, les pendans, ma bague, & le rubis, tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vèrs de Virgile, *Sic vos non vobis*, &c.

D'abord que nous fumes en liberté, nous retournames chez nos maîtres. Le Docteur Sangrado me reçut bien. Mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai sû ta disgrace que ce matin. Je me préparois à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, & t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein, & véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies. La petite-vérole & des fièvres malignes commencèrent à regner dans la ville & dans les fauxbourgs. Tous les Médecins

de

de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulièrement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades, ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu. Mais je ne sai comment cela se fesoit. Ils mouroient tous, soit que nous les traitassions fort mal, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous fesions rarement trois visites à un même malade. Dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune Médecin, qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des évenemens funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au Docteur Sangrado, j'atteste ici le Ciel que je suis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même chose. Je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains; & si je n'étois pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirois mes remedes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, Monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chymiques à nos malades. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'elles produisent le même effet que notre eau chaude & nos saignées. Je ferois volontiers cet essai, repliqua-t-il, si cela ne tiroit point à conséquence; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée & l'usage de la boisson? veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage? Oh! vous avez raison, lui repartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laissez desabuser, ils vous perdroient de réputation. Périssent plutôt le Peuple, la Noblesse & le Clergé. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous; & je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuames à travailler sur nouveaux frais, & nous y procédames de manière qu'en moins de six se-

maines nous fimes autant de veuves & d'orphelins que le siege de Troye. Il sembloit que la peste fût dans Valladolid, tant on y fesoit de funerailles. Il venoit tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de son neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les pères s'étoient mal trouvés de nos remedes, ils ne paroissoient point chez nous. Les maris étoient aussi fort discrets; ils ne nous chicanoient point sur la perte de leurs femmes. Les personnes affligées dont il nous falloit essuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorans, assassins. Ils ne ménageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithetes; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de sang froid. J'aurois pu comme lui m'accoutumer aux injures, si le Ciel, pour ôter sans-doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eut fait naitre une occasion de me dégouter de la Médecine, que je pratiquois avec si peu de succès.

Il y avoit dans notre voisinage un jeu de paume, où les fainéans de la ville s'assembloient tous les jours. On y voyoit un de ces braves de profession qui s'érigent en maitres & décident les différends dans les tripots. Il étoit de Biscaye, & se fesoit appeller Don Rodrigue de Mondragon. Il paroissoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais sec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête, & qui sembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un néz fort épatté lui tomboit sur une moustache rousse, qui s'élevoit en croc jusqu'à la temple. Il avoit la parole si rude & si brusque, qu'il n'avoit qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'étoit rendu le tiran du jeu de paume. Il jugeoit impérieusement les contestations qui survenoient entre les joueurs, & il ne falloit point qu'on appellât de ses jugemens, à moins que l'appellant ne voulût se résoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le Seigneur Don Rodrigue, que le *Dan* qu'il mettoit à la tête de son nom n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maitresse du tripot. C'étoit une femme de quarante

ans,

ans, riche, assez agréable, & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas sans doute pour sa beauté. Ce fut apparemment par ce je ne sai quoi qu'on ne sauroit dire. Quoiqu'il en soit, elle eut de gout pour lui, et forma le dessein de l'épouser; mais dans le tems qu'elle se préparoit à consommer cette affaire, elle tomba malade, & malheureusement pour elle je devins son Médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne, mes remedes suffisoient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyois tous mes malades, et ses parens s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage trés avantageux pour lui, ne se contenta pas de jetter feu & flamme contre moi; il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, & m'extermineroit à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment, & me conseilla de ne point sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme. Cet avis, quoique je n'eusse pas envie de le négliger, me remplit de trouble & de frayeur. Je m'imaginois sans cesse que je voyois entrer dans notre maison le Biscayen furieux, je ne pouvois gouter un moment de repos. Cela me détacha de la Médecine, & je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, et après avoir dit adieu à mon maître qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

LA BONNE MERE. *Conte moral.*

LE soin d'une mère pour ses enfans est de tous les devoirs le plus saintement observé dans la nature. Ce sentiment universel domine toutes les passions; il l'emporte même sur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux sensible & doux, le plus paresseux infatigable, le plus timide courageux à l'excès: aucun d'eux ne perd de vue ses petits, qu'au moment qu'il leur

est

ėst inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'ėst sur-tout au milieu d'un monde où le vice ingénieux à se déguiser, prend mille formes séduisantes; c'ėst-là que le plus heureux naturel demande à être éclairé sans cesse. Plus il y a d'écueils & plus ils sont cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du bonheur a besoin d'un sage pilote. Quel eut été, par exemple, le sort de Mademoiselle du Troëne, si le Ciel n'eut fait exprès pour elle une mère comme il y en a peu!

Cette veuve respectable avoit consacré à l'éducation de sa fille unique les plus belles années de sa vie. Voici quel avoit été son calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, disoit-elle; je n'ai plus que ma fille & moi; vivrai-je pour moi? vivrai-je pour elle? Le monde me sourit, & me plait encore; mais si je m'y livre, j'abandonne ma fille, & je hazarde son bonheur & le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse & dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les gouter? De mes années qui s'écoulent combien peu en ai-je à passer dans le monde? combien dans la solitude & dans le sein de mon enfant? Ce monde qui m'appelle aujourdhui, me renverra bientôt sans pitié; & si ma fille s'ėst oubliée à mon exemple, si elle ėst malheureuse par ma négligence, quelle sera ma consolation? Embellissons de bonne heure ma retraite; rendons-la douce autant qu'honorable, & sacrifions à ma fille, qui ėst tout pour moi, cette multitude étrangère, à qui dans peu je ne serai plus rien.

Dès-lors cette mère si sage fut l'amie & la compagne de sa fille. Mais obtenir sa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie, c'étoit le nom de la jeune personne, avoit reçu de la nature une âme susceptible des plus vives impressions; & sa mère, qui l'étudioit sans cesse, éprouvoit une joie inquiètte en s'appercevant de cette sensibilité qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, disoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il ėst digne de sa tendresse; si par l'estime & l'amitié il sait lui rendre précieux les soins qu'elle prendra pour lui plaire! Mais malheur à lui s'il l'humilie & s'il la rebute,

sa

sa délicatesse blessée fera leur supplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légère qu'elle n'ait pas méritée, des larmes amères coulent de ses yeux; son cœur flétri se décourage. Rien n'est plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeste que fût la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à son état, & relative au dessein qu'elle avoit de s'éclairer à loisir sur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aspirans, épris des charmes de la fille, fesoient, selon l'usage, une cour assidue à la mère. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan, qui pour son malheur étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois, qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'écoutoit avec complaisance, se voyoit avec volupté, se sourioit à lui-même, & ne cessoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien à dire sur sa politesse; mais elle étoit si froide & si légère en comparaison des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la première place dans son estime. Il auroit eu sans y penser toutes les graces naturelles; il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'esprit, il ne lui manquoit que de la justesse, ou plutôt de la réflexion. Personne n'eut parlé mieux que lui, s'il avoit su ce qu'il alloit dire. Mais son premier soin étoit d'avoir un avis qui ne fut pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raison, cela lui étoit assez égal; il étoit sûr d'éblouir, de séduire, de persuader ce qu'il vouloit. Il savoit par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la Ville, & de la Cour: quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, & combien de fois dans l'année telle & telle en avoient changé. Il connoissoit même quelqu'un qui avoit refusé d'être sur la liste, & qui auroit supplanté tous ses rivaux, s'il avoit voulu s'en donner le soin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne, & la veuve en parloit à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme; il étoit bien né, il pouvoit réussir. Il n'avoit déjà que trop bien réussi dans le cœur d'Emilie.

Ce

Ce qui èst ridicule aux yeux d'une mère, ne l'èst pas toujours aux yeux de sa fille. La jeunesse èst indulgente pour la jeunesse ; & il y a de jolis défauts.

Verglan de son côté trouvoit Emilie assez belle ; seulement un peu trop simple ; mais cela pouvoit se former. Il ne prenoit qu'un soin très-légère de lui plaire ; mais quand la première impression èst faite, tout contribue à l'approfondir. La dissipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie : elle y voyoit le danger de le perdre ; & rien n' accélère, comme la jalousie, les progrès de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à Madame du Troëne, Verglan se donnoit, comme de raison, pour l'homme du monde le plus desiré.

Madame du Troëne lui donnoit avec ménagement quelques leçons de modestie, mais il protestoit que personne n'étoit moins avantageux que lui ; qu'il savoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit ; que sa naissance y fesoit beaucop, & qu'il devoit le reste à son esprit & à sa figure, qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de se prévaloir.

Plus Emilie avoit de plaisir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit soin de dissimuler. Un reproche de sa mère eut fait à son âme une plaie profonde ; & cette sensibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie dont Verglan étoit si foiblement touché, avoient inspiré l'amour le plus tendre au sage & modeste Belzors. Un esprit juste & un cœur droit formoient la base de son caractère. Sa figure douce & ouverte s'ennoblissoit encore par la haute idée qu'on avoit de son âme ; car on èst disposé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme, ce que l'on sait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouissoit de l'avantage inestimable de pouvoir s'y abandonner sans précaution & sans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchise qui gagne la confiance, cette sévérité de mœurs qui imprime le respect, avoient en lui l'aisance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais sans faste ; indulgent aux ridicules, mais sans en contracter aucun ; docile aux usages innocens,

nocens, incorruptible aux mauvais exemples, il furnageoit au torrent du monde ; aimé, respecté de ceux même dont sa vie étoit la censure, & auxquels l'estime publique avoit coutume de l'opposer pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne enchantée du caractère de ce jeune homme, l'avoit choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissoit point sur son éloge ; Emilie applaudissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingénu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspiroit n'étoit mêlée d'aucun sentiment qu'il fallut cacher, Emilie étoit à son aise.

Il s'en falloit bien qu'elle fut aussi libre, aussi tranquille avec le dangereux Verglan ; & la situation pénible où la mettoit sa présence, ressembloit assez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baissoit les yeux & gardoit le silence. Il me semble, ma fille, disoit Madame du Troëne, que vous ne goutez pas ces graces légères & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, disoit Emilie en rougissant. La bonne mère dissimuloit sa joie : elle croyoit voir dans le cœur d'Emilie la vertu simple & modeste de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ses pareils. Un accident léger en apparence, mais frappant pour une mère attentive & clairvoyante, vint la tirer de son illusion.

L'un des talens d'Emilie étoit la Peinture au pastel. Elle avoit choisi le genre des fleurs, comme le plus analogue à son âge. Il paroît si naturel de voir éclorre une rose sous la main de la Beauté ! Verglan, par un gout approchant du sien, aimoit passionnément les fleurs, on ne le voyoit jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par avanture sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'apperçut qu'Emilie, sans y songer peut-être, en dessinoit les fleurs. Il étoit tout simple que les fleurs qu'elle avoit vûes la veille lui fussent encore présentes, & vinssent comme d'elles-mêmes s'offrir au bout de ses crayons ; mais ce qui n'étoit pas aussi simple, c'étoit

toit l'air d'enthousiasme qu'elle avoit en les dessinant. Ses yeux brilloient du feu du génie; sa bouche sourioit amoureusement à chaque trait de sa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre, se répandoit sur ses belles joues. Etes-vous contente de votre séance, lui dit sa mère négligemment? Il n'est pas possible, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidèlement exprimeé.

Quelques jours après, Verglant revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne sans affectation les observa l'une après l'autre, & dans la prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mère continua d'observer; & chaque épreuve confirmant ses soupçons, redoubla son inquiétude. Hélas! dit elle, je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent. Voyons cependant si elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un sécrèt pour la société de sa mère. Comme elle n'avoit en dessein que de lui assurer par là des loisirs agréables, de lui faire gouter la solitude, & de sauver son imagination des dangers de la rêverie, & son âme active & sensible des ennuis de l'oisiveté; Madame du Troëne ne tiroit, ni pour elle ni pour sa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de soin. Mais un jour qu'elles étoient seules avec Belzors, & que l'entretien rouloit sur l'avantage précieux de s'occuper & de se suffire; Ma fille, dit Madame du Troëne, s'est fait un amusement qu'elle goute de plus en plus. Je veux que vous voyiez de ses desseins. Emilie ouvrit son portefeuille; & Belzors enchanté ne se lassoit point de l'admirer dans son ouvrage. Qu'ils sont doux & pûrs, disoit-il, les plaisirs de l'innocence! le vice a beau se tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoiselle, que l'heure du travail passe vite. Hé bien, vous l'avez fixée: la voilà qui se retrace & se reproduit à vos yeux. Le temps n'est perdu que pour les oisifs. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaisance sécrètte. Emilie trouvoit ses propos très-sensés; mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après, Verglan vint les voir. Savez-vous

vous, dit Madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors sur son talent pour le dessein? Je veux aussi que vous en soyez juge. Emilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura sa mère d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne se doutoit pas que sa mère lui tendoit un piège. Puisqu'il y a du mystère, il y a de l'intention, dit cette mère clairvoyante; elle a craint que Verglan ne reconnût ses fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif sécrèt du plaisir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne solicitée de tous côtés, se retranchoit encore sur la jeunesse d'Emilie, & sur la résolution qu'elle avoit prise elle-même de ne pas la gêner dans son choix. Cependant ce choix l'allarmoit. Ma fille, disoit-elle, va préferer Verglan; il y a du moins lieu de le croire, & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre sa femme malheureuse. Si je déclare ma volonté à Emilie, si je la lui laisse entrevoir, elle se fera une loi d'y souscrire sans se plaindre, elle épousera un homme qu'elle n'aime point, & le souvenir de celui qu'elle aime la poursuivra dans les bras d'un autre. Je connois son âme, elle fera victime de son devoir. Mais èst-ce à moi d'ordonner ce douloureux sacrifice? A Dieu ne plaise; non, je veux que son inclination la décide; mais je puis diriger son inclination en l'éclairant, & voilà le seul usage légitime de l'autorité qui m'èst confiée. Je suis sûre de la bonté du cœur, de la justesse de l'esprit de ma fille; suppléons par les lumières de mon âge à l'inexpérience du sien; qu'elle voye par les yeux de sa mère, & qu'elle croye, s'il èst possible, ne consulter que son penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors se trouvoient ensemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretien sur les mœurs, les usages, les maximes du monde. Elle animoit la contradiction; & sans prendre aucun parti, donnoit à leur caractère la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société fourmille, & qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnoient le plus souvent matière à leurs reflexions. Verglan leger, tranchant & vif, étoit constamment du parti de la

 mode;

mode. Belzors d'un ton plus modeste, ne laissoit pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du Comte d'Auberive avec sa femme, fesoit alors la nouvelle des soupés. On disoit, qu'après une querelle assez vive, & des plaintes amères de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien; qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoient eue d'être jaloux sans être amoureux; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clange amant de sa femme, & qu'elle avoit promis de son côté de recevoir le mieux du monde la Marquise de Ealbe à qui d'Auberive fesoit la cour; que la paix avoit été ratifiée dans un soupé, & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce récit Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux temps, disoit-il; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos pères qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison; l'on enfermoit, l'on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée, sa triste & fidele moitié étoit obligée de dévorer son injure, & de gémir au fond de son ménage comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie pour son amant & pour elle-même. On avoit eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse; & le mari, qui n'en étoit pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenoit le ridicule objet du mépris public au premier faux pas que fesoit Madame. En honneur, je ne conçois pas comment dans ces siècles barbares on avoit le courage d'épouser. Les nœuds de l'hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaisance, la liberté, la paix regner au sein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure, ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, & se rendent d'un à l'autre la parole d'être fideles. Ils cessent d'être amans; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales, des mœurs douces: cela donne envie de se marier.

Vous trouvez donc tout simple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de son mari, & le com-

plaisant

plaisant de sa femme. — Assurément, pourvu que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa confiance à qui nous honore de la sienne, & de se rendre tour-à tour dans la vie les offices de l'amitié? Peut-on avoir une amie plus intime que sa femme, un ami plus sûr & plus intime que son mari? Avec qui sera-t-on libre, si ce n'est avec la personne qui par état ne fait qu'un avec nous? & quand par malheur on ne trouve plus de plaisir chez soi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y ramener chacun de son côté sans jalousie & sans obstacle?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle; mais nous avons encore vous & moi bien du chemin à faire avant que de la gouter sincerement. D'abord il faut pouvoir se passer de sa propre estime, de celle de sa femme & de ses enfans; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder sans répugnance, comme une moitié de soi-même, quelqu'un que l'on méprise assez pour le livrer. — Bon, reprit Verglan; préjugés que tous ces scrupules! Qui empêche qu'on ne s'estime l'un l'autre, s'il est décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela? Quand cela sera décidé, dit Belzors, tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la sainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs sacrés pour les époux, il n'y en aura guère pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du temps de nos pères; mais la masse des mœurs étoit saine, la plaie se refermoit aussitôt. Aujourd'hui c'est un corps languissant, qu'un poison lent pénetre & consume. D'un autre côté, mon cher Verglan, nous n'avons pas encore l'idée de ces joies pures & intimes que goutoient deux époux au sein de leur famille; de cette union qui fesoit les délices de leur jeunesse, & la consolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mère soit affligée des égaremens de son fils, qu'un père soit acablé de quelques revers de fortune; sont-ils un refuge, un appui l'un pour l'autre? Ils sont obligés de chercher au-dehors où deposer leur peine; & le soulagement est bien foible de la part des étrangers!

Tu parles comme un oracle, mon sage Belzors, disoit Ver-

Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fissent pas mieux de s'aimer, d'être fidèles toute leur vie? Je veux seulement, si par malheur ce goût mutuel vient à cesser, qu'on se console & qu'on s'arrange, sans qu'il soit défendu à ceux qui se seroient aimés du temps de nos pères, de s'aimer de même si le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'est-ce qui les en empêche? —Qu'est ce qui les en empêche, Madame, reprit Belzors! L'usage, l'exemple, le bon ton, la facilité à vivre sans honte au gré de leurs desirs. Verglan m'avouera sans peine que la vie que l'on mène dans le monde est agréable; & naturellement il est assez doux de changer d'objet: notre foiblesse même nous y invite. Qui résistera donc à ce penchant si l'on nous ôte le frein des mœurs? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan; mais je veux que chacun puisse vivre à sa guise, & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & sa femme, de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils sont contents, tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ces mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rubarbe, & que tu lui passes le séne. Bon! quelle folie! dit d'Auberive avec indolence.—J'ai soutenu que rien n'étoit plus raisonnable; mais voilà Belzors qui te condamne sans appel.—Pourquoi donc? est-ce qu'il n'en eut pas fait autant? Ma femme est jeune & jolie; elle est coquette; cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête; mais quand elle le seroit un peu moins, il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne; mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé; & tout le monde m'en félicite comme de quelque chose de merveilleux! il semble qu'on ne me croyoit pas assez de bon sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur je suis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Messieurs les rigoristes, je les honore beaucoup; mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant, le plus heureux sera, le plus sage.—Au reste, comment se porte la Marquise,

lui demanda Madame du Troëne pour changer de propos.—A merveille, Madame; hier encore nous soupames ensemble, & je ne la vis jamais de si belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour.—Ma foi cela pourroit bien être: déjà même hier, au sortir de table, je me suis surpris lui disant des douceurs.

Cette première épreuve fit la plus vive impression sur l'esprit d'Emilie. Sa mère, qui s'en apperçut, laissa un libre cours à ses réfléxions; mais pour la mettre sur la voie, j'admire, lui dit-elle, comme les opinions dépendent des caractères. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même soin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu: voyez cependant comme ils different l'un de l'autre! & chacun d'eux croit avoir raison. Le cœur d'Emilie fesoit de son mieux pour excuser dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle. Avec quelle légèreté, disoit-elle, on traite la pudeur & la foi comme on se joue de ce qu'il y a de plus sacré dans la nature! & Verglan donne dans ces travers! que n'a-t-il l'âme de Belzors!

Quelque temps après, Emilie & sa mère étant au spectacle, Belzors & Verglan se présentèrent à leur loge, & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit Inès. La scene des enfans fit dire à Verglan quelques bons mots, qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors sans l'écouter, fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaisanta sur sa foiblesse. Quoi, lui dit-il, des enfans te font pleurer? Et que voulez-vous donc qui me touche, dit Belzors? Oui, je l'avoue: je n'entens jamais sans tressaillir les tendres noms de père & de mère; le pathétique de la Nature me pénètre; l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine; & quand ce vint au dénouement, Oh! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure; mais l'épouser me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors: mais je m'en sens capable: quand la vertu & la beauté sont réunies, je ne répons plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne; Emilie, plus attentive encore, rougissoit de l'avantage

que Belzors avoit sur son rival. Après le spectacle, ils virent passer le Chevalier d'Olcet, en pleureuses. Qu'èst-ce donc, Chevalier, lui dit Verglan d'un air léger? C'èst un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laisser dix mille écus de rente. — Dix mille écus; viens donc que je t'embrasse. Cet oncle-là èst un galant homme. Dix mille écus, il èst charmant. Belzors l'embrassant à son tour, lui dit, Chevalier, je m'afflige avec vous de sa mort; je sais que vous pensez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a longtems servi de père, dit le Chevalier confus de l'air riant qu'il avoit pris; mais vous savez qu'il étoit si vieux! C'èst un motif de patience, reprit Belzors avec douceur; mais ce n'en èst pas un de consolation. Un bon parent èst le meilleur de tous les amis; & le bien qu'il vous a laissé n'en payeroit pas un semblable. C'èst un triste ami qu'un vieil oncle, dit Verglan; et dans la regle, il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seroient fort à plaindre, si les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos pour épargner à Verglan une replique humiliante. A chaque trait de ce contraste, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air respectueux & sensible qu'elle prit avec Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentilesses de Verglan; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elles les invita l'un & l'autre à souper.

On joua: Verglan & Belzors firent un trictrac tête-à-tête. Verglan n'aimot que le grôs jeu, Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéressante. Mademoiselle du Troëne fut du nombre des spectateurs; & la bonne mère, en fesant son tri, ne laissoit pas d'avoir l'œil sur la fille, & de lire sur son visage ce qui se passoit dans son cœur. La fortune favorisa Belzors. Emilie, quelque mécontente qu'elle fut de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas souffrir, en le voyant s'engager dans une perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possedoit plus; il se piqua, il doubla son jeu, & avant le souper, il en étoit au point de jouer sur sa parole. L'humeur l'avoit pris: il fit son possible pour être enjoué; mais l'altération de son visage en écartoit la joie. Il s'apperçut lui-même qu'on le plaignoit, & qu'on ne

rioit pas de quelques mots plaisans qu'il tâchoit de dire; il en fut humilié, & le dépit alloit s'en mêler, si l'on n'eut pas quitté la table. Belzors, que ni son bonheur, ni le chagrin de son rival n'avoit ému, fut doux & modeste selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troëne qui avoit fini sa partie, vint assister à celle-ci; très-inquiete de l'issue qu'elle auroit, mais desirant qu'elle fit son impression sur l'âme d'Emilie. Le succès passa son attente. Verglan perdoit. Le tremblement de sa main & la pâleur de son visage exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors, avec une complaisance inépuisable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; & quand, à force de doubler le jeu, il eut laissé Verglan s'acquitter jusqu'à une somme raisonnable; Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons-là; je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois résolu à perdre. Tant de modération & de sagesse excita dans l'assemblée un murmure d'applaudissement. Le seul Verglan y parut insensible, & dit, en se levant, d'un air de dédain: Ce n'étoit pas la peine de jouer si long-temps.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant son âme étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence, disoit-elle! Et par quel caprice faut-il que je soupire d'être éclairée? La séduction ne devroit-elle pas cesser dès qu'on s'apperçoit que l'on est séduite? J'admire l'un, & j'aime l'autre. Quelle est cette mésintelligence entre le cœur & la raison, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on cesse d'estimer?

Le matin, selon son usage, elle parut au levé de sa mère. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne.—Oui, ma mère, je le suis beaucoup.—Est-ce que tu n'as pas bien dormi?—Fort peu, dit-ille avec un soupir.—Il faut cependant tâcher d'être jolie; car je te mène ce soir aux Thuileries, où tout Paris doit s'assembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'univers fut abandonné; je suis bien aise qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre, & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étoient assises

assises autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe que ce bassin couronne étoit remplie de ces jeunes nymphes, qui par leurs charmes & leurs talens attirent les desirs sur leurs pas. Verglan les connoissoit toutes, & leur sourioit en les suivant des yeux. Celle-ci, disoit-il, c'est Fatmé. Rien n'est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un Ange avec Cléon: il lui a donné vingt mille écus en six mois: ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là est la célebre Corine: sa maison est le temple du luxe; ses soupirs sont les plus brillans de Paris: elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste, & dont les regards se promenent languissamment de tous côtés? Elle a trois amans, dont chacun se flatte d'être le seul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légères, & leur persuader tour-à-tour qu'elle se joue de leurs rivaux. C'est un modelle de coquetterie, & personne ne trompe son monde avec tant d'addresse & de légèreté. Elle ira loin sur ma parole, & je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence, demanda Madame du Troëne?—Oh oui, ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent: elles me connoissent, elles savent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous, Belzors, dit Madame du Troëne au sage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes-vous initié à ces mysteres?—Non, Madame: je veux croire que tout cela est fort amusant; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réservé le salut riant & familier de Verglan, tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'estime & de l'amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction, afin d'en faire appercevoir Emilie. Il est vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient rigueur en public; mais tête-à tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la visite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux estimable; ella en parla, dis-je, avec tant de sensibilité, de candeur & de grace, que Madame du Troëne, Emilie & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une

femme

femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari est une perte légère & facile à réparer. Non pas pour moi, Monsieur, dit la tendre & modeste Eléonore : un mari qui honoroit une femme de mon âge de son estime & de sa confiance, & dont la tendresse délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalousie, ni les négligences de l'habitude, n'est pas de ceux qu'on remplace aisément. Il étoit sans doute d'une jolie figure, demanda Verglan? — Non, Monsieur, mais son âme étoit belle. Une belle âme, reprit Verglan d'un air dédaigneux, une belle âme! Etoit-il jeune au moins? — Point du tout : il étoit dans l'âge où l'on est censé quand on a de quoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance, l'estime, les procédés honnêtes vont tous seuls avec une femme aimable ; rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point essentiel est de vous assortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les graces avec les amours, en un mot d'épouser un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conseils sont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant, mais par malheur ils sont déplacés. Voilà une belle prude! dit Verglan, dès qu'elle fut sortie. La pruderie, Monsieur, reprit Madame du Troëne, est une copie exagérée de la sagesse & de la raison ; & je ne vois rien dans Eléonore que de simple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité : qui t'en empêche! Elle seule peut le trouver mauvais. Savez-vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit consoler Eléonore? c'est un homme comme Belzors ; & si j'étois l'amie qu'il consulteroit pour un choix, je l'engagerois à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougissant ; mais Eléonore mérite un cœur libre, & par malheur le mien ne l'est pas. A ces mots, il sortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, disoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'est-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie? Ah que mon cœur lui est peu connu! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde. C'est dommage qu'il soit si triste, disoit-il du ton de la pitié ; voilà

voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu, ils ennuyent & on les renvoye. Madame du Troëne, sans s'expliquer, l'assura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de désobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baissés, & sa rougeur laissoit voir l'agitation de son âme. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie; il se retira triomphant, & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots. "Vous avez dû me trouver bien
" romanesque, belle Emilie, de n'avoir fait si long-
" tems parler que mes yeux! Ne m'accusez pas d'une
" injuste défiance; j'ai lu dans votre cœur, & si je n'a-
" vois eu à consulter que lui, j'étois bien sûr de sa ré-
" ponse. Mais vous dépendez d'une mère, & les mères
" ont des caprices. Heureusement la vôtre vous aime,
" & sa tendresse a éclairé son choix. Le renvoi de
" Belzors m'annonce qu'elle s'est décidée; mais votre
" aveu doit précéder le lien; je l'attens avec l'impa-
" tience du plus tendre & du plus violent amour." Emilie ouvrit ce billet sans savoir d'où il lui venoit; elle en fut offensée autant que surprise, & n'hésita point à le communiquer à sa mère. Je vous sais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit: lisez sa lettre. Emilie obéit & lut.
" Madame, j'honore la vertu, j'admire la beauté, je
" rends justice à Eléonore; mais le ciel n'a-t-il favorisé
" qu'elle? Et après avoir adoré dans votre image ce
" qu'il a fait de plus touchant, me croyez-vous en état
" de suivre le conseil que vous m'avez donné? Je ne
" vous dirai pas combien il est cruel; mon respect é-
" touffe mes plaintes. Si je n'ai pas le nom de votre
" fils, j'en ai du moins les sentimens, & ce caractère est
" ineffaçable."

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mère fit semblant de ne pas s'en appercevoir, & lui dit: Oh ça, ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux rivaux; mais c'est à toi de dicter mes réponses.—A moi, ma mère!—A qui donc? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage? Est-ce mon cœur que je dois consulter?—Ah! Madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne? N'avez-vous pas le droit de disposer de moi?—Tout ce-

là, mon enfant, est le mieux du monde; mais comme il y va de ton bonheur, il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens sont bien nés tous les deux; l'état, la fortune sont à-peu-près les mêmes: vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari: gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baisoit les mains de sa mère, & les arrosoit de ses larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui disoit-elle, en m'éclairant sur mon choix; plus il est important, plus j'ai besoin que vos conseils le déterminent. L'époux que ma mère m'aura choisi me sera cher: mon cœur ose vous en répondre.—Non, ma fille, on n'aime pas ainsi par devoir, & tu sais mieux que moi-même ce qui est digne de te rendre heureuse. Si tu ne l'es pas, je te consolerai: je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les causer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire; tu n'as qu'à dicter. Qu'on s'imagine le trouble, la confusion, l'attendrissement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mère, une main sur ses yeux & l'autre sur son cœur, elle essayoit en vain d'obéir; sa voix expiroit sur ses lèvres. Hé bien, disoit la bonne mère, auquel des deux allons nous répondre? finis, ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit Emilie d'une voix foible & chancelante.—A Verglan, soit; que lui dirai-je?

" Il n'est pas possible, Monsieur, qu'un homme qui " se doit comme vous à la société, y renonce pour vivre " au sein de sa famille. Mon Emilie n'a pas de quoi " vous dédommager des sacrifices qu'elle exigeroit. Con-" tinuez d'embellir le monde, c'est pour lui que vous " êtes fait."—Est-ce là tout?—Oui, ma mère.—Et à Belzors, que lui dirons-nous? Emilie continua de dicter avec un peu plus de confiance. " Vous trouver digne " d'une femme aussi vertueuse que belle, ce n'étoit pas, " Monsieur, vous interdire un choix qui m'intéresse au-" tant qu'il m'honore, c'étoit même vous y encoura-" ger. Votre modestie a pris le change, & vous avez " été injuste envers vous-même & envers moi. Venez " apprendre à mieux juger des intentions d'une bonne " mère. Je dispose du cœur de ma fille, & je n'estime " personne au monde plus que vous."

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embrasse, s'écria

cria Madame du Troëne : tu remplis les vœux de ta mère, & tu n'aurois pas mieux dit, quand tu aurois consulté mon cœur.

Belzors accourut ne se possédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que le leur. La tendresse de Belzors se partagea entre Emilie & sa mére, & l'on doutoit dans le monde laquelle des deux il aimoit le plus.

LA MAUVAISE MERE. *Conte Moral.*

PARMI les productions monstrueuses de la Nature, on peut compter le cœur d'une Mére qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins ; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on ëst également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'ëst de cet égarement si commun & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par sa sévérité à reprimer les véxations de toute espèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort : cet homme de bien, appellé M. de Carandon, mourut pauvre & presqu' insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrément, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien, disoit le bon-homme Corée ! (c'étoit le nom du Négociant) il ëst bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement ; & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon-homme

pour

pour la mémoire du père s'étendoit jusques sur la fille : il la consultoit comme son oracle ; & si quelque fois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles imposantes! feu M. de Carandon mon père. . . Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune, & lui laissa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant il croyoit devoir régler le partage de ses biens ; mais M. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une mère, il falloit la rendre dispensatrice des biens qui leur étoient destinés. Cette loi fut la regle du testament de Corée, & son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans l'aîné fesoit ses delices ; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde ; il lui avoit fait éprouver le premier les douceurs & la joie de l'enfantement ; il s'étoit emparé de sa tendresse qu'il sembloit avoir épuisée ; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut : sa mère ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son père, une âme du peuple, & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible, c'étoit la gentilesse même : son indocilité s'appelloit hauteur de caractère ; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison : or il faut savoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien, & quil avoit l'honneur de ressembler à Madame sa mère. Cet aîné, appellé M. de l'Etang, (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée) cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce : les leçons étoient pour lui seul, & le petit Jacquaut

quaut en recueilloit le fruit; de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut savoit tout ce qu'on avoit enseigné a M. de l'Etang, qui en revanche ne savoit rien.

Les bonnes, qui sont dans l'usage d'attribuer aux enfans tout le peu d'esprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentilesses qu'ils doivent dire dans la journée; les bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoissoient le foible, que son ainé étoit un prodige. Les maîtres moins complaisans, ou plus mal-adroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet infant chéri, ne tarissoient point sur les louanges de Jacquaut; ils ne disoient pas précisément que M. de l'Etang fut un sot; mais ils disoient que le petit Jacquaut avoit de l'esprit comme un ange. La vanité de la mère en fut blessée; & par une injustice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, si ce vice des mères étoit moins à la mode, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, & résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallele.

Une avanture bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorsqu'elle tomba serieusement malade. L'ainé s'occupoit de ses plaisirs, & fort peu de la santé de sa mère. C'est la punition des mères folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquièter; Jacquaut s'en apperçut, & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte: l'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsquil étoit appellé; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte, il entre sans bruit & à pas tremblans, il s'approche du lit de sa mère. Est-ce vous, mon fils? demanda-t-elle. Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'âme de cette femme injuste; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant, & Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison; son prétexte fut, que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop susceptible

ceptible de diſſipation pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careſſant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère plus haut & moins flexible exigeoit plus de ménagement : elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objèt de leurs ſoins, & ſe défit de malheureux Jacquaut en l'exilant dans un collége.

A ſeize ans l'Etang quitta ſes maîtres de mathématique, de phyſique, de muſique, &c. comme il les avoit pris ; il commença ſes exercices, qu'il fit à-peu-près comme ſes études ; & à vingt ans il parut dans le monde avec la ſuffiſance d'un ſot qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi ſur rien.

De ſon côté Jacquaut avoit fait ſes humanités, & ſa mère étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Hé bien, dit-elle, puiſqu'il èſt ſi ſage, il réuſſira dans l'Egliſe, il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état eccléſiaſtique ; il vint ſupplier ſa mère de l'en diſpenſer. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & ſevère, que j'ai de quoi vous ſoutenir dans le monde ? Je vous déclare qu'il n'en èſt rien. La fortune de votre père n'étoit pas auſſi conſidérable qu'on l'imagine ; à peine ſuffira-t-elle à l'établiſſement de votre ainé. Pour vous, Monſieur, vous n'avez qu'à voir ſi vous voulez courir la carrière des bénéfices ou celle des armes, vous faire tonſurer ou caſſer la tête, accepter, en un mot, un petit collet ou une lieutenance d'infanterie ; c'èſt tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec reſpect, qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots Mademoiſelle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils ſi peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ſes yeux. Le jeune Corée, déſolé d'avoir encouru l'indignation de ſa mère, ſe retira en ſoupirant, & réſolut de tenter ſi la fortune lui feroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaiſſeau étoit ſur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit deſſein de ſe rendre. Il écrivit à ſa mère pour lui demander ſon aveu, ſa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers ar-

ticles lui furent amplement accordés ; mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premières caresses qu'il avoit reçues de ses parens ; son cœur sensible en fut pénétré : cependant il n'ôsa leur demander de lui écrire ; mais il avoit un camarade de collége dont il étoit tendrement aimé : il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe : on lui obtint des dispenses d'études ; & bientôt il fut admis dans le sanctuaire les loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux : on proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation des biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang se trouva donc un petit conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eut quelqu'une qui ne fut pas sa femme, l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, & dans peu de temps le débarrassa d'un port-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours eternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang, qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, résolut de s'en venger en prenant une maîtresse plus fameuse encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui fesoit mille jaloux ; & quand il se comparoit à cette foule d'adorateurs qui soupiroient en vain pour elle, il avoit le plaisir de se croire plus aimable, comme il se trouvoit plus heureux. Cependant s'étant ap-

apperçue qu'il n'étoit pas sans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût résolue à quitter pour lui, & proposa pour fuir les importuns, de venir ensemble à Paris, oublier tout l'univers, & vivre l'uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut transporté de cette marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choisissent leur retraite aux environs du [illegible] Royal. Fatime (c'étoit le nom de cette beau[illegible] & obtint sans peine, un carrosse pour pr[illegible] l'ai[illegible] L'Etang fut surpris du nombre d'amis qu[illegible] trou[illegible] ans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu; mais son mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la société de l'Etang, & il étoit bien sûr de ses amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foiblesse: elle croyoit aux songes. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, disoit-elle, s'effacer de son esprit. L'Etang voulut savoir quel étoit ce songe qui l'occupoit si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux: c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie & des sophas assortis à ce lit superbe; des trumeaux éblouissans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde; mais tout cela n'est rien. Une toilette étoit dressée, je m'approche: qu'ai-je apperçu! le cœur m'en palpite: un écrin de diamans; & quels diamans encore! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreille les plus brillantes, le plus bel étalavage, une riviere qui ne finissoit pas. Oui, Monsieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée, & mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifioient rien; elle lui soutint que celui-là devoit signifier quelque chose, & il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, & à quelques circonstances près, se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer: elle y prit goût, & songea tant, que la fortune du bon-homme Corée n'étoit presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de M.

M. de l'Etang, à qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & sa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu èst une ressource. L'Etang prétendoit exceller au piquet ; ses amis, qui fesoient bourse commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit, Ma foi, disoit l'un des parieurs, c'èst bien jouer ! On ne joue pas mieux, disoit l'autre. Enfin, M. de l'Etang jouoit le mieux du monde ; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement, la fidelle Fatime, qui s'apperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain : cependant comme il èst humiliant de décheoir, il se piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de son faste, en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorsque Madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui rèpondit qu'il étoit désespéré, mais que loin de pouvoir lui envoyer des sécours, il en avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers, & c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait ! disoit cette mère désolée : je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut avec de l'esprit, la meilleure âme, la plus jolie figure du monde, & sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence & sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les sécours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante ; le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; & dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objèt de la jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais, hélas ! son camarade de collége, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère étoit ruiné, & que sa mère, abandonnée de

de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah, ma pauvre mère ! s'écria-t-il, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvoient la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupée que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit, & ce sacrifice ne couta rien à son cœur ; mais il ne put refuser des regrèts à un trésor plus précieux qu'il laissoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon, qui lui avoit laissé des biens immenses, avoit jetté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'âme & en démêler le caractère ; l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effèt subit & confus èst pris le plus souvent pour un movement sympathique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête & sensible ; & son amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître & se développer. Corée de son côté l'avoit distinguée entre ses rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéressante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeste, un teint brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébène, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des nymphes de Diane, le sourire & le regard des compagnes de Vénus ; Lucelle avec tous ces charmes étoit douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractère, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire assez mal à propos qu'une femme a l'âme d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse ; & leur inclination mutuelle devenue plus tendre à mesure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aspiroit plus qu'au moment d'être consacrée

consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avoient retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout-à-coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après sa mère. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, & lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au sécours de votre mère, faites honneur à tout, & revenez, ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera ; si je vis, au-lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée pénétré de reconnoissance & d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, & les arrosa de ses pleurs. Mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant ; n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avoit pas donné une âme. A ma place seriez-vous bien flaté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomene le pur mouvement de bon cœur ? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre ; mais vos principes, vos sentimens, l'aisance, le naturel de vos vertus m'enchantent ; je les admire sans en être surpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries : mais là, leur vaisseau poursuivi par un corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le Corsaire qui le chassoit étoit sur le point de le joindre ; & le Capitaine, effrayé du danger de l'abordage, alloit se livrer au pirate. Ah ma pauvre mère ! s'écria Corée en embrassant la cassette où étoit renfermée toute son espérance ; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage, Non, dit-il, ce barbare Afriquain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'addressant au Capitaine, à l'équipage, & aux passagers consternés, Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? Souffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc

chargés

chargés de fers, & nous y vende comme des bêtes? Sommes-nous désarmés! Ces gens-là sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus brave que nous? Ils veulent aborder; qu'ils abordent: hé bien, nous nous verrons de près. Sa résolution ranima les esprits; & le Capitaine en l'embrassant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout èst disposé pour la défense; le Corsaire aborde, les vaisseaux se heurtent: des deux côtés on voit voler la mort; bientôt les deux navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée & de flamme; le feu cesse, le jour renait, & le fèr choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, fesoit un carnage effroyable; dès qu'il voyoit un Afriquain se jetter sur son bord, il couroit à lui, le fendoit en deux, en s'écriant, Ah, ma pauvre mère! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ses petits; c'étoit le dernier effort de la nature au défespoir; & l'âme la plus douce, la plus sensible qui fût jamais, étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvoit partout, l'œil en feu & le bras sanglant. Ce n'èst pas un homme, disoient ses compagnons, c'èst un Dieu qui combat pour nous: son exemple enflammoit leur courage. Il se trouve enfin corps-à-corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu! s'écria-t-il, ayez pitié de ma mère; & à ces mots, d'un coup de revèrs, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire fut décidée; le peu qui restoit de l'equipage Maroquin demanda la vie, & fut mis dans les fèrs. Le vaisseau de Corée avec sa proie aborde enfin sur les côtes de France; & ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même, dénouée de tout secours, & livrée aux soins d'un domestique qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regrèt les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avoit fait défendre à ce domestique de recevoir personne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse.

Annoncez-moi, dit-il au domestique.—Et quel èst votre nom?—Jacquaut. Le domestique s'approche du lit.

lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame.— Hélas ! & quel èst cet étranger ?—Il dit, qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom ses entrailles furent si violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils ! dit-elle d'une voix éteinte & en levant sur lui sa mourante paupière, Ah, mon fils ! dans quel moment venez-vous revoir votre mère ? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si bon, si pieux, de voir cette mère qu'il avoit laissée au sein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entourée de lambeaux, & dont l'image attendriroit le cœur le plus insensible : O ma mère ! s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleurs : ses sanglots étouffèrent sa voix, & les ruisseaux de larmes dont il inondoit le sein de sa mère expirante, furent longtems la seule expression de sa douleur & de son amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé ; d'avoir——Il interrompit : Tout èst réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez : la fortune m'a comblé de biens ; je viens les répandre au sein de la nature : c'èst pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez : j'ai de quoi vous faire aimer la vie.—Ah ! mon cher enfant, si je désire de vivre, c'èst pour expier mon injustice, c'èst pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai deshérité. A ces mots elle se couvroit le visage, comme indigne de voir le jour. Ah, Madame ! s'écria-t-il en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers les mèrs la chercher & la sécourir. Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le Ciel m'a laissées ; sans leur charité, je ne serois plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis ! leur dit-il, mes bienfaiteurs ! que ne vous dois-je pas ? Sans vous je n'aurois plus de mère : achevez de la rappeller à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos sécours ; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monsieur, dit-il à Corée, reposez vous sur notre zèle, & n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode & sain. Ce soir, Madame y sera transportée.

Le

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal; la consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connoissance à une mère sensible, & trop foible encore pour soutenir sans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les désirs de son âme: c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mère & son épouse. Madame Conée saisit avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies & de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux; & l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel, qui protége la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de son amant, comme elle auroit reçu sa mère. L'hymèn fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins, qui sont le partage de la vertu.

LA BERGERE DES ALPES. *Conte Moral.*

DANS les montagnes de Savoye, non loin de la route de Briançon à Modane, est une vallée solitaire, dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéatre où sont répandues de loin en loin quelques cabanes de Pasteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verds, font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquise de Fonrose retournoit de France en Italie

talie avec son époux. L'essieu de leur voiture se rompit ; & comme le jour étoit sur son déclin, il fallut chercher dans cette vallée un asyle où passer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient apperçues, ils virent un troupeau qui en prenoit la route, conduit par une Bergere dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une voix céleste dont les accens plaintifs & touchans faisoient gémir les échos.

" Que le soleil couchant brille d'une douce lumière !
" C'est ainsi (disoit-elle) qu'au terme d'une carrière pé-
" nible, l'âme épuisée va se rajeunir dans la source
" pure de l'immortalité. Mais hélas, que le terme est
" loin, & que la vie est lente !" En disant ces mots, la Bergère s'éloignoit, la tête inclinée ; mais la négligence de son attitude sembloit donner encore à sa taille & à sa démarche plus de noblesse & de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, & plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquise de Fonrose doublèrent le pas pour atteindre cette Bergère qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque sous la coëffure la plus simple, sous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les graces, toutes les beautés réunies ! Ma fille, lui dit la Marquise, en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien ; nous sommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour ? voulez vous bien nous servir de guide ? Je vous plains, Madame, lui dit la Bergère en baissant les yeux & en rougissant ; ces cabanes sont habitées par des malheureux, & vous y serez mal logée. Vous y logez sans doute vous-meme, reprit la Marquise ; & je puis bien supporter une nuit les incommodités que vous souffrez toujours. Je suis faite pour cela, dit la Bergère avec une modestie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonrose, qui ne put dissimuler plus longtems l'émotion qu'elle lui causoit ; non, vous n'êtes pas faite pour souffrir, & la fortune est bien injuste ! Est-il possible, aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits ? La fortune, Monsieur, reprit Adelaide (c'étoit le nom de la Bergère,) la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous

ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs pour qui n'en connoît pas d'autres, & l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les pasteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes; cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire, annoncent un esprit cultivé, une âme noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adelaïde, il y a mille moyens d'en sortir: pour une femme, vous le savez, il n'y a de ressource honnête que dans la servitude; & dans le choix des maîtres on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens; vous serez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainsi, on arrive à la cabane. Elle étoit séparée par une cloison de l'étable où l'inconnue fit entrer ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, & sans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard & sa femme, tels qu'on nous peint Philemon & Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoise qui nous rapelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraiche pour lit, du laitage, du fruit & du pain de seigle pour nourriture; mais le peu que le Ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respiroit. La table étoit d'une seule planche de noyer le mieux poli; on se miroit dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentoit l'image d'une pauvreté riante, & de premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend soin du ménage. Le matin, avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne, & tandis qu'il commence à paître autour de la maison l'herbe couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une addresse qui nous enchante. Quoi! dit la Marquise, cette Bergère est votre fille? Ah, Madame!

dame! Plût au Ciel, s'écria la bonne vieille! C'ềst mon cœur qui la nomme ainsi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère: mais je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir portée dans mon sein; nous ne sommes pas dignes de l'avoir fait naître.—Qui ềst-elle donc? d'où vient-elle? & quel malheur l'a réduite à la condition des Bergers?—Tout cela nous ềst inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint en habit de paysanne s'offrir pour garder nos troupeaux: nous l'aurions prise pour rien, tant sa bonne mine & la douceur de sa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutames qu'elle n'étoit pas une villageoise; mais nos questions l'affligeoient, & nous crumes devoir nous en abstenir. Ce respect n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avons mieux connu son âme; mais plus nous voulons nous abaisser devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour son père & sa mère des attentions plus soutenues, ni des empressemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander; mais il semble qu'elle nous devine, & tout ce que nous pouvons souhaiter ềst fait avant que nous nous appercevions qu'elle y pense. C'ềst un Ange descendu parmi nous pour consoler notre vieillesse. Et que fait-elle actuellement dans l'ètable, damanda la Marquise?—Elle donne au troupeau une litière fraiche; elle trait le lait des brebis & des chèvres. Il semble que ce laitage, pressé de sa main, en devienne plus délicat; moi que vais le vendre à la ville, je ne puis suffire au débit: on le trouve délicieux. Cette chère enfant s'occupe, en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille & d'ozier, que tout le monde admire. Je voudrois que vous vissiez avec quelle addresse elle entrelace le jonc fléxible. Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, Madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aisée & tranquille: c'ềst elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'ềst occupée qu'à nous rendre heureux. Est elle heureuse elle-même, demanda M. de Fonrose? Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard; mais j'ai fait souvent appercevoir à ma femme qu'en revenant du pâturage elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de sourire; mais nous voy-

ons bien qu'elle a quelque peine qui la consume: nous n'osons la lui demander. Ah, Madame! dit la vieille femme, quelle pitié me fait cet enfant lorsqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux malgré la pluie & la gelée! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place: ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du soleil, & revient le soir transie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendresse, si je vous laisserai quitter votre foyer, & vous exposer à votre âge aux rigueurs de la saison. A peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons; & quand je me plains de la fatigue qu'elle se donne: Laissez, laissez, dit-elle, ma bonne mère, c'est par l'exercice, que je me garantis du froid: le travail èst fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle èst bonne autant qu'elle èst belle, & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l'enlevoit? demanda la Marquise. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus chèr au monde; mais si elle devoit être heureuse, nous mourrions contens avec cette consolation. Hélas! oui, reprit la vieille en versant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il èst possible! Mon espérance étoit que cette main si chère me fermeroit les yeux, mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un séau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits; & après les avoir salués avec une grace charmante, elle se mit à vacquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui désirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grôssier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'èst pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur; les œufs sont frais, le laitage èst bon, & les fruits que je viens de cueillir sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec les-quelles cette Bergère merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le

respect qu'elle marquoit à ses maîtres, soit qu'elle leur addressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils désiroient qu'elle fît, tout cela pénétroit d'étonnement & d'admiration M. & Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même, Notre avanture tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre. Il faut éclaircir ce mystère, il faut amèner avec nous cet enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeller la Bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le sécret de votre naissance, & la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au-dessus du malheur, & que vous vous êtes fait des sentimens conformes à votre condition présente : vos charmes & vos vertus la rendent respectable, mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur sort ; les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable ; il me manque une amie, & je croirai rapporter de ces lieux un trésôr inestimable, si vous voulez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la prière que je vous fais, toute idée de servitude : je ne vous crois pas faite pour cet état ; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répète, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens : il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte ; au moins auront-ils de quoi finir doucement leur état, & c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards présens à ce discours, baisant les mains de la Marquise & se prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses ; lui représentoient, en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, & qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante solitude. La Bergère, en les embrassant, mêla ses larmes avec les

leurs ; elle rendit graces aux bontés de M. & de Madame de Fonrose, avec une sensibilité qui l'embellissoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, & sa volonté s'accomplit ; mais vos bontés ont gravé dans mon âme des traits que ne s'effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose sera sans cesse présent a mon esprit. Il ne me reste qu'une grace à vous demander, dit-elle en rougissant & en baissant les yeux, c'est de vouloir bien renfermer cette avanture dans un éternel silence, & laisser à jamais ignorer au monde le sort d'une inconnue qui veut vivre & mourir dans l'oubli. M. & Madame de Fonrose, attendris & affligés, redoublèrent mille fois leurs instances : elle fut inébranlable, & les vieillards, les voyageurs & la Bergère se séparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, M. & Madame de Fonrose ne s'occupèrent que de cette avanture. Ils croyoient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espèce de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé, & ce fut un sujet inépuisable de réflexions & de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il étoit dans l'age où l'imagination est la plus vive, & le cœur le plus susceptible d'attendrissement ; mais c'étoit un de ces caractères dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune espèce de dissipation. Tout ce que Fonrose entend raconter des charmes, des vertus & des malheurs de la Bergère de Savoye, allume dans son âme le plus ardent désir de la voir. Il s'en est fait une image qui lui est sans cesse présente ; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son âme toute entière. C'est là que le bonheur l'attend. Mais si son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles : on ne consentira jamais au voyage qu'il médite ; c'est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conséquences ; la Bergère elle-même effrayée de ses poursuites, ne manquera pas de s'y dérober ; il la perd s'il en est connu. A-

près toutes ces réflexions qui l'occupoient depuis trois mois, il prend le résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de Pasteur, la chercher dans sa solitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoît; on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiètude; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jetta la désolation dans la famille; l'inutilité des recherches mèt le comble à leur désespoir. Une querèlle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée; & ces parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille èst dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un Pâtre, se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition èst remplie: on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours il le laisse errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergère menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire: si elle èst malheureuse, son cœur à besoin de consolation; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, & que le gout d'une vie tranquille & innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, & désirer une société qui l'amuse ou qui la console: laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin; alors je prendrai conseil de la situation de son âme. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, & nous serons tous l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, & de l'amitié à l'amour le pas èst encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose quand il raisonnoit ainsi? Fonrose avoit dix-huit ans; mais trois mois de réflexion sur le même objet, développent bien des ideés! Tandis qu'il se livroit à ses pensées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa, fut aussi vive que si elle avoit été imprévue. "C'èst ici," disoit la Bergère dans ses chants plaintifs, "c'èst ici que mon cœur jouit de l'unique "bien qui lui reste. Ma douleur a des délices pour mon "âme; je préfère son amertume aux douceurs trompe- "uses de la joie." Ces accens déchiroient le cœur sen-

sible

sible de Fonrose. Quelle peut être, disoit-il, la cause du chagrin qui la consume? Qu'il seroit doux de la consoler! Un espoir plus doux encore ôsoit à peine flatter ses désirs. Il craignit d'allarmer la Bergère s'il se livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près, & pour la première fois c'étoit assez de l'avoir entendue. Le lendemain il se rendit au pâturage; & après avoir observé la route qu'elle avoit prise, il fut se placer au pied d'un rocher, qui le jour précédent lui répétoit les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose a la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Besuzzi*, dont il avoit pris les leçons, & qui fesoit alors les plaisirs de l'Europe. Adelaïde, plus profondement ensevelie dans ses affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre sa voix, & les échos gardoient le silence. Tout-à-coup ce silence fut interrompu par les sons plaintifs du hautbois de Fonrose. Ces sons inconnus excitèrent dans l'âme d'Adelaïde une surprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans sur ces collines, ne lui avoient jamais fait entendre que les sons des trompes rustiques. Immobile & attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle apperçoit de loin un jeune pâtre assis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paissoit son troupeau; elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le seul instinct de la nature! L'oreille indique à ce Berger toutes les finesses de l'art. Peut-on donner des sons plus purs? Quelle delicatesse dans les infléxions! Quelle varieté dans les nuances! Que l'on dise après cela que le gout n'èst pas un don naturel. Depuis qu'Adelaïde habitoit cette solitude, c'étoit la première fois que sa douleur suspendue par une distraction agréable, livroit son âme à la douce émotion du plaisir. Fonrose qui l'avoit vu s'approcher & s'asseoir au pied d'un saule pour l'entendre, n'avoit pas fait semblant de s'en appercevoir. Il saisit sans affectation le moment de sa retraite, & mésura la marche de son troupeau de manière à la rencontrer sur la pente de la colline où se croisoient leurs chemins. Il ne fit que jetter un regard sur elle, & continua sa route comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues! Quels yeux! quelle bouche

bouche divine! que ces traits si nobles & si touchans dans leur langueur, seroient plus ravissans, si l'amour les ranimoit! On voyoit bien que la douleur seule avoit terni dans leur printemps les roses de ses belles joues; mais de tant de charmes celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de sa taille & de sa démarche: à la souplesse de ses mouvemens, on croyoit voir un jeune cèdre dont la tige droite & flexible cède mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans sa mémoire, s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement, disoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations! & c'est un desert qu'elle habite! & c'est le chaume qui la couvre: elle qui devroit voir les Rois à ses genoux, s'occupe du soin d'un vil troupeau! Sous quels vêtemens s'est-elle offerte à ma vue! Elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps aussi délicat! des alimens grossiers, un climat sauvage, de la paille pour lit, grands Dieux! & pour qui sont faites les roses? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuse & trop indigne d'elle. Le sommeil interrompit ses réflexions; mais n'effaça point cette image. Adelaïde de son côté, sensiblement frappée de la jeunesse, de la beauté de Fonrose, ne cessoit d'admirer les caprices de la fortune. La nature où va-t-elle rassembler, disoit-elle, tant de talens & tant de graces! Mais, hélas! ces dons qui ne lui sont qu'inutiles, seroient peut-être son malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde! malheureuse! est-ce à moi d'y attacher quelque prix? La réflexion désolante vint empoisonner dans son ame le plaisir qu'elle avoit gouté; elle se reprocha d'y avoir été sensible, & résolut de s'y refuser à l'avenir. Le lendemain Fonrose crut s'appercevoir qu'elle évitoit son approche; il tomba dans une tristesse mortelle. Se douteroit-elle de mon déguisement, disoit-il, me serois-je trahi moi-même? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, & son hautbois fut négligé. Adelaïde n'étoit pas si loin qu'elle ne pût bien l'entendre, & son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. " Il " semble," disoit sa chanson, " que tout ce qui m'en-" vironne partage mes ennuis: les oiseaux ne font en-" tendre que de tristes accents, l'écho me répond par

" des

« des plaintes, les zéphyrs gémissent parmi ces feu-
« illages, le bruit des ruisseaux imite mes soupirs, on
« diroit qu'ils roulent des pleurs. » Fonrose, attendri
par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais
concert ne fut plus touchant que celui de son hautbois
avec la voix d'Adelaïde. O Ciel! dit-elle, est-ce un
enchantement? je n'ôse en croire mon oreille : ce n'est
pas un Berger, c'est un Dieu qui je viens d'entendre.
Le sentiment naturel de l'harmonie peut-il inspirer ces
accords? Comme elle parloit ainsi, une mélodie cham-
pêtre, ou plutôt céleste, fit retentir le vallon. Adelaïde
crut voir réaliser les prodiges que la Poësie attribue à la
Musique, sa brillante sœur. Confuse, interdite, elle ne
savoit si elle devoit se dérober ou se livrer à cet enchan-
tement. Mais elle apperçut le Berger qu'elle venoit
d'entendre, rassemblant son troupeau pour regagner sa
cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand au-
tour de lui; son âme simple n'en èst pas plus vaine; il
n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel èst le
pouvoir de la musique : c'est le seul des talens qui jouisse
de lui-même; tous les autres veulent des témoins. Ce
don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence;
c'est le plus pur de tous les plaisirs. Hélas! c'est le
seul que je goute encore, & je regarde ce Berger comme
un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours suivants Fonrose affecta de s'éloigner à son
tour : Adelaïde en fut affligée. Le sort, dit-elle, sem-
bloit m'avoir ménagé cette foible consolation; je m'y
suis livrée trop aisément, & pour me punir il m'en prive.
Un jour, enfin, qu'ils se rencontrèrent sur le penchant de
la colline, Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos
troupeaux? Ces premières paroles d'Adelaïde causèrent
à Fonrose un saisissement qui lui ôta presque l'usage de la
voix. Je ne sai, dit-il en hesitant; ce n'est pas moi
qui conduis mon troupeau, c'est mon troupeau qui me
conduit moi-même; ces lieux lui sont plus connus qu'à
moi; je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D'où
êtes-vous donc? lui demanda la Bergère. J'ai vu le jour
au-delà des Alpes, répondit Fonrose. Etes-vous né par-
mi les pasteurs, poursuivit-elle? Puisque je suis pasteur,
dit-il en baissant les yeux, il faut bien que je sois né pour
l'être. C'èst de quoi je doute, reprit Adelaïde, en l'ob-

servant

fervant avec attention. Vos talens, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le fort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose; mais èst-ce à vous de croire que la nature refuse tout aux Bergers? Etes-vous née pour être Reine? Adelaïde rougit à cette réponse; & changeant de propos, L'autre jour, dit-elle, au son du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui feroit un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C'èst votre voix qui en èst un, reprit Fonrose, dans une simple Bergère.—Mais personne ne vous a-t-il instruit?—Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri; ce que mon cœur sent, mon hautbois l'exprime; je lui inspire mon âme; voilà tout mon sécrèt; rien au monde n'èst plus facile. Cela èst incroyable, dit Adelaïde. C'èst ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose; cependant il a bien fallu le croire. Que voulez-vous? la nature & l'amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien ils avançoient dans la vallée; & Fonrose, qu'un rayon d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillans que le plaisir inspire. Ah! de grace, dit Adelaïde, épargnez à mon âme l'image importune d'un sentiment qu'elle ne peut gouter. Cette solitude èst consacrée à la douleur; ces échos ne sont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane; ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme; & ces mots prononcés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Vous avez à vous plaindre, reprit Adelaïde! Est-ce des hommes? Est-ce du sort! Je ne sai, dit-il, mais je ne suis pas heureux: ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adelaide; le Ciel nous donne à l'un & à l'autre une consolation dans nos peines; les miennes sont comme un poids accablant dont mon cœur èst opprimé. Qui que vous soyez, si vous connoissez le malheur, vous devez être compatissant, & je vous crois digne de ma confiance; mais promettez-moi qu'elle sera mutuelle. Hélas! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la

curiosité

curiosité d'Adelaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline sous ce vieux chêne touffu, où vous m'avez entendu gémir. Là je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille pensées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il apprehendoit sur-tout la confidence désespérante d'un amour malheureux & fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adelaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil sembloit présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, Adelaïde parla ainsi : « Vous voyez ces pierres que l'herbe commence à couvrir ; c'est le tombeau du plus tendre, du plus vertueux des hommes, à qui mon amour & mon imprudence ont coûté la vie. Je suis Françoise, d'une famille distinguée & trop riche pour mon malheur. Le Comte d'Orestan conçut pour moi l'amour le plus tendre ; j'y fus sensible : je le fus à l'excès. Mes parens s'opposérent au penchant de nos cœurs, & ma passion insensée me fit consentir à un hymèn sacré pour les âmes vertueuses, mais désavoué par les loix. L'Italie étoit alors le théatre de la guèrre. Mon époux y alloit joindre le corps qu'il devoit commander : je le suivis jusqu'a Briançon : ma folle tendresse l'y retint deux jours malgré lui. Ce jeune homme plein d'honneur n'y prolongea son séjour qu'avec une extrême répugnance. Il me sacrifioit son devoir ; mais que ne lui avois-je pas sacrifié moi-même? En un mot, je l'exigeai, il ne put résister à mes larmes. Il partit avec un pressentiment dont je fus moi-même effrayée : je l'accompagnai jusques dans cette vallée où je reçus ses adieux ; & pour attendre de ses nouvelles, je retournai à Briançon. Peu de jours après se répandit le bruit d'une bataille. Je doutois si d'Orestan s'y étoit trouvé ; je le souhaitois pour sa gloire, je le craignois pour mon amour, quand je reçus de lui une lettre que je croyois bien consolante ! Je serai tel jour à telle heure, me disoit-il, dans la vallée & sous le chêne où nous nous sommes séparés : je m'y rendrai seul, je vous conjure d'aller m'y attendre seule ; je ne vis

« encore

" encore que pour vous. Quel étoit mon égarement!
" Je n'apperçus dans ce billet que l'impatience de me
" revoir, & je m'applaudis de cette impatience. Je me
" rendis donc sous ce même chêne. D'Orestan arrive,
" & après le plus tendre accueil: Vous l'avez voulu,
" ma chère Adelaïde, me dit il, j'ai manqué à mon de-
" voir dans le moment le plus important de ma vie. Ce
" que je craignois èst arrivé. La bataille s'èst donnée;
" mon régiment a chargé; il a fait des prodiges de va-
" leur, & je n'y étois pas. Je suis deshonoré, perdu
" sans ressource. Je ne vous reproche pas mon malheur;
" mais je n'ai plus qu'un sacrifice à vous faire, & mon
" cœur vient le consommer. A ce discours, pâle, trem-
" blante, & respirant à peine, je reçus mon époux dans
" mes bras. Je sentis mon sang se glacer dans mes
" veines, mes genoux plièrent sous moi, & je tombai
" sans connoissance. Il profita de mon évanouissement
" pour s'arracher de mon sein, & bientôt je fus rappellée
" à la vie par le bruit du coup qui lui donna la mort.
" Je ne vous peindrai point la situation où je me trou-
" vai, elle èst inexprimable; & les larmes que vous
" voyez couler, les sanglots qui étouffent ma voix, en
" sont une trop foible image. Après avoir passé une
" nuit entière auprès de ce corps sanglant, dans une
" douleur stupide, mon premier soin fut d'ensévelir avec
" lui ma honte: mes mains creusèrent son tombeau. Je
" ne cherche point à vous attendrir; mais le moment
" où il fallut que la terre me séparât des tristes restes de
" mon époux, fut mille fois plus affreux pour moi que
" ne peut l'être celui qui séparera mon corps de mon
" âme. Epuisée de douleur & privée de nourriture, mes
" défaillantes mains employèrent deux jours à creuser ce
" tombeau, avec des peines inconcevables. Quand mes
" forces m'abandonnoient, je me reposois sur le sein li-
" vide & glacé de mon époux. Enfin, je lui rendis des
" devoirs de la sépulture, & mon cœur lui promit d'at-
" tendre en ces lieux que le trepas nous réunît. Cepen-
" dant la faim cruelle commençoit à dévorer mes en-
" trailles desséchées. Je me fis un crime de refuser à la
" nature les soutiens d'une vie plus douloureuse que la
" mort. Je changeai mes vêtemens en un simple habit
" de Bergère, & j'en embrassai l'état comme mon un-

« ique refuge. Depuis ce temps, toute ma consolation
« est de venir pleurer sur ce tombeau qui sera le mien.
« Vous voyez, poursuivit-elle, avec quelle sincérité je
« vous ouvre mon âme. Je puis avec vous désormais
« pleurer en liberté : c'est un soulagement dont j'avois
« besoin ; mais j'attends de vous la même confiance. Ne
« croyez pas m'avoir abusée. Je vois clairement que
« l'état de Pasteur vous est aussi étranger & plus nou-
« veau qu'à moi. Vous êtes jeune, peut-être sensible ;
« & si j'en crois mes conjectures, nos malheurs ont eu la
« même source, & comme moi vous avez aimé. Nous
« n'en serons que plus compâtissans l'un pour l'autre. Je
« vous regarde comme un ami que le Ciel, touché de
« mes maux, daigne m'envoyer dans ma solitude. Re-
« gardez moi comme une amie capable de vous donner,
« si non des conseils salutaires, au moins des exemples
« consolans."

Vous me pénétrez, lui dit Fonrose, accablé de ce qu'il venoit d'entendre ; & quelque sensibilité que vous me supposiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impression que m'a fait le récit de vos malheurs. Hélas ! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, & dont vous êtes si digne ! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu : telle est la nature de mes peines, qu'un silence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuse, ajouta-t-il avec un profond soupir ! Je suis encore plus malheureux : c'est tout ce que je puis vous dire. Ne vous offensez pas de mon silence : il m'est affreux d'y être condamné. Compagnon assidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines : je vous verrai pleurer sur cette tombe : j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas ! trop sensible. Je m'en repens dès-à-present, dit elle avec confusion ; & tous les deux, les yeux baissés, se retirèrent en silence. Adelaïde, en quittant Fonrose, crut voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvellé, disoit-elle, le sentiment de ses peines ; & quelle en doit être l'horreur, puisqu'il se croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien suivi entre Fonrose & Adelaïde. Ils ne se cherchoient ni ne s'é-

vitoient l'un l'autre: des regards où la consternation étoit peinte, fesoient presque leur unique langage; s'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie & de douleur, il la contemploit en silence, & répondoit à ses sanglots par de profonds gémissemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible, & Adelaïde voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumoit l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement que la cause lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il est naturel que deux sentimens qui partagent une âme s'affoiblissent l'un l'autre, les regrets d'Adelaïde sur la mort de d'Orestan devenoient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle se livroit davantage à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle étoit bien sûre que cette pitié n'avoit rien que d'innocent; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre; & l'objet de ce sentiment généreux, sans cesse présent à sa vue, le réveilloit à chaque instant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adelaïde ne crut pas devoir le laisser plus longtems livré à lui-même. Vous périssez, lui dit-elle, & vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir consumer d'ennui sous mes yeux, sans pouvoir y apporter remede. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris; si l'amitié la plus pure & la plus tendre vous est chère; enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez moi la cause de vos peines: vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre sécrèt fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abîme entre le monde & moi, & la confidence que j'exige sera bientôt ensévelie dans cette tombe où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma dèplorable vie sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours.—O Ciel, qu'entends-je! s'écria-t-elle éperdue! Qui? moi! j'aurois contribué aux maux qui vous accablent? Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Hélas, je tremble!

tremble ! O Ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je ; il n'èst plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit pour dissimuler plus longtems.—Eh bien, je suis . . . . je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénêtrés d'admiration & de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos charmes m'a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J'ai laissé ma famille dans la désolation, croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vue, je sçai ce qui vous attache en ces lieux, je sçai que le seul espoir qui me reste èst d'y mourir en vous adorant. Epargnez-moi des conseils inutiles & d'injustes reproches. Ma résolution èst aussi ferme, aussi inébranlable que la votre. Si en trahissant mon sécrèt vous troubliez les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adelaïde confondue tâcha de calmer le désespoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à ses parens le service de le rappeller à la vie ; sauvons leur unique espérance ; le Ciel m'offre cette occasion de reconnoître leurs bontés. Ainsi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant, fut mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux : votre cœur èst à celui qui repose dans ce tombeau ; je vois que rien ne peut vous en détacher, je vois combien votre vertu èst ingénieuse à me cacher mon malheur ; je le sens dans toute son étendue, j'en suis accablé ; mais je vous le pardonne. Votre devoir èst de ne m'aimer jamais, le mien èst de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adelaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son lieux maître, vous sentez-vous la force de faire ve voyage de Turin ? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. & à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour les servir lui en inspiroit le courage. Allez, reprit Adelaïde ; vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique ; apprenez leur qu'il èst vivant, qu'il èst en ces lieux,

lieux, & que c'èst moi qui veux le leur rendre; mais qu'il èst d'une néceſſité indiſpenſable qu'ils viènnent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il ſe fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoye. Ah! s'écria Madame de Fonroſe, il èst peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergère. Qu'il viènne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peut-être qu'elle conſent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquiſe, c'èst la ſeule conſolation que je puiſſe gouter au monde. Le vieillard èst introduit. Il ſe proſterne, on le rèleve. Vous pleurez un fils, leur dit-il, je viens vous dire qu'il èst vivant: c'èst notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée: elle m'envoie pour vous en inſtruire; mais vous ſeuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainſi, la ſurpriſe & la joie avoient ôté à Madame de Fonroſe l'uſage de ſes ſens. Le Marquis éperdu, égaré, appelle au ſécours de ſa femme, la rapelle à la vie, embraſſe le vieillard, annonce à toute ſa maiſon que leur fils leur èst rendu. La Marquiſe reprenant ſes eſprits, Que ferons-nous, dit-elle, en ſaiſiſſant les mains du vieillard & les ſerrant avec tendreſſe, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie?

Tout èst ordonné pour le départ. Ils ſe mettent en voyage avec le bon-homme; ils marchent nuit & jour; ils ſe rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergère étoit au pâturage; la vieille femme les y conduit; ils approchent. Quelle èst leur ſurpriſe! leur fils, ce fils bien-aimé èst auprès d'elle ſous l'habit d'un ſimple paſteur: leurs cœurs plutôt que leurs yeux le reconnoiſſent. Ah! cruel enfant! s'écrie ſa mère en ſe jettant dans ſes bras, quel chagrin vous nous avez donné! Pourquoi vous dérober à notre tendreſſe? Et que veniez-vous faire ici? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous même. Pardon, Madame, dit Adelaïde, tandis que Fonroſe embraſſoit les genoux de ſon père qui le relevoit avec bonté; pardon de vous avoir laiſſés ſi longtems dans la douleur; ſi je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt conſolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonroſe étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous repôſer dans la cabane, & oublier tous les cha-

chagrins que nous a donné ce jeune fou. Oui, Monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son père qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les movemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus chèr au monde ; mais cette folie, vous l'avez fait naître, & j'en suis trop puni. J'aime sans espoir ce qu'il y a de plus accompli sur la terre : vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable : c'èst l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même : je l'aime jusqu'à l'idolatrie, je ne puis être heureux sans elle, & je sai qu'elle ne put être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le sécrèt de sa naissance? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne, elle a même renoncé à une fortune considérable pour s'ensévelir dans ce désert.——Et savez-vous ce qui l'y a engagée?——Oui, mon père, mais c'èst un sécrèt qu'elle seule peut vous révéler.——Elle èst mariée peut-être?——Elle èst veuve, mais son cœur n'en èst pas plus libre; ses liens n'en sont que plus forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne put être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie ; cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouse ; je ne desire pas moins de vous avoir pour fille ; voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah! Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent ; mais écoutez & jugez-moi. Alors en présence du vieillard & de sa femme, Adelaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'étoit pas inconnu à M. de Fonrose, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidelité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose que les sanglots étouffoient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au sécours de son enfant : Voyez, disoit-il, ma chère Adelaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de

 Fon-

lieux, & que c'èst moi qui veux le leur rendre; mais qu'il èst d'une néceſſité indiſpenſable qu'ils viènnent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il ſe fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoye. Ah! s'écria Madame de Fonroſe, il èst peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergère. Qu'il viènne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peut-être qu'elle conſent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquiſe, c'èst la ſeule conſolation que je puiſſe gouter au monde. Le vieillard èst introduit. Il ſe proſterne, on le releve. Vous pleurez un fils, leur dit-il, je viens vous dire qu'il èst vivant: c'èst notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée: elle m'envoie pour vous en inſtruire; mais vous ſeuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainſi, la ſurpriſe & la joie avoient ôté à Madame de Fonroſe l'uſage de ſes ſens. Le Marquis éperdu, égaré, appelle au ſécours de ſa femme, la rapelle à la vie, embraſſe le vieillard, annonce à toute ſa maiſon que leur fils leur èst rendu. La Marquiſe reprenant ſes eſprits, Que ferons-nous, dit-elle, en ſaiſiſſant les mains du vieillard & les ſerrant avec tendreſſe, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie?

Tout èst ordonné pour le départ. Ils ſe mettent en voyage avec le bon-homme; ils marchent nuit & jour; ils ſe rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergère étoit au pâturage; la vieille femme les y conduit; ils approchent. Quelle èst leur ſurpriſe! leur fils, ce fils bien-aimé èst auprès d'elle ſous l'habit d'un ſimple paſteur: leurs cœurs plutôt que leurs yeux le reconnoiſſent. Ah! cruel enfant! s'écrie ſa mère en ſe jettant dans ſes bras, quel chagrin vous nous avez donné! Pourquoi vous dérober à notre tendreſſe? Et que veniez-vous faire ici? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous même. Pardon, Madame, dit Adelaïde, tandis que Fonroſe embraſſoit les genoux de ſon père qui le relevoit avec bonté; pardon de vous avoir laiſſés ſi longtems dans la douleur; ſi je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt conſolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonroſe étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous repôſer dans la cabane, & oublier tous les cha-

chagrins que nous a donné ce jeune fou. Oui, Monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son père qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les movemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus chèr au monde; mais cette folie, vous l'avez fait naître, & j'en suis trop puni. J'aime sans espoir ce qu'il y a de plus accompli sur la terre: vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable: c'èst l'honnèteté, la sensibilité, la vertu même: je l'aime jusqu'à l'idolatrie, je ne puis être heureux sans elle, & je sai qu'elle ne put être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le sécrèt de sa naissance? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne, elle a même renoncé à une fortune considérable pour s'ensévelir dans ce désert.——Et savez-vous ce qui l'y a engagée?——Oui, mon père, mais c'èst un sécrèt qu'elle seule peut vous révéler.——Elle èst mariée peut-être?——Elle èst veuve, mais son cœur n'en èst pas plus libre; ses liens n'en sont que plus forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne put être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie; cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouse; je ne desire pas moins de vous avoir pour fille; voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah! Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent; mais écoutez & jugez-moi. Alors en présence du vieillard & de sa femme, Adelaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'étoit pas inconnu à M. de Fonrose, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidelité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose que les sanglots étouffoient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au sécours de son enfant: Voyez, disoit-il, ma chère Adelaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de

Fonrose, qui étoit auprès d'Adelaïde, la pressoit dans ses bras en la baignant de ses larmes. Eh quoi, ma fille, dit-elle, nous ferez-vous pleurer une seconde fois la mort de notre chèr enfant ? Le vieillard & sa femme, les yeux remplis de pleurs, & attachés sur Adelaïde, attendoient qu'elle prît la parole. Le Ciel m'èst témoin, dit Adelaïde en se levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce seroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre ; mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge : laissez-moi de grace lui parler un moment. Alors se retirant seule avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose, vous savez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois cesser de chérir & de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'éstime, l'amitié, la reconnoissance, sont des sentimens que je vous dois ; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre : c'èst l'impossibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible ; il m'èst affreux d'en être la cause, il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laisser, autant qu'il èst en moi, l'arbitre de notre destinée. C'èst à-vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible, où de renoncer à moi, de vous vaincre & de m'oublier, ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des sentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en èst assez, s'écria Fonrose, & d'une âme comme la vôtre l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux sans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux ; mais la cause de cette jalousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle èst à moi, dit-il, en venant se jetter dans les bras de ses parens ; c'èst à son respect pour vous, à vos bontés que je la dois, & c'èst vous devoir une seconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont Adelaide ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnoissance? Je

veux

veux le croire pour l'admirer encore: Adelaide le croyoit elle-même? Quoiqu'il en soit, avant de partir elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon chèr d'Orestan, dit elle, si du sein des morts tu peux lire au fond de mon âme, ton ombre n'a point à murmurer du sacrifice que je fais: je le dois aux sentimens généreux de cette vertueuse famille; mais mon cœur te reste à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, sans aucun espoir d'être heureuse. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une espèce de violence; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de son époux, & que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que solitaire, où elle se proposoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de sa jeunesse. Le temps, le soins assidus de Fonrose, les fruits de son second hymèn, ont depuis ouvert son âme aux impressions d'une nouvelle tendresse; & on la cite pour exemple d'une femme intéressante & respectable jusques dans son infidélité.

SIEGE DU TOURNAY. BATAILLE DE FONTENOY.

LE Maréchal de Saxe étoit en Flandre à la tête de l'armée composée de cent six bataillons complets, & de cent soixante & douze escadrons. Tournay, cette ancienne capitale de la domination Françoise, étoit investi. C'étoit la plus forte place de la barrière. La ville & la citadelle étoient encore un des chefs d'œuvre du Maréchal de Vauban; car il n'y avoit guères de place en Flandre dont Louis XIV. n'eût fait construire les fortifications.

Dès que les Etats Généraux des Sept Provinces apprirent que Tournay étoit en danger, ils mandèrent, qu'il falloit hazarder une bataille pour sécourir la ville. Ces républicains malgré leur circonspection furent alors les premiers à prendre des résolutions hardies Au 11 Mai 1745 les alliés avancèrent à Cambron, à sept lieues de Tournay.

Le

Le Roi partit le 6 de Paris avec le Dauphin. Les Aides-de-camp du Roi, les Ménins du Dauphin les accompagnoient.

La principale force de l'armée ennemie consistoit en vingt bataillons, & vingt-six escadrons Anglois, sous le jeune Duc de Cumberland, qui avoit gagné avec le Roi son père la bataille de Dettingue : cinq bataillons & seize escadrons Hanovriens étoient joints aux Anglois. Le prince de Valdeck, à peu-près de l'âge du Duc de Cumberland, impatient de se signaler, étoit à la tête de quarante escadrons Hollandois, & de vingt-six bataillons. Les Autrichiens n'avoient dans cette armée que huit escadrons. On fesoit la guerre pour eux dans la Flandre, qui a été si long tems défendue par les armes & par l'argent de l'Angleterre & de la Hollande : mais à la tête de ce petit nombre d'Autrichiens étoit le vieux Général Konigseck, qui avoit commandé contre les Turcs en Hongrie, & contre les François en Italie & en Allemagne. Ses conseils devoient aider l'ardeur du Duc de Cumberland, & du prince de Valdeck. On comptoit dans leur armée au delà de cinquante-cinq mille combattans. Le Roi laissa devant Tournay environ dix-huit mille hommes, qui étoient postés en échelle jusqu'au champ de bataille ; six mille pour garder les ponts sur l'Escaut, & les communications.

L'armée étoit sous les ordres d'un General en qui on avoit la plus juste confiance. Le Comte de Saxe avoit déjà mérité sa grande réputation, par de savantes retraites en Allamagne, & par sa campagne 1744 ; il joignoit une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le secrèt, l'art de savoir différer à propos un projet & celui de l'exécuter rapidement, le coup d'œil, les ressources, la prévoyance étoient ses talens, de l'aveu de tous les Officiers : mais alors ce Général consumé d'une maladie de langueur étoit presque mourant. Il étoit parti de Paris très malade pour l'armée. L'auteur de cette histoire l'ayant même rencontré avant son départ, & n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourroit faire dans cet état de foiblesse, le Maréchal lui répondit : *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le Roi étant arrivé le 6 à Douai, se rendit le lendemain à Pontachin auprès de l'Escaut, à portée des tranchées

chées de Tournay. De là il alla reconnoître le terrain qui devoit servir de champ de bataille. Toute l'armée en voyant le Roi & le Dauphin fit entendre des acclamations de joie. Les alliés passèrent le 10, & la nuit du 11, à faire leurs dernières dispositions. Jamais le Roi ne marqua plus de gayeté que la vieille du combat. La conversation roula sur les batailles où les Rois s'étoient trouvés en personne. Le Roi dit que depuis la bataille de Poitiers, aucun Roi de France n'avoit combattu avec son fils, & qu'aucun n'avoit gagné de victoire signalée contre les Anglois: qu'il espéroit être le premier. Il fut éveillé le premier, le jour de l'action; il éveilla lui-même à quatre heures le Comte d'Argenson ministre de la guèrre, qui dans l'instant envoya demander au Maréchal de Saxe ses derniers ordres. On trouva le Maréchal dans une voiture d'ozier, qui lui servoit de lit, & dans laquelle il se fesoit traîner quand ses forces épuisées ne lui permettoient plus d'être à cheval. Le Roi & son fils avoient déjà passé un pont sur l'Escaut à Calonne, ils allèrent prendre leur poste par-delà Justice de Notre-Dame-aux-bois à mille toises de ce pont, & précisément à l'entrée du champ de bataille.

La suite du Roi & du Dauphin, qui composoit une troupe nombreuse, étoit suivie d'une foule de personnes de toute espèce qu'attiroit cette journée, & dont quelques-uns même étoient montés sur des arbres pour voir le spectacle d'une bataille.

En jettant les yeux sur les cartes qui sont fort communes, on voit d'un cop d'œil la disposition des deux armées. On remarque Antoin assez près de l'Escaut à la droite de l'armée Françoise, à neuf cent toises de ce pont de Calonne, par où le Roi & le Dauphin s'étoient avancés. Le village de Fontenoy par-delà Antoin presque sur la même ligne, un espace étroit de quatre cent cinquante toises de large, entre Fontenoy & un petit bois qu'on appelle le *bois de Barri*. Ce bois, ces villages, étoient garnis de canons comme un camp retranché. Le Maréchal de Saxe avoit rétabli des redoutes entre Antoin & Fontenoy: d'autres redoutes aux extrémités du bois de Barri, fortifioient cette enceinte. Le champ de bataille n'avoit pas plus de cinq cent toises de longueur depuis l'en-

droit

droit où étoit le Roi auprès de Fontenoy, jusqu'à ce bois de Barri, & n'avoit guères plus de neuf cent toises de large ; de sorte que l'on alloit combattre en champ clos comme à Dettingue, mais dans une journée plus mémorable.

Le Général de l'armée Françoise avoit pourvu à la victoire, & à la défaite. Le pont de Calonne muni de canon, fortifié de retranchemens, & défendu par quelques bataillons, devoit servir de retraite au Roi & au Dauphin en cas de malheur. Le reste de l'armée auroit défilé alors par d'autres ponts sur le bas-Escaut par-delà Tournay.

On prit toutes les mésures qui se prêtoient un sécours mutuel sans qu'elles pussent se transverser. L'armée de France sembloit inabordable ; car le feu croisé qui partoit des redoutes du bois de Barri, & du village de Fontenoy, défendoit toute approche. Outre ces précautions on avoit encore placé six canons de seize livres de balle au-deçà de l'Escaut pour foudroyer les troupes qui attaqueroient le village d'Antoin.

On commençoit à se canonner de part & d'autre à six heures du matin. Le Maréchal de Noailles étoit alors auprès de Fontenoy, & rendoit comte au Maréchal de Saxe d'un ouvrage qu'il avoit fait à l'entrée de la nuit pour joindre le village de Fontenoy à la première des trois redoutes, entre Fontenoy & Antoin : il lui servit de premier aide-de-camp, sacrifiant la jalousie du commandemant au bien de l'état, & s'oubliant soi-même pour un Général étranger & moins ancien. Le Maréchal de Saxe sentoit tout le prix de cette magnanimité, & jamais on ne vit une union si grande entre deux hommes que la foiblesse ordinaire de cœur humain pouvoit éloigner l'un de l'autre.

Le Maréchal de Noailles embrassoit le Duc de Grammont son neveu ; & ils se séparoient, l'un pour retourner auprès du Roi, l'autre pour aller à son poste, lorsqu'un boulet de canon vint frapper le Duc de Grammont à mort : il fut la première victime de cette journée.

Les Anglois attaquèrent trois fois Fontenoy, & les Hollandois se présentèrent à deux reprises devant Antoin. A leur seconde attaque, on vit un escadron Hollandois emporté presque tout entier par le canon d'Antoin ;

toin; il n'en resta que quinze hommes, & les Hollandois ne se présentèrent plus dès ce moment.

Alors le Duc de Cumberland prit une résolution qui pouvoit lui assurer le succès de cette journée. Il ordonna un Major-Général, nommé *Ingolsbi*, d'entrer dans le bois de Barri, de pénétrer jusqu'à la redoute de ces bois vis-a-vis Fontenoy, & de l'emporter. Ingolsbi marche avec les meilleures troupes pour exécuter cet ordre: il trouve dans le bois de Barri un bataillon du régiment d'un partisan: c'étoit ce qu'on appelloit les *Graffins*, du nom de celui qui les avoit formés. Ces soldats étoient en avant dans le bois par-delà la redoute, couchés par terre. Ingolsbi crut que c'étoit un corps considérable: il retourne auprès du Duc de Cumberland, & demande du canon. Le tems se perdoit. Le Prince étoit au désespoir d'une désobéissance qui dérangeoit toutes ses mesures, & qu'il fit ensuite punir à Londres par un conseil de guerre qu'on appelle *Court martial* en Anglois.

Il se détermina sur le champ à passer entre cette redoute & Fontenoi. Le terrain étoit escarpé; il falloit franchir un ravin profond, il falloit essuyer tout le feu de Fontenoy & de la redoute. L'entreprise étoit audacieuse; mais il étoit réduit alors ou à ne point combattre ou à tenter ce passage.

Les Anglois & les Hanovriens s'avancent avec lui sans presque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les sentiers: il les forme sur trois lignes assez pressées, & de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyoient dans un terrain d'environ quatre cent toises de large. Des rangs entiers tomboient morts à droite & à gauche; ils étoient remplacés aussi-tôt; & les canons qu'ils amenoient à bras vis-a-vis Fontenoy, & devant les redoutes, répondoient à l'artillerie Françoise. En cet état ils marchoient fièrement précédés de six pieces d'artillerie, & en ayant encore six autres au milieu de leurs lignes.

Vis-à-vis d'eux se trouvèrent quatre bataillons des Gardes-Françoises, ayant deux bataillons des Gardes-Suisses à leur gauche, le régiment de Courten à leur droite, ensuite celui d'Aubeterre, & plus loin le régiment du Roi qui bordoit Fontenoy le long d'un chemin creux.

Le terrain s'élevait à l'endroit où étoient les Gardes-Françoises jusqu'à celui où les Anglois se formoient. Les Officiers des Gardes-Françoises se dirent alors les uns aux autres ; il faut aller prendre le canon des Anglois. Ils y montèrent rapidement avec leurs grénadiers ; mais ils furent bien étonnés de trouver un armée devant eux. L'artillerie & la mousquettèrie en coucha par terre près de soixante, & le reste fut obligé de revenir dans ses rangs.

Cependant les Anglois avançoient ; & cette ligne d'infanterie composée des Gardes-Françoises & Suisses & de Courten, ayant encore sur leur droite Aubeterre & un bataillon du régiment du Roi, s'approchoit de l'ennemi. On étoit à cinquante pas de distance. Un régiment des Gardes-Angloises, celui de Campbel & le Royal-Ecossois étoient les premiers : Monsieur de Campbel étoit leur Lieutenant-général ; le Comte de Albemarle leur Major-Général ; & Monsieur de Churchil, petit-fils naturel du grand Duc de Marlborougg, Brigadier : les Officiers Anglois saluèrent les François en ôtant leurs chapeaux. Le Comte de Chabanne, le Duc de Biron, qui s'étoient avancés, & tous les Officiers des Gardes-Francoises, leur rendirent le salut. Mylord Charles Hay, Capitaine aux Gardes-Angloises, cria, *Messieurs des Gardes Françoises, tirez.*

Le Comte d'Anteroche, alors Lieutenant de Grénadiers & depuis Capitaine, leur dit à voix haute : *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.* Les Anglois firent un feu roulant, c'est-à-dire qu'ils tiroient par divisions ; de sorte que le front d'un bataillon sur quatre hommes de hauteur ayant tiré, un autre bataillon fesoit sa décharge, & ensuite un troisième tandis que les premiers rechargoient. La ligne d'infanterie Françoise ne tira point ainsi : elle étoit seule sur quatre de hauteur, les rangs assez éloignés, & n'étant soutenue par aucune autre troupe d'infanterie. Dix-neuf Officiers des Gardes tombèrent blessés à cette seule charge. Messieurs de Clisson, de Langey, de la Peyre, y perdirent la vie ; quatre-vingt-quinze soldats demeurèrent sur la place, deux cent quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures ; onze Officiers Suisses tombèrent blessés, ainsi que deux cent neuf de leurs soldats, parmi lesquels

quels soixante-quatre furent tués. Le Colonel de Courten, son Lieutenant-Colonel, quatre Officiers, soixante & quinze soldats tombèrent morts; quatorze Officiers, & deux cens soldats blessés dangereusement. Le premier rang ainsi emporté, les trois autres regardèrent derrière eux; & ne voyant qu'une cavalerie à plus de trois cens toises, ils se dispersèrent. Le Duc de Grammont leur Colonel & premier Lieutenant-Général, qui auroit pu les faire soutenir, étoit tué. Monsieur de Luttaux, second Lieutenant Général, n'arriva que dans leur déroute. Les Anglois avançoient à pas lents, comme fesant l'exercice. On voyoit les Majors appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats pour les faire tirer bas & droit. Ils débordèrent Fontenoy & la redoute. Ce corps qui auparavant étoit en trois divisions, se pressant par la nature du terrain, devint une colonne longue & épaisse presque inébranlable par sa masse & plus encore par son courage; elle s'avança vers le régiment d'Aubeterre. Monsieur de Luttaux, premier Lieutenant-Général de l'armée, à la nouvelle de ce danger, accourut de Fontenoy, où il venoit d'être blessé dangereusement. Son Aide-de-camp le supplioit de commencer par faire mettre le premier appareil à sa blessure: *Le service du Roi*, lui répondit Monsieur de Luttaux, *m'est plus cher que ma vie*. Il s'avançoit avec le Duc de Biron à la tête du régiment d'Aubeterre, que conduisoit son Colonel de ce nom. Luttaux reçoit en arrivant deux coups mortels. Le Duc de Biron a un cheval tué sous lui. Le régiment d'Aubeterre perd beaucoup de soldats & d'Officiers. Le Duc de Biron arrête alors avec le régiment du Roi qu'il commandoit, la marche de la colonne par son flanc gauche. Un bataillon des Gardes-Angloises se détache, avance quelques pas à lui, fait une décharge très meurtrière, & revient au petit pas, se replacer à la tête de la colonne, qui avance toujours lentement, sans jamais se déranger, repoussant tous les régimens qui viennent l'un après l'autre se présenter devant elle.

Ce corps gagnoit du terrain, toujours serré, toujours ferme. Le Maréchal de Saxe, qui voyoit de sang-froid combien l'affaire étoit périlleuse, fit dire au Roi par le Marquis de Meuze, qu'il le conjuroit de repasser le pont avec le Dauphin, qu'il feroit ce qu'il pourroit pour re-

médier au désordre. Oh je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra, répondit le Roi, mais je resterai où je suis.

Il y avoit de l'étonnement & de la confusion dans l'armée depuis le moment de la déroute des Gardes-Françoises & Suisses. Le Maréchal de Saxe veut que la Cavalerie fonde sur la colonne Angloise. Le Comte d'Estrées y court. Mais les efforts de cette Cavalerie étoient peu de chose contre une masse d'Infanterie si réunie, si disciplinée, & si intrépide, dont le feu toujours roulant & soutenu écartoit nécessairement des petits corps séparés. On sait d'ailleurs que la Cavalerie ne peut guère entamer seule une Infanterie serrée. Le Maréchal de Saxe étoit au milieu de ce feu : sa maladie ne lui laissoit pas la force de porter une cuirasse ; il portoit une espèce de bouclier de plusieurs doubles de taffetas piqué qui reposoit sur l'arçon de sa selle. Il jetta son bouclier, & courut faire avancer la seconde ligne de Cavalerie contre la colonne.

Tout l'Etat-Major étoit en mouvement. Monsieur de Vaudreuil, Major-Général de l'armée, alloit de la droite à la gauche. Monsieur de Puiségur, Messieurs de Saint Sauveur, de Saint George, de Mezières, Aides Maréchaux-de-logis, sont tous blessés. Le Comte de Longaunai, Aide-Major-Général, est tué. Ce fut dans ces attaques que le Chevalier d'Aché, Lieutenant-Général, eut le pied fracassé. Il vint ensuite rendre conte au Roi, & lui parla longtems sans donner le moindre signe des douleurs qu'il ressentoit, jusqu'à ce qu'enfin il tombe évanoui.

Plus la colonne Angloise s'avançoit, plus elle devenoit profonde, & en état de réparer les pertes continuelles que lui causoient tant d'attaques réitérées. Elle marchoit serrée au travers des morts & des blessés des deux partis, & paroissoit former un seul corps d'environ quatorze mille hommes.

Un très grand nombre de cavaliers furent poussés en désordre jusqu'à l'endroit où étoit le Roi avec son fils. Ces deux Princes furent séparés par la foule des fuyards qui se précipitoient entre eux. Pendant ce désordre, les brigades des Gardes-du-corps qui étoient en réserve, s'avancèrent d'elles-mêmes aux ennemis. Les Chevaliers de Suzi & de Saumeri y furent blessés à mort. Quatre

escadrons

escadrons de la Gendarmerie arrivoient presque en ce moment de Douai ; & malgré la fatigue d'une marche de sept lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces corps furent reçus comme les autres, avec cette même intrépidité & ce même feu roulant. Le jeune Comte de Chevrier guidon fut tué. C'étoit le jour même qu'il avoit été reçu à sa troupe. Le Chevalier de Monaco, fils du Duc de Valentinois, y eut la jambe percée. Monsieur du Guesclin reçut une blessure dangereuse. Les carabiniers donnèrent ; ils eurent six Officiers renversés morts, & vingt & un de blessés.

Le Maréchal de Saxe dans le dernier épuisement étoit toujours à cheval se promenant au pas au milieu du feu. Il passa sous le front de la colonne Angloise, pour voir tout de ses yeux auprès du bois de Barri vers la gauche. On y fesoit les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchoit en vain d'ébranler cette colonne. Les régimens se présentoient les uns après les autres ; & la masse Angloise fesant face de tout côté, plaçant à propos son canon & tirant toujours par division, nourrissoit ce feu continu, quand elle étoit attaquée, & après l'attaque elle restoit immobile, & ne tiroit plus. Quelques régimens d'Infanterie vinrent encore affronter cette colonne par les ordres seuls de leurs commandans. Le Maréchal de Saxe en vit un dont les rangs entiers tomboient, & qui ne se dérangeoit pas. On lui dit que c'étoit le régiment de Vaisseaux, que commandoit Monsieur de Guerchi. *Comment se peut il faire*, s'écria-t-il, *que de telles troupes ne soient pas victorieuses ?*

Hainault ne souffroit pas moins ; il avoit pour Colonel le fils du Prince de Craon, gouverneur de Toscane. Le père servoit le Grand-Duc, les enfans servoient le Roi de France. Ce jeune homme d'une très grande espérance fut tué à la tête de sa troupe ; son Lieutenant-Colonel blessé à mort auprès de lui. Normandie avança ; il eut autant d'Officiers & de soldats hors de combat, que celui de Hainault ; il étoit mené par son Lieutenant-Colonel Monsieur de Solenci, dont le Roi loua la bravoure sur le champ de bataille, & qu'il récompensa ensuite en le fesant Brigadier. Des bataillons Irlandois coururent au flanc de cette colonne ; le Colonel Dillon tombe mort : ainsi aucun corps, aucune attaque n'avoit

pu entamer la colonne, parce que rien ne s'étoit fait de concert & à la fois.

Le Maréchal de Saxe repasse par le front de la colonne, qui s'étoit déja avancée plus de trois cens pas au-delà de la redoute d'Eu & de Fontenoy. Il va voir si Fontenoy tenoit encore : on n'y avoit plus de boulets, on ne répondoit à ceux des ennemis qu'avec de la poudre. Monsieur du Brocard, Lieutenant-Général d'Artillerie, & plusieurs Officiers d'Artillerie, étoient tués. Le Maréchal pria alors le Duc d'Harcourt qu'il rencontra d'aller conjurer le Roi de s'éloigner, & il envoya ordre au Comte de la Mark qui gardoit Antoin d'en sortir avec le régiment de Piémont ; la bataille parut perdue sans ressource. On ramenoit de tous côtés les canons de campagne ; on étoit prêt de faire partir celui du village de Fontenoy, quoique des boulets fussent arrivés. L'intention du Maréchal de Saxe étoit de faire si on pouvoit un dernier effort mieux dirigé & plus plein contre la colonne Angloise. Cette masse d'Infanterie avoit été endommagée, quoique sa profondeur parût toujours égale ; elle même étoit étonée de se trouver au milieu des François sans avoir de Cavalerie ; la colonne étoit immobile, & sembloit ne recevoir plus d'ordre ; mais elle gardoit une contenance fière, & paroissoit être maitresse du champ de bataille. Si les Hollandois avoient passé entre les redoutes qui étoient vers Fontenoy & Antoin, s'ils étoient venus donner la main aux Anglois, il n'y avoit plus de ressources, plus de retraite même, ni pour l'armée Françoise ni probablement pour le Roi & son fils. Le succès d'une dernière attaque étoit incertain. Le Maréchal de Saxe, qui voyoit la victoire ou l'entière défaite dépendre de cette dernière attaque, songeoit à préparer une retraite sûre : il envoya un second ordre au Comte de la Mark d'évacuer Antoin & de venir vers le point de Calonne pour favoriser cette retraite, en cas d'un dernier malheur. Il fait signifier un troisiéme ordre au Comte depuis Duc de Lorges, en le rendant responsable de l'exécution ; le Comte de Lorges obéit à régrèt. On desespéroit alors du succès de la journée.

Un conseil assez tumultueux se tenoit auprès du Roi ; on le pressoit de la part du Général & au nom de la France de ne pas s'exposer davantage.

 Le

Le Duc de Richelieu Lieutenant-Général, & qui servoit en qualité d'Aide-de-camp du Roi, arriva en ce moment. Il venoit de reconnoître la colonne près de Fontenoy. Ayant ainsi couru de tous côtés sans être blessé, il se présente hors d'haleine l'épée à la main & couvert de poussière. Quelle nouvelle apportez-vous? lui dit le Maréchal? quel est votre avis? Ma nouvelle, dit le Duc de Richelieu, est que la bataille est gagnée si on le veut, & mon avis est qu'on fasse avancer dans l'instant quatre canons contre le front de la colonne; pendant que cette artillerie l'ébranlera, la Maison du Roi et les autres troupes l'entoureront; *il faut tomber sur elle comme des fourageurs.* Le Roi se rendit le premier à cette idée.

Vingt personnes se détachent. Le Duc de Péquigni, appellé depuis le Duc de Chaulnes, va faire pointer ces quatre piéces; on les place vis-à-vis la colonne Angloise. Le Duc de Richelieu court à bride abattue au nom du Roi faire marcher sa Maison, il annonce cette nouvelle à Monsieur de Montesson qui la commandoit. Le Prince de Soubise rassemble ses gendarmes, le Duc de Chaulnes ses chevaux légers, tout se forme & marche; quatre escadrons de la Gendarmerie avancent à la droite de la Maison du Roi, les grènadiers à cheval sont à la tête sous Monsieur de Grille leur Capitaine; les mousquetaires commandés par Monsieur de Jumillac se précipitent.

Dans ce même moment important le Comte d'Eu & le Duc de Biron à la droite voyoient avec douleur les troupes d'Antoin quitter leur poste, selon l'ordre positif du Maréchal de Saxe. Je prends sur moi la désobéissance, leur dit le Duc de Biron; je suis sûr que le Roi l'approuvera, dans un instant où tout va changer de face; je réponds que Monsieur le Maréchal de Saxe le trouvera bon. Le Maréchal, qui arrivoit dans cet endroit, informé de la résolution du Roi & de la bonne volonté des troupes, n'eut pas de peine à se rendre; il changea de sentiment lorsqu'il en falloit changer, & fit rentrer le régiment de Piémont dans Antoin; il se porta rapidement malgré sa foiblesse de la droite à la gauche vers la brigade des Irlandois, recommandant à toutes les troupes

qu'il rencontroit en chemin de ne plus faire de fausses charges & d'agir de concert.

Le Duc de Biron, le Comte d'Etrées, le Marquis de Croissi, le Comte de Lovendhal, Lieutenans-Généraux, dirigent cette attaque nouvelle. Cinq escadrons de Penthièvre suivent Monsieur de Croissi. Les regimens de Chabrillant, de Brancas, de Brionne, Aubeterre, Courten, accoururent guidés par leurs Colonels; le régiment de Normandie, les Carabiniers entrant dans les premiers rangs de la colonne, & vengent leurs camarades tués dans leur première charge. Les Irlandois les secondent. La colonne étoit attaquée à la fois de front, & par les deux flancs.

En sept ou huit minutes tout ce corps formidable est ouvert de tous côtés; le Général Posomby, le frère du Comte d'Albemarle, cinq Capitaines aux Gardes, un nombre prodigieux d'Officiers étoient renversés morts. Les Anglois se rallièrent, mais ils cédèrent; ils quittèrent le champ de bataille sans tumulte, sans confusion, & furent vaincus avec honneur.

Le Roi de France alloit de régiment en régiment; les cris de Victoire & de Vive le Roi, les chapeaux en l'air, les étendarts & les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des Officiers qui s'embrassoient, formoient un spectacle dont tout le monde jouissoit avec une joie tumultueuse. Le Roi étoit tranquille, témoignant sa satisfaction & sa reconnoissance à tous les Officiers-Généraux & à tous les Commandans des corps; il ordonna qu'on eût soin des blessés, & qu'on traitât les ennemis comme ses propres sujets.

Le Maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, se fit porter vers le Roi; il retrouva un reste de force pour embrasser ses genoux, & pour lui dire ces propres paroles, *Sire, j'ai assez vécu, je ne souhaitois de vivre aujourd'hui que pour voir votre Majesté victorieuse. Vous voyez*, ajouta-t-il ensuite, *à quoi tiennent les batailles.* Le Roi le releva, & l'embrassa tendrement.

Il dit au Duc de Richelieu, Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu; il parla de même au Duc de Biron. Le Maréchal de Saxe dit au Roi, Sire, il faut que j'avoue que je me reproche une faute. J'aurois du mettre une redoute de plus entre les bois

bois de Barri & de Fontenoy ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût des Généraux assez hardis pour hazarder de passer en cet endroit.

Les Alliés avoient perdu neuf mille hommes, parmi lesquels il y avoit environ deux mille prisonniers. Ils n'en firent presque aucun sur les François.

Par le conte exactement rendu au Major-Général de l'Infanterie Françoise, il ne se trouva que seize cent quatre-vingt-un soldats ou sergens d'Infanterie tués sur la place, & trois mille deux cent quatre-vingt-deux blessés. Parmi les Officiers cinquante trois seulement étoient morts sur le champ de bataille, trois cent vingt-trois étoient en danger de mort par leurs blessures. La Cavalerie perdit environ dix huit cens hommes.

Jamais depuis qu'on fait la guerre on n'avoit pourvu avec plus de soin à soulager les maux attachés à ce fléau. Il y avoit des hôpitaux préparés dans toutes les villes voisines, & surtout à Lille ; les églises mêmes étoient employées à cet usage digne d'elles ; non seulement aucun sécours, mais encore aucune commodité ne manqua, ni aux François, ni à leurs prisonniers blessés. Le zèle même des citoyens alla trop loin : on ne cessoit d'apporter de tous côtés aux malades des alimens délicats ; & les médecins des hôpitaux furent obligés de mettre un frein à cet excès dangereux de bonne volonté. Enfin les hôpitaux étoient si bien servis, que presque tous les Officiers aimoient mieux y être traités que chez des particuliers ; & c'est ce qu'on avoit point vu encore.

On est entré dans les détails sur cette seule bataille de Fontenoy. Son importance, le danger du Roi & du Dauphin, l'exigeoient. Cette action décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, & servit de contrepoids à tous les événemens malheureux. Ce qui rend encore cette bataille à jamais mémorable, c'est qu'elle fut gagnée lorsque le Général affoibli & presque expirant ne pouvoit plus agir. Le Maréchal de Saxe avoit fait la disposition, & les Officiers François remportèrent la victoire.

VOY-

VOYAGE DE L'AMIRAL ANSON AUTOUR DU GLOBE.

LA France ni l'Espagne ne peuvent être en guerre avec l'Angleterre, que cette secousse donnée à l'Europe ne se fasse sentir aux extrémités du monde. Si l'industrie & l'audace de nos nations modernes ont un avantage sur le reste de la terre, & sur tout l'antiquité, c'èst par nos expéditions maritimes. On n'èst pas assez étonné peut-être de voir sortir des ports de quelques petites provinces inconnues autrefois aux anciennes nations civilisées, des flottes dont un seul vaisseau eût détruit tous les navires des anciens Grecs & des Romains. D'un côté ces flottes vont au-delà du Gange se livrer des combats à la vue des plus puissans empires, spectateurs tranquilles d'un art & d'une fureur qui n'ont point encore passé jusqu'à eux. De l'autre elles vont au-delà de l'Amerique se disputer des esclaves dans un nouveau monde.

Rarement le succès èst-il proportionné à ces entreprises, non-seulement parce qu'on ne peut prévoir tous les obstacles, mais parce qu'on n'employe presque jamais d'assez grands moyens.

L'expédition de l'Amiral Anson èst une preuve de ce que peut un homme intelligent & ferme, malgré la foiblesse des préparatifs & la grandeur des dangers.

Tout le monde sait que, quand l'Angleterre déclara la guerre à l'Espagne en 1739, le ministère de Londres envoya l'Amiral Vernon vers le Mexique, qu'il y détruisit Porto-Bello, & qu'il manqua Carthagène. On destinoit dans le même tems George Anson à faire une irruption dans le Pérou, par la mer du Sud, afin de ruiner si on pouvoit, ou du moins d'affoiblir par les deux extrémités le vaste empire que l'Espagne a conquis dans cette partie du monde. On fit Anson Commodore, c'èst-à-dire Chef d'escadre; on lui donna cinq vaisseaux, une espèce de petite frégate de huit canons, portant environ cens hommes, & deux navires chargés de provisions & de marchandises: ces deux navires étoient destinés à faire le

le commerce à la faveur de cette entreprise; car c'est le propre des Anglois de mêler le négoce à la guerre. L'escadre portoit quatorze cens hommes d'équipage, parmi lesquels il y avoit de vieux invalides, & deux cens jeunes gens de recrue; c'étoit trop peu de forces, & on les fit encore partir trop tard. Cet armement ne fut en haute mèr, qu'à la fin de Septembre 1740. Il prend sa route par l'Isle de Madère, qui appartient au Portugal. Il s'avance aux Isles du Cape-Verd, & range les côtes du Bresil. On se reposa dans une petite isle nommée Sainte Catherine, couverte en tout tems de verdure & de fruits, à vingt-sept degrés de latitude australe; & après avoir ensuite côtoyé le pays froid & inculte des Patagons, sur lequel on a débité tant de fables, le Commodore entra sur la fin de Février 1741 dans le détroit de le Maire, ce qui fait plus de cent degrés de latitude, franchis en moins de cinq mois. La petite chaloupe de huit canons, nommée *the Trial*, (*l'Epreuve*,) fut le premier navire de cette espèce, qui ôsa doubler le Cap-Horn. Elle s'empara depuis dans la mer de Sud, d'un bâtiment Espagnol de six cens tonneaux, dont l'équipage ne pouvoit comprendre, comment il avoit été pris par une barque venue d'Angleterre dans l'Océan Pacifique.

Cependant en doublant le Cap-Horn, après avoir passé le détroit de le Maire, des tempêtes extraordinaires battent les vaisseaux d'Anson, & les dispersent. Un scorbut d'une nature affreuse fait périr la moitié de l'équipage; le seul vaisseau du Commodore aborde dans l'Isle déserte de Fernandez, dans la mer du Sud, en remontant vers le tropique du Capricorne.

Un lecteur raisonnable, qui voit avec quelque horreur ces soins prodigieux que prennent les hommes pour se rendre malheureux eux & leurs semblables, apprendra peut-être avec satisfaction, que George Anson trouvant dans cette isle déserte le climat le plus doux, & le terrain le plus fertile, y sema des légumes & des fruits, dont il avoit apporté les semences, & les noyaux, & qui bientôt couvrirent l'isle entière. Des Espagnols qui y relâchèrent quelques années après, ayant été faits depuis prisonniers en Angleterre, jugèrent qu'il n'y avoit qu'Anson qui eût pu réparer, par cette attention généreuse, le mal

mal que fait la guèrre ; & ils le remercièrent comme leur bienfaiteur.

On trouva sur la côte beaucop de lions de mer, dont les mâles se battent entre eux pour les femelles ; & on fut étonné d'y voir dans les plaines des chèvres, qui avoient les oreilles coupées, & qui par-là servirent de preuve aux avantures d'un Ecossois, nommé *Selkirk*, qui, abandonné dans cette isle, y avoit vécu seul plusieurs années. Qu'il soit permis d'adoucir par ces petites circonstances la tristesse d'une histoire qui n'est qu'un récit de meurtres & de calamités. Une observation plus intéressante fut celle de la variation de la boussole, qu'on trouva conforme au systême de Halley. L'aiguille aimantée suivoit exactement la route que ce grand astronome lui avoit tracée. Il donna des loix à la matière magnétique, comme Newton en donna à toute la nature. Cette petite escadre, qui n'alloit franchir des mers inconnues que dans l'espérance du pillage, servoit la philosophie sans le savoir.

Anson, qui montoit un vaisseau de soixante canons, ayant été rejoint par un autre vaisseau de guèrre & par cette chaloupe nommé *l'Epreuve*, fit en croisant vers cette Isle de Fernandez, plusieurs prises assez considérables. Mais bientôt après s'étant avancé jusques vers la ligne équinoxiale, il ôsa attaquer la ville de Paita, sur cette même côte de l'Amérique. Il ne se servit ni de ses vaisseaux de guèrre, ni de tout ce qui lui restoit d'hommes pour tenter ce coup hardi. Cinquante soldats dans une chaloupe à rames firent l'expédition ; ils abordent pendant la nuit ; cette surprise subite, la confusion & le desordre, que l'obscurité redouble, multiplient & augmentent le danger. Le Gouverneur, la garnison, les habitans fuient de tous côtés. Le Gouverneur va dans les terres rassembler trois cens hommes de cavalerie, & la milice des environs. Les cinquante Anglois cependant font transporter paisiblement pendant trois jours, les trésors qu'ils trouvent dans la douane & dans les maisons. Des esclaves nègres qui n'avoient pas fui, espèce d'animaux appartenant au premier qui s'en saisit, aident à enlever les richesses de leurs anciens maîtres. Les vaisseaux de guerre abordent. Le Gouverneur n'eut ni la hardiesse de redescendre dans la ville, & d'y combattre,

ni la prudence de traiter avec les vainqueurs pour le rachat de la ville & des effets qui restoient encore. Anson fit reduire Paita en cendre & partit, ayant dépouillé aussi aisément les Espagnols que ceux-ci avoient autrefois dépouillé les Américains. La perte pour l'Espagne fut de plus de quinze cent mille piastres; le gain pour les Anglois, d'environ cent quatre-vingt mille. Ce qui joint aux prises précédentes enrichissoit déjà l'escadre. Le grand nombre enlevé par le scorbut, laissoit encore une plus grande part aux survivans. Cette petite escadre remonta ensuite vis-à-vis Panama, sur la côte où l'on pêche les perles, & s'avança devant Acapulco, au revers du Mexique. Le gouvernement de Madrid ne savoit pas alors le danger qu'il couroit de perdre cette grande partie du monde.

Si l'Amiral Vernon, qui avoit assiégé Carthagène sur la mer opposée, eût réussi, il pouvoit donner la main au Commodore Anson. L'isthme de Panama étoit pris à droite & à gauche par les Anglois, & le centre de la domination Espagnole perdu. Le ministère de Madrid averti longtems auparavant, avoit pris des précautions, qu'un malheur presque sans exemple rendoit inutiles. Il prévint l'escadre d'Anson par une flotte plus nombreuse, plus forte d'hommes & d'artillerie, sous le commandement de Don Joseph Pizarro. Les mêmes tempêtes qui avoient assailli les Anglois, dispersèrent les Espagnols avant qu'ils pussent atteindre le détroit de le Maire. Non seulement le scorbut qui fit périr la moitié des Anglois, attaqua les Espagnols avec la même furie; mais des provisions qu'on attendoit de Buenos-Aires n'étant point venues, la faim se joignit au scorbut. Deux vaisseaux Espagnols qui ne portoient que des mourans, furent fracassés sur les côtes, deux autres échouèrent. Le commandant fut obligé de laisser son vaisseau amiral à Buenos-Aires; il n'y avoit plus assez de mains pour le gouverner, & ce vaisseau ne put être réparé qu'au bout de trois années; de sorte que le commandant de cette flotte retourna en Espagne en 1746, avec moins de cent hommes, qui restoient de deux mille sept cent dont sa flotte étoit montée; événement funeste qui sert à faire voir que la guèrre sur mèr èst plus dangereuse que sur terre, puisque sans combattre on essuie presque

toujours

toujours les dangers & les extrémités les plus horribles.

Les malheurs de Pizarro laisserent Anson en pleine liberté dans la mèr du Sud; mais les pertes qu'Anson avoit faites de son côté, le mettoient hors d'état de faire de grandes entreprises sur les terres, & surtout depuis qu'il eut appris par les prisonniers le mauvais succès du siège de Carthagène, & que le Mexique étoit rassuré.

Anson réduisit donc ses entreprises & ses grandes espérances à se saisir d'un galion immense, que le Mexique envoye tous les ans dans les mèrs de la Chine à l'Isle de Manille capitale des Philippines, ainsi nommées parce qu'elles furent découvertes sous le régne de Philippe II.

Ce galion chargé d'argent ne seroit point parti, si on avoit vu les Anglois sur les côtes, & il ne devoit mettre à la voile, que longtems après leur départ. Le Commodore va donc traverser l'Océan Pacifique, & tous les climats opposés à l'Afrique, entre notre tropique & l'equateur. L'avarice devenue honorable par la fatigue & le danger, lui fait parcourir le globe avec deux vaisseaux de guèrre. Le scorbut poursuit encore l'équipage sur ces mèrs, & l'un des deux vaisseaux fesant eau de tous côtés, on èst obligé de l'abandonner, & de le bruler au milieu de la mèr, de peur que ses débris ne soient portés dans quelques isles des Espagnols, & ne leur deviennent utiles. Ce qui rèstoit de matelots & de soldats sur ce vaisseau, passe dans celui d'Anson; & le Commodore n'a plus de son escadre que son seul vaisseau, nommé le Centurion, monté de soixante canons, suivi de deux espèces de chaloupes. Le Centurion échappé seul à tant de dangers, mais délabré lui-méme, & ne portant que des malades, relâche pour son bonheur dans une des isles Mariannes, qu'on nomme Tinian, alors presque entièrement déserte; peuplée n'a guères de trente mille âmes, mais dont la plûpart des habitans avoient péri par une maladie épidémique, & dont le reste avoit été transporté dans une autre isle par les Espagnols.

Le séjour de Tinian sauva l'équipage. Cette isle plus fertile que celle de Fernandez, offroit de tous côtes en bois, en eau pure, en animaux domestiques, en fruits, en légumes, tout ce qui peut servir à la nourriture, aux commodités de la vie, & au radoub d'un vaisseau. Ce qu'on trouva de plus singulier, èst un arbre dont le fruit ressemble

ressemble pour le gout au meilleur pain, trésor réel qui transplanté, s'il se pouvoit, dans nos climats, seroit bien préférable à ces richesses de convention, qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la terre. De cette isle on rangeoit celle de Formose: il cingle vers la Chine à Macao, à l'entrée de la rivière de Canton, pour radouber le seul vaisseau qui lui reste.

Macao appartient depuis cent cinquante ans aux Portugais. L'Empereur de la Chine leur permit de bâtir une ville dans cette petite isle qui n'est qu'un rocher, mais qui leur étoit nécessaire pour leur commerce. Les Chinois n'ont jamais violé depuis ce tems les privilèges accordés aux Portugais. Cette fidélité devoit, ce me semble, désarmer l'auteur Anglois, qui a donné au public l'histoire de l'expédition de l'Amiral Anson. Cet historien, d'ailleurs judicieux, instructif & bon citoyen, ne parle des Chinois que comme d'un peuple méprisable, sans foi, & sans industrie. Quant à leur industrie, elle n'est en rien de la nature de la nôtre; quant à leurs mœurs, je crois qu'il faut plutôt juger d'une puissante nation, par ceux qui sont à la tête, que par la populace des extémités d'une province. Il me paroit que la foi des traités, gardée par le Gouvernement pendant un siècle & demi, fait plus d'honneur aux Chinois, qu'ils ne reçoivent de honte de l'avidité & de la fourberie d'un vil peuple d'une côte de ce vaste Empire. Faut-il insulter la nation la plus ancienne & la plus policée de la terre, parce que quelques malheureux ont voulu dérober à des Anglois, par des larcins & par des gains illicites, la vingt-milliéme partie tout au plus de ce que les Anglois alloient vôler par force aux Espagnols dans la mer de la Chine? Il n'y a pas longtems que les voyageurs éprouvoient des vexations beaucoup plus grandes dans plus d'un pays de l'Europe. Qu'auroit dit un Chinois, si ayant fait naufrage sur les côtes de l'Angleterre, il avoit vu les habitans courir en foule s'emparer avidement à ses yeux de tous ses effets naufragés?

Le Commodore ayant mis son vaisseau en très bon état à Macao, par le sécours des Chinois, & ayant reçu sur son bord quelques matelots Indiens, & quelques Hollandois qui lui parurent des hommes de service; il remet à la voile, feignant d'aller à Batavia, le disant même à

toûjours les dangers & les extrémités les plus horribles.

Les malheurs de Pizarro laissèrent Anson en pleine liberté dans la mèr du Sud; mais les pertes qu'Anson avoit faites de son côté, le mettoient hors d'état de faire de grandes entreprises sur les terres, & surtout depuis qu'il eut appris par les prisonniers le mauvais succès du siège de Carthagène, & que le Mexique étoit rassuré.

Anson réduisit donc ses entreprises & ses grandes espérances à se saisir d'un galion immense, que le Mexique envoye tous les ans dans les mèrs de la Chine à l'Isle de Manille capitale des Philippines, ainsi nommées parce qu'elles furent découvertes sous le régne de Philippe II.

Ce galion chargé d'argent ne seroit point parti, si on avoit vu les Anglois sur les côtes, & il ne devoit mettre à la voile, que longtems après leur départ. Le Commodore va donc traverser l'Océan Pacifique, & tous les climats opposés à l'Afrique, entre notre tropique & l'equateur. L'avarice devenue honorable par la fatigue & le danger, lui fait parcourir le globe avec deux vaisseaux de guèrre. Le scorbut poursuit encore l'équipage sur ces mèrs, & l'un des deux vaisseaux fesant eau de tous côtés, on èst obligé de l'abandonner, & de le bruler au milieu de la mèr, de peur que ses débris ne soient portés dans quelques isles des Espagnols, & ne leur deviennent utiles. Ce qui restoit de matelots & de soldats sur ce vaisseau, passe dans celui d'Anson; & le Commodore n'a plus de son escadre que son seul vaisseau, nommé le Centurion, monté de soixante canons, suivi de deux espèces de chaloupes. Le Centurion échappé seul à tant de dangers, mais délabré lui-méme, & ne portant que des malades, relâche pour son bonheur dans une des isles Mariannes, qu'on nomme Tinian, alors presque entièrement déserte; peuplée n'a guères de trente mille âmes, mais dont la plûpart des habitans avoient péri par une maladie épidémique, & dont le reste avoit été transporté dans une autre isle par les Espagnols.

Le séjour de Tinian sauva l'équipage. Cette isle plus fertile que celle de Fernandez, offroit de tous côtes en bois, en eau pure, en animaux domestiques, en fruits, en légumes, tout ce qui peut servir à la nourriture, aux commodités de la vie, & au radoub d'un vaisseau. Ce qu'on trouva de plus singulier, èst un arbre dont le fruit

ressemble

ressemble pour le gout au meilleur pain, trésor réel qui transplanté, s'il se pouvoit, dans nos climats, feroit bien préférable à ces richesses de convention, qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la terre. De cette isle on rangeoit celle de Formose : il cingle vers la Chine à Macao, à l'entrée de la rivière de Canton, pour radouber le seul vaisseau qui lui reste.

Macao appartient depuis cent cinquante ans aux Portugais. L'Empereur de la Chine leur permit de bâtir une ville dans cette petite isle qui n'èst qu'un rocher, mais qui leur étoit nécessaire pour leur commerce. Les Chinois n'ont jamais violé depuis ce tems les priviléges accordés aux Portugais. Cette fidélité devoit, ce me semble, désarmer l'auteur Anglois, qui a donné au public l'histoire de l'expédition de l'Amiral Anson. Cet historien, d'ailleurs judicieux, instructif & bon citoyen, ne parle des Chinois que comme d'un peuple méprisable, sans foi, & sans industrie. Quant à leur industrie, elle n'èst en rien de la nature de la nôtre ; quant à leurs mœurs, je crois qu'il faut plutôt juger d'une puissante nation, par ceux qui sont à la tête, que par la populace des extémités d'une province. Il me paroit que la foi des traités, gardée par le Gouvernement pendant un siècle & demi, fait plus d'honneur aux Chinois, qu'ils ne reçoivent de honte de l'avidité & de la fourberie d'un vil peuple d'une côte de ce vaste Empire. Faut-il insulter la nation la plus ancienne & la plus policée de la terre, parce que quelques malheureux ont voulu dérober à des Anglois, par des larcins & par des gains illicites, la vingt-milliéme partie tout au plus de ce que les Anglois alloient vôler par force aux Espagnols dans la mèr de la Chine? Il n'y a pas longtems que les voyageurs éprouvoient des vexations beaucoup plus grandes dans plus d'un pays de l'Europe. Qu'auroit dit un Chinois, si ayant fait naufrage sur les côtes de l'Angleterre, il avoit vu les habitans courir en foule s'emparer avidement à ses yeux de tous ses effets naufragés?

Le Commodore ayant mis son vaisseau en très bon état à Macao, par le sécours des Chinois, & ayant reçu sur son bord quelques matelots Indiens, & quelques Hollandois qui lui parurent des hommes de service ; il remet à la voile, feignant d'aller à Batavia, le disant même à

son équipage, mais n'ayant en effet d'autre objet que de retourner vers les Philippines, à la poursuite de ce galion, qu'il présumoit être alors dans ces parages. Dès qu'il èst en pleine mèr, il fait part de son projèt à tout son monde. L'idée d'une si riche prise les remplit de joie & d'espérance, & redoubla leur courage.

Enfin, le 9 Juin 1743, on découvre ce vaisseau tant desiré ; il avançoit vers Manille, monté de soixante & quatre canons, dont vingt-huit n'étoient que de quatre livres de balle à cartouche. Cinq cent cinquante hommes de combat composoient l'équipage. Le trésor qu'il portoit n'étoit que d'environ quinze cent mille piastres en argent, avec de la cochenille, parce que tout le trésor qui èst d'ordinaire le double, ayant été partagé, la moitié avoit été portée sur un autre galion.

Le Commodore n'avoit sur son vaisseau le Centurion, que deux cent quarante hommes. Le Capitaine du galion ayant apperçu l'ennemi, aima mieux hazarder le trésor, que perdre sa gloire en fuyant devant un Anglois, & fit force de voiles hardiment pour le venir combattre.

La fureur de ravir des richesses, plus forte que le devoir de les conserver pour son Roi, l'expérience des Anglois, & les manœuvres savantes du Commodore, lui donnèrent la victoire. Il n'eut que deux hommes tués dans le combat ; le galion perdit soixante & sept hommes tués sur les ponts, & il eut quatre-vingt-quatre blessés. Il lui restoit encore plus de monde qu'au Commodore. Cependant il se rendit. Le vainqueur retourna à Canton avec cette riche prise. Il y soutint l'honneur de sa nation en refusant de payer à l'Empereur de la Chine les impôts que doivent tous les étrangers. Il prétendoit qu'un vaisseau de guèrre n'en devoit pas : sa conduite en imposa. Le Gouverneur de Canton lui donna une audience, à laquelle il fut conduit à travers deux hayes de soldats, au nombre de dix mille ; après quoi il retourna dans sa patrie par les isles de la Sonde, & par le Cap de Bonne-Espérance. Ayant ainsi fait le tour du monde en victorieux, il aborda en Angleterre le 4 Juin 1744, après un voyage de trois ans & demi.

Il fit porter à Londres en triomphe sur trente-deux chariots, au son des tambours & des trompettes, & des ac-

acclamations de la multitude, les richesses qu'il avoit conquises. Ses prises se montoient, en argent & en or, à dix millions monnoie de France, qui furent le prix du Commodore, de ses Officiers, des matelots & des soldats, sans que le Roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues & de leur valeur. Ces richesses circulant bientôt dans la nation contribuèrent à lui faire supporter les frais immenses de la guerre.

LE VOYAGEUR.

COMEDIE.

PERSONAGES.

- Le Marquis DE MELVILLE.
- Le Vicomte DE MELVILLE, *son Fils.*
- Le Baron DE VALCE.
- Le Chevalier DE VALCE, *Fils du Baron.*
- DORIVAL, *Gouverneur du Viconte de Melville.*
- L'EPINE, *Valet de chambre du Vicomte.*
- ROUSSEL, *Valet-de-chambre du Baron.*

La Scene est en Picardie, dans le Château du Baron.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Sallon.

ROUSSEL, L'EPINE.

L'EPINE.

JE suis charmé, mon cher Roussel, de te revoir en aussi bonne santé; après un voyage de deux ans, on est si aise de revoir ses anciens amis. Il y a trois jours que nous sommes ici; & mon premier soin en descendant de cheval dans la cour du château, a été de demander de

tes nouvelles : j'appris, avec un grand chagrin, que tu étois à Paris.

Rouſſel. Oui, mon Maître m'y avoit envoyé pour quelques commiſſions, qui m'ont retenu plus longtems que je ne croyois.

L'Epine. Tu ne fais que d'arriver ?

Rouſſel. Dans l'inſtant ; & comme M. le Baron èſt à la chaſſe, nous aurons bien le temps de cauſer juſqu'à ſon retour.

L'Epine. Volontiers ; tu as trouvé ton homme : pardi, tu verras ſi les voyages dégourdiſſent la langue. De mon naturel, j'aimois à parler ; cependant je ſuis encore perfectionné là-deſſus. Mais c'èſt mon jeune maître qu'il faut entendre ; oh, c'èſt une volubilité——quand on lui fait une queſtion, lui, ſans barguigner, fait trente réponſes. Ecoute qui peut, cela èſt égal, il va toujours ſon train. Tous ces étrangers avec qui nous avons vécu, en étoient dans un étonnement—Suiſſes, Italiens, Siciliens, Anglois, Hollandois, il les forçoit tous à ſe taire ; ah, c'èſt un brave jeune homme ; je te réponds qu'il èſt formé, celui-là ; quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, il n'y a point de bavard de quarante qui puiſſe lui tenir tête ſeulement une demi heure.

Rouſſel. Que diantre ! il alloit dans les pays étrangers pour s'inſtruire ; & s'il parloit toujours, ce n'èſt pas le moyen.

L'Epine. Qu'appelles-tu pour s'inſtruire ? oh, nous ſommes partis tout inſtruits ; demande plutôt à Monſieur Dorival, notre Gouverneur—C'èſt nous, mon enfant, qui inſtruiſions ces pauvres benets d'étrangers, qui n'auroient jamais ſu un mot de nos uſages, ſi mon maître n'avoit pas pris la peine de les en informer. Nous ne parlions que de Paris, de la Comédie Françoiſe, des femmes à la mode, des beaux eſprits, des ſoupers, des bals ; enfin, toujours Paris ou Verſailles ; nous ne ſortions point de là.

Rouſſel. Fort bien ; & à préſent que vous y voilà revenus, vous ne nous parlerez peut-être que de la Suiſſe ou de l'Italie.

L'Epine. Préciſément ; tu l'as deviné ; & voilà pourquoi les jeunes gens voyagent.

Rouſſel. Ma foi, l'Epine, d'après ce que tu me dis de

de ton maître, je doute qu'il puisse plaire au mien. M. le Baron èst un bon campagnard, qui a presque toujours vécu dans ses terres, & qui pense qu'un jeune homme doit être simple & modeste.

L'Epine. Vieilles idées que cela, mon ami; nous les rectifierons.

Roussel. Oh, je n'en crois rien: va, je te garantis que c'èst un fin merle; avec son air tout uni, il en fait long: & puis, n'a-t-il pas bien su élever son fils, sans avoir pour cela besoin de lui faire courir la prétantaine. ——M. le Chevalier de Valcé en vaut bien un autre; qu'en penses-tu?

L'Epine. Oui, c'èst un assez joli garçon—un peu niais.

Roussel. Niais toi-même. Où prends-tu cela? Il a un esprit, une bonté—il étudie, il lit toute la journée; il èst rempli de talents, & il croit ne rien savoir.

L'Epine. Tu appelles cela de la modestie; & pour nous autres voyageurs, c'èst de la bêtise, pure ineptie, comme dit mon maître. Mais, mon chèr Roussel, parlons de choses plus interessantes: tu sais que nous arrivons ici tout exprès pour épouser la fille de M. le Baron; pourquoi donc n'èst-elle pas sortie du Couvent; pourquoi èst-elle toujours à Paris?

Roussel. Ah, pourquoi?——c'èst que M. le Baron veut connoître par lui-même son gendre futur; c'èst qu'il veut étudier son caractère, avant de lui donner sa fille.

L'Epine. Mais ce mariage èst arrangé depuis fort longtems, & même avant notre départ; ton maître, & le père du mien, sont amis de tout temps; il sont également riches, &——

Roussel. Tout cela èst vrai; mais M. le Baron n'a donné sa parole que sous la condition que ton jeune maître, le Vicomte de Melville, viendroit ici après ses voyages passer quelque temps, afin que le Baron pût juger s'il conviendroit à sa fille.

L'Epine. Et M. le Marquis n'imagine pas qu'il soit possible de voir son fils, sans être saisi d'étonnement & d'admiration.

Roussel. Eh bien, M. le Baron èst il de son avis; que dit-il de ton maître?

L'Epine. Mais, rien encore——Le premier jour s'est passé en complimeats, en embrassements, en conversations particulières entre mon maître & son père. Hier on a été tout l'après-midi à la pèche, ce matin l'on chasse; ainsi M. le Vicomte n'a pas encore eu le temps de déployer toute son éloquence; mais laisse le faire, il prendra sa revanche.

Roussel. Dis-moi un peu: a-t-il réellement grande envie d'épouser Angélique.

L'Epine. Mais oui; elle èst riche, jolie, ce mariage lui plait fort; & il èst même décidé à lui sacrifier, aussi-tôt qu'elle sera sa femme, un certain portrait——

Roussel. Ah, j'entends——d'une Dame qu'il aimoit.

L'Epine. Oh, point du tout; car c'èst la copie d'une Sainte Cécile qui èst au Capitole. Mais, en France, nous donnons à cette tête le nom d'une grande Dame Napolitaine; & je te réponds que ce ne sera pas la première miniature venue des pays lointains sous un nom supposé.

Roussel. Comment, il ne se feroit pas scrupule d'une semblable fausseté?

L'Epine. Bon, des scrupules! il n'y en a point dont la fatuité ne viènne à bout. Mais, dis-moi, à ton tour, si Angélique èst bien-aise de se marier?

Roussel. Oh, elle n'a d'autres volontés que celles de son père.

L'Epine. Elle n'a jamais vu mon maître?

Roussel. Non. Elle a été élevée dans un couvent de Provence jusqu'à la mort de sa tante l'Abbesse, & il n'y a que dix-huit mois qu'elle èst a Paris.

L'Epine. Quelqu'un vient, je crois—Roussel, on t'appelle.

Roussel. C'èst la voix de M. le Baron.

L'Epine. Allons, je m'en vais; sans adieu, mon ami. (*Il sort*).

Roussel. Quel étourdi!——Ah, voici mon maître.

SCENE II.

LE BARON, ROUSSEL.

B. Valce. Roussel—je te cherchois. Eh bien, m'apportes-tu des lettres!

Rouſſel. Oui, Monſieur, en voilà pluſieurs—(*Il les lui donne. Le Baron lit. Rouſſel, pendant ce temps, continue:*) Il y en a une de Mademoiſelle Angélique; elle a écrit auſſi à M. de Chevalier.

B. Valce. L'as-tu vue, ma fille?—(*Il lit pendant que Rouſſel répond.*)

Rouſſel. Oui, Monſieur; elle èſt grandie, embellie; oh, elle èſt charmante——Je vous rapporte ſon portrait, qui èſt d'une reſſemblance!——Elle a voulu être peinte en Diane, parce que M. le Baron aime la chaſſe.

B. Valce. (*met ſes lettres dans ſa poche.*) Voyons donc ce portrait. (*Rouſſel lui donne une tabatière.*) Il èſt en effet frappant—Rouſſel, ne parle de ce portrait à perſonne; je veux le montrer au Vicomte de Melville, ſans lui dire que c'èſt celui d'Angélique; je ſerai bien-aiſe de voir l'impreſſion qu'il fera ſur lui.

Rouſſel. A propos de M. le Vicomte, oſerois-je demander à Monſieur quand ſe fera la nôce?

B. Valce. Oh, quand!——je n'en ſais rien; il faut voir——La tournure du jeune homme n'èſt pas trop ſuivant mon gout; il a bien de la ſuffiſance, pour avoir de l'eſprit—mais ſi le cœur èſt bon, c'èſt-là l'eſſentiel.

Rouſſel. Il èſt tout fièr d'avoir voyagé, à ce qu'on dit.

B. Valce. Je l'avois prévu, j'en avois averti ſon père; il faut être raiſonnable, pour voyager avec fruit. Le Marquis n'a pas voulu comprendre cela. C'èſt un honnête homme; mais il a un peu de galimathias dans la tête: tous ces Philoſophes, *ces Penſeurs*, comme ils s'appellent, ſont de rudes gens. Rouſſel, j'aime mieux ton bon ſens & le mien, que toutes leurs belles phraſes. Ne connois-tu pas le valet-de-chambre du Vicomte?

Rouſſel. Beaucoup, Monſieur.

B. Valce. Eh bien, je te charge de le queſtioner adroitement ſur ſon maitre.

Rouſſel. Oh, Monſieur, je n'aurai pas beſoin d'addreſſe; nous en avons cauſé une bonne heure.

B. Valce. Eh bien, qu'en dit-il?

Rouſſel. Ma foi, Monſieur, il en parle très-cavalièrement, je vous en préviens.

B. Valce. Ne me cache rien; je te l'ordonne.

Rouſſel. Vous le voulez donc?

B. Valce. Paix, j'entends quelqu'un. Va m'attendre dans mon cabinet, j'irai te rejoindre dans un moment.

Rouſſel. Oui, Monſieur. (*Il ſort.*)

B. Valce. Le témoignage d'un valet contre ſon maître, ne mérite guère de conſidération; mais, dans une affaire de cette importance, je dois écouter tout le monde. Ah, voici le Marquis.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS.

B. Valce. Eh bien, Marquis, qu'avez-vous fait de nos enfants?

M. Melville. Le mien èſt enfermé dans ſa chambre; il écrit, parce que le courier d'Italie part demain. Ah ça, Baron, parlons un peu de nos affaires; d'abord, dites-moi ce que vous penſez de mon fils.

B. Valce. Il èſt bien tourné; s'il étoit habillé à la Françoiſe, il ſeroit fort joli; mais ce grôs col qui lui fait une gouètre, le défigure un peu; & puis on peut bien auſſi être à cheval à l'Angloiſe, ſans ſe ployer en deux, comme il fait ſur le col de ſon cheval. Il faut tâcher de le défaire de ces petites affectations, qui donnent toujours mauvaiſe opinion de l'eſprit d'un jeune homme.

M. Melville. Oh, pour de l'eſprit, je ne crois pas qu'on puiſſe l'accuſer d'en manquer. Faites-le cauſer, je vous prie; queſtionnez-le ſur ſes voyages, il vous étonnera, j'en ſuis ſûr. Il a une imagination, un feu, un tact——Il a même de la profondeur, & beaucoup——

B. Valce. Du tact, de *la profondeur*, à dix-huit ans! ——Eh, mon ami, quel abus de mots!

M. Melville. Mais, faites-le cauſer, c'èſt tout ce que je vous demande. Juſques-là ſuſpendez votre judgment: vous prétendiez que c'étoit une folie de le faire voyager ſi jeune; il ne rapportera des pays étrangers, diſiez-vous, que des ridicules & de la pédanterie, & pas une vrai connoiſſance: au-lieu de cela, il a tout examiné avec cette ardeur de curioſité qui n'appartient qu'à la première jeuneſſe; & cette attention a gravé dans ſa tête, d'une manière ineffaçable, tous les objets qu'il a vus. Il a

a rapporté d'Italie un goût passionné pour les arts ; il en parle d'une manière qui vous surprendra. Je vous en prie, demandez lui le chapitre de son journal qui traite de la Peinture ; sur ma parole, c'est un chief-d'œuvre de goût & d'éloquence.

B. Valce. Un chief-d'œuvre, j'y consens ; mais je n'y comprendrois rien, moi ; je n'ai nulle passion pour les arts, car je suis à cet égard d'une ignorance extrême ; je ne sais que raisonner un peu : mais, quoique je n'aye point d'instruction, j'en fais cas dans les autres, & je trouve que c'est un bonheur très-réel d'en avoir. Vous voyez que je n'ai rien épargné pour l'éducation de mon fils. J'ai placé auprès de lui des gens en état de lui donner des connoissances & des talents, & tous les ans je l'envoye passer trois mois à Paris chez mon frère, afin de le perfectionner dans les choses qu'il apprend, par les leçons des grands maîtres, & aussi afin de lui faire voir un peu le monde. Enfin, je vous le répete, j'ai assez de bon sens pour comprendre l'agrément & l'utilité de l'instruction ; mais je hais par-dessus toutes choses la pédanterie : ce vice n'est guère le partage que des demi-savants & des talents médiocres ; fût-il accompagné de toute la science du monde, il me seroit encore insupportable ; &, surtout dans la jeunesse, il me paroît une espèce de monstruosité. Oui, un jeune homme pedant est, à mes yeux, l'objet le plus complétement ridicule qu'on puisse rencontrer.

M. Melville. Je suis de votre avis à cet égard, & certainement vous trouverez mon fils bien éloigné d'un tel défaut. Il est d'un naturel extrême ; il y a même souvent du désordre & du décousu dans sa conversation, parce qu'il se laisse conduire par une tête vive & une âme pleine de force & d'énergie : alors il est étonnant ; il s'exprime avec une éloquence & un choix d'expressions extraordinaires. Mais cette abondance vient de source, naturellement, sans affectation & sans étude, & par la seule impulsion de l'enthousiasme qu'il éprouve.

B. Valce. Je n'entends pas grand' chose à tout cela ; mais enfin, j'aurai avec lui aujourd'hui une longue conversation. Je vous avoue que jusqu'ici je n'ai pas eu de goût pour les jeunes gens éloquents & enthousiastes ; il me raccommodera avec eux ; nous verrons. En un mot, s'il

s'il a du naturel, je lui passe tout.—Mais il faut que je vous quitte; j'ai quelques petites affaires à terminer avant diner.

M. Melville. A propos d'affaire, nous n'avons pas encore fixé de jour pour la nôce.

B. Valce. Nous en raisonnerons; ne précipitons rien —Ah, voici le Gouverneur de votre fils; j'imagine que vous ne serez pas fâché de causer ensemble; je vous laisse. Adieu. (*Il sort.*)

M. Melville. Voilà un homme bien borné, pour sentir tout le mérite de mon fils.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DORIVAL.

M. Melville. Monsieur Dorival, que fait mon fils?

Dorival. L'Epine vient de me dire qu'il èst fatigué de la chasse, qu'il s'èst jetté sur son lit, & qu'il dort depuis deux heures.

M. Melville. Oh, cela n'èst pas vrai; car je suis entré avec lui dans sa chambre, & il m'a dit qu'il alloit s'enfermer pour écrire.

Dorival. Eh bien, Monsieur, il vous a prêté son journal; qu'en pensez-vous?

M. Melville. Je n'en reviens pas. Réellement, Monsieur Dorival, vous ne l'avez pas aidé?

Dorival. Aidé!——Monsieur, ce n'èst pas une exagération; mais je ne serois pas en état d'écrire à tête reposée ce qu'il écrit, lui, d'un trait du plume. C'èst une facilité qui véritablement tient du prodige; & sa manière de voir & de juger, èst inconcevable à son âge. Vous a-t-il lu son morceau sur les mœurs & l'état politique des Anglois?

M. Melville. Oui.

Dorival. Eh bien?

M. Melville. Inoui, incompréhensible—Les bras m'en sont tombés; je l'avoue.

Dorival. Il n'a cependant été que deux mois en Angleterre. C'èst un sujèt rare; je vous assure qu'il connoît les hommes mieux que je ne les connois moi même, quoique j'aye vingt ans plus que lui.

M. Melville. Quand il partit, je ne lui donnai qu'un cou-

conseil : Mon fils, lui dis-je, vous avez seize ans, vous avez fait d'excellentes études, votre tête èst *bien meublée* ; il s'agit à présent de former votre esprit : vous allez parcourir différents Pays ; attachez-vous moins à l'étude des choses, qu'à celle des hommes.

Dorival. Admirable précepte, bien essentiel, bien philosophique.

M. Melville. Les hommes, les hommes ; étudiez les hommes, lui répétai-je : telle fut mon exhortation ; je vois avec plaisir qu'elle a fructifié.

Dorival. Je vous réponds qu'il a bien suivi vos conseils ; il a porté dans ses voyages un esprit observateur qui surprénoit tout le monde——L'Ambassadeur de Venise disoit de lui : Ce jeune homme joint, à la vivacité des François, toute la profondeur Angloise ; & c'étoit bien le peindre.

M. Melville. Je ne savois pas ce trait-là ; il èst charmant ; il y a du *tact* & de la finesse—Je vous en prie, contez cela au Baron.

Dorival. Oh, je pourrois lui en conter bien d'autres ———Mais Monsieur le Baron les sentira-t-il bien ?

M. Melville. Le Baron èst un bon-homme, il a même une sorte d'esprit naturel ; mais point de *ressort*, point de *philosophie*, nulle connoissance du cœur humain : des préjugés, une imagination froide ; voilà son portrait en peu de mots.

Dorival. Et tracé par un pinceau de maître.

M. Melville. Quelquefois j'ai le talent d'attraper assez bien les ressemblances——M. Dorival, *une tête bien faite*, qui réfléchit depuis quarante ans, doit avoir un peu de pénétration—Mais, pour revenir au Baron, je sens bien qu'il n'a pas tout ce qu'il faut pour apprécier mon fils : cependant l'esprit enchante & séduit toujours les personnes même le moins en état d'en juger ; & le Baron, j'en suis sûr, ne pourra se défendre de cet attrait irrésistible.

Dorival. Oui ; mais je crains que son fils, le Chevalier de Valcé, ne cherche à nuire à M. le Vicomte.

M. Melville. Cela se pourroit. Ce jeune homme se voit écrasé par mon fils d'une si terrible manière, qu'il èst à craindre que l'amour-propre humilié ne le conduise promptement à la jalousie & à l'aversion.

Do-

Dorival. A-t-il quelque pouvoir sur l'esprit de son père?

M. Melville. Beaucoup. Le petit garçon ne sera jamais qu'un très-médiocre sujèt: il a de la douceur; mais point de fond, rien de brillant; en un mot, fait pour rester éternellement dans la classe obscure des gens dont on ne put dire ni bien ni mal; voilà son horoscope. Malgré cela, l'aveuglement du Baron sur son compte, èst incroyable. Je vous avoue que je ne puis concevoir ces préventions de père; elles m'étonnent toujours; & de tous les ridicules, celui-là èst peut-être un des plus curieux à observer philosophiquement. Mais, que nous veut Roussel?

SCENE V.

LE MARQUIS, DORIVAL, ROUSSEL.

Roussel. Monsieur le Baron vous fait proposer, Monsieur, de venir jouer une partie de billard avant le dîner.

M. Melville. Volontiers. Venez, mon chèr Dorival. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

ROUSSEL, *seul.*

Monsieur le Baron me paroît un peu dégouté de son gendre futur. Ma foi, je n'en suis pas fâché; car, d'après le rapport de l'Epine, & selon les apparences, le futur, à ce que je crois, n'èst qu'un fat.——Quelqu'un vient; ah, c'èst Monsieur le Chevalier.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, ROUSSEL.

C. Valce. Roussel, un moment; j'ai à te parler.

Roussel. De quoi s'agit-il, Monsieur?

C. Valce. Mon père m'a conté tout ce que tu lui as dit au sujèt du Vicomte de Melville, il en èst très-frappé: le voilà prévenu contre ce jeune homme, dont le valet a peut-être exagéré les ridicules; & je trouve, Roussel, que vous auriez dû mettre plus de menagement dans le compte que vous avez rendu.

Rouſſel. Dame, je n'ai dit que la vérité.

C. Valce. Il ne faut pas tant ſe preſſer de croire le mal, & ſur-tout de le débiter. Mon père vous a chargé de queſtionner encore l'Epine ; je vous prie, mon cher Rouſſel, par amitié pour moi, de ne point aigrir mon père davantage ; il èſt plus clairvoyant que nous ; ainſi ne lui donnez pas des préventions, afin qu'il puiſſe juger ſainement & par lui-même.

Rouſſel. Vous vous êtes donc pris d'amitié pour Monſieur le Vicomte ?

C. Valce. Oh cela, point du tout ; mais malgré les défauts de ſon extérieur, peut-être a-t-il une belle âme.

Rouſſel. Savez vous, Monſieur, ce qu'il a dit de vous ?

C. Valce. Non ; & je vous défends de me l'apprendre.

Rouſſel. Je ſuis, je l'avoue, hors de moi, de vous voir prendre le parti d'un homme qui vous traite de niais.

C. Valce. De niais ?

Rouſſel. Oui, Monſieur, de niais, puiſqu'il faut vous le dire.

C. Valce, (riant.) N'èſt-ce que cela ?—Eh bien, quel tort me fait-il? Il m'accuſe d'être ce qu'on èſt fort communément à mon âge.

Rouſſel. A votre âge ! mais il n'a qu'un an de plus que vous.

C. Valce. Eh bien, oui, j'ai dix-ſept ans ; & ſi je ſuis niais, je ſuis fort excuſable ; ainſi c'èſt le plus petit reproche qu'il pouvoit me faire, puiſque c'èſt une diſgrace de la première jeuneſſe, qu'on perd avec elle, & qui tient même ſouvent à des qualités qu'un jeune homme doit avoir, la timidité & la défiance de ſoi-même.

Rouſſel. A la bonne heure, Monſieur, il a fait un magnifique éloge de vous : vous trouvez cela ; moi, j'y conſens.

C. Valce. Non, mais je crois vous avoir prouvé qu'il n'a rien dit qui doive m'offenſer.

Rouſſel. Vous êtes peut-être le ſeul jeune homme que cela ne puiſſe pas piquer au vif.

C. Valce. Pourvu qu'on n'attaque ni mon honnêteté, ni mon cœur, & qu'on ne m'accuſe jamais d'être un pédant ou un fat ; tout le reſte m'èſt égal.

 Rouſſel.

Rouſſel. A propos, Monſieur—eh, mon Dieu, j'allois oublier de vous dire cela—votre ami M. le Vicomte nous a donné une bourde, ce matin, avec ſon courier d'Italie.

C. Valce. Comment?

Rouſſel. Oh, c'èſt excellent——il a fait dire qu'il s'enfermoit dans ſa chambre, parce qu'il avoit vingt lettres à écrire pour Rome; & au lieu de cela, il s'èſt couché entre deux draps, car il ètoit mort de fatigue de la chaſſe, malgré ſon trot à l'Angloiſe qu'il vante tant.

C. Valce. Eh, comment ſais-tu déjà qu'il trotte à l'Angloiſe?

Rouſſel. Pardi, depuis cinq heures que je ſuis arrivé, je n'entends parler que de lui. J'ai vu la Brie, le Piqueur, qui m'a conté cela. Il n'y a pas un domeſtique dans le château, qui ne ſe moque de M. le Voyageur, comme ils l'appellent. J'étois bien curieux de le voir; en qualité de concièrge, j'ai été tout-à-l'heure prendre ſes ordres; je l'ai trouvé à ſa toilette: il m'a chargé de dire à Monſieur le Baron que ſes dépêches étoient finies, & qu'il alloit deſcendre.

C. Valce. Eh bien, comment ſavez-vous qu'il n'a pas écrit, & qu'il s'èſt couché?

Rouſſel. Parce qu'il avoit oublié de défendre à l'Epine de le dire, & que pendant ſon ſommeil j'ai été dans ſon antichambre cauſer avec l'Epine, & que nous l'entendions ronfler.

C. Valce. Mais il a peut-être écrit depuis?

Rouſſel. Pas ſeulement une panſe d'a, m'a dit l'Epine tout-à-l'heure.

C. Valce. Mentir ainſi de gaieté de cœur, cela n'èſt pas croyable!—Mon père le ſait-il?

Rouſſel. Eh, mon Dieu, non; j'ai oublié de lui en parler.

C. Valce. Eh bien, mon chèr Rouſſel, ne lui en dites rien, je vous prie; du moins, attendez, ne précipitons rien, & ne nous hâtons pas de nuire à un jeune homme dont la légéreté & l'étourderie cauſent peut-être tous les torts. Certainement, s'il n'èſt pas honnête, il n'èſt pas digne de ma ſœur; mais donnons-nous le temps de le connoître, & prenons bien garde d'aigrir mon père mal-à-propos contre lui.

Rouſſel. Allons, je ferai tout ce que vous voudrez; car votre bonté d'âme me gagne au point de me donner des ſcrupules. Mais, Monſieur, il èſt deux heures; on va ſe mettre à table.

C. Valce. Tu as raiſon. Adieu, Rouſſel, ſouviens-toi de ta promeſſe.

Rouſſel. Oui, Monſieur.—Quel joli naturel d'enfant! (*Il ſort.*)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'EPINE, *ſeul.*

JE croyois trouver ici Monſieur le Vicomte; il faut abſolument que je lui parle.——Ah, le voici.

SCENE II.

L'EPINE, LE VICOMTE.

V. Melville. Ah, Monſieur l'Epine, je ſuis bien-aiſe de vous rencontrer; qu'èſt-ce que c'èſt donc que cette hiſtoire que vous avez faite à Monſieur Dorival, que je m'étois couché, &——

L'Epine. Appellez-vous cela une hiſtoire, Monſieur? ne vous êtes-vous pas déshabillé, mis au lit; n'ai-je pas fermé vos volets; n'avez vous pas dormi deux heures?

V. Melville. Apprenez, une fois pour toutes, quand je ſuis enfermé, à dire que j'écris, ou que je lis, enfin que je travaille.

L'Epine. Fort bien, Monſieur, à preſent je n'y manquerai pas; mais auſſi, ayez la bonté, à l'avenir, de ne pas oublier de me faire ma leçon, comme vous feſiez en Italie: je crois, ſans reproche, que je ne vous ſecondois pas mal; je ne demande pas mieux que de mentir, mais je ne peux pas deviner.

V. Melville. En voilà aſſez là-deſſus.—Dites-moi; vous connoiſſez Rouſſel, il me paroît qu'il a la confiance du Baron; tâchez de ſavoir de lui ſi j'ai le bonheur de plaire à ſon maître.

L'Epine. Je voulois préciſément vous parler là-deſſus,

Monsieur ; pendant votre dîner, nous avons beaucoup jasé, Roussel & moi, & il m'a dit que Monsieur le Baron desiroit avoir une grande conversation avec vous dès aujourd'hui, afin de s'assurer par lui-même s'il èst vrai que vous ayez autant d'esprit qu'on le dit.

V. Melville, (*avec un ris moqueur.*) Le bon-homme! —cela èst charmant.

L'Epine. Ainsi, Monsieur, préparez-vous.

V. Melville. Etonner, émouvoir une brute, doit être un triomphe assez piquant.—Allons, je l'essayerai—je me livrerai.

L'Epine. Roussel m'a confié encore que le Chevalier a formé le projet d'avoir aussi un entretien particulier avec vous.

V. Melville. Comment ; il faudra donc que je subisse l'examen de toute la famille? Cela devient très imposant.

L'Epine. Ils prétendent tous que ce jeune homme èst rempli de science & de talents.

V. Melville. Mais oui ; il me paroît qu'il jouit dans toute la Picardie d'une très-brillante réputation.

L'Epine. Ce qu'il y a de sûr, c'èst qu'il sait bien des langues pour son âge: le Latin, l'Allemand, l'Italien, l'Anglois.

V. Melville. Oui ; & il les parle avec une grande élégance.

L'Epine. Ma foi, je ne m'y connois pas ; mais ce que je puis dire, c'èst que nous aurions été bien heureux, dans nos voyages, d'en savoir autant.———Quelqu'un vient ; c'èst justement lui même.

V. Melville. Laisse nous. (*L'Epine sort.*)

SCENE III.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

C. Valce. Ah, Vicomte, je suis charmé de vous trouver seul ; depuis le retour de la chasse, je cherchois cette occasion. J'aurois été chez vous ; mais j'ai su que vous dormiez.

V. Melville, (*en riant.*) Que je dormois!—C'èst mon valet-de-chambre qui a dit cela?

C. Valce. Oui.

V.

V. Melville. Je veux bien vous avouer le vrai—c'est que toutes les fois que je me retire pour travailler, mes gens ont ordre de dire que je dors—sans cela, on seroit interrompu à chaque instant.

C. Valce. Vous ne vous êtes donc pas couché?

V. Melville. Pas une minute.

C. Valce. Mais vos volets étoient fermés?

V. Melville. Toujours, quand je travaille; c'est un tic; le jour me distrait: je ne puis m'occuper de choses un peu sérieuses que de cette manière. C'est une habitude que j'ai prise en Italie, d'autant plus qu'à cause de la chaleur, il faut toujours tout fermer, & que les appartements y sont par cette raison très obscurs. Ma fantaisie d'écrire à la lumière, étoit fort connue à Rome & à Naples; elle passa même en proverbe: car pour exprimer qu'un ouvrage étoit écrit avec soin, on disoit qu'il avoit sûrement été fait à la lumière. Ce fut mon Discours de réception à l'Académie des Arcades, qui mit cette plaisanterie à la mode.

C. Valce. Enfin, j'ai cru ce matin que vous étiez dans votre lit, &——

V. Melville. Dans mon lit!——Mettez-vous dans la tête que je ne dors point; ce n'est pas une façon de parler, j'ai de l'antipathie pour le sommeil; cet état de *stupeur* & de mort morale, dans lequel toutes les facultés de l'âme s'anéantissent, me paroît la sujétion la plus humiliante de la nature humaine. Aussi je me suis accoutumé à ne dormir chaque nuit que deux ou trois heures tout au plus.

C. Valce. Je vous en félicite—Mais je venois avec l'intention de vous parler de ma sœur; j'ai reçu ce matin une lettre d'elle——

V. Melville. Eh bien, sait-elle que je suis en France?

C. Valce. Oui, elle me parle beaucoup de vous; elle me questionne; elle me prie de lui mander, aussitôt que vous serez ici, ce que je pense de votre caractère, &——

V. Melville. Vous pourrez lui répondre que je ne suis pas tout-à-fait imbécille, & que j'ai retiré quelque fruit de mes voyages.

C. Valce. Angélique a seize ans; elle a toute l'heureuse simplicité de son âge; elle croit que tout le mérite de-

de la grande jeunesse consiste dans la modestie, la douceur, le désir de s'instruire, & sur-tout d'acquérir des vertus. Si je lui fesois de vous un portrait plus brillant, si je lui mandois que vous êtes à dix-huit ans tout ce que vous serez à trente, au-lieu de la séduire, je l'effrayerois; elle èst si intimement persuadée que la première jeunesse n'èst pas susceptible d'atteindre à la perfection de l'âge mûr, qu'il me seroit impossible de la faire revenir de cette prévention; & si je disois que vous avez des talents supérieurs & une érudition profonde, elle croiroit que je me suis abusé, & que j'ai pris l'assurance de la présomption, & des prétentions ridicules, pour du mérite & de l'instruction.

V. Melville. Ce que vous me dites-là ne m'étonne point du tout; voilà le fruit de l'éducation du couvent: des préjugés, de l'entêtement.

C. Valce. Elle a été mieux élevée qu'on ne l'èst ordinairement dans un Couvent; ma tante, fort en état de lui former l'esprit, s'attacha sur-tout à ne lui donner que des idées justes.

V. Melville. Est-elle fort sensible?

C. Valce. Son cœur èst excellent.

V. Melville. Tant mieux; rien m'attache comme une âme *animante;* &, il faut l'avouer, les femmes à cet égard l'emportent sur nous—Les Angloises, sur-tout, quand elles aiment, c'èst avec une violence——j'en ai connu une entr'autres bien surprenante à cet égard——belle comme le jour, très-piquante, très à la mode; eh bien, cette femme (dont le nom èst très-connu, même ici) est capable d'un excès de passion qui surpasse tout ce qu'on peut lire dans les romans les moins vraisemblables—une impétuosité d'imagination, un feu, une chaleur, une délicatesse!——& une manière d'écrire, véritablement pleine d'énergie & de séduction—Cette Angloise, & une petite Espagnole chez le père de laquelle je logeois à Madrid, sont, dans ce genre, les deux êtres les plus extraordinaires qui soient peut-être au monde.

C. Valce, (à part.) Quel délire de fatuité!

V. Melville. Les Italiennes ont aussi des passions très-violentes; mais elles sont d'une jalousie insupportable—J'en fis l'épreuve à Venise, d'une manière cruelle——

une

une malheureuse femme se perdit par des éclats d'une extravagance !—Cette aventure fit un bruit affreux, & véritablement elle m'affecta beaucoup. Si je contois tout ce qui m'ést arrivé dans mes voyages, je pourrois souvent risquer d'être accusé d'exagération ; réellement, il semble que je sois né pour les choses extraordinaires, & cela dans tous les genres——Mais vous, Chevalier, quand voyagerez-vous donc?

C. Valce. Je vous avoue que je n'ai nul gout pour les voyages—& chaque instant fortifie ma répugnance.

V. Melville. Mais, c'ést une répugnance d'enfant que cela.

C. Valce. En vérité, vous ne parviendrez point à la vaincre.

V. Melville. Quel conte !—Eh bien, je veux vous emmener avec moi, dans le Nord, l'année prochaine.

C. Valce. Comment, dans le Nord ?

V. Melville. Oui, je compte faire le voyage du Nord. J'irai d'abord en Russie, parceque je médite un ouvrage très-piquant sur les progrès rapides des Russes dans les arts & dans la politique. J'en ai déjà fait le plan—— Et puis je veux connoître la Suede, le Danemarck.

C. Valce. Et si vous vous mariez, emmenerez-vous votre femme ?

V. Melville. Oh, cela ést impossible—Je ne prendrai avec moi qu'un Dessinateur & un Botaniste. Aimez-vous l'Histoire Naturelle ? moi, elle me tourne la tête. Je suis heureusement né ! L'étude la plus seche, la plus aride, n'ést pour moi qu'un amusement ; j'apprends tout ce que je veux, sans travail & sans peine. On peut se vanter de cette facilité ; elle n'a rien de commun avec l'esprit ; elle ne vient que de la mémoire—Il ést certain que j'ai une mémoire prodigieuse—Et puis j'aime toutes les sciences également—Ma passion de m'instruire s'étend sur tous les objets—On fit à ce sujèt à Rome, les derniers jours que j'y passai, une remarque assez plaisante: on prétendit, que, dans la même soirée, j'avois donné la solution d'un problême, rempli douze bouts-rimés, soutenu une discussion très-vive sur la politique, traduit en François un passage du Dante, & dansé dix contredanses. Je ne m'en ressouviens pas, je ne puis répondre de l'ex-

actitude de cette récapitulation ; mais il est très-possible qu'elle soit vraie——très-possible.

C. Valce. Quel passage du Dante traduisites-vous ?

V. Melville. Mais—Ah, cela est excellent !—il m'est échappé—Tout ce que je me rappelle, c'est que c'étoit le plus difficile du poëme, parce qu'on l'avoit choisi exprès pour m'embarrasser—Je dois avoir dans mes papiers cette traduction ; je vous la montrerai.

C. Valce. J'entends mon père, je crois.——(*Apart.*) Ah, j'avois grand besoin qu'on vînt à mon secours ; je n'y pouvois plus tenir.

V. Melville, (*à part.*) Le jeune homme, à ce que je vois, est un peu étonné de cet entretien—Allons ; après avoir pétrifié le fils, il faut subjuguer le père.

SCENE IV.

LE BARON, LE VICOMPTE, LE CHEVALIER.

B. Valce. Mon fils, allez dans le sallon retrouver le Marquis, qui vous attend pour la promenade—Mais, écoutez—(*Au Vicomte.*) Permettez vous que je lui dise un mot ?

V. Melville. Je vais me retirer.

B. Valce. Non, non, cela sera fait dans l'instant.

V. Melville. Fort bien ; pendant ce temps je vais examiner les tableaux de ce cabinet, que je n'avois pas encore remarqués. (*Il s'éloigne & considere les tableaux, en affectant toutes les manières d'un connoisseur.*)

B. Valce, (*au Chevalier à demi-bas.*) Eh bien, comment s'est passée votre conversation ?

C. Valce. Ah, mon père !——vous me voyez dans une surprise !

V. Melville, (*considerant un tableau.*) Cette tête n'est-elle pas d'après Raphaël?

B. Valce, (*se tournant.*) Non, c'est d'après ma grand'mère—Un très-beau tableau.

V. Melville. *Le faire* n'en est pas mauvais, point du tout mauvais—Ah, voilà un assez joli paysage, il est *chaud de couleur.*

B. Valce, (*à demi voix, au Chevalier.*) C'est un fat, n'est-ce pas, un vrai fat ?—Mais croyez-vous du moins qu'il ait quelque instruction, autant que vous en pouvez juger ? Parlez-moi naturellement.

C. Valce. Il èst fou, on lui a tourné la tête ; voilà tout ce que j'ai pu démêler.

V. Melville, (*considérant toujours les tableaux, & se parlant à lui-même, mais très-haut.*) Dans le gout de la Rosalba.

B. Valce, (*toujours au Chevalier.*) Et si le cœur èst gâté, il n'y a nulle ressource.

C. Valce. Ah, mon père, parlez-lui ; donnez-lui des conseils ; peut-être parviendrez-vous à le corriger.

B. Valce. Il suffit ; nous reprendrons cet entretien. Venez, Vicomte ; & vous, mon fils, allez chercher le Marquis, & conduisez-le dans mon petit jardin ; tenez, voilà la clèf de la grille. (*Le Chevalier sort.*)

SCENE V.

LE BARON, LE VICOMTE.

V. Melville. Il èst charmant, votre jardin—le *site* en èst très-agréable—On y découvre du côte du bois une vue *agreste*, mais fort *pittoresque*. Au déclin du jour, le soleil couchant produit sur la montagne de *grandes masses de lumières* d'un *effet très-piquant.* Ce paysage rappelle ceux de la Suisse, il en offre les charmes sans en avoir *la sévérité. La nature est plus majestueuse, plus imposante,* en Suisse & en Italie ; mais c'èst une beauté, si j'ôse m'exprimer ainsi, dont l'âpre austèrité va jusqu'à la rudesse. Ici, elle èst moins sublime, mais plus simple ; elle touche davantage.

B. Valce, (*à part.*) Quelle tirade !——Je crois qu'ils appellent cela *improviser :* mais ce n'èst pas en François ; car je n'entends ni les mots, ni les phrases.

V. Melville, (*à part.*) Je le tiens—le voilà déjà stupéfait.

B. Valce, (*à part.*) Voyons jusqu'où cela peut aller.——(*Haut.*) En vérité, Vicomte, vous m'étonnez ——Vous avez une singulière *éloquence*——Tout ce que vous avez trouvé le moyen de débiter, pour dire que j'ai un joli jardin.

V. Melville. C'èst que j'aime la campagne avec passion. La vue d'un beau paysage, m'affecte d'une manière très-extraordinaire : comme j'étois heureux dans les Appennins ! Ces hautes montagnes hérissées de rochers,

chers, entourées de précipices; *cet aspect* noble & sauvage exaltoit mon imagination; mes idées s'étendoient, s'élevoient; entraîné par un enthusiasme auquel je ne pouvois résister, je descendois de voiture; je méditois, je dessinois, je fesois des vers—Quel pays que l'Italie, pour une tête vive & *pensante!* Je *recevois une impression* que je ne puis dépeindre, en songeant que j'étois dans la patrie de Cicéron, de Virgile & d'Horace: sachant tous leurs ouvrages par cœur, je trouvois un nouveau plaisir à les lire dans ces lieux où ils avoient été composés——& Rome, Rome! quels transports j'éprouvai en entrant dans Rome!

B. Valce. A présent, parlez moi un peu des hommes, des mœurs, des différens Gouvernements; n'avez-nous pas étudié tout cela à fond?

V. Melville. En Italie, mes observations n'ont roulé que sur le matériel; il ne faut-là que de la mémoire & des yeux, on n'y peut réfléchir que sur le passé: mais c'est en Suisse, en Angleterre, qu'il faut chercher des *êtres pensants* & des têtes bien *organisées*, des idées d'une profondeur!—Nous avons de la grace, *un vernis agréable*, & une *grande fraîcheur de coloris;* nous connoissons l'art des *nuances;* mais ils ont sur nous l'avantage d'une raison *géométrique & méthodique*, & nous ne sommes pas *en mesure* de pouvoir comparer notre *logique* à la leur.

B. Valce. Ainsi, vous mettez les Suisses & les Anglois dans la même classe? Ils n'ont ni vernis, ni nuances, ni fraicheur, mais de la méthode, de la logique, de la géométrie, & de la mésure?

V. Melville. Oui, quant aux mœurs & à la tournure des idées, ils se ressemblent beaucoup; dans les uns & les autres, les *données* sont a-peu-près les mêmes.

B. Valce, (*à part.*) *Les données!*—(*Haut.*) Vous avez fait un journal détaillé, à ce qu'on dit?

V. Melville. Oui, j'ai six volumes de mes griffonages; c'est un ouvrage *informe*, comme vous pouvez penser; je l'ai écrit avec tant de rapidité!—Cependant il y a du feu, & un tour assez original; on m'a persécuté à Londres pour le faire imprimer; mais je suis si loin de toute espèce de prétentions!——J'ai rapporté aussi d'Italie des dessins *précieux & d'un fini* admirable.

B. Valce. Vous êtes grand connoisseur en tableaux?

V.

V. Melville. Mais, j'ai le coup d'œil assez juste, & un gout si décidé pour les arts !—La musique & la peinture ont occupé mes loisirs à Rome, d'une manière bien délicieuse ; j'ai fait un petit traité sur la musique, dans lequel je prouve que les Italiens ont seuls connu les *grands effets d'harmonie* : que leur *style* èst en général *plus pur*, leurs idées plus *fraîches*, & qu'enfin, on trouve toujours dans leurs plus petits airs de jolies *intentions*, de la *grace*, de *l'élégance*, & des *motifs* bien soutenus.

B. Valce. De manière que notre musique èst malintentionnée : cela me fait de la peine, car j'aimois Rameau—Mais revenons à la peinture : puisque vous êtes un véritable amateur, je veux vous montrer une miniature qu'on dit être d'un bon maître, vous m'en direz votre avis franchement, parce qu'en conséquence je l'acheterai ou je la renverrai. La voici. (*Il lui donne la boîte sur laquelle èst le portrait d'Angélique. Il dit à part.*) Voyons un peu ce que ce pédant dira de la figure d'Angélique.

V. Melville, (*après un moment d'examen.*) Je ne vous conseille pas d'acheter cela.

B. Valce. Pourquoi donc ?——Le visage me paroît joli.

V. Melville, (*regardant le portrait.*) Non—point de caractère——mauvais tour de tête ; nulle expression——un ouvrage détestable, en vérité.

B. Valce, (*piqué.*) Cela èst bon à savoir.

V. Melville, (*regardant toujours le portrait.*) Détestable !——aucune *entente* du mélange de couleurs ; un *faire* mesquin—une *petite manière*, de la sécheresse—une draperie pauvre—(*Lui rendant la boîte.*) Cela ne vaut rien——absolument rien.

B. Valce, (*avec colère.*) Eh bien, Monsieur le connoisseur, d'autres seront moins difficiles.

V. Melville, Comment ; que signifie cela !

B. Valce. Ah, voici votre père fort à propos.

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

B. Valce. Venez, Marquis, venez.

M. Melville. Eh, mon Dieu, vous avez l'air bien ému.

B. Valce. Je viens de montrer le portrait d'Angélique à Monsieur votre fils.

V. Melville, (à part.) Ah, voilà donc le nœud!

B. Valce. Et elle n'a pas le bonheur de lui plaire; il dit qu'elle èst *seche*, qu'elle a de *petites manières*, l'air mesquin—& cent autres impertinences du même genre.

M. Melville. Comment, mon fils!

V. Melville, (bas au Marquis.) Mon père, je vous expliquerai cela—rien n'èst plus simple; mais ces gens-ci n'ont pas le sens commun.

B. Valce. Enfin, mon chèr Marquis, Monsieur le Vicomte de Melville èst beaucoup trop merveilleux pour moi; son esprit èst si fort au-dessus du mien, que je ne comprends pas plus ses longs discours que s'il parloit Allemand. Son langage èst composé d'une quantité de mots, qui me sont absolument inconnus; & il place ceux que je sais, de manière à me dérouter totalement sur leur signification—Moi, je veux pouvoir causer avec mon gendre; ainsi vous voyez bien——

M. Melville. C'en èst assez, je vous rends votre parole; venez, mon fils.

C. Valce, (à part.) J'avois prévu ce dénouement.

V. Melville, (au Baron.) Monsieur, je ne sais que six langues, mais je n'ai pas la plus légère teinture du Picard, je l'avoue à ma honte, & cette ignorance me coûte trop cher pour ne la pas déplorer sincérement.

M. Melville. Allons, mon fils, suivez-moi.

B. Valce. J'espère du moins, mon chèr Marquis, que je n'aurai pas le malheur de perdre votre amitié——J'aurois du vous parler avec plus de ménagement; mais vous connoissez ma franchise & ma vivacité, &, réellement, ce jeune homme m'a poussé à bout——Vous savez d'ailleurs, quand vous me proposates ce mariage, que je vous prévins qu'il n'auroit lieu qu'en supposant que l'esprit & le caractère de votre fils me conviendroient, &——

M. Melville. Epargnons-nous des explications inutiles, & recevez mes adieux; venez, mon fils; partons.

V. Melville, (avec ironie.) Allons, supportons ce revers avec courage; les Muses, la gloire & les arts, parviendront peut-être à m'en consoler——Adieu, Chevalier——(*En s'en allant, & en riant.*) Voilà une

3 aventure

aventure véritablement très-plaisante. Ah, ah, ah, (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

B. Valce. Le fat!——en vérité, je ne sais où j'en suis——J'ai encore la tête remplie de toutes les extravagances qu'il m'a débitées, & que j'ai eu la patience d'écouter pendant une heure——Le sot jargon! parbleu, j'avois fait-là un beau choix pour ma pauvre Angélique!——Mais, parlez donc, mon fils, concevez-vous cet excès de folie, de confiance & de stupidité?

C. Valce. Je vois, mon père, ce que vous m'avez répété bien souvent, que la présomption, dans un jeune homme, doit également gâter son cœur & son esprit.

B. Valce. Mon enfant, n'oubliez jamais cette leçon; vous verrez des fats moins grossiers & plus spirituels; mais dites-vous bien qu'au fond du cœur ils sont tous les mêmes. Dominés par la plus méprisable & la plus sotte vanité, sans élévation, sans principes, sans égards pour les femmes; indiscrets, menteurs, arrogants: voilà les vices horribles qui les caractérisent tous, & qui sont le partage du plus adroit d'entre eux, comme du plus gauche & du plus ridicule. Enfin, repétez-vous sans cesse, qu'à votre âge, malgré la meilleure éducation, on ne fait rien qu'à demi; que l'expérience & le temps peuvent seuls perfectionner l'esprit & la raison; qu'un *Philosophe* ou un *Savant* de dix-huit ans, n'est qu'un sot; & que sans un bon cœur, de la réserve & de la docilité, on ne doit rien attendre d'un jeune homme.

C. Valce. Ah, mon père, je reçois avec trop de plaisir des conseils si salutaires, pour n'en pas retirer le fruit un jour; oui, daignez le croire, je serai digne de vous, du moins par mes sentiments.

B. Valce. Je n'en doute pas, & cette espérance fait tout le bonheur de ma vie——Mais allons retrouver le Marquis, & l'appaiser, s'il est possible, avant son départ: car, malgré les impertinences de son fils, je ne veux pas décidément rompre une liaison de vingt ans——Allons le chercher, allons.

AGAR DANS LE DESERT,

COMEDIE.

PERSONAGES. { AGAR,
ISMAEL, *Fils d'Agar.*
L'ANGE. }

La Scène est dans un Désert.

SCENE PREMIERE.

AGAR, ISMAEL.

Agar, tenant son fils par la main.

Elle doit porter un vase.

QUELS tristes lieux !—quelle affreuse solitude !

Ismael. Maman, retournons chez mon père ; nous y étions si heureux !

Agar. Hélas ! mon enfant, la haine & la jalousie nous en ont chassés ; & c'est pour toujours.

Ismael. La haine ! & quel mal ai-je fait pour la mériter ? Et vous, Maman, comment peut-on vous haïr ?

Agar. L'envie, mon fils, rend injuste & cruel ; elle conduit à la haine, la plus odieuse, la plus noire de toutes les passions.

Ismael. Un cœur sensible ne l'eprouvera donc jamais ?

Agar Un cœur sensible peut s'égarer.——l'orgueil, mon fils, peut corrompre l'âme la plus tendre, & la livrer à toutes les fureurs de la vengeance.

Ismael. Ah ! Maman, si j'ai de l'orgueil, mettez tous vos soins à m'en corriger.

Agar. La raison seule doit nous en garantir. L'Auteur de la nature n'a rien fait que de bon ; nous lui devons toutes nos vertus, & nos vices sont notre ouvrage.

Ismael. Nous naissons donc sans orgueil !

Agar. Dieu imprima dans non cœurs un désir salutaire qui nous porte à nous distinguer, à rechercher la gloire.

Ismael. C'est l'amour-propre ?

Agar. Oui, mon fils, c'èst ce principe divin qui fait les Héros & les grands Hommes ; alors il èst pur, & tel que Dieu nous l'a donné ; mais l'homme corrompu abuse de ce don précieux ; il le dénature, l'avilit, le tourne sur des objets vains & frivoles ; enfin, il en fait l'orgueil.

Ismael. Maman, Dieu èst bon ; quand nous suivons sa loi, il doit donc nous aimer.

Agar. Il èst alors notre père.

Ismael. Pourquoi donc gémissez-vous ? Pourquoi sommes-nous sans appui, sans sécours dans ce désert ?

Agar. Il veille sur nous, & ne veut que nous éprouver.

Ismael. Et cependant la fatigue, le chagrin nous accablent : privés d'asyles & de nourriture, comment résister à tant de maux ?

Agar. Par le courage qui les méprise ; par la resignation qui s'y soumet sans murmure. Souffrir èst le partage de la vie : c'èst un temps d'épreuve & d'orage, temps rapide & court ! suivi, pour la vertu, de l'immortalité, de la gloire & du bonheur. Cessons donc de nous plaindre. Songeons aux biens qui nous attendent, & tâchons de nous en rendre dignes.

Ismael. Maman, vous ne craignez donc pas la mort ?

Agar. Hélas ! je ne crains que de vous survivre.

Ismael. La mort n'èst rien !—c'èst un instant !——Mais souffrir, endurer la faim, la soif, ah ! Maman !

Agar. Mon fils, il èst encore un plus affreux tourment—c'èst celui de ne pouvoir soulager ce qu'on aime.

Ismael. Ne l'ai-je pas senti ?——Je vous ai vue pleurer.

Agar. Ah ! mon enfant, si je pouvois, en donnant ma vie, sauver la tienne !

Ismael. Maman ! qu'en ferois-je sans vous ?

Agar. O mon chèr Ismaël,——cruelle Sara ! si vous l'entendiez—si vous le voyiez.—Oui, votre cœur barbare en seroit attendri. Et moi, & moi, que dois-je éprouver ?—Ah ! mon fils, ne nous laissons point abattre : notre sort èst affreux ; mais Dieu nous protege & peut le changer.

Ismael. Ce désert produit bien quelques fruits sauvages dont nous pourrions nous nourrir ; mais sous un

 sol

sol si brûlant, la soif dévore, & l'on n'y trouve ni fontaines, ni ruisseaux.

Agar. Nous en découvrirons peut-être.——D'ailleurs, ce vase, ce seul bien qui nous reste, contient encore de l'eau, elle èst pour toi, c'èst une dernière ressource que ma tendresse te réserve.

Ismael. Je veux la partager avec vous.

Agar. Ce n'èst qu'en conservant ta vie, que je puis prolonger la mienne.

Ismael. Maman?

Agar. Quoi, mon enfant?

Ismael. Depuis deux jours, je n'ai pas dormi; je me sens accablé: asseyons-nous.

Agar. Viens prendre du repos, il te rendra des forces; viens te coucher à l'ombre de ce buisson.

(Ismael la suit & se couche; elle se mèt auprès de lui, & place son vase à ses pieds.)

Ismael. Maman, essayez de dormir aussi.

Agar. Non, je te veillerai.

Ismael. Vous ne vous éloignerez pas de moi pendant mon sommeil?

Agar. Eh! pourrois-je te quitter un instant! Ses yeux se ferment—heureux âge!

(Ismael s'endort tout-à-fait.)

Dors, dors, tu ne sentiras plus tes maux, & les miens seront adoucis—*(Elle le considere.)* Hélas! comme ses traits sont changés! Ils portent l'empreinte de la souffrance.—O mon fils! sans toi, sans tes plaintes qui me déchirent le cœur, avec quel courage je supporterois ma destinée!—Mais l'entendre gémir—voir couler ses larmes, ô Ciel! c'èst un supplice que je ne puis endurer.——Il épuise toute ma constance. Comme il dort!—Pauvre enfant! *(Elle l'embrasse.)* Son visage èst brûlant, le soleil donne sur sa tête. Hélas! même en dormant, il èst donc destiné à souffrir!—Mais ne pourrois-je pas avec mon voile lié à cette branche, lui former un abri? *(Elle veut tirer la branche à elle.)* Je n'y puis atteindre, il faut me lever & détacher mon voile. *(Elle se leve, fait un mouvement qui renverse le vase qui étoit à ses pieds, & répand l'eau.)* Grand Dieu! qu'ai-je fait?—Ce vase, ma dernière espérance, mon unique ressource, la vie de mon fils?—Ah! malheureuse?—cette eau pouvoit du moins

moins lui suffire encore jusqu'à demain—& d'ici-là, de nouvelles recherches nous auroient peut-être fait découvrir une fontaine!—(*Elle tombe accablée de douleur auprès de son fils.*) Ah, Ciel!

Ismael, (*se réveillant.*) Maman!

Agar. O mon fils!

Ismael. Maman! je brûle,—je n'en puis plus—un feu cruel me dévore.

Agar, (*le prenant dans ses bras, & le couvrant de son voile.*) Mon Dieu, prenez pitié de l'excès de ma peine!

Ismael. Maman, je meurs de soif; une goutte d'eau, Maman, & vous me rendrez la vie.

Agar. Eh bien, mon fils, eh bien! reçois donc mon dernier soupir.—Tu meurs, j'en suis la cause; pardonne-moi, je vais te suivre.

Ismael. Maman, vous avez donc bû toute l'eau?

Agar. Que dis-tu?—Grand Dieu!

Ismael. S'il en restoit encore, & si vous éprouviez ce que je sens, Maman, je ne le boirois pas.

Agar. O mon fils! peux-tu me croire assez barbare?

Ismael. Hélas! la douleur égare & trouble mon esprit, pardonnez moi.

Agar. J'ai voulu te garantir du soleil.—Je me suis levée.—J'ai renversé ce vase, & je t'ai donné la mort!

Ismael. Non, Maman,—non—cette eau n'auroit pu me suffire.

Agar. Quelle pâleur couvre son front!—mon fils!

Ismael. Maman, donnez-moi votre main,—que je la baise encore.

Agar. La sienne èst froide & tremblante.—Mon enfant?—Il ne me répond pas!—Ismaël, ouvre les yeux!—Embrasse encore une fois ta malheureuse mère.——(*Elle mèt la main sur son cœur.*) Il bat encore.—(*Elle se mèt à genoux.*) O toi, Etre suprême & bienfaisant, à qui tout èst possible! toi, soutien, protecteur des infortunés, daigne jetter un regard sur moi!—Je me soumèts, si tu l'ordonnes; mais ma confiance en ta bonté, égale mon obéissance!——Conserve-moi le bien que tu m'as donné; ou du moins, grand Dieu! ne me condamne point à vivre?—Tu vas prononcer, j'attends mon arrêt.

 —Mais

—Mais c'est un père qui va le rendre!—(*Elle retombe auprès de son fils, le visage caché.*) (*Après un long silence.*)

L'Ange, (*derriere le Théâtre.*) Agar!

Agar. Qu'entends-je! & quelle voix céleste vient ranimer mon cœur?

(*On entend une symphonie douce.*)

Où suis-je?

(*La toile du fond se lève, & l'on découvre l'Ange sur un nuage, une palme à la la main. Le Théâtre change, & représente un paysage charmant, orné de fleurs & de fruits.*)

SCENE II.

L'Ange, Agar, Ismael.

L'Ange. Agar!

Agar. Que vois-je!—(*Elle regarde son Fils toujours étendu à terre sans mouvement.*) O mon fils!

L'Ange, (*s'approchant.*) Agar!——Essuyez vos larmes.

Agar. Mon fils va donc m'être rendu!—Mais, ô Ciel! il est toujours sans mouvement.—Ismaël.—Ismaël!—Ah! c'en est fait, il n'est plus!—(*Elle se leve impétueusement, & court se précipiter aux pieds de l'Ange.*) Dois-je donc perdre tout espoir?

L'Ange. Votre confiance, Agar, & votre foi n'égalent-elles pas votre soumission?

Agar, (*toujours aux pieds de l'Ange.*) Oui, je suis resignée.—Hélas!—si Dieu l'exige, je m' interdirai jusqu'à la plainte. Mais mon courage m'abandonne—un doute affreux glace mon cœur.—Dieu veut-il m'éprouver, ou combler ma misere?

L'Ange. Lui sacrifieriez-vous, sans murmure, le seul bien qui vous reste—cet enfant si chéri?

Agar. Je le tiens de sa bonté——il peut me retirer ses bienfaits. (*Elle se releve, & court auprès de son fils.*) Mon fils!—C'est en vain que je l'appelle. Hèlas! il m'entendroit s'il respiroit encore. La voix de sa mère desolée ranimeroit ses sens. Mes cris sont superflus. Ismaël n'y peut répondre.—— Ismaël! ô nom jadis si doux à répéter!—nom chéri! maintenant je ne puis le prononcer qu'un frémissant.

L'Ange. Agar! pourquoi vous livrer à ce vain désespoir?—vous pleurez votre fils. Il paroît mort à vos yeux; mais doutez-vous de la puissance immortelle du Seigneur?

Agar, (se relevant.) Sa puissance!—Ah! sans doute, il peut tout, il peut tarir la source de mes larmes; il peut me rendre mon fils.—Insensée que je suis! Je pleurois, & Dieu me voit & m'entend. L'excès de ma douleur l'offensoit peut-être. Cette idée m'accable & me déchire.—Pardonne-moi, grand Dieu, de coupables transports!——Daigne jetter sur cet enfant un regard paternel; que son innocence te touche! Ah! puisse-t-il du moins n'être pas la victime des fautes & de la foiblesse d'une mère infortunée!—O Ciel! que ta colère ne tombe que sur moi!—mais rends le jour à mon fils: qu'il vive!—que je puisse encore une fois lui parler & l'entendre, ô mon Dieu!—& j'adorerai, je bénirai, en expirant, & ta justice & ta bonté.

L'Ange. Agar, tout ce qui vous environne déjà retrace, ou vous présage sa bienfaisance infinie; il a transformé l'affreux désert où vous gémissiez, en un séjour délicieux. Sa puissance & sa gloire éclatent & brillent autour de vous.

Agar. Hélas! un seul objet frappe ici mes yeux. Je n'y puis voir qu'Ismaël privé de la vie.

L'Ange. Ne vous laissez point abattre, Agar. Vous êtes fidelle & soumise? N'avez-vous pas l'heureux droit de tout esperer? Quel miracle est impossible à l'Etre suprême, qui lit au fond de votre cœur? Il vous juge, Agar, & vous protege. Il punit avec indulgence; & lui seul sait récompenser sans mesure.

Agar. Qu'entends-je, ô Ciel! quelles paroles consolantes & divines!

L'Ange. Levez les yeux: voyez, heureuse Agar; la bonté du Seigneur fait encore un nouveau prodige pour vous.

(*L'Ange touche la terre avec sa palme, il en jaillit à l'instant une fontaine abondante.*)

Agar. O mon Dieu! tant de bienfaits ne me seront pas inutiles. Vous voulez que j'en jouisse; Ismaël va donc revivre?

L'Ange, (s'approche d'Ismaël.) Approchez-vous, Agar!

Agar.

Agar, (*courant se précipiter à genoux aux pieds de son fils.*) Ah ! grand Dieu ! mon fils !—Mais n'est-ce point une illusion ? sa pâleur se dissipe.—O Ciel ! si je m'abusois ! (*Elle lui prend la main.*) Sa main—n'est plus froide.—Ismaël ! Mon Dieu ! acheve ton ouvrage.

(*Après un moment de silence, elle regarde attentivement son fils.*

Il ouvre les yeux : ô mon fils !—Je me meurs. (*Elle tombe sur un lit de gazon.*)

L'Ange. Agar, Agar, ranimez-vous pour louer, pour adorer le Seigneur !

Agar, (*revenant à elle.*) Ismaël !

L'Ange. Reprenez vos sens, Agar, & regardez votre fils.

Agar. Mon fils !—Il m'est rendu ! Quoi ce n'est point un songe.

Ismael, (*se soulevant.*) Ah ! je renais !

Agar. Ah ! mon fils ! cher enfant, viens dans mes bras, viens embrasser la plus heureuse des mères !—Que dis-je !—Non, prosternons-nous, & remercions le Ciel.

Ismael. Que ne lui dois-je pas, Maman ! il nous réunit.

L'Ange. Jouissez désormais, Agar, d'un bonheur inaltérable : Dieu m'ordonna de vous éprouver. Il est satisfait, & tous vos maux sont finis. Elevez cet enfant ; donnez-lui des vertus ; inspirez-lui la crainte & surtout l'amour du Seigneur. Voilà le plus digne hommage que vous puissiez offrir de votre reconnoissance.

Agar. Ah ! pourrois-je y manquer après de tels bienfaits ?

L'Ange. Que votre exemple, Agar, serve à jamais de leçon : Qu'il corrige les murmures des mortels insensés, & qu'il apprènne que Dieu sait récompenser la patience, la soumission, le courage, & la vertu.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU.

COMEDIE.

ACTEURS.

- GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.
- ANGELIQUE, femme de George Dandin, & fille de M. de Sotenville.
- MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique.
- MADAME DE SOTENVILLE.
- CLITANDRE, amant d'Angélique.
- CLAUDINE, suivante d'Angélique.
- LUBIN, paysant, servant Clitandre.
- COLIN, valet de George Dandin.

La scene èst devant la maison de George Dandin, à la campagne.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

AH, qu'une femme Demoiselle èst une étrange affaire, & que mon mariage èst une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition ; & s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un Gentilhomme ! Le Noblesse de soi èst bonne, c'èst une chose considérable assurément ; mais elle èst accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il èst très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, & connois le style des nobles, lors qu'ils nous

nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font èst petite avec nos personnes, c'èst notre bien seul qu'ils épousent ; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne & franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus du moi, s'offense de porter mon nom ; & pense qu'avec tout mon bien, je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'èst effroyable maintenant, & je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

G. Dandin, (*à part, voyant sortir Lubin de chez lui.*) Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

Lubin, (*à part, appercevant George Dandin.*) Voilà un homme qui me regarde.

G. Dandin, (*à part.*) Il ne me connoît pas.

Lubin, (*à part.*) Il se doute de quelque chose.

G. Dandin, (*à part.*) Ouais ! Il a grand' peine à saluer.

Lubin, (*à part.*) J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sorter de là dedans.

G. Dandin. Bon jour.

Lubin. Serviteur.

G. Dandin. Vous n'ètes pas d'ici, que je crois?

Lubin. Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

G. Dandin. He ! Dites-moi un peu, s'il vous plait, vous venez de là-dedans ?

Lubin. Chut.

G. Dandin. Comment ?

Lubin. Paix.

G. Dandin. Quoi donc ?

Lubin. Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

G. Dandin. Pourquoi ?

Lubin. Mon Dieu ! Parce.

G. Dandin. Mais encore?

Lubin. Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

G. Dandin. Point, point.

Lubin. C'èst que je viens de parler à la maîtresse du logis, de là part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux, & il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous ?

G. Dandin. Oui.

Lubin. Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît ; & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayez vu.

G. Dandin. Je n'ai garde.

Lubin. Je suis bien-aise de faire les choses sécrettement ; comme on m'a recommandé.

G. Dandin. C'èst bien fait.

Lubin. Le mari, à ce qu'ils disent, èst un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme ; & il feroit le diable à quatre, si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

G. Dandin. Fort bien.

Lubin. Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

G. Dandid. Sans doute.

Lubin. On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

G. Dandin. Le mieux du monde.

Lubin. Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

G. Dandin. Assurément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

Lubin. C'èst le Seigneur de notre pays, Monsieur le Vicomte de chose——Foin, je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monsieur Cli—Clitandre.

G. Dandin. Est-ce ce jeune courtisan, qui demeure ?

Lubin. Oui, auprès de ces arbres.

G. Dandin, (*à part.*) C'èst pour cela que depuis peu ce Damoiseau poli s'èst venu loger contre moi ; j'avois bon néz sans doute, & son voisinage déja m'avoit donné quelque soupçon.

Lubin. Testigué, c'èst le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il èst amoureux d'elle, & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler.

Voyez

Voyez s'il y a là une si grande fatigue pour me payer si bien ; & ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sols.

G. Dandin. Hé bien, avez-vous fait votre message ?

Lubin. Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine ; qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à sa maîtresse.

G. Dandin, (à part.) Ah, coquine de servante !

Lubin. Morguienne, cette Claudine-là est tout-à-fait jollie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

G. Dandin. Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce Monsieur le courtisan ?

Lubin. Elle m'a dit de lui dire——Attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela, qu'elle lui est tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son mari qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître ; & qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

G. Dandin, (à part.) Ah, pendarde de femme !

Lubin. Testiguienne, cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la manigance, voilà ce qui est de bon ; & il aura un pied de nèz avec sa jalousie. Est-ce pas ?

G. Dandin. Cela est vrai.

Lubin. Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le sécrèt, afin que le mari ne le sache pas.

G. Dandin. Oui, oui.

Lubin. Pour moi, je vais faire semblant de rien. Je suis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN, *seul.*

Hé bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une Demoiselle. L'on vous accommode de toutes pieces, sans que vous puissiez vous venger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté du ressentiment ; &, si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire

la

la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah, j'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des soufflets! Quoi! Ecouter impudemment l'amour d'un Damoiseau, & lui promettre en même temps de la correspondance! Morbleu, je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père & à la mère; & les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujèts de chagrin & de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. de Sotenville. Qu'èst ce, mon gendre, vous me paroissez tout troublé?

G. Dandin. Aussi en ai-je du sujèt, & ——

Madame de Sotenville. Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!

G. Dandin. Ma foi, ma belle-mère, c'èst que j'ai d'autres choses en tête; & ——

Madame de Sotenville. Encore? Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde; & qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

G. Dandin. Comment!

Madame de Sotenville. Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de, ma belle-mère, & ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame?

G. Dandin. Parbleu, si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeller ma belle-mère.

Madame de Sotenville. Il y a fort à dire, & les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'èst pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

M. de Sotenville. C'en èst assez, m'amour, laissons cela.

Madame de Sotenville. Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne savez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous èst dû.

M. de Sotenville. Corbleu, pardonnez-moi, on ne put point me faire le leçons la-dessus, & j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions ; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

G. Dandin. Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de——

M. de Sotenville. Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'èst pas respectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui sont au-dessus de nous, il faut dire, Monsieur, tout court.

G. Dandin. Hé bien, Monsieur Tout-court, & non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne——

M. de Sotenville. Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

G. Dandin. J'enrage. Comment, ma femme n'èst pas ma femme ?

Madame de Sotenville. Oui, notre gendre, elle èst votre femme ; mais il ne vous èst pas permis de l'appeller ainsi, & c'èst tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

G. Dandin, (*à part.*) Ah, George Dandin, où t'es-tu fourré ?—(*Haut.*) Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai—(*à part,*) Au diantre soit la tyrannie—(*à M. de Soutenville,*) de toutes ces histoires-là. Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. de Sotenville. Et la raison, mon gendre ?

Madame de Sotenville. Quoi, parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages !

G. Dandin. Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous: mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandinière?

M. de Sotenville. Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

Madame de Sotenville. Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue, maison où le ventre ennoblit, & qui par ce beau privilége rendra vos enfans gentilshommes?

G Dandin. Oui, voilà que èst bien, mes enfans seront gentilshommes; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

M. de Sotenville. Que veut dire cela, mon gendre?

G. Dandin. Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Madame de Sotenville. Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille èst d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée; &, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. de Sotenville. Corbleu, dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette; & la bravoure n'y èst pas plus héreditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Madame de Sotenville. Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc & pair, gouverneur de notre province.

M. de Sotenville. Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

G. Dandin. Oh bien, votre fille n'èst pas si difficile que cela; & elle s'èst apprivoisée depuis qu'elle èst chez moi.

M. de Sotenville. Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne

ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions ; & nous serons les premiers, sa mère & moi, à vous en faire la justice.

Madame de Sotenville. Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, & nous l'avons élevées dans toute la sévérité possible.

G. Dandin. Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan, que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe ; & qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Madame de Sotenville. Jour de Dieu, je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.

M. de Sotenville. Corbleu, je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

G. Dandin. Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes ; & je vous demande raison de cette affaire là.

M. de Sotenville. Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux ; & je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites ?

G. Dandin. Très sûr.

M. de Sotenville. Prenez bien garde au moins ; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

G. Dandin. Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. de Sotenville. M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Madame de Sotenville. Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné ?

M. de Sotenville. Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

G. Dandin. Le voici qui vient vers nous.

SCENE

SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

M. de Sotenville. Monsieur, suis-je connu de vous?

Clitandre. Non pas, que je sache, Monsieur.

M. de Sotenville. Je m'appelle le Baron de Sotenville.

Clitandre. Je m'en réjouis fort.

M. de Sotenville. Mon nom est connu à la cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler, des premiers, à l'arrière-ban de Nancy.

Clitandre. A la bonne heure.

M. de Sotenville. Monsieur mon pére, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister, en personne, au grand siége de Montauban.

Clitandre. J'en suis ravi.

M. de Sotenville. Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré, en son temps, que d'avoir permissio de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

Clitandre. Je le veux croire.

M. de Sotenville. Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimiez & poursuiviez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse; & pour l'homme que vous voyez, (*montrant George Dandin,*) qui a l'honneur d'être mon gendre.

Clitandre. Qui, moi?

M. de Sotenville. Oui; & je suis bien-aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

Clitandre. Voilà une étrange médisance! Qui vous a dit cela, Monsieur?

M. de Sotenville. Quelqu'un qui croit le bien savoir.

Clitandre. Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle là? Moi aimer une jeune & belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le Baron de Sotenville! Je vous révere trop pour cela, & suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'à dit est un sot.

M. de Sotenville. Allons, mon gendre.

G. Dandin. Quoi?

Clitandre. C'èst un coquin & un maraud.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Répondez.

G. Dandin. Répondez vous-même.

Clitandre. Si je savois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Soutenez donc la chose.

G. Dandin. Elle èst toute soutenue. Cela èst vrai.

Clitandre. Est ce votre gendre, Monsieur, qui?——

M. de Sotenville. Oui, c'èst lui-même qui s'en èst plaint à moi.

Clitandre. Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; &, sans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

SCENE VI.

Monsieur de Sotenville, Madame de Sotenville, Angelique, Clitandre, Geore Dandin, Claudine.

Madame de Sotenville. Pour ce qui èst de cela, la jalousie èst une étrange chose! J'amene ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

Clitandre, (*à Angélique.*) Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je suis amoureux de vous?

Angelique. Moi? Hé, comment lui aurois-je dit? Est ce que cela èst? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler; c'èst une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans; essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire sécrettement de petits billets-doux, à épier les momens que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir, je vous promèts que vous serez reçu comme il faut.

Clitandre. Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'èst pas nécessaire de me faire tant de leçons, & de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer?

An-

Angelique. Que fais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

Clitandre. On dira ce que l'on voudra; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

Angelique. Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

Clitandre. Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles; & que je vous respecte trop, & vous, & Messieurs vos parens, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

Madame de Sotenville, (*à George Dandin.*) Hé bien, vous le voyez.

M. de Sotenville. Vous voilà satisfait, nom gendre. Que dites vous à cela?

G. Dandin. Je dis que ce sont-là des contes à dormir debout; que je sais bien ce que je sais; & que tantôt, puisqu'il faut parler nèt, elle a reçu une ambassade de sa part.

Angelique. Moi? J'ai reçu une ambassade?

Clitandre. J'ai envoyé une ambassade?

Angelique. Claudine.

Clitandre, (*à Angelique.*) Est-il vrai?

Claudine. Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

G. Dandin. Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles; & c'èst vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

Claudine. Qui, moi?

G. Dandin. Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

Claudine. Hélas, que le monde aujourd'hui èst rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même!

G. Dandin. Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sournoise, mais je vous connois il y a longtems; & vous êtes une dessalée.

Claudine, (*à Angelique.*) Madame, èst-ce que——

G. Dandin. Taisez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, & vous n'avez point de père gentilhomme.

Angelique. C'èst une imposture si grande, & qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force

force d'y répondre. Cela èst bien horrible, d'être accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas, si je suis blâmable de quelque chose, c'èst d'en user trop bien avec lui!

Claudine. Assurément.

Angelique. Tout mon malheur èst de le trop considérer; & plût au ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne serois pas tant à plaindre! Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame de Sotenville, (*à George Dandin.*) Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

Claudine. Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai; &, si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. (*A Clitandre.*) Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'èst moi qui vous le dis, ce sera bien employé; & je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. (*Claudine sort.*)

M. de Sotenville. Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, & votre procédé mèt tout le monde contre vous.

Madame de Sotenville. Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née, & prenez garde desormais à ne plus faire de pareilles bévues.

G. Dandin, (*à part.*) J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison.

SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

Clitandre, (*à M. de Sotenville.*) Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé, vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, & je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

M. de Sotenville. Cela èst juste, & c'èst l'ordre des pro-

procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

G. Dandin. Comment, satisfaction?

M. de Sotenville. Oui, cela se doit dans les regles, pour l'avoir à tort accusé.

G. Dandin. C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé; & je sais bien ce que j'en pense.

M. de Sotenville. Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié; c'est satisfaire les personnes; & l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

G. Dandin. Si bien donc que, si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire.

M. de Sotenville. Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

G. Dandin. Moi? Je lui ferai encore des excuses après——

M. de Sotenville. Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

G. Dandin. Je ne saurois——

M. de Sotenville. Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

G. Dandin, (*à part.*) Ah, George Dandin!

M. de Sotenville. Votre bonnet à la main, le premier; Monsieur est gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

G. Dandin, (*à part le bonnet à la main.*) J'enrage.

M. de Sotenville. Répétez après moi. Monsieur.

G. Dandin. Monsieur.

M. de Sotenville. Je vous demande pardon. (*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*) Ah!

G. Dandin. Je vous demande pardon.

M. de Sotenville. Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous;

G. Dandin. Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

M. de Sotenville. C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

G. Dandin. C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

M.

M. de Sotenville. Et je vous prie de croire,

G. Dandin. Et je vous prie de croire.

M. de Sotenville. Que je suis votre serviteur.

G. Dandin. Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

M. de Sotenville, (*le menaçant encore.*) Ah!

Clitandre. Il suffit, Monsieur.

M. de Sotenville. Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes Que je suis votre serviteur:

G. Dandin. Que je suis votre serviteur.

Clitandre, (*à George Dandin.*) Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, & je ne songe plus à ce qui s'est passé. (*A M. de Sotenville.*) Pour vous, Monsieur, je vous donne le bon jour, & suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

M. de Sotenville. Je vous baise les mains; &, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

Clitandre. C'est trop de graces que vous me faites. (*Clitandre sort.*)

M. de Sotenville. Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCENE IX.

GEORGE DANDIN, *seul.*

Ah, que je——Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, & vous voilà ajusté comme il faut, vous avez justement ce que vous méritez. Allons Il s'agit seulement de desabuser le père & la mère; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réussir.

ACTE II.

SCENE PREMIER.

CLAUDINE, LUBIN.

Claudine. Oui, j'ai bien deviné qui falloit que cela vint de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

Lubin. Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vu sortir ; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

Claudine. Vraiment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur ; & il s'ëst allé servir là d'un homme bien chanceux.

Lubin. Va, une autrefois je serai plus fin, & je prendrai mieux garde à moi.

Claudine. Oui, oui, il sera tems.

Lubin. Ne parlons plus de cela. Ecoute.

Claudine. Que veux-tu que j'écoute ?

Lubin. Tourne un peu ton visage devers moi.

Claudine. Hé bien, qu'ëst-ce.

Lubin. Claudine.

Claudine. Quoi ?

Lubin. Hé, là, ne sais-tu pas bien ce que je veux dire ?

Claudine. Non.

Lubin. Morgué, je t'aime.

Claudine. Tout de bon ?

Lubin. Oui, le diable m'emporte ; tu me peux croire, puisque j'en jure.

Claudine. A la bonne heure.

Lubin. Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

Claudine. Je m'en réjouis.

Lubin. Comment ëst-ce que tu fais pour ètre si jolie ?

Claudine. Je fais comme font les autres.

Lubin. Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari ; & nous serons tous deux mari & femme.

Claudine. Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

Lubin. Point.

Claudine. Pour moi, je hais les maris soupçonneux ; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, & si sûr de ma chasteté, qu'il me vit, sans inquiétude, au milieu de trente hommes.

Lubin. Hé bien, je serai tout comme cela.

Claudine. C'ëst la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire

l'affaire èst qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait songer à mal; & ce sont souvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

Lubin. Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

Claudine. Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se mèt à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; & il en èst, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, & nous disent, Prenez. Nous en usons honnêtement; & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

Lubin. Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

Claudine. Hé bien, nous vérrons.

Lubin. Viens donc ici, Claudine.

Claudine. Que veux-tu?

Lubin. Viens, te dis-je.

Claudine. Ah, doucement. Je n'aime pas les patineurs.

Lubin. Hé! Un petit brin d'amitié.

Claudine. Laisse-moi-là, te dis-je, je n'entens pas raillerie.

Lubin. Claudine.

Claudine, (*repoussant Lubin.*) Hai!

Lubin. Ah, que tu ès rude à pauvres gens! Fi, que cela èst malhonnête de refuser les personnes! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te caresse? Hé, là.

Claudine. Je te donnerai sur le nez.

Lubin. Oh! La farouche! La sauvage! Fi, pouas, la vilaine qui èst cruelle!

Claudine. Tu t'émancipes trop.

Lubin. Qu'èst-ce que cela te coûteroit de me——

Claudine. Il faut que tu te donnes patience.

Lubin. Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

Claudine. Je suis votre servante.

Lubin. Claudine, je t'en prie, je t'en prie.

Claudine. Hé, que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu.

Adieu. Va t-en, & dis à Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

Lubin. Adieu, beauté rudanière.

Claudine. Le mot èst amoureux.

Lubin. Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

Claudine, (*seule.*) Je vais remettre aux mains de ma maîtresse.——Mais la voici avec son mari, éloignons-nous; & attendons qu'elle soit seule.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

G. Dandin. Non, non, on ne m'abuse point avec tant de facilité, & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait èst véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, & votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

SCENE III.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

Clitandre, (*à part dans le fond du théâtre.*) Ah, la voilà; mais le mari èst avec elle.

G. Dandin, (*sans voir Clitandre.*) Au-travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. (*Clitandre & Angelique se saluant.*) Mon Dieu! Laissez-là votre révérence; ce n'èst pas de ces sortes de respects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

Angelique. Moi, me moquer? En aucune façon.

G. Dandin. Je sais votre pensée, & connois.——(*Clitandre & Angelique se saluent encore.*) Encore? Ah, ne raillons pas davantage! Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse, vous me tenez fort au-dessous de vous; & le respect que je vous veux dire, ne regarde point ma personne. J'entens parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. (*Angelique fait signe à Clitandre.*) Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de sottises.

Angelique. Qui songe à lever les épaules?

G. Dandin. Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois, que le mariage èst une chaîne, à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect; & que c'èst fort mal fait à vous d'en uſer comme vous faites. (*Angelique fait ſigne de la tête à Clitandre.*) Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire du hocher la tète, & de me faire la grimace.

Angelique. Moi? Je ne ſais ce que vous voulez dire.

G. Dandin. Je le ſais fort bien, moi; & vos mépris me ſont connus. Si je ne ſuis pas né noble, au moins ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche; & la famille des Dandins.——

Clitandre, (*derrière Angelique, ſans être apperçu de George Dandin.*) Un moment d'entretien.

G. Dandin, (*ſans voir Clitandre.*) Hé?

Angelique. Quoi? Je ne dis mot.

(*George Dandin tourne autour de ſa femme; & Clitandre ſe retire, en feſant une grande révérence à George Dandin.*)

SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

G. Dandin. Le voilà qui vient roder autour de vous.

Angelique. Hé bien, èst-ce ma faute? Que voulez vous que j'y faſſe?

G. Dandin. Je veux que vous y faſſiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les galans n'obſèdent jamais que quand on le veut bien: il y a un certain air doucereux qui les attire, ainſi que le miel fait les mouches; & les honnêtes femmes ont des manières qui les ſavent chaſſer d'abord.

Angelique. Moi, les chaſſer? Et par quelle raiſon? Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaiſir.

G. Dandin. Oui? Mais quel perſonnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

Angelique. Le perſonnage d'un honnête homme, qui èst bien-aiſe de voir ſa femme conſidérée.

G. Dandin. Je ſuis votre valet. Ce n'èst pas là mon comte, & les Dandins ne ſont point accoutumés à cette mode-là.

An-

Angelique. Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'èst pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment! Parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans? C'èst une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir si jeune.

G. Dandin. C'èst ainsi que vous satisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement.

Angelique. Moi? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, & si je voulois bien de vous? Vous n'avez consulté pour cela que mon père & ma mère; ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé; & c'èst pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je prétens n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés; & je veux jouïr, s'il vous plait, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, & gouter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition; & rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

G. Dandin. Oui! C'èst ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari, & je vous dis que je n'entens pas cela.

Angelique. Moi, je suis votre femme, & je vous dis que je l'entens.

G. Dandin, (*à part.*) Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & la mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCENE V.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

Claudine. J'avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

Angelique. Voyons.

Claudine. (*à part.*) A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

Angelique. Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable! Et qu'èst-ce que c'èst, auprès d'eux, que nos gens de province?

Claudine. Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guères.

Angelique. Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

Claudine, (*seule.*) Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici—

SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

Claudine. Vraiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

Clitandre. Je n'ai pas ôsé envoyer de mes gens; mais, ma pavre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus. (*Il fouille dans sa poche.*)

Claudine. Hé! Monsieur, il n'èst pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là; & je vous rends service, parce que vous le méritez, & que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

Clitandre, (*donnant de l'argent à Claudine.*) Je te suis obligé.

Lubin, (*à Claudine.*) Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

Claudine. Je te le garde aussi-bien que le baiser.

Clitandre, (*à Claudine.*) Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maitresse?

Claudine. Oui. Elle èst allée y répondre.

Cli-

Clitandre. Mais, Claudine, n'y a t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir?

Claudine. Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

Clitandre. Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à riſquer?

Claudine. Non, non. Son mari n'éſt pas au logis; &, puis, ce n'éſt pas lui qu'elle a le plus à ménager; c'éſt ſon père & ſa mère; & pourvu qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'éſt pas à craindre.

Clitandre. Je m'abandonne à ta conduite.

Lubin, (*ſeul.*) Teſtiguenne, que j'aurai-là une habile femme! Elle a de l'eſprit comme quatre.

SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

G. Dandin, (*bas à part.*) Voici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au père & à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire!

Lubin. Ah, vous voilà, Monſieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un cauſeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en ſécret.

G. Dandin. Moi?

Lubin. Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien-aiſe de ſavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

G. Dandin. Ecoute, mon ami.

Lubin. Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne ſaurez rien du tout.

G. Dandin. Comment; qu'eſt-ce qui ſe paſſe?

Lubin. Rien, rien. Voilà ce que c'éſt que d'avoir cauſé; vous n'en tâterez plus, & je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

G. Dandin. Arrête un peu.

Lubin. Point.

G. Dandin. Je ne te veux dire qu'un mot.

Lubin. Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

G. Dandin. Non, ce n'èst pas cela.

Lubin. Hé, quel sot. Je vous vois venir.

G. Dandin. C'èst autre chose. Ecoute.

Lubin. Point d'affaire. Vous voudriez que je vous dise que Monsieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

G. Dandin. De grace——

Lubin. Non.

G. Dandin. Je te donnerai.——

Lubin. Tarare.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

Je n'ai pu me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui èst échappé seroit la même chose ; &, si le galant èst chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du père & de la mère, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'èst que je ne sais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle ; &, quelque chose que je puisse voir, moi-même, de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père & belle-mère, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose ; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y èst encore? (*Après avoir été regarder par le trou de la serrure.*) Ah, ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie ; &, pour achever l'aventure, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois besoin.

SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

G. Dandin. Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt,

tôt, & votre fille l'a emporté sur moi : mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode ; &, Dieu merci, mon deshonneur èst si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

M. de Sotenville. Comment, mon gendre, vous en êtes encore la-dessus ?

G. Dandin. Oui, j'y suis ; & jamais je n'eus tant de sujèt d'y être.

Madame de Sotenville. Vous nous venez encore étourdir la tête ?

G. Dandin. Oui, Madame ; & l'on fait bien pis à la mienne.

M. de Sotenville. Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun ?

G. Dandin. Non. Mais je me lasse fort d'ètre pris pour dupe.

Madame de Sotenville. Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

G. Dandin. Non, Madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deshonore.

Madame de Sotenville. Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

M. de Sotenville. Corbleu, cherchez des termes moins offensans que ceux-là.

G. Dandin. Marchand qui perd, ne peut rire.

Madame de Sotenville. Souvenez vous que vous avez épousé une Demoiselle.

G. Dandin. Je m'en souviens assez, & ne m'en souvjendrai que trop.

M. de Sotenville. Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

G. Dandin. Mais que ne songe-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi, parce qu'elle èst Demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plait, sans que j'ôse souffler ?

M. de Sotenville. Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'èst défendue de connoitre celui dont vous m'étiez venu parler ?

G. Dandin. Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant èst avec elle ?

Madame de Sotenville. Avec elle ?

G. Dandin. Oui, avec elle, & dans ma maiſon.

Mr de Sotenville. Dans votre maiſon?

G. Dandin. Oui, dans ma propre maiſon.

Madame de Sotenville. Si cela èſt, nous ſerons pour vous contre elle.

M. de Sotenville. Oui. L'honneur de notre famille nous èſt plus chèr que toute choſe; &, ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colère.

G. Dandin. Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Madame de Sotenville. Gardez de vous tromper.

M. de Sotenville. N'allez pas faire comme tantôt.

G. Dandin. Mon Dieu; vous allez voir! (*Montrant Clitandre qui ſort avec Angelique.*) Tenez. Ai je menti?

SCENE X.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE & MADAME DE SOTENVILLE, *avec* GEORGE DANDIN, *dans le fond du théatre.*

Angelique, (*à Clitandre.*) Adieu. J'ai peur qu'on vous ſurprènne ici; & j'ai quelques meſures à garder.

Clitandre. Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

Angelique. J'y ferai mes efforts.

G. Dandin, (*à M. & à Madame de Sotenville.*) Approchons doucement par derriere; & tâchons de n'être point vus.

Claudine. Ah, Madame, tout èſt perdu! Voilà votre père & votre mère accompagnés de votre mari.

Clitandre. Ah, Ciel!

Angelique, (*bas à Clitandre & à Claudine.*) Ne faites pas ſemblant de rien, & me laiſſez faire tous deux. (*Haut à Clitandre.*) Quoi, vous ôſez en uſer de la ſorte, après l'affaire de tantôt, & c'èſt ainſi que vous diſſimulez vos ſentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des deſſeins de me ſolliciter; j'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en préſence de tout le monde; vous niez hautement la choſe, & me donnez parole de n'avoir aucune penſée de m'offenſer; & cependant, le même jour, vous prenez la hardieſſe de venir chez moi me rendre viſite,

ſite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent ſots contes, pour me perſuader de répondre à vos extravagances, comme ſi j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enſeignée ? Si mon père ſavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entrepriſes ; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je n'ai garde de lui en rien dire : (*après avoir fait ſigne à Claudine d'apporter un bâton,*) & je veux vous montrer, que toute femme que je ſuis, j'ai aſſez de courage pour me venger moi-même des offenſes que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'eſt pas d'un gentilhomme ; & ce n'eſt pas en gentilhomme auſſi que je veux vous traiter.

(*Angelique prend le bâton & le lève ſur Clitandre, qui ſe range de façon que les coups tombent ſur George Dandin.*)

Clitandre, (*criant comme s'il avoit été frappé.*) Ah, ah, ah, ah, ah, doucement !

SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Claudine. Fort, Madame, frappez comme il faut.

Angelique, (*feſant ſemblant de parler à Clitandre.*) S'il vous demeure quelque choſe ſur le cœur, je ſuis pour vous répondre.

Claudine. Apprenez à qui vous vous jouez.

Angelique, (*feſant l'étonnée.*) Ah, mon père, vous êtes-là ?

M. de Sotenville. Oui, ma fille ; & je vois qu'en ſageſſe & en courage tu te montres un digne rejetton de la maiſon de Sotenville. Viens-çà, approche-toi que je t'embraſſe.

Madame de Sotenville. Embraſſe-moi auſſi, ma fille. Las, je pleure de joie, & reconnois mon ſang aux choſes que tu viens de faire.

M. de Sotenville. Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette aventure eſt pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juſte ſujet de vous allarmer ; mais vos ſoupçons ſe trouvent diſſipés le plus avantageuſement du monde.

Ma-

Madame de Sotenville. Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

Claudine. Assurément. Voilà une femme celle-là, vous ètes trop heureux de l'avoir ; & vous devriez baiser les pas par où elle passe.

G. Dandin, (*à part.*) Hé, traîtresse !

M. de Sotenville. Qu'èst-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

Angelique. Non, non, mon père, il n'èst pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir ; & tout ce que j'én fais, n'èst que pour l'amour de moi-même.

M. de Sotenville. Où allez-vous, ma fille ?

Angelique. Je me retire, mon père, pour ne me point voir obligée à recevoir ses complimens.

Claudine, (*à George Dandin.*) Elle a raison d'être en colère. C'èst une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

G. Dandin, (*à part.*) Scélérate !

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. Sotenville C'èst un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, & cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquièter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, & tâchez de l'appaiser par des excuses, de votre emportement.

Madame de Sotenville. Vous devez considérer que c'èst une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'èst point accoûtumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos desordres finis, & des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

SCENE XIII.

GEORGE DANDIN, *seul.*

Je ne dis mot ; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'èst rien vu d'égal à ma disgrace. Oui, j'admire

mire mon malheur, & la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, & me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi ; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O Ciel, seconde mes desseins, & m'accorde la graçe de faire voir aux gens que l'on me deshonore !

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

Clitandre. La nuit èst avancée, j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

Lubin. Monsieur.

Clitandre. Est-ce par ici ?

Lubin. Je pense que oui. Morgué voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

Clitandre. Elle a tort assurément ; mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

Lubin. Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

Clitandre. C'èst une grande question, & qui èst difficile. Tu ès curieux, Lubin ?

Lubin. Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où l'on n'a jamais songé.

Clitandre. Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil & pénétrant.

Lubin. Cela èst vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoique jamais je ne l'aye appris ; &, voyant l'autre jour écrit sur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collége.

Clitandre. Cela èst admirable ! Tu sais donc lire, Lubin ?

Lubin. Oui, je sai lire la lettre moulée ; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

Clitandre, (après avoir frappé dans ses mains.) Nous voici contre la maison. C'èst le signal que m'a donné Claudine.

Lu-

Lubin. Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent; & je l'aime de tout mon cœur.

Clitandre. Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

Lubin. Monsieur, je vous suis——

Clitandre. Chut. J'entens quelque bruit.

SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

Angelique. Claudine.

Claudine. Hé bien?

Angelique. Laisses la porte entr'ouverte.

Claudine. Voilà qui est fait.

(*Scène de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres, dans l'obscurité.*)

Clitandre, (*à Lubin.*) Ce sont elles. St.

Angelique. St.

Lubin. St.

Claudine. St.

Clitandre, (*à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*) Madame.

Angelique, (*à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.*) Quoi?

Lubin, (*à Angelique, qu'il prend pour Claudine.*) Claudine?

Claudine, (*à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*) Qu'est-ce?

Clitandre, (*à Claudine, croyant parler à Angelique.*) Ah, Madame, que j'ai de joie!

Lubin, (*à Angelique, croyant parler à Claudine.*) Claudine, ma pauvre Claudine!

Claudine, (*à Clitandre.*) Doucement, Monsieur.

Angelique, (*à Lubin.*) Tout beau, Lubin.

Clitandre. Est-ce toi, Claudine?

Claudine. Oui.

Lubin. Est-ce vous, Madame?

Angelique. Oui.

Claudine, (*à Clitandre.*) Vous avez pris l'une pour l'autre.

Lubin, (*à Angelique.*) Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

Angelique. Est-ce pas vous, Clitandre?

Clitandre. Oui, Madame.

Angelique. Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

Clitandre. Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

Claudine. C'est fort bien avisé.

(*Angelique, Clitandre, & Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.*)

Lubin, (*cherchant Claudine.*) Claudine, où est-ce que tu ès?

SCENE III.

ANGELIQUE, CLITANDRE, & CLAUDINE, *assis au fond du théâtre,* GEORGE DANDIN *à moitié deshabillé,* LUBIN.

G. Dandin, (*à part.*) J'ai entendu descendre ma femme, & je me suis vîte habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit elle sortie?

Lubin cherchant Claudine, (*prenant George Dandin pour Claudine.*) Où ès-tu donc, Claudine? Ah, te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres; & il ne sait pas que Monsieur le Vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, & Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons les, & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah, que cela est doux; il me semble que je mange des confitures! (*à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repousse rudement.*) Tu-Dieu, comme vous y allez? Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

G. Dandin. Qui va là?

Lubin. Personne.

G. Dandin. Il fuit, & me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeller son père & sa mère, & que cette aven-

aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

SCENE IV.

ANGELIQUE & CLITANDRE, *avec* CLAUDINE & LUBIN *assis au fond du théatre*, GEORGE DANDIN, COLIN.

Colin, (*à la fenêtre.*) Monsieur.

G. Dandin. Allons, vîte, ici-bas.

Colin, (*sautant par la fenêtre*). M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

G. Dandin. Tu ès là?

Colon. Oui, Monsieur. (*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, & s'endort.*)

G. Dandin, (*se tournant du côté où il croit qu'èst Colin.*) Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau-père, & ma belle-mere, & di que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Hè? Colin, Colin.

Colin, (*de l'autre côté, se réveillant.*) Monsieur.

G. Dandin. Où, diable, ès-tu?

Colin. Ici.

G. Dandin. Peste soit du marousle, qui s'éloigne de moi. (*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croït que Colin èst resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre, & se rendort.*) Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père, & ma belle-mère, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure. M'entends tu bien? Répons. Colin, Colin.

Colin, (*de l'autre côté, se réveillant.*) Monsieur.

G. Dandin. Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t-en à moi. (*Ils se rencontrent, & tombent tous deux.*) Ah, le traître! Il m'a estropié. Où èst-ce que tu ès? Approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

Colin. Assurément.

G. Dandin. Veux-tu venir?

Colin. Nenni, ma foi.

G. Dandin. Viens, te dis-je.

Colin. Point. Vous me voulez battre.

G. Dandin. Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

Colin. Assurément?

G. Dandin, (*à Colin qu'il tient par le bras.*) Oui. Approche. Bon. Tu ès bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vite, de ma part, prier mon beau-père & ma belle-mère, de se rendre ici le plûtôt qu'ils pourront, & leur dis que c'èst pour une affaire de la dernière conséquence; &, s'ils fesoient quelque difficulté, à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il èst très-important qu'ils viènnent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entens bien maintenant.

Colin. Oui, Monsieur.

G. Dandin, (*se croyant seul.*) Va vite, & reviens de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que—Mais j'entens quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait. (*George Dandin se range près la porte de sa maison.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

Angelique, (*à Clitandre.*) Adieu. Il èst temps de se retirer.

Clitandre. Quoi, si-tôt?

Angelique. Nous nous sommes assez entretenus.

Clitandre. Ah, Madame, puis-je assez vous entretenir, & trouver, en si peu de tems, toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

Angelique. Nous en écouterons une autre fois davantage.

Clitandre. Hélas, de quel coup me percez-vous l'âme, lorsque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez vous laisser maintenant.

Angelique. Nous trouverons moyen de nous revoir.

Clitandre. Oui; mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine; & les pri-

privileges qu'ont les maris, ſont des choſes cruelles pour un amant qui aime bien.

Angelique. Serez-vous aſſez foible pour avoir cette inquiétude, & penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on depend de parens qui n'ont des yeux que pour le bien, mais on ſait leur rendre juſtice, & l'on ſe moque fort de les conſidérer au delà de ce qu'ils méritent.

G. Dandin, (à part.) Voilà nos carognes de fémmes.

Clitandre. Ah, qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, & que c'èſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait, d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui !

G. Dandin, (à part.) Pauvres maris; voilà comme on vous traite !

Clitandre. Vous méritez, ſans doute, une toute autre deſtinée ; & le Ciël ne vous a point faite pour être la femme d'un payſan.

G. Dandin. Plût au ciël, fût-elle la tienne ; tu changerois bien de langage ! Rentrons, c'en èſt aſſez, (*George Dandin étant rentré, ferme la porte en-dedans.*)

SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

Claudine. Madame, ſi vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il èſt tard.

Clitandre. Ah, Claudine, que tu ès cruelle !

Angelique, (à Clitandre.) Elle a raiſon. Séparons-nous.

Clitandre. Il faut donc s'y réſoudre, puiſque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans momens que je vais paſſer.

Angelique. Adieu.

Lubin. Où ès-tu, Claudine, que je te donne le bon ſoir ?

Claudine. Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoie autant.

SCENE

SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

Angelique. Rentrons sans faire de bruit.

Claudine. La porte s'èst fermée.

Angelique. J'ai le passe-par-tout.

Claudine. Ouvrez donc doucement.

Angelique. On a fermé en-dedans, & je ne sais comment nous ferons.

Claudine. Appellez le garçon qui couche là.

Angelique. Colin, Colin, Colin.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE, CLAUDINE.

G. Dandin, (*à la fenêtre.*) Colin, Colin? Ah, je vous y prens donc, Madame, ma femme; & vous faites des *escampatives* pendant que je dors. Je suis bien-aise de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il èst.

Angelique. Hé bien? Quel grand mal èst-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

G. Dandin. Oui, oui. L'heure èst bonne à prendre le frais. C'èst bien plûtôt le chaud, Madame la coquine; & nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, & du Damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma consolation, c'èst que je vais être vengé; & que votre père & votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du dereglement du votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

Angelique, (*à part.*) Ah ciel!

Claudine. Madame.

G. Dandin. Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'èst maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parens, & plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir & beau dire, votre addresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses

vont être éclaircies, & votre effronterie sera pleinement confondue.

Angelique. Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

G. Dandin. Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il èst. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte spécieux de pelerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de sécourir.

Angelique. Non. Mon intention n'èst pas de vous rien déguiser. Je ne prétens point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

G. Dandin. C'èst que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne sauriez inventer d'excuse, qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

Angelique. Oui, je confesse que j'ai tort, & que vous avez sujèt de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens, & de me faire promptement ouvrir.

G. Dandin. Je vous baise les mains.

Angelique. Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

G. Dandin. Hé, mon pauvre petit mari! Je suis votre petit mari, maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela; & vous ne vous êtiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

Angelique. Tenez, je vous promèts de ne vous plus donner aucun sujèt de déplaisir; & de me——

G. Dandin. Tout cela n'èst rien. Je ne veux point perdre cette aventure; & il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

Angelique. De grace, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

G. Dandin. Hé bien, quoi?

Angelique. Il èst vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre ressentiment èst juste, que j'ai pris

le

le temps de sortir pendant que vous dormiez, & que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens d'une jeune personne qui n'a encore rien vu, & ne fait que d'entrer au monde; des libertés, où l'on s'abandonne, sans y penser de mal, & qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de——

G. Dandin. Oui, vous le dites, & ce sont des choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

Angelique. Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, & je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon père & de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement; elle touchera tout-à-fait mon cœur, & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pu y jetter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir desormais la meilleure femme du monde; & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

G. Dandin. Ah, crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler!

Angelique. Accordez-moi cette faveur.

G. Dandin. Point d'affaires. Je suis inexorable.

Angelique. Montrez-vous généreux.

G. Dandin. Non.

Angelique. De grace.

G. Dandin. Point.

Angelique. Je vous en conjure de tout mon cœur.

G. Dandin. Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, & que votre confusion éclate.

Angelique. Hé bien, si vous me réduisez au desespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, & que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

G.

G. Dandin. Et que ferez vous, s'il vous plait?

Angelique. Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; & de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

G. Dandin. Ah, ah! A la bonne heure.

Angelique. Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, & ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir & les poursuites de la justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous; & je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

G. Dandin. Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même; & la mode en est passée il y a longtems.

Angelique. C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; & si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au desespoir.

G. Dandin. Bagatelles, bagatelles, c'est pour me faire peur.

Angelique. Hé bien, puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera si je me moque.—(*Après avoir fait semblant de se tuer.*) Ah, c'en est fait! Fasse le ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, & que celui qui en est la cause, reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi!

G. Dandin. Ouais! Seroit-elle bien si malicieuse, que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCENE IX.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

Angelique, (*à Claudine.*) St. Paix. Rangeons-nous cha-

chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCENE X.

ANGELIQUE & CLAUDINE *entrant dans la maison, au moment que George Dandin en sort, & fermant la porte en-dedans,* GEORGE DANDIN *une chandelle à la main.*

G. Dandin. La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques là? (*seul, après avoir regardé par-tout.*) Il n'y a personne. Hé, je m'en étois bien douté, & la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien auprès de moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises; & le père & la mère qui vont venir, en verront mieux son crime. (*Après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.*) Ah, ah! La porte s'est fermée. Hola, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promptement.

SCENE XI.

ANGELIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre,* GEORGE DANDIN.

Angelique. Comment! C'est toi? D'où viens-tu, bon pendard? Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour est prêt à paroître, & cette manière de vie est elle celle que doit suivre un honnête mari?

Claudine. Cela est-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

G. Dandin. Comment! Vous avez——

Angelique. Va, va traître, je suis lasse de tes déportemens; & je veux m'en plaindre, sans plus tarder, à mon père & à ma mère.

G. Dandin. Quoi! C'est ainsi que vous ôsez——

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE *en deshabillé de nuit,* COLIN *portant une lanterne,* ANGELIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre,* GEORGE DANDIN.

Angelique, (à M. & Madame de Sotenville.) Approchez,

chez, de grace, & venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalousie ont trouble, de telle sorte, la cervelle, qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait ; & vous a lui-même envoyé quérir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit ; &, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il èst allé rêver.

G. Dandin, (à part.) Voilà une mèchante carogne.

Claudine. Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, & que nous étions dehors ; & c'èst une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. de Sotenville. Comment! Qu'èst-ce à dire cela ?

Madame de Sotenville. Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer querir.

G. Dandin. Jamais——

Angelique. Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte, ma patience èst poussée à bout ; & il vient de me dire cent paroles injurieuses.

M. de Sotenville, (à George Dandin.) Corbleu, vous êtes un mal-honnête homme.

Claudine. C'èst une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & celà crie vengéance au ciël.

G. Dandin. Peut-on ?——

M. de Sotenville. Allez, vous devriez mourir de honte.

G. Dandin. Laissez-moi vous dire deux mots.

Angelique. Vous n'avez qu'à l'écouter ; il va vous en conter de belles.

G. Dandin, (à part.) Je désespère.

Claudine. Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui ; l'odeur du vin qu'il souffle èst montée jusqu'a nous.

G. Dandin. Monsieur, mon beau-père, je vous conjure——

M. de Sotenville. Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

G. Dandin. Madame, je vous prie——

Ma-

Madame de Sotenville. Fi, ne m'approchez pas, votre haleine ëst empestée.

G. Dandin, (*à M. de Sotenville.*) Souffrez que je vous——

M. de Sotenville. Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

G. Dandin, (*à Madame de Sotenville.*) Permettez-moi, de grace, que——

Madame de Sotenville. Pouas, vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

G. Dandin. Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'ëst elle qui ëst sortie.

Angelique. Ne voilà pas ce que je vous ai dit.

Claudine. Vous voyez quelle apparence il y a.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, & venez ici.

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

G. Dandin. J'atteste le ciël, que j'étois dans la maison, & que——

M. de Sotenville. Taisez-vous, c'ëst une extravagance qui n'ëst pas supportable.

G. Dandin. Que la foudre m'écrase tout-à-l'heure, si——

M. de Sotenville. Ne nous rompez pas davantage la tête, & songez à demander pardon à votre femme.

G. Dandin. Moi, demander pardon?

M. de Sotenville. Oui, pardon; & sur le champ.

G. Dandin. Quoi! Je——

M. de Sotenville. Corbleu, si vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'ëst de vous jouer à nous.

G. Dandin. Ah, George Dandin.

SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

M. de Sotenville. Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

An-

Angelique. Moi, lui pardonner tout cè qu'il m'a dit ? Non, non, mon père, il m'èst impossible de m'y résoudre ; & je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurois plus vivre.

Claudine. Le moyen d'y résister ?

M. de Sotenville. Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale ; & vous devez vous montrer plus sage que lui, & patienter encore cette fois.

Angelique. Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon père, c'èst une chose où je ne puis consentir.

M. de Sotenville. Il le faut, ma fille, & c'èst moi qui vous le commande.

Angelique. Ce mot me ferme la bouche ; & vous avez sur moi une puissance absolue.

Claudine. Quelle douceur !

Angelique. Il èst fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelque violence que je me fasse, c'èst à moi de vous obéir.

Claudine. Pauvre mouton !

M. de Sotenville, (*à Angelique.*) Approchez.

Angelique. Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien ; & vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

G. Dandin. A genoux ?

M. de Sotenville. Oui, à genoux, & sans tarder.

G. Dandin à genoux, une chandelle à la main, (*à part à M. de Sotenville.*) O ciel ! Que faut-il dire ?

M. de Sotenville. Madame, je vous prie de me pardonner.

G. Dandin. Madame, je vous prie de me pardonner.

M. de Sotenville. L'extravagance que j'ai faite.

G. Dandin. L'extravagance que j'ai faite (*à part.*) de vous épouser.

M. de Sotenville. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

G. Dandin. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. de Sontenville, (*à George Dandin.*) Prenez-y gar-

de

de, & sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

Madame de Sotenville. Jour de Dieu! Si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle sort.

M. de Sotenville. Voilà le jour qui va paroître. Adieu. (*A George Dandin:*) Rentrez chez vous, & songez bien à être sage. (*A Madame de Sotenville:*) Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN, *seul.*

Ah! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jetter dans l'eau la tête la première.

LE MARIAGE FORCÉ.

COMEDIE.

PERSONAGES.
- SGANARELLE, amant de Dorimène.
- GERONIMO, ami de Sganarelle.
- DORIMENE, jeune coquette promise à Sganarelle.
- ALCANDOR, père de Dorimène.
- ALCIDAS, frère de Dorimène.
- LYCASTE, amant de Dorimène.
- PANCRACE, Docteur Aristotelicien.
- MARPHURIUS, Docteur Pyrrhonien.
- DEUX BOHEMIENNES.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

JE suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, & que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vîte chez le Seigneur Geronimo : & si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, & que je ne dois revenir de toute la journée.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

Geronimo, (ayant entendu les dernieres paroles de Sganarelle.) Voilà un ordre fort prudent.

Sganarelle. Ah ! Seigneur Geronimo, je vous trouve à propos, & j'allois chez vous vous chercher.

Geronimo. Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

Sganarelle. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, & vous prier de m'en dire votre avis.

Ge-

Geronimo. Très volontiers. Je suis bien-aise de cette rencontre, & nous pouvons parler ici en toute liberté.

Sganarelle. Mettez donc dessus, s'il vous plait. Il s'agit d'une chose de consequence, que l'on m'a proposée, & il èst bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

Geronimo. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'èst.

Sganarelle. Mais auparavant je vous conjure de ne me point flatter du tout, & de me dire nettement votre pensée.

Geronimo. Je le ferai, puisque vous le voulez.

Sganarelle. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

Geronimo. Vous avez raison.

Sganarelle. Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

Geronimo. Cela èst vrai.

Sganarelle. Promettez moi donc, Seigneur Geronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

Geronimo. Je vous le promèts.

Sganarelle. Jurez en votre foi.

Geronimo. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

Sganarelle, C'èst que je veux savoir de vous, si je ferai bien de me marier.

Geronimo. Qui ? vous?

Sganarelle. Oui, moi-même en propre personne. Quel èst votre avis là-dessus?

Geronimo. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

Sganarelle. Et quoi ?

Geronimo. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

Sganarelle. Moi ?

Geronimo. Oui.

Sganarelle. Ma foi, je ne sai ; mais je me porte bien.

Geronimo. Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge ?

Sganarelle. Non. Est-ce qu'on songe à cela ?

Geronimo. Hé, dites-moi un peu, s'il vous plait, com-

bien aviez vous d'années lorsque nous fimes connoissance?

Sganarelle. Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

Geronimo. Combien futes-nous ensemble à Rome?

Sganarelle. Huit ans.

Geronimo. Quel tems avez vous demeuré en Angleterre?

Sganarelle. Sept ans.

Geronimo. Et en Hollande, où vous futes ensuite?

Sganarelle. Cinq ans & demi.

Geronimo. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

Sganarelle. Je revins en cinquante-deux.

Geronimo. De cinquante-deux à soixante & quatre il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix-sept. Sept ans en Angleterre, font vingt-quatre. Huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux: Et vingt que vous aviez lorsque nous nous connumes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

Sganarelle. Qui, moi? Cela ne se peut pas.

Geronimo. Mon Dieu, le calcul est juste. Et là-dessus je vous dirai franchement & en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guères votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire: mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout. Et si l'on dit, que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos, que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; & je vous trouverois le plus ridicule du monde, si ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaines.

Sganarelle. Et moi je vous dis que je suis résolu de me marier, & que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

Geronimo. Ah! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit celà.

Sga-

Sganarelle. C'est une fille, qui me plait, & que j'aime de tout mon cœur.

Geronimo. Vous l'aimez de tout votre cœur?

Sganarelle. Sans doute; & je l'ai demandée à son père.

Geronimo. Vous l'avez demandée?

Sganarelle. Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; & j'ai donné ma parole.

Geronimo. Oh! Mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

Sganarelle. Je quitterois le dessein que j'ai fait? Vous semble-t-il, Seigneur Geronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t il homme de trente ans qui paroisse plus frais & plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvemens de mon corps aussi bons que jamais, & voit-on que j'aye besoin de carosse ou de chaise? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures (*il montre ses dents*) du monde? Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, & peut-on voir un estomac qui ait plus de (*il tousse*) force que le mien? Hem, hem, hem. Hé? Qu'en dites vous?

Geronimo. Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

Sganarelle. J'y ai répugné autrefois: mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joye que j'aurai de posséder une belle femme qui me dorlotera, & me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joye, dis-je, je considère, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles; &, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes? que j'aurai le plaisir de voir des créatures, qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la Ville, & me diront de petits folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, & que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

Geronimo. Il n'y a rien de plus agréable que cela; & je vous conseille de vous marier le plus vîte que vous pourrez.

Sganarelle. Tout de bon? Vous me le conseillez?

Geronimo. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

Sganarelle. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

Geronimo. Hé quelle est la personne, s'il vous plait, avec qui vous allez vous marier?

Sganarelle. Dorimène.

Geronimo. Cette jeune Dorimène, si galante, & si bien parée?

Sganarelle. Oui.

Geronimo. Fille du Seigneur Alcantor?

Sganarelle. Justement.

Geronimo. Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée?

Sganarelle. C'est cela.

Geronimo. Vertu de ma vie!

Sganarelle. Qu'en dites-vous?

Geronimo. Bon parti! Mariez-vous promtement.

Sganarelle. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

Geronimo. Sans doute. Ah! Que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

Sganarelle. Vous me comblez de joye, de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, & je vous invite ce soir à mes nôces.

Geronimo. Je n'y manquerai pas; & je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

Sganarelle. Serviteur.

Geronimo, (à part.) La jeune Dorimène, fille du Seigneur Alcantor, avec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! O le beau mariage! (*Ce qu'il répéte plusieurs fois en s'en allant.*)

SCENE III.

SGANARELLE, *seul.*

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joye à tout le monde; & je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

Dorimene, (dans le fond du Theatre, à un petit laquais qui la suit.) Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, & qu'on ne s'amuse pas à badiner.

Sganarelle, (à part, appercevant Dorimene.) Voici ma maîtresse, qui vient. Ah ! Quelle taille ! Peut-il y avoir un homme, qui n'ait, en la voyant, des demangeaisons de se marier ? *(A Dorimene.)* Où allez-vous, belle mignonne, chere épouse future de votre époux futur ?

Dorimene. Je vais faire quelques emplettes.

Sganarelle. Hé bien, ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un & l'autre. Vous allez être à moi, oui vous allez être à moi ; & je serai maître de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appetissantes, de vos oreilles amoureuses, & de votre petit menton joli, & je serai à même, pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes vous pas bien aise de ce marriage, mon aimable pouponne ?

Dorimene. Tout-a-fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon pere m'a tenue jusques-ici dans une sujettion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne ; & j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promtement de la contrainte où j'étois avec lui, & me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, & je me prépare désormais à me donner du divertissement, & à réparer, comme il faut, le tems que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, & que nous savez comme il faut vivre, je crois que tous ferons le meilleur ménage du monde ensemble ; & que vous ne serezpoint de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, & que la solitude me desespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadaux, & les promenades ; en un mot, toutes les choses de plaisir ;

&

& vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, & je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que de votre côté vous ne me contraindrez point dans les miennes ; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, & qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle ; & c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? Je vous vois tout changé de visage.

Sganarelle. Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

Dorimene. C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens ; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aye des habits raisonnables, pour quitter vîte ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, & je vous envérrai les marchands.

SCENE V.

GERONIMO, SGANARELLE.

Geronimo. Ah! Seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici, & j'ai rencontré un orfèvre qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, & de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

Sganarelle. Mon Dieu! Cela n'est pas pressé

Geronimo. Comment? Que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure?

Sganarelle. Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, & que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, & qui vient tout-à-l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. *Il me*

sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée; & que——

Geronimo. Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire, qui m'empêche de vous ouir. Je n'entends rien du tout aux songes; &, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savans deux Philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, & demeure votre serviteur.

Sganarelle, (seul.) Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens là sur l'incertitude où je suis.

SCENE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

Pancrace, (se tournant du côté par où il est entré, & sans voir Sganarelle.) Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

Sganarelle. Ah! Bon. En voici un fort à propos.

Pancrace, (de même, sans voir Sganarelle.) Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le Philosophe des Philosophes, que tu ès un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant, & ignorantifié par tous les cas & modes imaginables.

Sganarelle, (à part.) Il a pris querelle contre quelqu'un.—*(A Pancrace.)* Seigneur——

Pancrace, (de même, sans voir Sganarelle.) Tu te veux mêler de raisonner, & tu ne sais pas seulement les élémens de la raison.

Sganarelle, (à part.) La colère l'empêche de me voir. —*(A Pancrace.)* Seigneur——

Pancrace, (de même, sans voir Sganarelle.) C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

Sganarelle, (à part.) Il faut qu'on l'ait fort irrité.—*(A Pancrace.)* Je——

Pancrace, (de même, sans voir Sganarelle.) *Toto cœlo, tota via aberras.*

Sgana-

Sganarelle. Je baise les mains à Monsieur le Docteur.

Pancrace. Serviteur.

Sganarelle. Peut-on——

Pancrace, (se retournant vers l'endroit par où il èst entre.) Sais-tu bien ce que tu as fait? Un syllogisme *in balordo.*

Sganarelle. Je vous——

Pancrace, (de même.) La majeure en èst inepte, la mineure impertinente, & la conclusion ridicule.

Sganarelle. Je——

Pancrace. (de même.) Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; & je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

Sganarelle. Puis-je——

Pancrace, (de même.) Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis & calcibus, unguibus & rostro.*

Sganarelle. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

Pancrace. Un sujèt le plus juste du monde.

Sganarelle. Et quoi encore?

Pancrace. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

Sganarelle. Puis-je demander ce que c'èst?

Pancrace. Ah! Seigneur Sganarelle, tout èst renversé aujourd'hui, & le monde èst tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable regne par tout; & les Magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devroient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

Sganarelle. Quoi donc?

Pancrace. N'èst-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au Cièl, que d'endurer qu'on dise publiquement *la forme d'un chapeau?*

Sganarelle. Comment?

Pancrace. Je soutiens qu'il faut dire la *figure d'un chapeau,* & non pas la *forme.* D'autant qu'il y a cette différence entre la *forme & la figure,* que la *forme* èst la disposition extérieure des corps qui sont animés, & la *figure* la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; &, puisque le chapeau èst un corps inanimé, il faut dire

dire la *figure d'un chapeau*, & non pas la *forme*. (*Se retournant encore du côté par où il èst entré.*) Oui, ignorant que vous êtes, c'èst ainsi qu'il faut parler, & ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

Sganarelle, (*à part.*) Je pensois que tout fut perdu. (*A Pancrace.*) Seigneur Docteur, ne songez plus à tout cela. Je——

Pancrace. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

Sganarelle. Laissez la *forme* & *le chapeau* en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je——

Pancrace. Impertinent!

Sganarelle. De grace, remettez-vous. Je——

Pancrace. Ignorant!

Sganarelle. Hé, mon Dieu! Je——

Pancrace. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte?

Sganarelle. Il a tort. Je——

Pancrace. Une proposition condamnée par Aristote?

Sganarelle. Cela èst vrai. Je——

Pancrace. En termes exprès!

Sganarelle, (*se tournant du côté par où Pancrace èst entré.*) Vous avez raison. Oui, vous êtes un sot, & un impudent, de vouloir disputer contre un Docteur qui sait lire & écrire. Voilà qui èst fait. Je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne èst belle & bien faite; elle me plait beaucoup, & èst ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée: mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrace dont on ne plaint personne; & je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Hè? quel èst votre avis là-dessus?

Pancrace. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire *la forme d'un chapeau*, j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*, & que je ne suis qu'une bête.

Sganarelle, (*à part.*) La peste soit de l'homme!—(*A Pancrace.*) Hé! Monsieur le Docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, & vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

Pan-

Pancrace. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

Sganarelle. Hé, laissez tout cela, & prenez la peine de m'écouter.

Pancrace. Soit. Que voulez-vous me dire?

Sganarelle. Je veux vous parler de quelque chose.

Pancrace. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

Sganarelle. De quelle langue?

Pancrace. Oui.

Sganarelle. Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

Pancrace. Je vous dis, de quel idiôme, de quel langage?

Sganarelle. Ah! c'ést une autre affaire.

Pancrace. Voulez-vous me parler Italien?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Espagnol?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Allemand?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Anglois?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Latin?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Grèc?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Hébreu?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Syriaque?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Turc?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Arabe?

Sganarelle. Non, non, François, François, François.

Pancrace. Ah! François.

Sganarelle. Fort bien.

Pancrace. Pâssez donc de l'autre côte: car cette oreille-ci ést destinée pour les langues scientifiques & étrangères; & l'autre ést pour la vulgaire & la maternelle.

Sganarelle, (à part.) Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

Pancrace. Que voulez-vous?

Sganarelle. Vous consulter sur une petite difficulté.

Pancrace. Ah! ah! sur une difficulté de philosophie, sans doute?

Sganarelle. Pardonnez-moi. Je——

Pancrace. Vous voulez peut-être savoir, si la substance & l'accident sont termes synonymes, ou équivoques à l'égard de l'être?

Sganarelle. Point du tout. Je——

Pancrace. Si la logique est un art, ou une science?

Sganarelle. Ce n'est pas cela. Je——

Pancrace. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement?

Sganarelle. Non. Je——

Pancrace. S'il y a dix cathégories, ou s'il n'y en a qu'une?

Sganarelle. Point. Je——

Pancrace. Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

Sganarelle. Nenni. Je——

Pancrace. Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance?

Sganarelle. Non. Je——

Pancrace. Si le bien se réciproque avec la fin?

Sganarelle. Hé, non! Je——

Pancrace. Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel?

Sganarelle. Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

Pancrace. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

Sganarelle. Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit:*) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune & belle. Je l'aime fort, & l'ai demandée à son père; mais, comme j'appréhende——

Pancrace, (dit en même-temps, sans écouter Sganarelle.) La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ses pensées; &, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(*Sganarelle impatienté ferme la bouche du Docteur avec sa main à plusieurs reprises, & le Docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.*)

Mais ces portraits different des autres portraits, en ce que les autres portraits sont distingués par-tout de leurs originaux, & que la parôle enferme en soi son original, puisqu'elle n'èst autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui èst le plus intelligible de tous les signes.

Sganarelle, (*pousse le Docteur dans sa maison, & tire la porte pour l'empêcher de sortir.*) Peste de l'homme.

Pancrace, (*au-dedans de sa maison.*) Oui, la parôle èst *animi index & speculum.* C'èst le truchement du cœur, c'èst l'image de l'âme. (*Il monte à la fenêtre, & continue.*) C'èst un miroir qui nous représente naïvement les sécrèts les plus arcanes de nos individus; & puisque vous avez la faculté de ratiociner, & de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

Sganarelle. C'èst ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

Pancrace. Je vous écoute, parlez.

Sganarelle. Je dis donc, Monsieur le Docteur, que—

Pancrace. Mais, sur-tout, soyez brèf.

Sganarelle. Je le ferai.

Pancrace. Evitez la prolixité.

Sganarelle. Hé! Monsi——

Pancrace. Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la Laconienne.

Sganarelle. Je vous.——

Pancrace. Point d'ambages, decirconlocution. (*Sganarelle de dépit de ne pouvoir parler, ramasse dis pierres pour en casser la tête du Docteur.*) Hé, quoi? Vous vous emportez au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la *forme d'un chapeau;* & je vous prouverai en toute rencontre, par raisons démonstratives & convaincantes, & par arguments *in barbara,* que vous n'êtes & ne serez jamais qu'une pécore, & que je suis, & je serai toujours, *in utroque jure,* le Docteur Pancrace.

Sganarelle. Quel diable de babilard.

Pancrace, (en rentrant sur le théatre.) Homme de lettre, homme d'érudition.

Sganarelle. Encore?

Pancrace. Homme de suffisance, homme de capacité. (*S'en allant:*) Homme consommé dans toutes les Sciences, naturelles, morales & politiques. (*Revenant:*) Homme savant, savantissime, *per omnes modos & causas.* (*S'en allant:*) Homme qui possede, *superlativè*, fables, mythologies, & histoires, (*revenant*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, & sophistique, (*s'en allant*) mathématique, arithmetique, optique, onirocritique, physique & mathématique, (*revenant*) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire, & spéculatoire, (*s'en allant*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, &c.

SCENE VII.

SGANARELLE, (*seul.*)

Au diable les savants, qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre, peut-être qu'il sera plus posé, & plus raisonnable. Holà.

SCENE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

Marphurius. Que voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle?

Sganarelle. Seigneur Docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, & je suis venu ici pour cela. (*A part.*) Ah! Voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

Marphurius. Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; & par cette raison, vous ne devez pas dire, *je suis venu*, mais *il me semble que je suis venu.*

Sganarelle. Il me semble?

Marphurius. Oui.

Sganarelle. Parbleu, il faut bien qu'il me semble, puisque cela èst.

Marphurius. Ce n'èst pas une consequence ; & il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

Sganarelle. Comment ? Il n'èst pas vrai que je suis venu ?

Marphurius. Cela èst incertain, & nous devons douter de tout.

Sganarelle. Quoi ! Je ne suis pas ici, & vous ne me parlez pas ?

Marphurius. Il m'apparoît que vous êtes là, & il me semble que je vous parle ; mais il n'èst pas assuré que cela soit.

Sganarelle. Hé, que diable ! Vous vous moquez. Me voilà, & vous voilà bien nettement, & il n'y a point de me semble à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, & parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

Marphurius. Je n'en sais rien.

Sganarelle. Je vous le dis.

Marphurius. Il se peut faire.

Sganarelle. La fille que je veux prendre, èst fort jeune & fort belle.

Marphurius. Il n'èst pas impossible.

Sganarelle. Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?

Marphurius. L'un ou l'autre.

Sganarelle, (*à part.*) Ah ! ah ! Voici une autre musique. (*A Marphurius.*) Je vous demande, si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

Marphurius. Selon la rencontre.

Sganarelle. Ferai-je mal ?

Marphurius. Par avanture.

Sganarelle. De grace, répondez-moi comme il faut.

Marphurius. C'èst mon dessein.

Sganarelle. J'ai une grande inclination pour la fille.

Marphurius. Cela peut être.

Sganarelle. Le père me l'a accordée.

Marphurius. Il se pourroit.

Sganarelle. Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

Marphurius. La chose èst fesable.

Sganaaelle. Qu'en pensez-vous ?

Mar-

Marphurius. Il n'y a pas d'impossibilité.

Sganarelle. Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place?

Marphurius. Je ne sais.

Sganarelle. Que me conseillez vous de faire?

Marphurius. Ce qu'il vous plaira.

Sganarelle. J'enrage.

Marphurius. Je m'en lave les mains.

Sganarelle. Au diable soit le rêveur!

Marphurius. Il en sera ce qui pourra.

Sganarelle, (*à part.*) La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de Philosophe enragé. (*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*)

Marphurius. Ah, ah, ah!

Sganarelle. Te voilà payé de ton galimathias, & me voilà content.

Marphurius. Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un Philosophe comme moi?

Sganarelle. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses; & vous ne devez pas dire que *je vous ai battu,* mais qu'il *vous semble que je vous ai battu.*

Marphurius. Ah! Je m'en vais faire ma plainte au Commissaire du quartier des coups que j'ai reçûs.

Sganarelle. Je m'en lave les mains.

Marphurius. J'en ai les marques sur ma personne.

Sganarelle. Il se peut faire.

Marphurius. C'èst toi qui m'as traité ainsi.

Sganarelle. Il n'y a pas d'impossibilité.

Marphurius. J'aurai un décret contre toi.

Sganarelle. Je n'en sais rien.

Maaphurius. Et tu seras condamné en justice.

Sganarelle. Il en sera ce qui pourra.

Marphurius. Laisse-moi faire.

SCENE IX.

SGANARELLE, *seul.*

Comment! On ne sauroit tirer une parole de ce chien d'homme-là, & l'on èst aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des

ſuites de mon marriage? Jamais homme ne fut plus embarraſſé que je ſuis. Ah! Voici des Bohémiennes: Il faut que je me faſſe dire par elles ma bonne avanture.

SCENE X.

DEUX BOHEMIENNES, SGANARELLE.

Les deux Bohèmiennes, avec leurs tambours de baſque, entrent en chantant & en danſant.

Sganarelle. Elles ſont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

1 *Bohemienne.* Oui, mon beau Monſieur, nous voici deux qui te la dirons.

2 *Bohemienne.* Tu n'as ſeulement qu'a nous donner ta main, avec la croix dedans; & nous te dirons quelque choſe pour ton bon profit.

Sganarelle. Tenez. Les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

1 *Bohemienne.* Tu as une bonne phyſionomie, mon bon Monſieur, une bonne phyſionomie.

2 *Bohemienne.* Oui, une bonne phyſionomie; phyſionomie d'un homme qui ſera un jour quelque choſe.

1 *Bohemienne.* Tu ſeras marié, avant qu'il ſoit peu, mon bon Monſieur, tu ſeras marié avant qu'il ſoit peu.

2 *Bohemienne.* Tu épouſeras une femme gentille, une femme gentille.

1 *Bohemienne.* Oui, une femme qui ſera chérie & aimée de tout le monde.

2 *Bohemienne.* Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monſieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1 *Bohemienne.* Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

2 *Bohemienne.* Une femme qui te donnera une grande réputation.

1 *Bohemienne.* Te ſeras conſidéré par elle, mon bon Monſieur, tu ſeras conſidéré par elle.

Sganarelle. Voilà qui eſt bien. Mais dites-moi un peu; ſuis-je menacé d'être cocu?

2 *Bohemienne.* Cocu?

Sganarelle. Oui.

1 *Bohemienne.* Cocu?

Sga-

Sganarelle. Oui, si je suis menacé d'être cocu. (*Les deux Bohemiennes chantent & dansent.*) Que diable! Ce n'est pas-là me répondre. Venez-ça. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu.

2 *Bohemienne.* Cocu? Vous?

Sganarelle. Oui, si je serai cocu.

1 *Bohemienne.* Vous cocu?

Sganarelle. Oui, si je le serai, ou non. (*Les deux Bohémiennes sortent en chantant & en dansant.*)

SCENE XI.

SGANARELLE, *seul.*

Peste soit des carognes, qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage; &, pour cela, je veux aller trouver ce grand Magicien dont tout le monde parle tant, & qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au Magicien, & voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCENE XII.

DORIMENE, LYCASTE,

(*Sganarelle, retiré dans un coin du théatre sans être vû.*)

Lycaste. Quoi! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez?

Dorimene. Sans raillerie.

Lycaste. Vous vous mariez tout de bon?

Dorimene. Tout de bon.

Lycaste. Et vos nôces se feront dès ce soir?

Dorimene. Dès ce soir.

Lycaste. Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, & les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

Dorimene. Moi? Point du tout. Je vous considère toujours de même; & ce marriage ne doit point vous inquièter. C'est un homme que je n'épouse point par amour, & sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, & vous savez que sans cela on passe mal le tems au monde; &, qu'a

qu'a quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; & je l'ai fait sur l'éspérance de me voir bien-tôt délivrée du barbon que je prends. C'ést un homme qui mourra avant qu'il soit peu, & qui n'a, tout au plus, que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le tems que je dis; & je n'aurai pas longtems à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve. (*A Sganarelle qu'elle apperçoit.*) Ah! Nous parlions de vous, & nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

Lycaste. Est-ce là Monsieur——

Dorimene. Oui, c'ést Monsieur qui me prend pour femme.

Lycaste. Agréez, Monsieur, que je vous félicite de votre mariage, & vous présente en même tems mes très-humbles services. Je vous assûre que vous épousez là une très honnête personne; & vous, Mademoiselle, je me réjouis, avec vous aussi, de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, & Monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monsieur, je veux faire amitié avec vous, & lier ensemble un petit commerce de visites & de divertissements.

Dorimene. C'ést trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le tems me presse, & nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCENE XIII.

SGANARELLE, *seul.*

Me voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; & je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela, que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarasser de cette affaire. Holà. (*Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.*)

SCENE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

Alcantor. Ah! mon gendre, soyez le bien venu.

Sganarelle. Monsieur, votre serviteur.

Alcantor. Vous venez pour conclure le mariage?

Sganarelle. Excusez-moi.

Alcantor. Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

Sganarelle. Je viens ici pour un autre sujet.

Alcantor. J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

Sganarelle. Il n'ėst pas question de cela.

Alcantor. Les violons sont retenus, le festin ėst commande, & ma fille ėst parée pour vous recevoir.

Sganarelle. Ce n'ėst pas ce qui m'améne.

Alcantor. Enfin, vous allez être satisfait; & rien ne peut retarder votre contentement.

Sganarelle. Mon Dieu! C'ėst autre chose.

Alcantor. Allons. Entrez-donc, mon gendre.

Sganarelle. J'ai un petit mot à vous dire.

Alcantor. Ah, mon Dieu! Ne fesons point de cérémonie. Entrez vîte, s'il vous plaît.

Sganarelle. Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

Alcantor. Vous voulez me dire quelque chose?

Sganarelle. Oui.

Alcantor. Et quoi?

Sganarelle. Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage; il ėst vrai, & vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, & je considère que je ne suis point du tout son fait.

Alcantor. Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bien comme vous êtes; & je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

Sganarelle. Point. J'ai par fois des bizarrèries épouvantables, & elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

Alcantor. Ma fille a de la complaisance, & vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

Sganarelle. J'ai quelques infirmités sur mon corps, qui pourroient la degoûter.

Alcantor. Cela n'ėst rien. Une honnête femme ne se degoute jamais de son mari.

Sganarelle. Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille point de me la donner.

Alcantor. Vous moquez-vous! J'aimerois mieux mourir, que d'avoir manqué à ma parole.

Sganarelle. Mon Dieu! Je vous en dispense, & je—

Al-

Alcantor. Point du tout. Je vous l'ai promise; & vous l'aurez, en dépit de tous ceux qui y prétendent.

Sganarelle, (à part.) Que diable!

Alcantor. Voyez-vous? J'ai une estime, & une amitié pour vous toute particulière; & je refuserois ma fille à un Prince, pour vous la donner.

Sganarelle. Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

Alcantor. Qui? Vous?

Sganarelle. Oui, moi.

Alcantor. Et la raison?

Sganarelle. La raison? C'èst que je ne me sens point propre pour le mariage; & que je veux imiter mon père, & tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

Alcantor. Ecoutez. Les volontés sont libres; & je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous étes engagé avec moi, pour épouser ma fille, & tout èst préparé pour cela: mais, puisque vous voulez retirer votre paròle, je vais voir ce qu'il y a à faire; & vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE XV.

SGANARELLE, *seul.*

Encore èst-il plus raisonnable que je ne pensois, & je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; et j'allois faire un pas, dont je me serois peut-être longtems repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCENE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

Alcidas, (parlant d'un ton doucereux.) Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

Sganarelle. Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

Alcidas, (toujours avec le même ton.) Mon père m'a dit,

dit, Monsieur, que vous vous étiez venu vous dégager de la parole que vous aviez donnée.

Sganarelle. Oui, Monsieur. C'èst avec régrèt; mais—

Alcidas. Oh! Monsieur, il n'y pas de mal à cela.

Sganarelle. J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois——

Alcidas. Cela n'èst rien, vous dis-je. (*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*) Monsieur, prenez la peine de choisir ces deux épées, laquelle vous voulez.

Sganarelle. De ces deux épées?

Alcidas. Oui, s'il vous plaît.

Sganarelle. A quoi bon?

Alcidas. Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

Sganarelle. Comment?

Alcidas. D'autres gens feroient plus de bruit, & s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur, & je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

Sganarelle. Voilà un compliment fort mal tourné.

Alcidas. Allons, Monsieur, choisissez, je vous prie.

Sganarelle. Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à couper.—(*A part.*) La vilaine façon de parler que voilà!

Alcidas. Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

Sganarelle. Hé, Monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

Alcidas. Dépèchons vite, Monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

Sganarelle. Je ne veux point de cela, vous dis-je.

Alcidas. Vous ne voulez pas vous battre?

Sganarelle. Nenni, ma foi.

Alcidas. Tout de bon?

Sganarelle. Tout de bon.

Alcidas, (*après lui avoir donné des coups de bâton.*) Au moins, Monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous, vous refusez de vous battre, je vous donne des

coups

coups de bâton, tout cela èst dans les formes, & vous êtes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

Sganarelle, (*à part.*) Quel diable d'homme èst ceci?

Alcidas, (*lui présente encore les deux épées.*) Allons, Monsieur, faites les choses galamment, & sans vous faire tirer l'oreille.

Sganarelle. Encore?

Alcidas. Monsieur, je ne contrains personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

Sganarelle. Monsieur, je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous assure.

Alcidas. Assurément?

Sganarelle. Assurément.

Alcidas. Avec votre permission donc.——(*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*)

Sganarelle. Ah! Ah! Ah!

Alcidas. Monsieur, j'ai tous les régrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouser ma sœur. (*Il lève le bâton.*)

Sganarelle. Hé bien, j'épouserai, j'épouserai.

Alcidas. Ah! Monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, & que les choses se passent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; & j'aurois été au désespoir, que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeller mon père, pour lui dire que tout èst d'accord. (*Il va frapper à la porte d'Alcantor.*)

SCÈNE DERNIERE.

ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS, SGANARELLE.

Alcidas. Mon père; voilà Monsieur qui èst tout-à-fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grace, & vous pouvez lui donner ma sœur.

Alcantor. Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le Ciel! M'en voilà déchargé, & c'èst vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, & célébrer cet heureux mariage.

MAC.

MACBETH;

Conte Moral, tiré de Shakespeare.

Sommaire.

MACBETH, Gouverneur de Glamis en Ecosse, s'étoit distingué dans un combat contre les Norvégiens, assistés par le Gouverneur de Cador, qui s'étoit révolté contre Duncan, son légitime Souverain. Dans le moment qu'il revenoit du champ de bataille, accompagné de Banquo, pour rendre compte au Roi de son succès, il rencontra dans des près trois sorcières, qui lui prédirent, qu'il seroit Gouverneur de Cador, & ensuite Roi d'Ecosse. Elles prédirent à Banquo, qu'il y auroit des Rois de sa race, quoique lui-même ne le fût pas.

La première prédiction s'acoomplit. Duncan nomma Macbeth, Gouverneur de Cador. Voyant que les sorcières avoient si bien prédit, & de peur que la seconde prédiction ne s'accomplit pas, à l'instigation de son épouse, femme cruelle, sanguinaire & ambitieuse, il assassina Duncan pendant son sommeil. Un crime en attire un autre. Il y avoit dans la chambre, où le Roi couchoit, deux chambelans. Le meurtrier Macbeth frotta leurs mains & leurs visages de sang ; & pour couvrir son meurtre, il les assassina, & dit qu'il l'avoit fait parce qu'ils avoient assassiné leur maitre & leur Roi.

Macbeth & Donalbain, fils de Duncan, après la mort de leur père, craignant le même sort, se réfugièrent, le premier en Angleterre, & l'autre en Irlande. Le fidèle Macduff, Gouverneur de Fife, & attaché à la famille royale, ne tarda pas à suivre le premier : ils furent bien accueillis par le Roi Edouard.

Après leur départ, Macbeth fut élu Roi. Pour empêcher, que la prédiction, que les sorcières avoient faite à Banquo & à sa postérité, ne s'accomplit, il l'invita avec son fils Fléance à souper, & engagea des meurtriers à les assassiner l'un & l'autre à l'entrée de la nuit, quand ils viendroient au palais. Ses ordres sanguinaires furent exécutés sur le père ; mais le fils eut le bonheur d'échaper des mains des meurtriers.

Après tant de crimes & de meurtres, les remords commencèrent à bourreler l'âme du meurtrier Macbeth ; ils

l'accompagnoient par-tout. Ne ſachant que faire, pour ſe remettre l'eſprit en repôs, il alla conſulter les ſorcières: elles firent paroître devant ſes yeux trois différentes apparitions.

L'une lui dit de prendre garde à Macduff; la ſeconde, d'être ſanguinaire, hardi & déterminé; & la troiſième, d'avoir un cœur de lion, elle ajouta qu'il ne ſeroit jamais vaincu, que quand la grande forêt de Birnam viendroit joindre la haute montagne de Dunſinane. Apres avoir dit ces mots, les ſorcières & les apparitions diſparurent. Le Roi ſanguinaire jura vengeance contre Macduff, & crut qu'il ne ſeroit jamais vaincu, parce qu'il étoit impoſſible qu'une forêt ſe joignît à une montagne à quelque diſtance.

Dans le temps qu'il ſe préparoit à mettre à mort le Gouverneur de Fife, on vint lui dire, qu'il avoit pris la fuite, & qu'il s'étoit réfugié en Angleterre. Ne pouvant verſer le ſang du père, Macbeth prit la réſolution diabolique de détruire le château de Fife, de faire mourir par le glaive la femme de Macduff, ſes enfans, & tous ſes infortunés parens. Il députa pour cet effet des meurtriers, qui poignardèrent le jeune Macduff & ſa mère.

Sur ces entrefaites, Malcolm & Macduff ſe préparèrent à venir aſſièger, avec une armée Angloiſe, l'uſurpateur & le meurtrier, & de tirer une vengeance éclatante te tous ſes crimes. Ils parurent bientôt devant le château de Dunſinane avec des rameaux coupés dans la forêt de Birnam, qui étoit ſur leur paſſage; ce qui vérifia la prédiction. Macduff attaqua avec ſon épée le meurtrier Macbeth; il lui perça le cœur, & lui ayant coupé la tête, il la montra à toute l'armée victorieuſe, & proclama Malcolm, Roi d'Ecoſſe à la place de l'uſurpateur.

Le Roi Duncan s'entretenoit de la guèrre avec Malcolm & Donalbain, ſes deux fils, lorſqu'un officier vint lui dire, que le rebelle Macdonel avoit été défait & tué par le brave Macbeth, & que Swena Roi de Norvège, avec des armes reluiſantes, & renforcé d'un nouveau ſécours d'hommes, avoit commencé une nouvelle attaque. A peine avoit-il fini de parler, que le Gouverneur de Roſſe vint faire ſon rapport au Roi, que les Norvégiens, aſ-

ſiſtés par le Gouverneur de Cador, avoient été défaits, & que l'on avoit remporté une victoire complète. Le Roi, pour récompenſer ſon brave général, le nomma ſur le champ Gouverneur de Cador, & ordonna que ſon prédéceſſeur fût mis à mort.

Macbeth, qui étoit en chemin avec Banquo pour faire ſon rapport en propre perſonne, rencontra trois ſorcières La première le ſalua par ſon nom, & l'appella Gouverneur de Glamis, ce qu'il étoit; la ſeconde l'appella Gouverneur de Cador, ce qu'il ne croyoit pas être; & la troiſième lui prédit, qu'il ſeroit Roi, ce qu'il ne pouvoit pas eſpérer d'être.

Il fut fort ſurpris de s'entendre appeller Gouverneur de Cador; parce qu'il ſavoit, que ce Gouverneur étoit en vie; mais il ignoroit, que le Roi lui avoit donné ce gouvernement. Banquo, qui accompagnoit Macbeth, entendant que les ſorcières avoient fait une prédiction ſi agréable & ſi extraordinaire, les pria de lui dire ſa bonne aventure auſſi.

"Vous ſerez moins que Macbeth," lui dirent-elles dans un enthouſiaſme prophétique; "mais vous ſerez plus grand que lui.—Vous ne ſerez pas ſi heureux; cependant vous ſerez plus heureux.——Des Rois ſortiront de votre race, quoique vous ne le ſoyez pas."

A ces mots les ſorcières s'évanouirent, & les deux Généreaux demeurèrent fort ſurpris de ce qu'ils avoient entendu.

"Vos enfans ſeront Rois," dit Macbeth à Banquo.

"Vous ſerez Roi vous-même," lui répliqua l'autre.

Sur ces entrefaites le Gouverneur de Roſſe vint dire à Macbeth, qui le Roi avoit été inſtruit de ſes ſuccès.

"Je ſuis envoyé par lui, pour vous rendre grâces," ajouta-t-il, "& pour vous introduire en ſa préſence. Pour gage d'un plus grand honneur, il m'a ordonné de vous donner le titre de Gouverneur de Cador.

"Quoi!" s'écria Banquo, "le diable peut-il dire la vérité?"

"Le Gouverneur de Cador èſt en vie," dit Macbeth avec ſurpriſe au meſſager: "pourquoi me donnez-vous ce titre?"

"Celui qui étoit Gouverneur," répondit-il, "èſt encore vivant; mais il mérite de perdre la vie.——Des

trahisons avouées & prouvées l'ont culbuté de son gouvernement."

"N'espérez-vous pas," demanda Macbeth, en se tournant du côté de Banquo, "que vos enfans deviendront Rois? Celles qui me donnèrent le nom de Gouverneur de Cador, ne leur promirent pas moins."

Dès ce moment pour s'assurer la couronne, il conçut l'horrible dessein d'assassiner le Roi. Cependant lui & Banquo se rendirent au palais. Dès que Duncan les vit, il addressa la parole à Macbeth.

"O mon très digne cousin! Le péché de l'ingratitude commençoit à me devenir pesant: vous me devancez avec tant de célérité, que la plus grande vîtesse de ma reconnoissance me paroît lente. Je voudrois presque, que vous eussiez mérité moins afin que la proportion des remercimens & du payement eût été de mon côté. Il ne me reste qu'à dire, que vous méritez même plus que tout ce que je puis payer."

"Le service, & la loyauté que je vous dois, se payent d'eux-mêmes en vous les rendant. C'est à votre Majesté à recevoir mes devoirs, & mes devoirs s'étendent jusqu'à votre trône, votre gouvernement & vos enfans. Vos sujets, en fesant tout ce qu'ils peuvent, ne font que ce qu'ils doivent."

"Soyez le bien venu ici," dit ensuite le Roi, addressant la parole à Banquo; "vous n'avez pas mérité moins, & ne devez pas être moins connu."

Le Roi, pour témoigner de plus en plus sa reconnoissance à son Général Macbeth, lui promit de se rendre à son château d'Invernefs dès le soir même, d'y souper & d'y coucher. Le malheureux Prince ne savoit pas, que c'étoit aller à sa destruction.

"Etoiles!" s'écria le sanguinaire Macbeth, en allant avertir sa femme de la visite du Roi, "étoiles! cachez vos feux! Que la lumière ne voye pas mes noirs desseins! Cependant il faut, que cela soit, ce que l'œil craint de voir, quand il est fait."

Quoiqu'il fût fort résolu à commettre le régicide, quand il arriva au logis, les remords commencèrent à s'emparer de sa conscience; mais sa femme, à qui il avoit communiqué son dessein, le rassura.

"Le belle espérance," lui demanda-t-elle, "que vous aviez

aviez conçue d'être Roi, èst-elle endormie? Avez-vous peur d'être le même dans vos actions & dans votre valeur, que vous êtes dans vos désirs? voudriez-vous avoir ce que vous regardez comme l'ornement de la vie, & vivre comme un poltron?"

"Degrace," lui répondit-il, "taisez-vous J'ôse faire tout ce qui convient à un homme; celui qui ôse faire davantage, ne l'èst pas."

"Quelle bête vous a donc engagé à me communiquer votre entreprise? Quand vous ôsiez la mettre en exécution, vous étiez homme. Ni temps ni place ne s'opposoient alors à votre dessein: l'un & l'autre se présentent à présent; cependant cette occasion favorable retient votre bras."

"Mais si nous manquions notre coup?"

"Manquer! Soyez courageux, & nous ne manquerons p. s. Pendant que Duncan sera endormi, j'enivrerai ses deux Chambelans de vin, de telle manière, qu'ils perdront la mémoire & la raison; quand ils seront ensevelis dans le sommeil comme dans la mort, que ne pourrons-nous pas, vous & moi, entreprendre sur Duncan sans garde, & jetter le blâme sur ses officiers ivres? Ne croira-t-on pas, quand nous aurons marqué ces deux dormeurs de sang, & que nous nous serons servis de leurs dagues, que ce sont eux qui ont commis le meurtre?"

"Allons je suis déterminé. Envelopons l'occasion de la plus belle apparence. Il faut qu'un visage faux cache, ce que sait un cœur faux."

Cependant à l'apparence d'un poignard qu'il crut voir par hasard, il s'arrète, les remords se saisissent de lui, son courage l'abandonne, il chancèle, il èst irrésolu.

"Est-ce une dague," dit-il, "que je vois ici devant moi, dont la poignée èst vers ma main? Viens, que je t'empoigne—Je ne t'ai pas, cependant je te vois encore. N'es-tu pas, fatale vision, sensible au tact comme à la vue? Ou n'es tu qu'une dague imaginaire, ou un être faux, qui procède d'un cerveau échauffé? Je te vois encore dans une forme aussi palpable, que celle que je tire à présent.——Tu me guides dans le chemin, que j'allois suivre, & me dis que je dois me servir d'un tel instrument. Mes yeux sont les dupes des autres sens, ou les valent tous.——Je te vois encore, & sur ta lame des

gouttes de sang, ce qui n'étoit pas ainsi auparavant.—— Il n'y a rien de réel en cela.——C'èst l'enterprise sanguinaire, qui se présente ainsi à mes yeux.——A présent la nature semble être morte dans la moitié du monde, & les mauvais réves interrompent le sommeil. A présent la sorcèlerie célébre les sacrifices de la pâle Hécate; & le meurtre avec ses pas sécrèts, comme ceux de Tarquin ravisseur, marche comme une apparition pour accomplir son dessein.——Terre, n'entends point, où tendent mes pas, de crainte que les pierres mêmes ne découvrent où je suis, & ne privent la présente horreur du temps, qui lui èst convenable. Pendant que je menace, il vit.—Je vais & c'èst fait.—Une clochette m'invite: ne l'entends pas, Duncan; c'èst un signe, qui te somme de camparoître au ciél ou en enfèr."

Il dit, & dés le moment il entra sécrètement dans la chambre où couchoit le Roi, & lui enfonça un poignard dans le sein. Macduff, qui avoit ordre de venir joindre son Prince le lendemain matin, surpris de ne le pas voir paroître, en demanda la raison: le meurtrier prétendit ne pas savoir pourquoi son maître n'étoit pas levé. Macduff alla à la chambre, & le trouva nageant dans sang, & étendu sans vie dans son lit.

Malcolm & Donalbain, les deux fils du Roi assassiné, craignant le même sort, pensèrent, que le meilleur moyen de mettre leurs vies en sureté, étoit de prendre la fuite: il la prirent: le premier se retira en Angleterre, & l'autre en Irlande. Le fidèle Macduff ne tarda pas à suivre Malcolm. Ainsi débarrassé de son Prince, & des héritiers de sa couronne, le régicide parvint au sommèt de son ambition, & fut élu Roi.

Ses crimes n'étoient pas encore à leur comble: il se souvenoit de la prophétie des sorcières, que la postérité de Banquo monteroit sur le trône. Pour lui enfermer le passage, il conçut un autre dessein diabolique, qui étoit de l'inviter à un souper avec son fils Fléance, & de les faire assassiner à leur entrée au palais.

Banquo, ne soupçonnant aucun complot contre sa vie, accepta l'invitation, & il fut convenu qu'il se rendroit chez le Roi à sept heures du soir. Cependant Macbeth étoit agité de mille craintes, de peur que son projèt n'échouât:

chouât : il envoya un domestique avec ordre de lui amener deux meurtriers. Pendant que son messager étoit occupé à la recherche des deux hommes dont son maître avoit besoin, il s'abandonna à ses sombres réflexions ; car il n'y a point de paix pour l'empire.

" Mes raisons de craindre Banquo sont gravées dans mon âme," dit-il, " il y a dans sa nature ce qui devroit être craint : il èst entreprenant. Au tempérament indomptable de son esprit, il joint la prudence, qui guide sa valeur pour agir en sureté. Je n'appréhende personne que lui ; en sa présence mon génie se plie, comme on dit que le fesoit celui d'Antoine devant César. Il rebuta les sorcières quand elles me donnèrent le titre de Roi, & leur ordonna de lui parler. Alors, comme des prophétesses, elles l'appellèrent père d'une race de Rois. Elles ont mis sur ma tête une couronne, & entre mes mains un sceptre stérile. Si la chose arrive ainsi, c'èst pour ses enfans que j'ai assassiné Ducnan, & ce n'èst que pour eux que j'ai troublé ma paix.—Quoi ! les enfans de Banquo Rois !"

Dans ce moment les deux meurtriers, qu'il avoit envoyé chercher, se présentèrent à lui ; & les ayant trouvés disposés à exécuter ses ordres sanguinaires, il leur dit :

" Je vous informerai, où vous devez l'attendre ; ne manquez pas votre coup. Pour ne pas laisser de vuide dans votre action, il faut que Fléance son fils, dont la destruction m'èst aussi necessaire que celle de son père, partage son sort."

" Nous ferons ce que vous commandez, " lui répondirent les meurtriers.

Ils ne perdirent pas un moment, & allèrent se placer où l'usurpateur leur avoit dit que devoit passer Banquo & son fils : ils parurent bientôt ; les meutriers se jettèrent d'abord sur le père & le percèrent de coups : ils ne purent atteindre le fils, qui s'apperçut de la trahison, & prit la fuite. Cependant le cruel & sanguinaire Macbeth étoit déchiré de remords le soir même qu'il attendoit compagnie. La Reine, aussi cruelle, aussi sanguinaire que son mari, fit des efforts pour mettre son esprit en repos.

" Pourquoi, " lui demanda-t-elle," restez vous seul, abandonné à vos sombres idées, qui devroient être évanouies avec ceux qui en sont objets ? Les choses, qui

sont

font sans remède, devroient être oubliées. Ce qui èst fait, èst fait."

"Nous avons," lui répondit le mari, "écorché la couleuvre : nous ne l'avons pas tuée ; mais que le monde tombe en chaos, plutôt que nous ne mangions nos repas en crainte, & que nous ne dormions dans ces terribles rèves qui nous agitent pendant la nuit.——Duncan èst dans son tombeau ; il dort sans interruption. Ni le glaive, ni le poison, rien ne sauroit le toucher."

"Allons, allons, adoucissez vos regards farouches : soyez gai & jovial ce soir parmi vos convives."

"Je le serai ; soyez le aussi : fesons de nos visages des masques pour nos cœurs, pour déguiser ce qu'ils sont."

Après cette conversation, ils se rendirent dans la salle, où le festin étoit préparé ; pendant que chacun prenoit sa place, l'apparition de Banquo prit celle du Roi. A cette vue le régicide se tremoussa, parut comme hors de lui-même, & ne put s'asseoir. La compagnie crut d'adord, qu'il ne se portoit pas bien : la femme entreprit de faire une apologie, en disant, que cela lui arrivoit souvent, & même dès sa jeunesse ; que l'accès n'étoit que momentanée, & qu'il se trouveroit mieux dans l'instant.

A la disparition de Banquo, le meurtrier reprit ses sens, demanda un verre de vin, & but à la santé de toute la table, & à celle de son chèr ami Banquo. A ces mots, l'esprit reparut, & plongea le Roi dans sa première mélancholie : la couleur de son v sage se changea ; il devint pâle & tremblant, comme si une fièvre l'avoit saisi. Tout le monde fut dans le plus grand étonnement : personne ne savoit que penser.

La Reine, pour ôter toute occasion de soupçon, souhaita le bon soir à la compagnie, & se retira avec son mari. Ils se couchèrent ; mais le malheureux Prince ne put trouver du repôs entre les bras du sommeil. Il résolut d'aller le lendemain trouver les sorcières pour se tranquilliser l'esprit : il les trouva dans un sombre caveau, autour d'un chaudron bouillant, où elles avoient jetté plusieurs ingrédiens, qui devoient servir à leur sortilège. Elles ne firent point de réponse à ses questions ; mais elles firent paroître devant lui plusieurs apparitions. La première qui se présenta, fut une tête ; il voulut lui faire

une

une queſtion : mais une ſorcière lui dit, que cela n'étoit pas néceſſaire ; que l'apparition ſavoit ſes penſées.

« Macbeth, Macbeth, Macbeth ! prenez garde à Macduff, Gouverneur de Fife." Elle dit, & diſparut.

Le ſeconde apparition fut un enfant enſanglanté. « Macbeth, Macbeth," lui dit-elle, « ſoyez ſanguinaire, hardi & déterminé : moquez-vous du pouvoir des hommes." Elle dit, & diſparut.

La troiſième apparition fut un enfant couronné, avec un arbriſſeau à la main. « Ayez le cœur d'un lion ; ſoyez fièr, & ne prenez garde à rien. Macbeth ne ſera jamais vaincu, que quand la grande forêt de Birnam viendra à la haute montagne de Dunſinane contre lui." Elle dit, & diſparut.

« Je ne ſerai donc jamais vaincu," dit Macbeth, un peu ſatisfait. « Qui peut donner du mouvement à la forêt ? commander aux arbres de ſe déraciner ? Doux préſage ! Placé au ſommet des grandeurs, Macbeth n'aura rien à craindre d'une faction rebelle : il finira le bail de la nature, & rendra ſon dernier ſoupir au temps & à la coutume.——Cependant mon cœur pouſſe des ſanglots, pour ſavoir une choſe. Dites-moi, ſœurs inſpirées, les enfans de Banquo regneront-ils jamais dans ce royaume ?"

« Ne cherchez pas," lui répondirent-elles, « à en ſavoir davantage."

A l'inſtant le chaudron s'enfonce en terre. Le Roi, déconcerté aux paroles ambiguës qu'il avoit entendues, ne ſavoit pas s'il devoit en tirer un bon ou un mauvais augure. Une conſcience gangrenée, comme la ſienne, le rendoit triſte, méfiant & mélancolique. Tout ce qui l'environnoit, lui portoit ombrage ; ſon ombre l'effrayoit. Pendant qu'il étoit dans les plus violentes agitations, Lénox vint lui dire, que Macduff s'étoit retiré en Angleterre.

« En Angleterre," s'écria le Roi furieux ! « O temps ! tu anticipes mes funeſtes exploits ! Pour joindre mes penſées à mes actions, je vais, dès ce moment, aller ſurprendre le château de Macduff, me ſaiſir de Fife, & faire paſſer au fil de l'épée ſa femme, ſes enfans, & tous ceux de ſa race."

De ſon côté la femme de Macduff, ſurpriſe de la fuite

de

de ſon mari, en demanda la raiſon au Gouverneur de Roſſe; il la pria d'avoir patience.

"Il n'en avoit point," s'écria-t-elle; "ſa fuite èſt une folie. Quand nos actions ne nous rendent pas traîtres, nos craintes le font ſouvent."

"Vous ne ſavez pas, ſi c'étoit ſageſſe ou crainte."

"Sageſſe! laiſſer ſa femme, laiſſer ſes enfans, ſa maiſon & ſes titres dans une place, d'où il s'enfuit! Il ne nous aime pas: il n'a pas la preuve, que la nature même fournit; car le pauvre roitelet, le plus petit des oiſeaux, défend ſes jeunes dans ſon nid contre le hibou.——Tout èſt crainte dans ſa fuite, rien n'èſt amour."

"Ma chère couſine, de grace moraliſez-vous vous-même. Quant à votre mari, il èſt noble, ſage, judicieux, & connoît mieux que vous les occaſions favorables. Je n'ôſe pas en dire davantage; mais les temps ſont cruels, quand nous ſommes des traîtres. Nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes, quand nous écoutons les bruits de ce que nous craignons.——Je prens congé de vous."

A peine fut-il parti, qu'un meſſager vint à la hâte avertir la femme de Macduff de ſon danger, & de s'éloigner avec ſon fils, le plus promtement, qu'il lui ſeroit poſſible.

"Où fuirai-je?" s'écria-t-elle. "Je n'ai point fait de mal; mais je me ſouviens à préſent, que je ſuis dans ce monde, où il èſt ſouvent louable de faire du mal, & quelquefois dangereux de faire du bien."

Elle n'eut pas plutôt achevé ces mots, qu'elle vit entrer deux meurtriers, qui s'informèrent d'abord où étoit ſon mari; & ayant appris qu'il n'étoit pas au logis, l'un d'eux ſe jetta ſur le fils & le tua. La mère n'eut que le temps de s'enfuir: les meurtriers la pourſuivirent, l'atteignirent, & la firent tomber ſous leurs coups. Le Gouverneur de Roſſe, ayant appris tant d'horreurs, ſe hâta de ſe rendre en Angleterre pour en communiquer la nouvelle à l'infortuné Macduff.

"Votre château èſt pris," lui dit-il, "votre femme & vos enfans ont été maſſacrés d'une manière ſauvage."

"Quoi! ma femme & mes enfans!"

"Femmes, enfans, domeſtiques, tout ce qu'on a pu trouver."

"Le

« Le barbare n'a point d'enfans.——Tous mes beaux enfans?——Avez-vous dit *tous?*——Quoi! tous? Oh! tison d'enfer! Tous? Quoi! tous mes beaux enfans, même leur mère enlevée!"

« Consolez-vous," dit Malcolm. « Que notre grande vengeance nous prépare des remèdes pour guérir ce chagrin mortel? Allons, partons dans l'instant. L'Angleterre nous prête le bon Général Siward avec dix mille hommes. L'univers ne nous fournit pas un meilleur soldat, ni plus expérimenté. Combattez le tiran sans titre, avec un sceptre ensanglanté, comme il convient à un homme de le faire."

« Je le ferai; mais il faut aussi, que je sente, comme un homme. Je ne saurois m'empêcher de me souvenir, que c'est par rapport à moi, qu'ils furent tous massacrés. Ce ne sont pas leurs propres démérites, ce sont les miens, qui les ont fait tomber sous les poignards des meurtriers.

« Que cette considération soit une pierre pour aiguiser votre épée. Changez le chagrin en courroux; n'émoussez pas votre valeur; augmentez-en la rage."

« Oh! je pourrois représenter le rôle d'une femme avec mes yeux, & faire le fanfaron avec ma langue. Mais, ô Dieux! abrégez toute interruption. Faites paroître cet ennemi de l'Ecosse & le mien face à face. Mettez-le à la distance de mon épée; s'il échappe, que le Ciel alors lui pardonne."

« Voilà un discours mâle & nerveux. Allons sans délai trouver le Roi d'Angleterre: nos forces sont prêtes: nous n'avons besoin de rien, que de prendre congé de lui. Macbeth a mis le comble à ses crimes; il chancèle, il est sur le point d'être ébranlé, l'abîme est creusé sous ses piés, & les puissances d'en-haut nous fournissent les moyens de l'y faire tomber."

Ils ne perdirent pas un moment de temps: l'usurpateur fut fort surpris, quand on vint lui dire que les Anglois avançoient avec dix mille hommes: il ne fut pas effrayé de leur approche: il se souvint de la prediction, qu'il ne seroit pas vaincu, à moins que la forêt de Birnam ne vint à Dunsinane.

Cependant les Anglois fesoient des progrès dans leur marche, & arrivèrent dans la forêt de Birnam. Le brave Malcolm ordonna à chaque soldat de couper une branche,

branche, & de la porter devant lui, pour cacher le nombre des troupes, & pour faire prendre le change à l'ennemi. Macbeth, sachant à n'en pouvoir pas douter que l'ennemi approchoit, prit son conseil dans le désespoir, & fortifia à la hâte le château de Dunsinane.

"Que l'on déploye," s'écria-t-il, "nos drapeaux sur murs extérieurs. Le bruit court encore, *Ils viennent;* mais la force du château peut braver un siège. Que les Anglois se présentent ici, & qu'ils y restent, jusqu'à ce que la famine les ait fait périr."

Dans le temps qu'il parloit avec tant d'intrépidité, Seyton, un de ses officièrs, vint lui dire, que la Reine étoit morte. Pour surcroît de mauvaise nouvelle, un messager lui annonça, que regardant vers Birnam, il lui sembloit que la forêt étoit en mouvement. Le régicide commença à entrevoir le vrai sens des paroles de l'apparition, & devint furieux.

"Aux armes, aux armes!" s'écria-t-il; "si ce que dit le messager est vrai, je ne saurois prendre la fuite, ni m'arrêter ici. Je souhaiterois, que l'univers fût un chaos —Que l'on sonne la trompette.—Vents! soufflez —Destruction! venez.—Au moins mourrai-je avec fermeté."

Cependant Macduff, Malcolm & leur armée avançoient, avec des branches à la main, vers le château de Dunsinane; & quand ils furent plus près, Malcolm ordonna aux soldats de les jetter à terre, & de se montrer tels qu'ils étoient. Macbeth, voyant qu'il ne pourroit pas faire tête à tant de forces réunies, ne voulut pas attendre l'issue d'un siège: il sortit de son château, & résolut d'attaquer le plus brave, qui se présenteroit.

Le vaillant Macduff de son côté fut impatient de rencontrer le meurtrier de sa femme & de ses enfans. Ils se rencontrèrent bientôt; l'un & l'autre, également furieux, mirent l'épée à la main; Macbeth, le cruel Macbeth, périt. Ainsi finit sa vie, tissue des crimes les plus horribles: digne châtiment d'un monstre en forme humaine, & qui sembloit braver le Ciel & la terre. Macduff, le brave Macduff, lui coupa la tête, la montra à toute l'armée, & proclama Malcolm Roi d Ecosse. La proclamation passa de rang en rang: l'air retentit de cris de joie: VIVE LE ROI MALCOLM!

SUR LA FRANCHE-MAÇONERIE.

LETTRE du Baron de BIELFIELD, á Mademoiſſelle M. D. B. à Hambourg.

à Hambourg le 6. Fevrier 1738.

VOUS voilà bien allarmée, Mademoiſelle, vous voilà fort en colère ! Ma raiſon me dit que vous avez tort de l'être ; mon cœur me dit que vous ne ſauriez jamais avoir tort ; il me fait ſentir, que je vous aime davantage, s'il èſt poſſible, depuis que je ſuis Franc-Maçon, & depuis que vous êtes ſi fâchée de me voir dans cet ordre. Permettez donc que j'emploie aujourd'hui toute ma rhétorique pour vous apaiſer. Approuvez les motifs qui m'ont déterminé à cette démarche, rendez-moi votre tendreſſe, & donnez moi lieu par là de pouvoir accorder mon cœur avec ma raiſon.

Vous ſavez que je ſuis né curieux, & que j'ai fait les efforts les plus grands & les plus inutiles pour découvrir les ſécrèts des Francs Maçons. J'ai trouvé les hommes, d'ailleurs les plus indiſcrèts, impénétrables ſur cet article. Il ne m'èſt reſté d'autre parti, que celui de me faire recevoir dans cette ſociété, & je vous jure que je n'en ai nul régrèt.

On peut être parfaitement honnête homme, & très heureux, ſans être Franc-Maçon, j'en conviens : mais ce raiſonnement èſt applicable à tous les objèts qui piquent notre curioſité, & même à pluſieurs très belles ſciences. Si l'on ôtoit du monde la curioſité, le déſir de ſavoir ce qu'on ignore, il ne ſeroit plus queſtion de progrès en rien ; les plus belles inventions, les découvertes les plus charmantes, reſteroient dans le néant. Et qui peut ſavoir juſqu'où une choſe, dont on ignore abſolument l'eſſence, les principes & les effets, peut aller ? Ce qui d'abord n'èſt que frivole ou indifférent, devient ſouvent eſſentiel & utile entre les mains d'un homme adroit. Je ne me pique pas d'être de ce nombre, mais j'ai un preſſentiment que je tirerai parti de la Maçonerie.

Vous n'exigez pas, j'eſpere, que je vous découvre nos my-

myſtères. Vous penſez trop bien pour cela. Vous voulez aimer un honnète homme, & non pas un traitre, un monſtre. J'ai quelque intérêt à vous convaincre de ma diſcrétion ; & à vous faire ſentir qu'un homme, qui èſt capable de garder ſon ſécrèt vis à vis d'une perſonne qu'il adore, mérite d'être mis par ſes bontés dans le cas d'avoir d'autrès ſécrèts à garder. Vous devriez recompenſer ma diſcrètion, & donner de l'aliment à une ſi belle vertu. Je ne vous tairai, en revanche, rien de tout ce que je puis vous dire ſur notre ſociété. Je ne touche point à ſes myſtères, ils ſont ſacrés pour moi.

Une réflexion, qui a triomphé de mes ſcrupules, & précipité ma reception, c'èſt que j'ai vu cet ordre composé d'un grand nombre de fort honnêtes gens, dont la probité & les mœurs m'étoient connues. Ils n'auroient, j'en ſuis ſûr, jamais remis leurs piés dans les Loges, s'il s'y pâſſoit quelque choſe qui put porter la moindre atteinte à la délicateſſe de leur caractère. Il èſt vrai que, dans ce ſanctuaire conſacré à la vertu, il s'éſt gliſſé quelques faux frères, dont les mœurs ne ſont pas auſſi pures, ni la façon de ſe conduire dans le monde auſſi irreprochable que je le ſouhaiterois : mais telle èſt l'imperfection de toutes les choſes de ce monde, que le mélange du mauvais avec le bon y èſt inévitable, & que le petit nombre des douze Apôtres n'a pu même être exempt d'un indigne ſujèt. J'ai eſpéré d'entrer, non pas dans une ſociété d'Anges, mais d'hommes vertueux, entant que Francs-Maçons, & je ne me ſuis point trompé.

Je conviens qu'on peut faire de l'ordre des Maçons, ou une vile poliſſonnerie, ou un établiſſement bien reſpectable. Si une troupe de jeunes gens, deſtitués de mérite, de ſageſſe, s'aſſemble pour ſe faire mutuellement quelques grimaces, & ſe parler dans un plat jargon : ſi ces aſſemblées, après la clôture de la Loge, conduiſent à des parties de débauche, rien de plus odieux que la Maçonerie ; mais ſi vous conſidérez cette ſociété comme la Confrèrie la plus ſolemnelle qui fût jamais, dans laquelle on ne diſtingue point les hommes par la différence des Langues qu'il parlent, des habits qu'ils portent, des rangs où ils ſont nés, ni des dignités qu'ils poſſèdent, pour laquelle le monde entier n'èſt qu'une ſeule République, dont chaque nation fait une famille, & chaque

que particulier en enfant; qui s'efforce ainſi de faire revivre les maximes primitives de l'homme dans leur plus grande perfection; qui tâche de réunir ſous ſon étendart ceux qui ſont éclairés, vertueux, & d'une humeur agréable, dont les Membres ſe protègent mutuellement par leur autorité, & s'éclairent par leurs lumières, qui ſe ſacrifient tout reſſentiment perſonel, qui éloignent de leurs Loges tout ce qui pourroit altérer la tranquillité de l'eſprit & la décence des mœurs, & qui jouiſſent des plaiſirs innocens de la vie, dans les intervales de leur ouvrage délectable; ſi, dis-je, vous enviſagez la Maçonerie ſous ce dernier point de vue, vous conviendrez que l'intérêt de cette ſociété doit devenir celui de tout le genre humain, & qu'elle opère ce que la religion même n'effectue que bien difficilement ſur le cœur humain.

Eſt-il donc ſurprenant, que cet ordre rencontre chez les Grands de la terre & chez les Souverains mêmes, tantôt de l'appui & de l'encouragement, tantôt des perſécutions? Ceux qui l'approuvent & ceux qui le blâment, peuvent avoir leurs raiſons; mais rien n'èſt moins juſte ni moins ſenſé, que de croire que les aſſemblées myſtérieuſes des Francs-Maçons puiſſent avoir un objèt capable de troubler la tranquillité ou la ſûreté des Etats. Si les portes de nos Loges ſont fermées au prophane vulgaire, l'entrée dans notre ordre èſt ouverte à tous les Souverains, à tous les Magiſtrats, & à tous ceux qui concourent au Gouvernement des peuples; & combien de ces illuſtres perſonages ne comptons nous pas parmi nos frères? S'il ſe traitoit quelque choſe de dangereux, de répréhenſible, de criminèl dans nos loges, ne ſeroient-elles pas déjà détruites il y a longtems; & l'expérience de tant de ſiècles, pendant leſquels cet ordre a ſubſiſté, ſans faire autre choſe que du bien & des charités, ne combat-elle pas plus en ſa faveur que tous mes argumens? Auſſi ceſſerai-je de vous en importuner, pour ne pas tomber dans le ton de la déclamation. Je ne vous en aurois pas même tant dit, ſi je ne ſavois que vous êtes capable d'en ſentir la force & la juſte valeur. Vous avéz trop d'eſprit pour vous conduire par les préjugés & les caprices, qui ont tant d'empire ſur le commun des femmes. Si vous n'aviez qu'une figure charmante, qu'une taille avantageuſe, qu'une façon de penſer ordinaire, je ne

ne vous aimerois que comme on aime ordinairement les femmes, c'èst à dire, par volupté & par amour propre. Mais ma tendresse èst fondée sur le sentiment d'un mérite réel, sur la valeur de votre âme. Si cette tendresse a quelque prix pour vous, conservez-la, Mademoiselle, en vous rendant promptement à la raison, en dissipant ces petits nuages qui ont éclipsé, pour un instant, les sentimens favorables que vous m'avez temoignés jusqu'ici, & permettez moi de vous jurer, foi de Maçon, que mon amour durera autant que ma vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Je vous envoyé une paire de gants de femme, que la Loge m'a donnée à ma réception. La pomme du berger Paris étoit destinée à la plus belle; mais ces gants sont pour la plus aimée. A qui pourrois je les offrir, si ce n'èst à vous? Puissiéz vous être flattée de ce sincère hommage! J'y joins une petite apologie qu'un de nos Frères à Paris, M. Procop, vient de faire pour l'ordre des Maçons. Vous y trouvez, en très jolis vers, une partie des raisons que je viens de vous dire en méchante prose. La voici.

I.

Quoi, mes Frères, souffrez vous,
Que notre auguste compagnie
Soit sans cesse exposée aux coups
De la plus noire calomnie?
Non c'èst trop endurer d'injurieux soupçons,
Souffrez qu'à tous ici ma voix se fasse entendre;
Permettez moi de leur aprendre
Ce que c'èst que les Francs-Maçons.

II.

Les gens de notre ordre toujours
Gagnent à se faire connoître;
Et je prétends par mes discours,
Inspirer le désir de l'être.
Qu'èst ce qu'un Franc-Maçon? En voici le portrait:
C'èst un bon Citoyen, un sujèt plein de zèle;
A son Prince, à l'Etat fidèle:
Et de plus un Ami parfait.

III.

Chez nous règne une liberté
Toujours soumise à la décence.

Nous

Nous y goûtons la volupté,
Mais sans que le Ciel s'en offense.
Quoiqu' aux yeux du public nos plaisirs soient sécrèts,
Aux plus austères loix l'ordre sait nous astreindre.
Les Francs-Maçons n'ont point à craindre
Ni les remords, ni les regrèts.

IV.

Le but, où tendent nos desseins,
Est de faire revivre Astrée,
Et de remettre les humains
Comme ils étoient du tems des Rhée.
On nous voit suivre tous des sentiers peu battus:
Nous cherchons à bâtir, & tous nos édifices
Sont ou des cachots pour les vices,
Ou des Temples pour les vertus.

V.

Je veux, avant que de finir,
Nous disculper auprès des Belles,
Qui pensent devoir nous punir
Du refus que nous fesons d'elles.
S'il leur èst defendu d'entrer dans nos Maisons,
Cet ordre ne doit point exciter leur colre,
Elle nous en loueront, j'espère,
Lors qu'elles sauront nos raisons.

VI.

Beau Sexe, nous avons pour vous
Et du respect, & de l'estime;
Mais aussi nous vous craignons tous,
Et notre crainte èst legitime.
Helas? on nous apprend pour première leçon,
Que ce fut de vos mains qu'Adam reçut la pomme,
Et que, sans vos conseils, tout homme
Naîtroit, peut-être, Franc-Maçon.

SUR LES SPECTACLES DES ANGLOIS.

LETTRE du même à M. le Baron de K*** à Berlin.

à Londres, le 2. de Mars 1741.

AIMABLE Ami, vous me flattez bien agréablement en me disant que mes lettres ne vous paroissent pas trop longues, & en m'en demandant la continuation. Je satisferai à vos désirs autant que les affaires sérieuses que j'ai à traiter ici me le permettront. Tous mes momens de loisir vous seront consacrés.

La nation Angloise a beaucoup de conformité avec les anciens Romains. Ceux-ci ne demandoient que *du pain & des spectacles ;* il semble que les Anglois ne forment d'autres vœux. C'èst pour se procurer le pain & les besoins d'une vie aisée qu'ils perfectionnent l'industrie, qu'ils font avec tant de chaleur le commerce & la navigation, qu'ils nourissent un petit fond d'avarice qui leur fait aimer le jeu, & les paris. Les arts & les sciences mêmes ne sont cultivés ici que dans un point de vue d'intérêt. Le second objet capital des Anglois c'èst les spectacles. Ils ne peuvent assez les varier, ni en multiplier assez les espèces. Indépendamment de ceux dont je vous ai fait la description dans une autre Lettre, il y a durant l'Eté par toute l'Angleterre des courses de chevaux, espèce de divertissement public qui réunit le spectacle & le pari, & pour lequel par conséquent le goût de la nation ne s'émoussera jamais. J'ai vû pendant mon premier voyage ces courses à *Newmarket* aussi bien qu'à *Yorck*, & je vous avoue que le coup d'œil m'en a frappé. J'admire moins la chose même, la légéreté, la force & la velocité des chevaux, que l'appareil dont elle èst accompagnée, la foule innombrable de spectateurs, la quantité d'équipages à 6, à 4, à 2 chevaux, le nombre de domestiques la plupart à cheval, de chevaux de mains, de cavaliers, &c. les tribunes remplies de dames parées de leurs plus beaux habits & de leurs plus magnifiques dia-

diamans, & en un mot tout ce qui peut rendre un pareil ſpectacle éclatant.

Je ne vous parlerai point des combats de bêtes feroces, de dogues, & de toutes ſortes d'autres animaux qu'on voit ici. Ces combats ſe donnent aſſez fréquemment au peuple, qui en èſt fort avide; mais je ne puis me diſpenſer de vous dire quelques mots des combats que les hommes font entre eux à la honte de l'humanité. Tantôt ce ſont des lutteurs nuds juſqu'a la ceinture, qui s'attaquent à coups de poing, qui ſe portent des coups affreux, qui ſe jettent à terre, que leurs ſecondans rélevent, eſſuyent, excitent de nouveau au combat comme des dogues, & qui quelquefois s'étouffent ou s'étranglent; tantôt ce ſont des eſpadonneurs qui ſe battent à coups de ſabre, mais auxquels on a ſoin d'enfermer les piés dans des ſandales attachées au planchet, de manière qu'ils ne peuvent bouger de leur place. Leurs ſabres ſont extraordinairement affilés & fort légers vers la pointe, de manière que les bleſſures qu'ils ſe font ne ſont jamais bien profondes; mais le ſang ruiſſele bientôt, & le peuple bat des mains. Tantôt, enfin, ce ſont d'autres gladiateurs, armés de bâton ferrés par les bouts, qui s'aſſomment ou ſe font des contuſions énormes. Ce qu'il y a à mon ſens de ſcandaleux c'èſt que ces combats ſe font ſous l'autorité du Gouvernement, ſous les yeux d'un officier de la police, ſur un théatre public, où l'entrée ſe paye, où le parterre, & qui plus èſt, les loges ſont remplies d'honnêtes gens comme elles pourroient l'être à l'opera. On m'a mené l'autre jour à une pareille ſcène au petit théatre du *Hay-market*. Jamais je ne vis un ſpectacle ſi dégoûtant, ni ſi honteux pour l'eſprit & le cœur humain. Mes conducteurs me donnèrent quelques mauvaiſes raiſons pour excuſer une férocité ſi barbare; mais elles ſont ſi foibles, qu'elles ne valent pas la peine d'être ni rapportées ni refutées.

On diroit que les combats des coqs apartiennent au genre de divertiſſement qui èſt reſervé pour l'enfance; mais ici c'èſt un ſpectacle ſérieux, qui a ſes théatres, & dont des perſonnes conſidérables dans l'Etat s'amuſent quelquefois. Comme il donne lieu à des paris, il beaucoup de partiſans. Pluſieurs particuliers élevent & entretiennent ces ſortes de coqs, & les portent dans les arénes publiques pour

pour les faire combattre contre d'autres de leurs semblables. J'ai été surpris de la valeur de ces animaux. A peine les a-t-on lâchés hors de leurs sacs, qu'ils s'élancent soudainement l'un sur l'autre, & se battent sans aucun objet, jusqu'à ce que le plus foible reste etendu sur la place. Avant le combat les connoisseurs jugent de la force & de la vaillance des coqs par leur coups d'œil, & examinent pour cet effet fort attentivement leurs yeux ; après quoi, les paris se font, & la bataille commence. Attiré l'autre jour par la curiosité à un pareil spectacle, je tenois en main une orange, lors qu'un des coqs terrassant son adversaire l'étendit sur le carreau, où il resta un moment sans donner signe de vie. Un voisin inconnu me dit alors avec vivacité, *Monsieur, je parie quatre guinées contre votre orange pour le coq maintenant victorieux.* Je lui répondis, *Monsieur, voilà qui est fait.* Le coq terrassé ramasse ses forces, remonta sur ses ergots, & remporta la victoire. Je gardai mon orange, mais je refusai de prendre les 4 guinées du parieur qui me parut également sensible à sa perte & à ma générosité.

On m'a raconté qu'un Italien industrieux s'avisa de donner il y a quelques années un spectacle singulier à Londres. C'étoit d'abord un concert de chats qu'il avoit rangés selon leur age, leur grosseur, & leur voix plus ou moins forte, sur des gradins, en forme d'amphithéatre. Tous les chats étoient ajustés de fraises & de manchettes de papier. Ils avoient devant eux des pupitres où leurs pattes étoient attachées. Chaque chat avoit devant soi une feuille de musique & deux bougies. L'on ma assuré que cette assemblée de *virtuoses mistigris* formoit un coup d'œil bien comique au moment qu'on levoit la toile, qu'il y avoit parmi ces chats des phisionomies fort plaisantes, que chacun d'eux sembloit rouler les yeux d'une manière différente ; que la musique & les instrumens dont on accompagnoit leur voix, étoient également bizarres ; & que toutes leurs queues étant arrêtées dans des pinces, le maître de cette chapelle singulière n'avoit qu'à serrer ces pinces pour faire miauler & crier ses chanteurs aux endroits où il en avoit besoin.

Le seconde partie de ce spectacle burlesque étoit formée par des coqs d'Inde, qu'on fesoit marcher dans des espèces de galleries dont le fond étoit de fer ou laiton

battu

battu. On plaçoit ſous ces galleries des braziers allumés, qui échauffoient peu à peu le fèr. Les coqs d'Inde marchoient d'abord à pas graves & meſurés au ſon d'une muſique qui jouoit des ſarabandes, des loures, &c. A meſure que le parquet s'échauffoit, les coqs d'Inde doubloient le pas, & la muſique alloit plus vite; juſqu'à ce qu'enfin le fèr venant preſque à ſe rougir, ces pauvres animaux ne feſoient plus que ſauter, cabrioler, & faire des contorſions qui feſoient pâmer de rire les badeaux Anglois. On prétend que cet Italien s'eſt enrichi à Londres, par cette invention comique.

Mais que direz-vous de la fougue d'un peuple qui, ſeduit par ſa paſſion pour le ſpectacle & pour le ſingulier, ſe laiſſa perſiffler par un mauvais plaiſant, qui avoit fait afficher aux coins des rues de Londres, *qu'à tel jour, à telle heure, & à tel théatre, un homme ſauteroit dans une bouteille qui put contenir une pinte.* Oui, Monſieur, les plus honnêtes gens d'Angleterre ſe rendirent à ce ſpectacle, payèrent l'entrée, la ſalle étoit remplie comme un œuf; mais tous furent attrapés; car au bout d'une heure d'attente, le mauvais plaiſant ſe preſenta ſur le bord du théatre, & dit qu'on n'avoit pu trouver dans tous les cabarets de Londres une bouteille qui contint l'exacte meſure d'une pinte, qu'ainſi on demandoit pardon aux ſpectateurs, & qu'on étoit prêt à leur rendre l'argent à la porte s'ils l'exigeoient. Il diſparut au même inſtant. Le partèrre ſe voyant ainſi leurré, entra en fureur, fit tapage, briſa les bancs, les décorations; & il y eut un tumulte ſi grand, que les uns y perdirent leurs épées, d'autres les perruques, leurs chapeaux, &c. mais l'argent ne put être rendu, & le fourbe avoit trouvé moyen de s'évader ſans qu'on ait jamais pu le découvrir.

Je ne vous raconte ces babioles que pour vous faire connoître le génie du peuple Anglois, & ſon goût décidé pour tout ce qui s'appelle ſpectacle. Il me ſemble que leur trop grande multiplicité cauſe trop de diſtraction à la nation, & enlève trop de tems à l'induſtrie. Les courſes de chevaux ſurtout ſont d'une dangereuſe conſéquence, parce qu'elles occupent trop la multitude, & donnent aux Grands comme au peuple un certain ton de libertinage, & un éloignement pour la vie ſédentaire & pour l'application aux principaux objets de leur devoir.

Je

Je ne sai, chèr Ami, si ma lettre vous rencontrera encore à Berlin. Vous êtes sans doute parti avec le Roi pour la Silesie; & je crois que vous suivrez son plumèt blanc dans la route de l'honneur & de la gloire. Puissiez-vous y cueillir des lauriers qui ne soient pas teints de votre propre sang. J'éleverai, comme Moïse, mes mains vèrs le Ciel sur la plus haute montagne d'Anglètèrre, & je ferai des vœux pour votre conservation, tandis que vous jouerez des couteaux dans les plaines de Silesie.

SUR LA MARINE.

LES Anciens nous ont transmis presque tous les arts, qui sont ressuscités avec les lettres; mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont presque vu que la Méditerranée; & pour courir cette mèr, il ne falloit que des radeaux, des galères, & des rameurs. Les combats alors pouvoient être sanglants; mais l'art de la construction & de l'armement des flottes ne devoit pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainsi dire, que des batteaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains: car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mèr de leur sang. Les Athéniens & les républiques de l'Asie, firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre & la mèr à des brigands & à des pirates, la marine resta durant douze siècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces essaims de barbares, qui dévorèrent le cadavre & le squélette de Rome, vinrent de la mèr Baltique, sur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'océan; mais sans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des descentes qui se renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en course, & ne savoient guère se battre que sur terre.

Enfin, le hasard ou la Chine donna sa boussole à l'Europe, & la boussole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils

s'ap-

s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courses, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres, à fixer par eux les longitudes, & à estimer à-peu-près de combien on avançoit à l'Est ou à l'Ouest. Dès-lors on devoit savoir à quelle hauteur, à quelle distance on se trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclorre l'art de la guerre navale. Cependant elle débuta par des galères qui étoient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse bataille de la marine moderne, fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cents ans, entre deux cents cinq galères des Chrétiens, & deux cents soixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie seule avoit construit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richesses, de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galères n'étoient ni si longues, ni si larges, que celles de nos jours, comme l'attestent encore d'anciennes carcasses qui se conservent dans l'arsenal de Venise. La chiourme consistoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Venise a de plus belles galères, & moins de puissance sur cette mer, qu'elle épouse, & que d'autres sillonnent & labourent.

Mais les galères étoient bonnes pour des forçats; il falloit de plus forts vaisseaux pour des soldats. L'art de la construction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II. Roi de toutes les Espagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Espagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il possédoit alors, à construire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; & sa flotte prit le nom de l'*Invincible Armada*. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux, dont près de cent étoient les plus grôs qu'on eût encore vus sur l'Océan. Vingt caravelles, ou petits bâtiments, suivoient cette flotte, voguoient & combattoient sous ses aîles. L'enflure Espagnole du seizieme siècle s'èst prodigieusement appesantie sur une description exagérée & pompeuse de cet ar-

armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siècles, serviroit de risée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne seroient que du troisieme rang dans nos escadres. Ils étoient si pesamment armés & si mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des temps orageux. Les matelots étoient aussi lourds que les vaisseaux étoient massifs, les pilotes presqu'aussi ignorants que les matelots.

Les Anglois, qui connoissoient déjà toute la foiblesse & le peu d'habileté de leurs ennemis sur la mèr, se reposèrent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contents d éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brûlèrent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres désemparés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns sur les côtes occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Espagne, où son délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une consternation dont la nation ne se releva plus; abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit couté trois ans de préparatifs, où ses forces & ses revenus s'étoient comme épuisés.

La chûte de la marine Espagnole fit passer le sceptre de la mèr aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la prospérité d'un peuple forcé, par l'oppression, à briser le joug des Rois. Lorsque cette République levoit la tête hors de ses marais, le reste de l'Europe étoit plongé dans les guèrres civiles par le fanatisme. Dans tous les etats, la persécution lui préparoit des citoyens. L'inquisition, que la Maison d'Autriche vouloit étendre dans les pays de sa domination; les bûchers, que Henri II. allumoit en France; tout concourut à donner à la Hollande un peuple immense de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moissons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une subsistance par mèr, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, fesoient presque tout le commerce de

l'Europe ſous un même Souverain, que ſa puiſſance & ſon ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux Républicains, échappés à ſa tyrannie, excités par le reſſentiment & le beſoin, ſe firent corſaires, & ſe formèrent une marine aux dépens des Eſpagnols & des Portugais, qu'ils déteſtoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la Maiſon d'Autriche dans les progrès de la République naiſſante, l'aidèrent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoiſſoient pas encore tout le prix. Ainſi les Hollandois s'aſſurèrent des établiſſements par-tout où ils voulurent porter leurs armes; s'affermirent dans leurs acquiſitions, avant qu'on pût en être jaloux; & ſe rendirent inſenſiblement les maîtres de tout le commerce par leur induſtrie, & de toutes les mèrs par la force de leurs eſcadres.

Les troubles domeſtiques de l'Angleterre favoriſèrent quelque temps cette proſpérité, ſourdement acquiſe dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple inſulaire. Partager avec lui l'empire de la mèr, c'étoit le lui céder. Les Hollandois réſolurent de le garder. Au-lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'expoſèrent courageuſement à la guèrre. Ils combattirent longtemps avec des forces inégales; & cette opiniâtreté contre les revèrs, leur conſerva, du moins, une honorable rivalité. La ſupériorité dans la conſtruction, dans la forme des vaiſſeaux, donna ſouvent la victoire à leurs ennemis; mais les vaincus ne firent point de pertes déciſives.

Cependant, ces longs & terribles combats avoient épuiſé, du moins rallenti, la vigueur des deux nations, lorſque Louis XIV. voulant profiter de leur affoibliſſement réciproque, aſpira à l'empire des mèrs. En prenant les rênes de ſon Royaume, ce Prince n'avoit trouvé dans ſes ports que huit ou neuf vaiſſeaux demi-pourris; encore n'étoient ils ni du premier, ni du ſecond rang. Richelieu avoit ſu jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV. & ſon ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet; mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau ſiècle de la nation Françoiſe. Louis, qui ſaiſiſſoit, du moins, toutes

les idées de grandeur qu'il n'en fautoit pas, établit un conseil de construction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers & des arsenaux. En moins de vingt ans, la France eut cent vaisseaux de ligne.

Se forces s'essayèrent d'abord contre les Barbaresques, qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. Delà, se mesurant avec les flottes, tantôt séparées, tantôt combinées, de l'Angletterre & de la Hollande, presque toujours elles emporterènt l'honneur & l'avantage du combat. La première défaite mémorable qu'essuya la marine Françoise, fut en 1692, lorsqu'avec quarante vaisseaux, elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt-dix vaisseaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un Roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne souhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II. sentit un plaisir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repoussoit; comme si, dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans son cœur, sur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ses forces navales.

L'Angleterre prit dès-lors une supériorité, qui l'a portée au comble de la prospérité. Une nation, qui se voit aujourd'hui la première sur toutes les mers, s'imagine aisément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter sa puissance maritime jusqu'au temps de César; tantôt elle veut avoir régné sur l'Océan, du moins au neuvieme siecle. Peut-être un jour, les Corses, qui ne sont rien, quand ils seront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs fastes, qu'ils ont toujours dominé sur la Méditerranée. Telle est la vanité de l'homme; il a besoin d'aggrandir son néant dans le passé comme dans l'avenir. La vérité seule, qui vit avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ere Chrétienne jusqu'au seizième siècle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas besoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorsque Henri VIII. voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaisseaux de Hambourg, de Lubeck, de

de Dantzick; mais sur-tout de Gênes & de Venise, qui savoient seules construire & conduire une marine; qui fournissoient les navigateurs & les Amiraux; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde èst devenu si grand. Elisabeth eut besoin d'une force navale contre l'Espagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaisseau, pour courir sur les ennemis de l'Etat. Cette permission forma des soldats matelots. La Reine alla voir un vaisseau qui avoit fait le tour du monde; elle y embrassa Drake, en le créant Chevalier. Elle laissa quarante-deux vaisseaux de guèrre à ses successeurs. Jacques I. & Charles I. ajoutèrent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône; mais les Commandants de cette marine étoient pris dans la noblesse, qui, contente des honneurs, laissoit les travaux à des pilotes. L'art ne fesoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuards, avoit peu de Nobles. Les vaisseaux de ligne furent donnés à des Capitaines d'une naissance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnèrent, ils illustrèrent la marine Angloise.

Charles II. en remontant sur le trône, la trouva forte de cinquante-six vaisseaux. Elle s'augmenta sous son regne, jusqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtiments, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce Prince. Mais Jacques II. son frère, la rétablit dans son premier éclat, l'éleva même à plus de splendeur. Grand Amiral, avant d'être Roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre sur les flottes, par les signaux des pavillons. Quand le Prince d'Orange, son gendre, prit sa Couronne, la marine Angloise étoit composée de cent soixante-trois vaisseaux de toute grandeur, armés de sept mille canons, & montés par quarante deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guèrre pour la succession d'Espagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre se croit en état de balancer seule, par ses forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puissance èst sur mèr, ce qu'étoit Rome sur la terre quand elle tomba de sa grandeur.

La nation Angloise regarde sa marine comme le rempart de sa sûreté, comme la source de ses richesses. C'èst dans la paix, comme dans la guèrre, le pivot de ses espérances. Aussi leve-t-elle, & plus volontièrs, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépense, aucune ressource de politique, pour avoir des hommes de mèr.

Elle y employe d'abord l'attrait des récompenses. Le Parlement, en 1744, déclara que toutes les prises que feroit un vaisseau du guerre, appartiendroient aux Officiers & à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres Sterlings de gratification à chaque Anglois qui, dans le combat, se seroit élancé sur le navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le Gouvernement ajoute les voies de la force, si la nécessité l'exige. Dans les temps de guèrre, on enleve les matelots de la marine marchande.

Rien n'èst plus contraire en apparence à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois sur les hommes & sur le commerce. Cependant quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conséquence des besoins de la république, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté, parce qu'ils ont pour objèt la sûreté publique, l'intérêt particulier de ceux même qui paroissent en être les victimes; & que l'etat de société exige que chaque volonté particulière soit soumise à la volonté générale. D'ailleurs, les mariniers reçoivent du Gouvernment la même paye qu'ils obtiendroient du négociant; ce qui acheve de justifier cette voie de contrainte, voie qui èst toûjours la plus utile à l'Etat. Le matelot n'èst à la charge du public, que lorsqu'il le sert. Les expéditions en sont plus sécrèttes & plus promptes; les équipages ne sont jamais oisifs. Enfin, fût ce un inconvenient, èst-il pire que la servitude perpétuelle où les classes tiennent les matelots de toute l'Europe?

La marine èst un nouveau genre de puissance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien systême d'équilibre. L'Allemagne, qui tenoit la balance entre les Maisons d'Autriche & de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'èst cette isle qui dispose aujourd'hui du tontinent. Comme elle èst voisine, par ses vaisseaux, de tous lés pays qui tiennent à la mèr, elle peut faire du bien

bien & du mal à plus d'Etats. Elle a donc plus d'alliés, plus de considération & d'influence. C'est elle qui domine en Amérique, parce qu'elle y possede des hommes & des arts, au-lieu d'or & de matières de luxe. Elle seule est le levier du monde. Voyez comme elle prépare les révolutions; comme elle promene sur ses flottes le destin des nations! On l'accuse du vouloir être seule maîtresse de la mèr & du commerce. Cet empire, dont elle pourroit s'emparer pour un moment peut-être, entraîneroit sa perte. La monarchie universelle des mèrs, n'est pas un projèt moins vain que celle de la terre.

La France crie & répète qu'il faut établir un équilibre de puissance sur mèr: mais on la soupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux sur le continent; du moins elle n'a persuadé jusqu'à présent que l'Espagne. C'est un bonheur pour l'Europe, que les forces de la mèr fassent une diversion à celles de la terre. Une puissance qui a des côtes à garder, ne peut aisément franchir les barrières de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses; des troupes innombrables; des arsenaux de toute espèce; une double provision de moyens & de ressources, pour exécuter des projèts de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité au-dedans, d'une influence prépondérante au dehors. Ses guèrres ne sont peut-être, ni moins fréquentes, ni moins sanglantes; mais elle en est moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y sont conduites avec plus de concert, de combinaison, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les systêmes. Il y a plus d'efforts, & moins de secousses. Toutes les passions des hommes y sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques & morales. Quel est-il? Le commerce.

SUR LE COMMERCE.

SI la navigation èst née de la pêche, comme la guèrre de la chasse, la marine èst sortie du commerce. On a d'abord voyagé sur mèr, pour posséder; on a conquis un monde, pour enrichir l'autre. Cet objet de conquête a fondé le commerce; & pour soutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui sont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, situés sur les bords de la mèr, aux confins de l'Asie & de l'Afrique, pour recevoir & répandre toutes les richesses de l'ancien monde; les Phéniciens ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes, que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerrannée; à Carthage, ils jettèrent les fondements d'une République qui commerça par l'Océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grècs succédèrent aux Phéniciens; les Romains aux Carthaginois & aux Grècs: ils furent les maîtres de la mèr comme de la terre; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie, toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie, & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainsi dire, à sa source vers l'Orient. C'èst-là qu'il se fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'Empire fut divisé: les armes & la guèrre restèrent dans l'Occident; mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant, ou couloient toûjours les trésors de l'Inde.

Les Croisades épuisèrent en Asie toutes les fureurs de zèle & d'ambition, de guèrre & de fanatisme, qui circuloient dans les veines des Européens: mais elles rapportèrent en Europe le gout du luxe Asiatique; & elles rachetèrent par un germe de commerce & d'industrie, le sang & la population qu'elles avoient coûté. Trois siècles de guèrre & de voyages en Orient, donnèrent à l'inquietude de l'Europe, un aliment dont elle avoit besoin pour ne pas périr d'une sorte de consomption interne: ils préparèrent cette effervescence de génie & d'ac-

tivité,

tivité, qui, depuis, s'exhala & se déploya dans la conquête & le commerce des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique, mais pas à pas. Ils s'emparèrent successivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devoient les conduire au Cap de Bonne-Espérance. Ils employèrent quatre-vingts ans à se rendre maîtres de toute la côte occidentale où finit ce grand Cap. En 1497, Vasco de Gama franchit cette barrière; & remontant la côte orientale de l'Afrique, il alla, par un trajet de douze cents lieues, aboutir à la côte de Malabar, où devoient fondre les trésors des plus riches pays de l'Asie. Ce fut-là le théâtre des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avoit les marchandises, l'Espagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non seulement un véhicule, mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reste, & comme signe, & comme marchandise. Toutes les nations en avoient besoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouissances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du Midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même-temps qu'il en étendit les limites.

Cependant, les deux nations conquérantes des deux Indes, négligèrent les arts & la culture. Pensant que l'or devoit tout leur donner sans songer au travail qui seul attire l'or, elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'industrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richesses qu'elles acquéroient: & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Espagnols devinrent ou restèrent pauvres avec tout l'or du monde; les Hollandois furent bientôt riches, sans terres & sans mines. C'est une nation au service de toutes les autres, mais qui s'est louée à très-haut prix. Dès qu'elle se fut réfugiée au sein de la mer, avec l'industrie & la liberté, qui sont ses Dieux tutélaires, elle s'apperçut, qu'elle n'avoit pas même assez de terre pour nourrir le sixième de sa population. Alors elle jetta les yeux sur la face du globe, & se dit à elle-même: « Mon « domaine est le monde entier; j'en jouirai par ma na-« vigation & mon commerce. Toutes les terres fourniront

« à

" à ma subsistence; tous les peuples à mon aisance."
Entre le Nord & le Midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre dont elle s'étoit détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même. Bruges & Anvers avoient attiré l'Italie & l'Allemagne dans leurs ports; la Hollande devint à son tour l'entrepôt de toutes les Puissances, riches ou pauvres, mais commerçantes. Non contente d'appeller les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquoit à l'autre; apporter au Nord les subsistances du Midi; vendre aux Espagnols des navires pour des cargaisons; échanger sur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendants & les fermiers des grandes maisons, qui, par le gain & les profits qu'ils y font, se mettent en état de les acheter tôt ou tard. C'ēst, pour ainsi dire, aux fraix de l'Espagne & du Portugal, que la Hollande vint à bout d'enlever à ces Puissances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, et presque tout le profit de leurs colonies. Elle sut endormir la paresse de ces conquérants superbes; & par son activité, sa vigilance, surprendre la clèf de leurs trésors dont elle ne leur laissoit que la cassette, qu'elle avoit soin de vuider à mésure qu'ils la remplissoient. C'ēst ainsi qu'un peuple roturier ruina des peuples gentilshommes; mais au jeu le plus honnête & le plus légitime qui soit dans les combinaisons de la fortune.

Tout favorisa la naissance & les progrès du commerce de la République: sa position sur les bords de la mèr, à l'embouchure de plusieurs grandes revières; sa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe; ses liaisons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France; le peu d'étendue & de fertilité de son terrein, qui forçoit ses habitants à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commissionaires; à vivre, en un mot, d'industrie, au défaut de domaine. Les causes morales se joignirent à celles du climat & du sol, pour établir & hâter sa prospérité: la liberté de son Gouvernement, qui ouvrit un asyle à tous les étrangers mécontents du leur; la liberté de sa religion, qui laissoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'ēst-à dire l'accord du cri de la nature avec celui de la conscience, des intérêts avec les devoirs, en un mot, la tolérance, cette Religion universelle de toutes les âmes justes

ftes & éclairées, amies du Ciel & de la terre, de Dieu comme leur père, des hommes comme leurs frères. Enfin, la République commerçante fut tourner à son profit tous les événements, & faire concourir à son bonheur les calamités & les vices des autres nations; les guerres civiles, que le fanatisme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotisme excitoit chez un peuple libre; l'ignorance & l'indolence, que le bigotisme nourrissoit chez des peuples soumis à l'empire de l'imagination.

Cette industrie de la Hollande, où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui seme la jalousie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres Puissances. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du despotisme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précédèrent la corruption & la mollesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en èst le contrepoison. Ce fut elle qui, la première, envisagea le commerce, comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissances, qu'une augmentation d'industrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation, ce fut-là l'esprit de son Gouvernement, & le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objèt. Mais dans les autres monarchies, c'èst le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuse constitution, c'èst l'Etat ou la nation entière: toujours sans doute avec le desir de dominer, qui renferme celui d'asservir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'èst guère plus heureux que le vaincu, puisqu'il ne s'agit entr'eux que de sang & de plaies: mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis si elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'èst sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination, & qu'elle a réciproquement, & tour-à-tour, étendu l'un par l'autre.

Les François, situés sous un Ciel & sur un sol égale-ment

ment heureux, se sont long-temps flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que, dans la fermentation où se trouvoit de son temps toute l'Europe, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Il ouvrit des manufactures à tous les arts. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent, acquirent dans les mains des François un raffinement de luxe & de gout, qui les fit rechercher par-tout de cette noblesse qui possede les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut posséder les matières premières, & le commerce direct pouvoit seul les fournir. Les hasards de la navigation avoient donné des possessions à la France dans le nouveau-monde, comme à tous les brigands qui avoient couru la mer. L'ambition de quelques particuliers y avoit formé des colonies, qui s'étoient nourries d'abord & même agrandies par le commerce des Hollandois & des Anglois. Une marine nationale devoit rendre à la métropole cette liaison naturelle avec ses colons. Le Gouvernement éleva donc ces forces navales à l'appui de sa navigation commerçante. La nation dut faire alors un double profit sur la matière & l'art de ses manufactures. Elle poussa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoit laisser long-temps ses rivaux en-arrière ; & la France jouit encore de supériorité sur les autres nations, dans tous les arts de luxe & de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractère national, sa frivolité même, a valu des trésors à l'Etat, par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le gout de la parure, le François domine dans les Cours, au moins par la toilette ; & son art de plaire est un des sécrets de sa fortune & de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par ces mœurs simples & rustiques, qui font les vertus guerrières ; lui seul y devoit régner par ses vices. Son empire durera, jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres par des coups d'autorité sans principes & sans bornes, il devienne méprisable à ses propres yeux. Alors, avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie,

qui

qui èst une des sources de son opulence & des ressorts de son activité. Bientôt il n'aura plus ni manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle âme du monde moral s'èst insinuée de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des Etats. A la vérité, les occupations sédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui èst le premier aliment de la vie. Mais enfin, on èst encore plus heureux d'énerver l'espèce humaine sous les toits des atteliers, que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'èst plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force èst aujourd'hui du côté des richesses, parce qu'elles ne sont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux assidus & d'une vie entièrement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les âmes oisives, qui jouissent des délices du luxe, au séjour des intrigues & des bassesses, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple ; mais ils excitent dans les campagnes à réproduire ; dans les villes maritimes, à naviguer ; dans le centre d'un Etat, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme èst aux prises avec la nature : sans cesse il la modifie, & sans cesse il en èst modifié. Les peuples sont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amollissent & dégradent l'espèce, elle s'endurcit & se répare dans d'autres. S'il èst vrai que l'art la dénature, du moins elle ne se repeuple pas pour se détruire, comme chez les nations barbares des temps héroïques. Sans doute, il èst facile, il èst beau de peindre les Romains, avec le seul art de la guerre, subjuguant tous les autres arts, toutes les nations oisives ou commerçantes, policées ou féroces ; brisant ou méprisant les vases de Corinthe, plus heureux sous ses Dieux d'argille qu'avec les statues d'or de leurs Empereurs de boue : mais il èst encore plus doux, & plus beau peut-être, de voir toute l'Eu-

l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme ; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes réproductifs de la nature ; demander aux abymes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances ; remuer & ſoulever la terre avec tous les leviers du génie ; établir entre les deux hémiſpheres, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volants de communication, qui rejoignent un continent à l'autre ; ſuivre toutes les routes du ſoleil ; franchir les barrières annuelles, & paſſer des tropiques aux poles ſous les aîles des vents ; ouvrir, en un mot, toutes les ſources de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face du monde. C'èſt alors, peut-être, que la Divinité contemple avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle èſt l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même eſprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'employe à ſuivre la marche des peuples commerçants qui fécondent la terre. Ses problêmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas priſes dans les loix invariables de la nature, comme les hypotheſes du géometre ; mais dépendent des caprices des hommes & de l'inſtabilité de mille événements. Cette juſteſſe de combinaiſons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le deſpotiſme des Rois, il la poſſede, & va plus loin : car il embraſſe les deux mondes dans ſon coup d'œil, & dirige ſes operations ſur une infinité de rapports qui n'èſt donné que rarement à l'homme d'Etat, ou même au philoſophe, de ſaiſir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prévoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux ; l'influence des affaires politiques ſur celles du commerce ; les révolutions que la guèrre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandiſes, dans la maſſe & le choix des approviſionnements, dans la fortune des places & des ports du monde entier ; les ſuites que peut avoir ſous la Zone Toride l'alliance des deux nations du Nord ; les progrès, ſoit de grandeur ou de décadence, des

des différentes compagnies de commerce ; le contre-coup que portera sur l'Afrique & sur l'Amérique, la chûte d'une Puissance d'Europe dans l'Inde ; les stagnations que produira dans certains pays l'engorgement de quelques canaux d'industrie ; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le sécours qu'elles se prêtent par les torts passagers qu'elles semblent se faire ; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entreprises nouvelles ; en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la sienne, & de faire sa fortune avec celle de sa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la prospérité générale des hommes. Tels sont les objèts qu'embrasse la profession de négociant.

C'èst à lui, sur-tout, qu'il appartient d'approfondir le cœur humain, & de traiter avec ses égaux, en apparence, comme s'ils étoient de bonne foi, mais au fond, comme s'ils n'avoient point de probité. Le commerce èst une science qui demande à la fois la connoissance des hommes & des choses. La difficulté de la science vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objèts, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'emulation augmente le concours des efforts, la jalousie en arrête le succès. Si l'intérêt èst le vice rongeur des professions, que doit-il être pour celle qu'il enfante ? Sa propre faim le dévore lui-même. La passion de l'argent répand dans le commerce une avarice qui retrécit tout, jusqu'aux moyens d'amasser.

Faut-il accuser ici les commerçants de cette rivalité des Gouvernements, qui gêne l'industrie générale par des prohibitions réciproques ; ou la tyrannie de l'autorité, qui, pour gagner sans commerce, gêne toutes les classes de l'industrie par des corporations ? Oui, tous ces corps étouffent l'âme du commerce : la liberté ! Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'èst le condamner en même-temps à l'oisiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oisiveté ; c'èst diminuer la masse du travail national ; c'èst appauvrir le peuple pour enrichir le fisc ; c'èst les anéantir l'un & l'autre.

La jalousie du commerce n'èst entre les Etats, qu'une conspiration sécrète de se ruiner tous, sans qu'aucun s'enrichisse. Ceux qui govèrnent les peuples, mèttent la même addresse à se défendre de l'industrie des nations, qu'à se garantir des souplesses des Grands. Un seul

 homme,

homme, bas & méchant, suffit pour introduire cens contraintes en Europe. Les chaînes s'y multiplient, comme les armes destructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorsions de la finance, ont fait les contrebandiers & les forçats, les douanes & les monopoles, les corsaires & les maltôtiers. La terre & l'eau sont couvertes de guérites & de barrieres. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre sont exposés à tous les pièges d'une législation artificieuse, qui sème les crimes avec les défenses, les peines avec les crimes. On se trouve coupable, sans le savoir ni le vouloir : on èst arrêté, dépouillé, taxé, sans cesser d'être innocent. Le droit des gens èst violé par ses protecteurs; le droit du citoyen par le citoyen; l'homme du Prince ne cesse de tourmenter l'homme de l'Etat, & le traitant vexe le négociant. Tel èst le commerce en temps de paix. Que reste-t-il à dire des guèrres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'Ourse, arrache le fèr aux entrailles de la terre, qui lui refuse la subsistance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moissons d'un autre peuple; la faim, qui n'ayant point de loix, n'en peut violer aucune, semble excuser ses hostilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorsqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire subsister plusieurs Etats du superflu de ses richesses, quel intérêt l'excite à declarer la guèrre à d'autres nations industrieuses; à les empêcher de naviguer & de travailler; en un mot, à leur défendre de vivre sous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche exclusive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme si la mèr devoit être divisée en arpents de même que la terre? Sans doute, on voit le motif de ces guèrres; on sait que la jalousie de commerce n'èst qu'un jalousie de puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oisiveté, parce qu'elle s'y dévoue!

Des guèrres de commerce: quel mot contre nature! Le commerce alimente, & la guèrre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guèrre; mais la guèrre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'un

qu'un nation gagne ſur une autre dans le commerce, eſt un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux: dans la guèrre, c'eſt une perte pour l'un & pour l'autre; car le pillage, & le fèr & le feu, n'engraiſſent ni les terres, ni les hommes. Les guèrres de commerce ſont d'autant plus funeſtes, que par l'influence actuelle de la mèr ſur la terre, & de l'Europe ſur les trois autres parties du monde, l'embraſement devient général; & que les diſſentions de deux peuples maritimes répandent la diſcorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mèrs rougies de ſang & convertes de cadavres; les foudres de la guèrre tonnant d'un pole à l'autre, éntre l'Afrique, l'Aſie & l'Amerique, ſur l'Océan qui nous ſépare du nouveau monde, ſur la vaſte étendue de la mèr Pacifique: voilà ce qu'on a vu dans les deux derniers guèrrees, où toutes les Puiſſances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des ſecouſſes & frappé de grands coups. Cependant la terre ſe dépeuploit de ſoldats, & le commerce ne la repeuploit pas; les campagnes étoient deſſéchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arroſoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'Etat ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices uſuraires, pronoſtics des banqueroutes. Les nations même victorieuſes ſuccomboient ſous le faix des conquêtes; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantiſſoient, pour ainſi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neûtres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & ſouffroient des inſultes plus flétriſſantes que les défaites d'une guèrre ouverte.

Quel ſyſtême inſenſé que ces guèrres de commerce, également nuiſibles à toutes les Puiſſances qui les font, ſans être avantageuſes aux Etats qui n'y ſont point compris; que ces guèrres, où les matelots ſont changés en ſoldats, & les vaiſſeaux marchands en corſaires; où les métropoles & les colonies ſouffrent de l'interruption de leurs échanges, & de la cherté réciproque de leurs denrées!

Quelle ſource d'abus politiques, que ces traités de commerce qui deviennent autant de ſemences de guèrre!

ces privileges exclusifs qu'une nation obtient chez une autre pour un trafic de luxe, ou pour un approvisionnement de subsistance ! La liberté générale de l'industrie & du commerce : voilà le seul traité qu'une nation maritime devroit établir chez elle, & négocier chez les autres. Ce peuple seroit le bienfaicteur du genre humain. Plus il y auroit de travail sur la terre, de vaisseaux sur la mer, plus il lui reviendroit de ces jouissances qu'il recherche & par des traités & par des guerres. Car il n'y a point de progrès de richesses dans un pays, s'il n'y a point d'industrie chez ses voisins. Ceux-ci ne peuvent acquérir que par des matières d'échange, ou qu'avec de l'or & de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrages précieux, sans commerce & sans industrie ; ni ces deux sources de richesses, sans liberté. L'oisiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre est interverti par le système actuel du commerce & de l'industrie.

On retrouve les belles laines d'Espagne dans les troupeaux de l'Angleterre, & les soiëries d'Italie sont cultivées jusques dans l'Allemagne. Le Portugal pourroit perfectionner ses vins, sans le commerce exclusif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du Nord & du Midi suffiroient pour approvisionner l'Europe de bois ou de métaux, & les plaines en produiroient plus de grains & de fruits. Les manufactures s'éleveroient dans les terres arides, si la circulation y versoit l'abondance des choses communes. On ne laisseroit pas des Provinces incultes au milieu d'un Etat, pour fertiliser des marais mal-sains, où, quand la terre vous substante, l'air & la mer vous consument. On ne verroit pas toutes les richesses du commerce dans quelques villes d'un grand Royaume, comme on y voit tous les droits & tous les biens du peuple dans quelques familles. La circulation seroit plus vive, & la consommation plus abondante. Chaque Province cultiveroit sa production favorite, & chaque famille son petit champ. Sous chaque toit, il naîtroit un enfant de plus pour la navigation & pour les arts. L'Europe deviendroit, comme la Chine, un essaim innombrable de population & d'industrie. Enfin, la liberté du commerce ameneroit insensiblement cette

cette paix universelle, qu'un Roi guèrrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. L'esprit de calcul & d'intérêt fonderoit le systême du bonheur des nations sur le développement de la raison, qui seroit une sauve-garde de mœurs plus sûre que les fantômes de la superstition. Ces spectres s'envôlent à l'âge des passions ; mais la raison croît & mûrit avec elles.

De Cromwell.

On peint Cromwell comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense, qu'il fut d'abord éntousiaste, & qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un novice fervent à vingt ans devient souvent un fripon habile à quarante. On commence par ètre dupe, & on finit par être fripon, dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'état prend pour aumônier un moine tout paîtri des petitesses de son couvent, dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le monde : le moine s'instruit, se forme, s'intrigue, & supplante son maitre.

Cromwell ne savoit d'abord s'il se feroit ecclésiastique ou soldat. Il fut l'un & l'autre. Il fit en 1622 une campagne dans l'armée du prince d'Orange Fréderic-Henri, grand homme, frère du deux grands-hommes ; & quand il revint en Angleterre, il se mit au service de l'évêque Williams, & fut le théologien de monseigneur, tandis que monseigneur passoit pour l'amant de sa femme. Ses principes étoient ceux des Puritains ; ainsi il devoit haïr de tout son cœur un évêque, & ne pas aimer les rois. On le chassa de la maison de l'évêque Williams, parce qu'il étoit Puritain ; & voilà l'origine de sa fortune. Le Parlement d'Angleterre se déclaroit contre la Royauté & contre l'Episcopat ; quelques amis qu'il avoit dans ce Parlement lui procurerent la nomination d'un village. Il ne commença à exister que dans ce tems-là, & il avoit plus de quarante ans sans qu'il eût jamais fait parler de lui. Il avoit beau posséder l'Ecriture sainte, disputer sur les droits des prêtres & des dia-

diacres, faire quelques mauvais sermons & quelques libelles, il étoit ignoré. J'ai vu de lui un sermon qui èst fort insipide, & qui ressemble assez aux prédications des Quakers ; on n'y découvre assûrément aucune trace de cette éloquence persuasive avec laquelle il entraîna depuis les Parlemens. C'èst qu'en effet il étoit beaucoup plus propre aux affaires qu'à l'eglise. C'étoit surtout dans son ton & dans son air que consistoit son éloquence ; un geste de cette main qui avoit gagné tant de batailles, & tué tant de royalistes, persuadoit plus que les périodes de Ciceron. Il faut avouer, que ce fut sa valeur incomparable qui le fit connoître & qui le mena par degrés au faîte de la grandeur.

Il commença par se jetter en volontaire qui vouloit faire fortune, dans la ville de Hull assiégée par le Roi. Il y fit de belles & d'heureuses actions, pour lesquelles il reçût une gratification d'environ six mille francs du Parlement. Ce présent fait par le Parlement à un avanturier, fait voir que le parti rebelle devoit prévaloir. Le Roi n'étoit pas en état de donner à ces Officièrs Genereaux ce que le Parlement donnoit à des volontaires. Avec de l'argent & du fanatisme on doit à la longue être maître de tout. On fit Cromwell Colonel. Alors ses grands talens pour la guèrre se développèrent au point, que lorsque le Parlement créa le Comte de Manchester Général de ses armées, il fit Cromwell Lieutenant-Général, sans qu'il eût passé par les autres grades. Jamais homme ne parut plus digne de commander ; jamais on ne vit plus d'activité & de prudence, plus d'audace & plus de ressources que dans Cromwell. Il èst blessé à la bataille d'York ; & tandis que l'on mèt le premier appareil à sa playe, il apprend que son Général Manchester se retire, & que la bataille èst perdue. Il court à Manchester ; il le trouve fuyant avec quelques Officiers ; il le prend par le bras, & lui dit avec un air de confiance & de grandeur, *Vous vous méprenez, mylord, ce n'èst pas de ce côté ci que sont les ennemis.* Il le ramène près du champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de DIEU, cite Moïse, Gédéon & Josué, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, & la défait entiérement. Il falloit qu'un tel homme pérît ou fût le maître.

tre. Presque tous les Officiers de son armée étoient des entousiastes, qui portoient le Nouveau Testament à l'arçon de leur selle: on ne parloit à l'armée, comme dans le Parlement, que de perdre Babilone, d'établir le culte dans Jérusalem, de briser le colosse. Cromwell parmi tant de fous cessa de l'être, & pensa qu'il valoit mieux les gouverner, que d'être gouverné par eux. L'habitude de prêcher en inspiré lui restoit. Figurez-vous un faquir, qui s'èst mis aux reins une ceinture de fer par pénitence, & qui ensuite détache sa ceinture pour en donner sur les oreilles aux autres faquirs. Voilà Cromwell. Il devient aussi intriguant qu'il étoit intrépide; il s'associe avec tous les Colonels de l'armée, & forme ainsi dans les troupes une republique, qui force le Généralissime à se démettre. Un autre Généralissime èst nommé, & il le dégoute. Il gouverne l'armée, & par elle il gouverne le Parlement; il mèt ce Parlement dans la nécessité de le faire enfin Généralissime. Tout cela èst beaucoup; mais ce qui èst essentièl, c'èst quil gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre, en Ecosse, en Irlande; & il les gagne, non en voyant combattre, & en se ménageant, mais toûjours en chargeant l'ennemi, ralliant ses troupes, courant partout, souvent blessé, tuant de sa main plusieurs Officiers royalistes, comme un grénadier furieux & acharné.

Au milieu de cette guèrre affreuse Cromwell fesoit l'amour; il alloit, la Bible sous le bras, coucher avec la femme de son Major-général Lambert. Elle aimoit le comte de Holland, qui servoit dans l'armée du Roi. Cromwell le prend prisonnier dans une bataille, & jouit du plaisir de faire trancher la tête à son rival. Sa maxime étoit de verser le sang de tout ennemi important, ou dans le champ de bataille, ou par la main des bourreaux. Il augmenta toûjours son pouvoir, en ôsant toûjours en abuser; les profondeurs de ses desseins n'ôtoient rien à son impetuosité féroce. Il entre dans la chambre du Parlement, & prenant sa montre, qu'il jette à terre, & qu'il brise en morceaux; Je vous casserai, dit-il, comme cette montre. Il y revient quelque tems après, chasse tous les membres l'un après l'autre, en les fesant défiler devant lui. Chacun d'eux èst obligé en passant de lui faire une profonde révérence. Un d'eux passe le chapeau sur la tête; Cromwell

well lui prend son chapeau, & le jètte par terre: Apprenez, dit-il, à me respecter.

Quand il eut outragé tous les Rois en fesant couper la tête à son Roi légitime, & qu'il commença lui même à régner, il envoya son portrait à une tête couronnée, c'étoit à la Reine de Suède Christine. Marvel, fameux poëte Anglois, qui fesoit fort bien des vers Latins, accompagna ce portrait de six vers, où il fait parler Cromwell lui-même. Cromwell corrigea les deux derniers, que voici:

At tibi submittet frontem reverentior umbra,
Non sunt hi vultus regibus usque truces.

Le sens hardi des six vers peut se rendre ainsi:

Les armes à la main j'ai défendu les loix;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez sans frémir cette image fidelle;
Mon front n'èst pas toûjours l'épouvante des Rois.

Cette Reine fut la première à le reconnoître dès qu'il fut protecteur des trois royaumes. Presque tous les Souverains de l'Europe envoyèrent des Ambassadeurs *à leur frère Cromwell*, à ce domestique d'un évèque, qui venoit de faire périr par les mains du bourreau un Souverain leur parent. Ils briguèrent à l'envi son alliance. Le cardinal Mazarin, pour lui plaire, chassa de France les deux fils de Charles I. les deux petit-fils de Henri IV. les deux cousins germains de Louis XIV. La France conquit Dunkerque pour lui, & on lui en remit les clefs. Après sa mort Louis XIV. & toute sa cour portérent le deuil, excepté Mademoiselle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, & soutint seule l'honneur de sa race.

Jamais Roi ne fut plus absolu que lui. Il disoit, qu'il avoit mieux aimé gouverner sous le nom de Protecteur que sous celui de Roi, parce que les Anglois savoient jusqu'où s'étend la prérogative d'un Roi d'Angleterre, & ne savoient pas jusqu'où celle d'un Protecteur pouvoit aller. C'étoit connoître les hommes, que l'opinion gouverne, & dont l'opinion dépend d'un nom. Il avoit con-

çu un profond mépris pour la religion, qui avoit servi à sa fortune. Il y a une anecdote certaine conservée dans la maison de St Jean, qui prouve assez le peu de cas que Cromwell fesoit de cet instrument, qui avoit opéré de si grands effets dans ses mains. Il buvoit un jour avec Ireton, Fletwood & St Jean, bisayeul du célébre Milord Bolingbrooke; on voulut déboucher une bouteille, & le tirebouchon tomba sous la table; ils le cherchoient tous, & ne le trouvoient pas. Cependant une députation des églises Presbytériennes attendoit dans l'antichambre, & un huissier vint les annoncer. Qu'on leur dise que je suis retiré, dit Cromwell, & *que je cherche le Seigneur*. C'étoit l'expression, dont se servoient les fanatiques, quand ils fesoient leurs prières. Lorsqu'il eut ainsi congédié la bande des ministres, il dit à ses confidens ces propres paroles; *Ces faquins-là croyent que nous cherchons le Seigneur, & nous ne cherchons que le tirebouchon*.

Il n'y a guères d'exemple en Europe d'aucun homme, qui venu de si bas, se soit élevé si haut. Mais que lui faloit-il absolument avec tous ses grands talens? La fortune. Il l'eut cette fortune; mais fut-il heureux? Il vécut pauvre & inquièt jusqu'à quarante-trois ans; il se baigna depuis dans le sang, passa sa vie dans le trouble, & mourut avant le tems à cinquante sept ans. Que l'on compare à cette vie celle d'un Newton, qui a vécu quatre-vingt-quatre années, toûjours tranquille, toûjours honoré, toûjours la lumière de tous les êtres pensans, voyant augmenter chaque jour sa renommée, sa réputation, sa fortune, sans avoir jamais ni soins ni remords; & qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

O curas hominum, ô quantum est in rebus inane!

DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE,

A' SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANCOISE.

Prononcé le lundi 9 May 1746.

MESSIEURS,

VOTRE fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse & la grandeur de son âme : il voulut que vous fussiez toûjours libres & égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance, des hommes qui étoient au-dessus de l'intérêt, & qui, aussi généreux que lui, fesoient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. Il ètoit peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se rallentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelloient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendoient toûjours présens parmi vous : car ce seroit violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu Mr le président Bouhier, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultiva pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il fesoit ressouvenir la France de ces tems où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des loix, se délassoient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle ètroit de leur emplois, sont à plaindre ! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la première place du monde, plaidoit encore

encore les causes des citoyens, écrivoit sur la nature des Dieux, conféroit avec des philosophes ; qu'il alloit au théâtre ; qu'il daignoit cultiver l'amitié d'Esopus & de Roscius, & laissoit aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité.

Monsieur le président Bouhier étoit très savant; mais il ne ressembloit pas à ces savans insociables & inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue pour savoir imparfaitement des langues anciennes ; qui se croyent en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flattent d'avoir quelques connoissances des siècles passés ; qui se récrient sur un passage d'Eschyle, & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poéme de Pétrone sur la guerre civile, non qu'il pensât que cette déclamation pleine de pensées fausses, approchât de la sage & élégante noblesse de Virgile : il savoit que la satyre de Pétrone, quoique semée de traits charmans, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs, ni dans son stile. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de gout & de volupté, estiment tout dans Pétrone ; & Mr Bouhier plus éclairé, n'estime pas même tout ce qu'il a traduit : c'est un des progrés de la raison humaine dans ce siècle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, & qu'il sache lui rendre justice comme àu n contemporain. Il exerça ses talens sur ce poëme, sur l'hymne à Vénus, sur Anacréon, pour montrer que les poëtes doivent être traduits en vers : c'étoit une opinion qu'il défendoit avec chaleur, & on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, Messieurs, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des arts ; & j'aimerois mieux prononcer devant vous un discours utile, qu'un discours éloquent.

Pourquoi Homère, Théocrite, Lucrèce, Virgile, Horace, sont-ils heureusement traduits chez les Italiens & chez les Anglois, pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en prose, & pourquoi n'en avons nous encore vu aucun en vers ? Je vais tacher d'en démêler la raison.

La difficulté surmontée dans quelque genre que ce puisse

puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines: & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poësie ancienne. Les premiers poëtes formèrent le génie de leur langue; les Grècs & les Latins employèrent d'abord la poësie à peindre les objèts sensibles de toute la nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux: les François, qui n'ont guères commencé à perfectionner la grande poësie qu'au théâtre, n'ont pû & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'âme. Nous nous sommes interdits nous mêmes insensiblement presque tous les objèts que d'autres nations ont ôsé peindre. Il n'èst rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des anciens: il accoûtuma les Italiens à tout dire; mais nous, comment pourions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des Géorgiques, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture? A peine les connoissons-nous, & notre molesse orgueilleuse dans le sein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les maîtres & les législateurs de la terre cultivoient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poëtes avoient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouteroit aujourd'hui ce mérite, qui èst très grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation, & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le stile du théâtre ont entièrement prévalu: ils ont embelli la langue Françoise; mais ils ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, Messieurs, que ce sont les grands poëtes qui ont déterminé le génie des langues, je n'avance rien qui ne soit connu de vous. Les Grècs n'écrivirent l'histoire que quatre cens ans après Homère. La langue Grecque reçut de ce grand peintre de la nature la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie & de l'Europe: c'èst Térence qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toûjours élégante; c'èst Petrarque qui après le Dante donna à la langue Italienne cette aménité et cette grace qu'elle a toûjours conservées. C'èst à Lopès de Vega, que l'Espagnol doit sa noblesse & sa

sa pompe ; c'ėst Shakespear, qui tout barbare qu'il étoit, mit dans l'Anglois cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, sans l'outrer, & par conséquent sans l'affoiblir. D'où vient ce grand effet de la poësie, de former & fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cause en ėst bien sensible : les premiers bons vers, ceux-mèmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la maniere de s'exprimer, & même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me désavouerez-vous donc, Messieurs, quand je dirai, que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du Cid & de Cinna ?

Montagne avant lui étoit le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvoient savoir le François ; mais le stile de Montagne n'ėst ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il ėst énergique & familier ; il exprime naïvement de grandes choses : c'ėst cette naïveté qui plait ; on aime le caractère de l'auteur ; on se plait à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours & d'opinion avec lui. J'entens souvent regretter le langage de Montagne, c'ėst son imagination qu'il faut regretter : elle étoit forte & hardie ; mais sa langue étoit bien loin de l'être.

Marot qui avoit formé le langage de Montagne, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie ; il a été gouté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licentieuses, dont le succès ėst presque toûjours dans le sujet ; mais c'ėst par ce petit mérite même que la langue fut longtems avilie : on écrivit dans ce stile les tragédies, les poèmes, l'histoire, les livres de morale. Le judicieux Despréaux a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage.* J'ôse croire qu'il auroit dit le *naïf badinage*, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit ; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot ?

Notre langue ne fut longtems après lui qu'un jargon

fa-

familier, dans lequel on réussissoit quelquefois à faire d'heureuses plaisantries : mais quand on n'èst que plaisant, on n'èst point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vèrs une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il èst donc le premier qui fut élégant. Mais quelques stances harmonieuses suffisoient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ? Ils lisoient le poëme admirable de la Jérusalem, l'Orlando, le Pastor Fido, les beaux morceaux de Pétrarque. Pouvoit-on associer à ces chèfs-d'œuvre un très petit nombre de vers François, bien écrits à la vérité, mais foibles & presque sans imagination.

La langue Françoise restoit donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une nation : c'èst le plus grand de vos premiers académiciens, c'èst Corneille seul, qui commença à faire respecter notre langue des étrangers, précisément dans le tems que le cardinal de Richelieu commençoit à faire respecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après Corneille sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus passionné & plus correct ; moins varié, mais moins inégal ; aussi sublime quelquefois, & toûjours noble sans enflure ; jamais déclamateur parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'âme, & du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poëte de la raison, commença malheureusement par écrire des satyres, mais bientôt après il égala & surpassa peut-être Horace dans la morale & dans l'art poëtique : il donna les préceptes & les exemples ; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il èst parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la satyre meurt avec ceux qui en sont les victimes, & que la raison & la vertu sont éternelles. Vous entes en tous

les genres cette foule de grands hommes, que la nature fit naitre, comme dans le siècle de Léon X. & d'Auguste. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire: & graces en partie aux soins du cardinal de Richelieu, ils ont adopté votre langue; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, graces aux soins du grand Colbert.

Un Monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encore chez les sages par ses vastes connoissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa cour & de ses états: il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui est le caractère du génie: non seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les âmes supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux âmes foibles. Il est dans Stockholm une nouvelle Christine, égale à la première en esprit, supérieure dans le reste; elle fait le même honneur à notre langue. Le François est cultivé dans Rome, où il étoit dédaigné autrefois; il est aussi familier au Souverain pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le monde Chrétien qu'il gouverne: plus d'un cardinal Italien écrit en François dans le Vatican, comme s'il étoit né à Versailles. Vos ouvrages, Messieurs, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'univers; dans cette ville, qui n'étoit, il y a quarante ans, qu'un désert habité par des bêtes sauvages: on y représente vos piéces dramatiques; & le même gout naturel qui fait recevoir dans la ville de Pierre le grand, & de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénerer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence, comme le crient si souvent des satyriques qui prétendent en sécret justifier leur propre foiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres: mais le feu qui nous éclairoit, n'est pas encore éteint. Ces dernières

nières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie, dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours & des siècles? Ouvrage, qui, s'il étoit séchement instructif, comme tant d'autres, seroit le meilleur de tous, & dans lequel l'auteur a trouvé encore le sécrèt de plaire; partage réservé au très petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès & de la chûte de l'empire Romain dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle & rapide, qui approfondit tout en paroissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent & profond s'èst formé dans le tumulte des armes. Il èst plus d'un de ces esprits aimables, que Tibulle & Ovide eussent regardés comme leurs disciples, & dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, èst menacé d'une chûte prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique qui m'a servi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand Molière achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienséance; école qui méritoit chez les François la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philosophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il èst encore l'honneur & la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toûjours nécessairement rares; surtout quand le gout & l'esprit d'une nation sont formés. Il en èst alors des esprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce èst en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, & beaucoup de misère; lorsqu' enfin il èst plus étendu, l'opulence èst générale, les grandes fortunes rares. C'èst précisement, Messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France qu'ony trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république, si longtems notre alliée, où le François èst la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiômes, elle èst prête à se gâter parmi nous par le mélange des stiles. Ce qui déprave le gout, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux & instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le stile marotique dans les sujèts les plus nobles ; c'èst revêtir un prince des habits d'un farceur. On se sert de termes noveaux, qui sont inutiles, & qu'on ne doit hazarder que quand ils sont nécessaires. Il èst d'autres défauts, dont je suis encore plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, Messieurs, pour m'en garantir, les sécours que l'homme éclairé à qui je succède, s'étoit donné par ses études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avoit tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue, comme ce consul parloit la sienne. Mais c'èst surtout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, & qui étoit l'ami de Mr le président Bouhier, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer, un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres, combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler ; combien elle inspire à l'âme cette joie douce & recueillie, sans laquelle on n'èst jamais le maître de ses idées.

C'èst ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de Richelieu même ; c'èst dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable & par le gout des beaux arts, s'assembloient sans se montrer à la renommée ; ils

furent moins brillans que leurs successeurs, & non moins heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la satyre, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toûjours les vôtres, elles seront l'éternel exemple des gens de lettres, & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui èst plus que moi en droit de le dire ? J'ôserois m'étendre, Messieurs, sur les bontés dont la plûpart d'entre vous m'honorent, si je ne devois m'oublier pour ne vous parler que du grand objèt de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je sais combien l'esprit se dégoute aisément des éloges; je sais que le public, toûjours avide de nouveautés, pense que tout èst épuisé sur votre fondateur & sur vos protecteurs; mais pourrois-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire? Il en èst de ces éloges qu'on répète, comme de ces solemnités qui sont toûjours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des evénemens chèrs à un peuple entier; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de Richelieu, & Louis XIV. un Seguier, un Colbert, un Turenne, un Condé : c'èst dire à haute voix, *Rois, ministres, généraux à venir, imitez ces grands hommes.* Ignore-t-on que le panégyrique de Trajan anima Antonin à la vertu ? & Marc-Aurèle, le premier des empereurs & des hommes, n'avoit-il pas dans ses écrits, l'emulation que lui inspirèrent les vertus d'Antonin? Lorsqu'Henri IV. entendit dans le parlement nommer Louis XII. le Père du peuple, il se sentit pénétré du désir de l'imiter, & il le surpassa.

Pensez vous, Messieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV. ne se soient pas fait entendre au cœur de son successeur, dès sa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnoissance; & peut-être c'èst en cela qu'ils ont été plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice, & ont commandé leurs armées.

mées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit; il l'appelloit à lui du haut de ſon trône; il en étoit ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes; il en rempliſſoit le monde; il déployoit une âme ſublime dans le bonheur & dans l'adverſité, dans ſes camps, dans ſes palais, dans les cours de l'Europe & de l'Aſie: les terres & les mèrs rendoient témoignage à ſa munificence, & les plus petits objèts, ſi-tôt qu'ils avoient à lui quelque rapport, prenoient un nouveau caractère, & recevoient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre protège des empereurs & des rois, ſubjugue des provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſécourir ſes ſujèts & y vole du ſein de la mort, dont il èſt à peine échappé. Il remporte des victoires; il fait les plus grandes choſes avec une ſimplicité, qui feroit penſer que ce qui étonne le reſte des hommes, èſt pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de ſon âme, ſans s'étudier même à la cacher; & il ne peut en affoiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV. ſe ſignala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguoit. O vous son Auguste Successeur, vous l'avez déjà imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projèts bienfeſans, qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre biſayeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ſes glorieuſes campagnes forcer un ennemi digne de lui, à meſurer ſes armes avec les ſiennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il déſira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta preſque de victoires que ſur ſa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objèt de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même ſans être troublé, & le plus beau triomphe ſans être ébloui. Lorſque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confuſion,

tran-

tranquille dans la joie tumulteuse de vos soldats victorieux : vous embrassiez ce Général qui n'avoit souhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les siennes ont fait votre sujet, que la France comptera toûjours parmi ses enfans les plus chèrs & les plus illustres. Vous récompensiez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avoient contribué à la victoire ; & cette récompense èst la plus belle pour des François.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'académie, ce qui èst précieux à chacun de vous, Messieurs, ce fut l'un de vos confrères qui servit le plus votre protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conseil si prompt, si salutaire, si avidement reçu par le Roi, dont la vue discernoit tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément. Jouissez, Messieurs, du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu de votre fondateur sur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous èst chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit Louis XV. après ses victoires ! Il les fait encore, il ne court à ses ennemis que pour les désarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvoient connoître le fond de son cœur, ils le feroient leur arbitre au-lieu de le combattre ; & ce seroit peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages. Les vertus qui le font craindre, leur ont été connues, dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous plus heureux, nous avons connu son âme dès qu'il a régné. Nous avons pensé, comme penseront tous les peuples & tous les siècles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tous nos cœurs le sentent, & vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Dès médailles dignes des plus beaux tems de la Grèce, éternisent ses triomphes & notre bonheur. Puissai-je voir dans nos

places

places publiques, ce Monarque humain, ſculpté des mains de nos Praxitèles, environné de tous les ſymboles de la félicité publique ! Puiſſai-je lire aux pieds de ſa ſtatue ces mots qui ſont dans nos cœurs, *Au Père de la patrie!*

SUR LES JARDINS DE LA CHINE.

LES jardins que j'ai vus à la Chine (dit M. Chambers), étoient très-petits. Leur ordonnance cependant, & ce que j'ai pu recueillir des diverſes converſations que j'ai eues ſur ce ſujèt avec un fameux peintre Chinois, nommé Lepqua, m'ont donné, ſi je ne me trompe, une connoiſſance des idées de ces peuples ſur ce ſujèt.

La nature èſt leur modèle, & leur but èſt de l'imiter dans toutes ſes belles irrégularités. D'abord ils examinent la forme du terrein ; s'il èſt uni, ou en pente ; s'il y a des collines ou des montagnes ; s'il èſt étendu ou reſſerré, ſèc ou marécageux ; s'il abonde en rivières & en ſources, ou ſi le manque d'eau s'y fait ſentir. Ils font une grande attention à ces diverſes circonſtances, & choiſiſſent les arrangemens qui conviènnent le mieux avec la nature du terrein, qui exigent le moins de frais, cachent ſes défauts, & mettent dans le plus beau jour tous ſes avantages.

Comme les Chinois n'aiment pas la promenade, on trouve rarement chez eux les avenues ou les allées ſpacieuſes des jardins de l Europe. Tout le terrein èſt diſtribué en une variété de ſcènes ; & des paſſages tournans, ouverts au milieu des boſquets, vous font arriver aux différens points de vue ; chacun deſquels èſt indiqué par un ſiège, par un édifice, ou par quelque autre objèt.

La perfection de leurs jardins conſiſte dans le nombre, dans la beauté, & dans la diverſité de ces ſcènes. Les jardiniers Chinois, comme les peintres Européens, ramaſſent dans la nature les objèts les plus agréables, & tâchent de les combiner de manière que, non ſeulement ils paroiſſent ſéparément avec le plus d'éclat, mais même que par leur union, ils forment un tout agréable & frappant.

Leurs

Leurs artistes distinguent trois différentes espèces de scènes, auxquelles ils donnent les noms de riantes, d'horribles, & d'enchantées. Cette dernière dénomination répond à ce qu'on nomme scène de roman, & nos Chinois se servent de divers artifices pour y exciter la surprise. Quelquefois ils font passer sous terre une rivière, ou un torrent rapide, qui, par son bruit turbulent, frappe l'oreille, sans qu'on puisse comprendre d'où il vient. D'autres fois ils disposent les rocs, les bâtimens, & les autres objets qui entrent dans la composition, de manière que, le vent passant au travers des interstices & des concavités qui y sont ménagés pour cet effet, forme des sons étrangers & singuliers. Ils mettent dans ces compositions, les espèces les plus extraordinaires d'arbres, de plantes, & de fleurs: ils y forment des échos artificiels & compliqués, & y tiennent différentes sortes d'oiseaux & d'animaux monstrueux.

Les scènes d'horreur présentent des rocs suspendus, des cavernes obscures, & d'impétueuses cataractes qui se précipitent de tous les côtés du haut des montagnes; les arbres sont difformes, & semblent brisés par la violence des tempêtes. Ici on en voit de renversés qui interceptent le cours des torrens, & paroissent avoir été emportés par la fureur des eaux. Là il semble que, frappés de la foudre, ils ont été brûlés & fondus en pièces. Quelques-uns des édifices sont en ruines; quelques autres consumés à demi par le feu: quelques chétives cabanes, dispersées çà & là sur les montagnes, semblent indiquer à la fois l'existence & la misère des habitants. A ces scènes, il en succède communément de riantes. Les artistes Chinois savent avec quelle force l'âme est affectée par les contrastes, & ils ne manquent jamais de ménager des transitions subites & de frappantes oppositions de formes, de couleurs & d'ombres. Aussi des vues bornées vous font-ils passer à des perspectives étendues; des objets d'horreur, à des scènes agréables; & des lacs & des rivières aux plaines, aux côteaux, & aux bois. Aux coleurs sombres & tristes, ils en opposent de brillantes, & des formes simples aux compliquées; distribuant, par un arrangement judicieux, les diverses masses d'ombre & de lumière, de telle sorte que la composition paroit distincte dans ses parties, & frappante en son tout.

Lorsque

Lorſque le terrein èſt étendu, & qu'on y peut faire entrer une multitude de ſcenes, chacune èſt ordinairement appropriée à un ſeul point de vue. Mais lorſque l'eſpace èſt borné, & qu'il ne permet pas aſſez de variété, on tâche de remédier à ce défaut, en diſpoſant les objèts de manière qu'ils produiſent des repréſentations différentes, ſuivant les divers points de vue : & ſouvent l'artifice èſt pouſſé au point, que ces repréſentations n'ont entr'elles aucune reſſemblance.

Dans les grands jardins, les Chinois ſe ménagent des ſcènes différentes pour le matin, le midi, & le ſoir ; & ils élèvent aux points de vue convenables, des édifices propres aux divertiſſemens de chaque partie du jour. Les petits jardins où, comme nous l'avons vu, un ſeul arrangement produit pluſieurs repréſentations, préſentent, de la même manière aux divers points de vue, des bâtimens qui, par leur uſage, indiquent le point du jour le plus propre à jouir de la ſcène dans ſa perfection.

Comme le climat de la Chine èſt exceſſivement chaud, les habitans emploient beaucoup d'eau à leurs jardins. Lorſqu'ils ſont petits, & que la ſituation le permet, ſouvent tout le terrein èſt mis ſous l'eau, & il n'y reſte qu'un petit nombre d'iſles & de rocs. On fait entrer dans les jardins ſpacieux des lacs étendus, des rivières, & des canaux. On imite la nature en diverſifiant, à ſon exemple, les bords des rivières, & des lacs. Tantôt ces bords ſont arides & graveleux ; tantôt ils ſont couverts de bois juſqu'au bord de l'eau, plats en quelques endroits, & ornés d'arbriſſeaux & de fleurs. Dans d'autres, ils ſe changent en rocs eſcarpés qui forment des cavernes, où une partie de l'eau ſe jette avec autant de bruit que de violence. Quelquefois vous voyez des prairies remplies de bétail, ou des champs de riz qui s'avancent dans des lacs, & qui laiſſent entr'eux des paſſages pour des vaiſſeaux : d'autres fois, ce ſont des boſquets pénétrés en divers endroits par des rivières & des ruiſſeaux capables de porter des barques. Ces rivages ſont couverts d'arbres dont les branchages s'étendent, ſe joignent, & forment en quelques endroits des berceaux, ſous leſquels les bateaux paſſent. Vous êtes ainſi ordinairement conduit à quelque objèt intéreſſant, à un ſuperbe bâtiment placé au ſommet d'une montagne coupée en terraſſes ; à un caſin ſitué au milieu d'un

d'un lac; à une cascade; à une grotte divisée en divers appartemens; à un rocher artificiel, ou à quelque autre composition semblable.

Les rivières suivent rarement la ligne droite; elles serpentent, & sont interrompues par diverses irregularités. Tantôt elles sont étroites, bruyantes, & rapides: tantôt lentes, larges, & profondes. Des roseaux & d'autres plantes & fleurs aquatiques, entre lesquelles se distingue le *lien-hoa*, qu'on estime le plus, se voient & dans les rivières & dans les lacs. Les Chinois y construisent souvent des moulins & d'autres machines hydrauliques, dont le mouvement sert à animer la scène. Ils ont aussi un grand nombre de bateaux, de forme & de grandeur différentes. Leurs lacs sont semés d'isles, les unes stériles & entourées de rochers & d'écueils, les autres enrichies de tout ce que la nature & l'art peuvent fournir de plus parfait. Ils y introduisent aussi des rocs artificiels, & ils surpassent toutes les autres nations dans ce genre de composition. Ces ouvrages forment chez eux une profession distincte. On trouve à Canton, & probablement dans la plupart des autres villes de la Chine, un grand nombre d'artisans constamment occupés à ce métier. La pierre dont ils se servent pour cet usage, vient des côtes méridionales de l'Empire: elle est bleuâtre, & usée par l'action des ondes en formes irrégulières. On pousse la délicatesse fort loin dans le choix de cette pierre. J'ai vu donner plusieurs taëls pour un morceau de la grosseur du poing, lorsque la figure en étoit belle & la couleur vive. Ces morceaux choisis s'emploient pour les paysages des apartemens. Les plus grossiers servent aux jardins; & étant joints par le moyen d'un ciment bleuâtre, ils forment des rocs d'une grandeur considérable. Je'n ai vu qui étoient extrêmement beaux, & qui montroient dans l'artiste une élégance de gout peu commune. Lorsque ces rocs sont grands, on y creuse des cavernes & des grottes avec des ouvertures, au travers desquelles on apperçoit des lointains. On y voit en divers endroits des arbres & des arbrisseaux, des ronces & des mousses; & sur leur sommet, on place de petits temples & d'autres bâtimens, où l'on monte par le moyen de dégrés raboteux & irréguliers, taillés dans le roc.

Lorsqu'il se trouve assez d'eau, & que le terrein est con-

convenable, les Chinois ne manquent point de former des cascades dans leurs jardins. Ils y évitent toute sorte de régularités, imitant les opérations de la nature dans ces pays montagneux. Les eaux jaillissent des cavernes & des sinuosités des rochers. Ici paroît une grande & impétueuse cataracte. Là, c'est une multitude de petites chûtes. Quelquefois la vue de la cascade est interceptée par des arbres dont les feuilles & les branches ne permettent que par intervalles, de voir les eaux qui tombent le long des côtés de la montagne. D'autres fois au dessus de la partie la plus rapide de la cascade, sont jettés d'un roc à l'autre, des ponts de bois grossièrement faits: & souvent le courant des eaux est interrompu par des arbres & des monceaux de pierres que la violence du torrent semble y avoir transportés.

Dans les bosquets, les Chinois varient toûjours les formes & les couleurs des arbres, joignant ceux dont les branches sont grandes & touffues, avec ceux qui s'élèvent en pyramide, & les verds foncés avec les verds gais. Ils y entremêlent des arbres qui portent des fleurs, parmi lesquels il y en a plusieurs qui fleurissent la plus grande partie de l'année. Entre leurs arbres favoris, est une espèce de saule. On le trouve toûjours parmi ceux qui bordent les rivières & les lacs, & ils sont plantés de manière que leurs branches pendent sur l'eau. Les Chinois introduisent aussi des troncs d'arbres, tantôt debout, tantôt couchés sur la terre; & ils poussent fort loin la délicatesse sur leurs formes, sur la couleur de leur écorce, & même sur leur mousse.

Rien de plus varié que les moyens qu'ils emploient pour exciter la surprise. Ils vous conduisent quelquefois au travers de cavernes & d'allées sombres, au sortir desquelles vous vous trouvez subitement frappé de la vue d'un paysage délicieux, enrichi de tout ce que la nature peut fournir de plus beau. D'autres fois on vous mène par des avenues & par des allées qui diminuent & qui deviennent raboteuses peu-à-peu. Le passage est enfin tout-à-fait interrompu; des buissons, des ronces & des pierres le rendent impraticable, lorsque tout d'un coup s'ouvre à vos yeux une perspective riante & étendue, qui vous plaît d'autant plus, que vous vous y étiez moins attendu.

Un autre artifice de ces peuples, c'est de cacher une par-

partie de la composition par le moyen d'arbres & d'autres objèts intermédiaires ; ce qui excite la curiosité du spectateur. Il veut voir de près & se trouve, en approchant, agréablement surpris par quelque scène inattendue, ou par quelque représentation totalement opposée à ce qu'il cherchoit : la terminaison des lacs èst toujours cachée, pour laisser à l'imagination de quoi s'exercer. La même règle observe, autant qu'il èst possible, dans toutes les compositions Chinoises.

Quoique les Chinois ne soient pas fort habiles en optique, l'experience leur a cependant appris que la grandeur apparente des objèts diminue, & que leurs couleurs s'affoiblissent, à mesure qu'ils s'éloignent de l'œil du spectateur. Ces observations ont donné lieu à un artifice qu'ils mettent quelquefois en œuvre. Ils forment des vues en perspective, en introduisant des bâtimens, des vaisseaux & d'autres objèts, diminués à proportion de leur distance du point de vue. Pour rendre l'illusion plus frappante, ils donnent des teintes grisâtres aux parties éloignées de la composition, & ils plantent dans le lointain des arbres d'une couleur moins vive, & d'une hauteur plus petite que ceux qui paroissent sur le devant ; de cette manière, ce qui en soi-même èst borné & peu considerable, devient en apparence grand & étendu.

Ordinairement les Chinois évitent les lignes droites ; mais ils ne les rejettent pas toujours. Ils font quelquefois des avenues, lorsqu'ils ont quelque objèt intéressant à mettre en vue. Les chemins sont constamment taillés en ligne droite, à moins que l'inégalité du terrein, ou quelque autre obstacle, ne fournisse au moins un prétexte pour agir autrement. Lorsque le terrein èst entièrement uni, il leur paroît absurde de faire une route qui serpente : car, disent ils, c'èst ou l'art ou le passage constant des voyageurs qui l'a faite ; & dans l'un ou l'autre cas, il n'èst pas naturel de supposer que les hommes voulussent choisir la ligne courbe quand ils peuvent aller par la droite.

Ce que nous nommons en Anglois *clump*, c'èst-à-dire, peloton d'arbres, n'èst point inconnu aux Chinois ; mais ils ne le mettent pas en œuvre aussi souvent que nous. Jamais ils n'en occupent tout le terrein. Leurs jardiniers considèrent un jardin, comme nos peintres considèrent un

un tableau ; & les premiers grouppent leurs arbres, de la même manière que les derniers grouppent leurs figures, les uns & les autres ayant leurs masses principales & secondaires.

DESCRIPTION DU PARADIS TERRESTRE DE MILTON.

LE jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une plaine délicieuse, couverte de verdure, qui s'étendoit sur le sommèt d'une haute montagne, & formoit, en la couronnant, un rempart inaccessible. Tous les côtés de la montagne, escarpés & déserts, étoient hérissés de buissons épais & sauvages qui en défendoient l'abord. Au milieu de ces buissons s'élevoient majestueusement, à une prodigieuse hauteur, des cédres, des pins, des sapins, des palmiers, qui étendoient leurs branches, &, en s'embrassant, offroient la décoration d'une scène champêtre. En élevant par dégrés cimes sur cimes, ombrages sur ombrages, ils formoient un amphithéatre dont les yeux étoient enchantés. Les arbres les plus élévés portoient leurs têtes jusqu'à la verte palissade qui, comme un mur, environnoit le paradis. Du centre de ce beau séjour, qui dominoit tout le reste, notre premier père pouvoit librement promener sa vue sur son empire, & en considérer les contrées voisines. Au-dessus de la palissade, & dans l'enceinte du paradis, régnoient tout à l'entour des arbres superbes, chargés des plus beaux fruits & de fleurs émaillées des plus brillantes couleurs.

Au milieu de ce charmant paysage, un jardin encore plus délicieux avoit eu Dieu lui-même pour Ordonnateur. Il avoit fait sortir de ce fertile sein tous les arbres les plus propres à charmer les yeux, & à flatter l'odorat & le gout. Au milieu d'eux, s'élevoit l'arbre de vie, d'où découloit l'ambroisie d'un or liquide. Non loin étoit l'arbre de la science du bien & du mal, qui nous coûte si chèr : arbre fatal, dont le germe a produit la mort !

Dans les jardins couloit vèrs le midi une large rivière, dont le cours ne changeoit point, mais qui disparoissoit sous la montagne du paradis, dont la masse le couvroit entièrement : le Seigneur ayant posé cette montagne qui servoit de fondement à son jardin, sur cette onde rapide, qui doucement attirée par la terre altérée & poreuse, montoit dans ses veines jusqu'au sommet, d'où elle sortoit en claire fontaine, & se partageoit en plusieurs ruisseaux, qui, après avoir arrôsé tout le jardin, se réunissoient pour se précipiter du haut de cette montagne escarpée ; & après avoir formé une superbe cascade, se divisoient en quatre principales rivières, & traversoient différens Empires.

Que n'ềst-il possible à l'art de décrire cette fontaine de saphir, dont les ruisseaux argentins & tortueux, roulant sur des perles orientales & sur des sables d'or, formoient des labyrinthes infinis sous les ombrages qui les couvroient, en versant le nectar sur toutes les plantes, & nourissant des fleurs dignes du paradis ! Elles n'étoient point rangées en compartimens symmétriques, ni en bouquets façonnés par l'art. La nature bienfaisante avoit prodigué des beautés sans nombre sur les collines & dans les vallons. Ses richesses étoient répandues avec profusion sur les plaines découvertes qu'échauffent doucement les rayons du soleil, & dans ces berceaux où des ombrages épais conservent pendant l'ardeur du jour une agréable fraîcheur.

Cette heureuse & champêtre habitation charmoit les yeux par sa variété : la nature, encore dans son enfance, & méprisant l'art & les règles, y déployoit toutes ses graces & toute sa liberté. On y voyoit des champs & des tapis verds admirablement nuancés & environnés de riches bocages remplis d'arbres de la plus grande beauté : des uns couloient les baumes précieux, la myrrhe & les gommes odoriférantes ; aux autres étoient suspendus des fruits brillans & dorés qui charmoient l'œil & le gout. Tout ce que la fable attribue de merveilleux aux vergers des Hespérides, s'offroit réellement dans l'admirable jardin d'Eden. Entre ces arbres paroissoient des tapis de verdure : sur les penchans des vallons & des petites collines, on voyoit des troupeaux qui paissoient sur l'herbe tendre. Ici, les palmiers couvroient de jolis monticules : là, serpentoient les ruisseaux dans le sein d'un vallon couvèrt

vert de fleurs, qui présentoient les richesses de toutes couleurs, parmi lesquelles brilloit la rose sans épines. D'un autre côté, paroissoient des grottes impénétrables aux rayons du soleil, & des cavernes où régnoit une fraîcheur délicieuse. Elles étoient couvertes de vignes qui, étendant de tous côtés leurs branches flexibles, offroient en abondance des grappes de pourpre. Les ruisseaux, coulant avec un doux murmure, formoient d'agréables cascades le long des collines, & se dispersoient ensuite, ou se réunissoient dans un beau lac, qui présentoit son miroir de crystal à ses rivages couverts de fleurs & couronnés de myrthes. Les oiseaux formoient un chœur mélodieux ; & les zéphirs portant avec eux les odeurs suaves des vallons & des bocages, murmuroient entre les feuilles légérement agitées, tandis que Pan, dansant avec les Grâces & les Heures, menoit à sa suite un printemps éternel.

De la BEAUTE' du CORPS, de l'ESPRIT, et de l'AME.

LA Nature ne s'est pas bornée à nous éclairer par le sentiment sur ce qui se passe en nous-mêmes. Il y a des qualités d'autrui qui forment pour nous un spectacle agréable ou affligeant, suivant qu'elles sont favorables ou contraires à l'existence de ceux qui les possèdent.

On ne peut sans une sécrette horreur envisager dans les autres hommes des membres déchirés, des excresences incommodes, des couleurs cadavereuses. Au contraire, une heureuse température dans le sang s'annonce par l'agrément des couleurs, & les organes qui, sans avoir rien d'inutile, ont précisément tout ce qu'il faut pour executer parfaitement leurs fonctions, se caractérisent par l'agrément des traits

Quelques parties du corps, telles que le front, sont susceptibles de diverses formes qui ne les rendent point incapables de remplir leur destination. La beauté en est alors arbitraire. C'est ainsi qu'en Egypte & en Syrie, une

une prévention favorable embelliſſoit des traits, qui n'avoient d'autre mérite que de donner quelque reſſemblance avec Alexandre & Cléopatre.

La beauté ſe différencie ſuivant les différentes places que la Nature nous a aſſignées. Elle brille dans l'Hercule Farneſe, de même que dans la Venus de Médicis. Elle ſe montre juſques ſur le front auſtère & dans les rides du Moyſe de Michel Ange. Il y a pour chaque âge, & pour chaque ſexe, une ſorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Certains climats ſont ſteriles en beautés régulières. On y place l'idée du beau, non ſur ce qui l'eſt réellement, mais ſur ce qui eſt le moins laid.

Les qualités de l'eſprit fourniſſent un ſpectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il n'y a que l'envie ou la haine, qui puiſſent rendre inſenſible au plaiſir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui, au premier coup d'œil, ſaiſit le vrai ; ou cette imagination heureuſe, qui en fait des peintures intereſſantes.

Les graces ſont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles ſont comme un voile tranſparent, à travers lequel l'eſprit ſe montre. Elles ſont attachées au juſte rapport des attitudes, des geſtes, des mouvemens, des expreſſions, des penſées, avec la fin qu'on s'y propoſe ; & elles y jettent d'autant plus d'agrément, que les moyens les plus convenables paroiſſent avoir été ſaiſis avec plus de facilité.

La beauté de l'eſprit, quelque brillante qu'elle ſoit, eſt effacée par la beauté de l'âme. Et les ſallies les plus ingénieuſes n'ont point l'éclat des traits qui peignent vivement une âme courageuſe, diſintereſſée, bienfaiſante. Les échos de nos théatres applaudiront toujours à la magnanimité du grand Prêtre qui *craint Dieu, & n'a point d'autre crainte :* & le genre humain applaudira dans tous les ſiècles au régret qu'avoit Titus, d'avoir perdu le tems qu'il n'avoit point employé à faire des heureux.

Ces traits de l'âme nous inſpirent quelquefois une vive paſſion pour des morts. Pourquoi Plutarque dans ſes parallèles, a-t-il ſur des Hiſtoriens ſupérieurs à lui, l'avantage de ſe faire relire, de façon qu'on étoit toujours à le lire pour la première fois ? C'eſt qu'il y fait en quelque ſorte l'hiſtoire de la nobleſſe des ſentimens.

Des

Des hommes célèbres par la connoiſſance du cœur humain, paroiſſent avoir cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'âme, n'étoit que la joie ſécrette qu'avoit l'amour propre, d'enviſager en autrui des qualités favorables à ſes interêts particuliers. Mais un traître èſt infâme, même aux yéux de la nation qu'il ſauve par ſa perfidie. Un diſſipateur èſt ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par ſa ruine. Au contraire, un inconnu, un mort, nous frappent agréablement par une action vertueuſe, dont nous ſommes sûrs de ne pouvoir jamais recueillir aucun fruit ; & il n'èſt pas même impoſſible que, dans un ennemi, la grandeur du courage ne nous charme, en même tems qu'elle nous intimide.

Il en èſt de la beauté de l'âme, comme de celle du corps. Elle caracteriſe des qualités qui ſont de nature à maintenir l'exiſtence de ceux qui les poſſèdent. Quoi de plus favorable, dans l'état de foibleſſe où nous ſommes, que de mettre, par notre bienveillance, les autres hommes dans nos interêts, de pouvoir conſerver toute ſa préſence d'eſprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le ſein de ſes propres facultés, une richeſſe & une grandeur indépendante de la fortune ?

Mais s'il èſt vrai que la beauté du corps, de l'eſprit, & de l'âme deſigne des qualités avantageuſes à ceux qui les poſſèdent ; pourquoi ces qualités vont-elles porter le plaiſir dans une âme à qui elles ſont entièrement étrangères ?

Admirons ici la ſageſſe & la bonté de notre Auteur. Si nous jettons les yeux ſur la foibleſſe de l'homme dans l'enfance, dans les infirmités, dans la ſolitude, dans la vieilleſſe, ſur ſes talens pour les Arts & pour les Sciences, ſur ſon gout pour l'eſtime, la louange, l'amitié, la compagnie ; nous reconnoîtrons bien-tôt qu'il èſt né pour vivre en ſocieté, & que des nœuds ſécrets l'attachent intimement à ceux qui l'environnent. Or, dans cette ſituation, rien n'étoit plus important pour nous, que de diſcerner, d'un coup d'œil, ceux dont le commerce peut nous être pernicieux, ou utile. Appercevons-nous des couleurs cadavereuſes, des travers dans l'eſprit, de la noirceur dans l'âme ? Ces qualités, funeſtes à celui qui les a, & dangereuſes pour ceux qui l'approchent, nous frappent par leur difformité ; & c'èſt comme un cri

de

de la Nature qui nous avertit de nous précautioner contre un ennemi qui nous menace. Au contraire, une heureuse conformation des organes, la finesse de l'esprit, la beauté de l'âme, en contribuant au bonheur de celui qui les possède, peuvent en même tems contribuer au bonheur de ceux qui sont en commerce avec lui. Des traits brillants embellissent à nos yeux ces qualités étrangères, & nous annoncent qu'elles peuvent nous être favorables, suivant les differentes circonstances où nous nous trouverons. Et c'èst apparemment cette attention bienfaisante de la Nature qui a occasionné la méprise de ceux, qui, au lieu de reconnoître le doigt de Dieu dans la beauté de l'âme, ont cru qu'elle avoit sa source dans les réflexions de l'amour propre, sur ce qui pouvoit lui être avantageux: comme si la vive impression qu'elle fait sur nous, ne devançoit pas toutes nos observations.

La beauté des mœurs, cette fleur si précieuse de l'humanité, n'èst autre chose que la beauté de l'âme marquée par la conduite de la vie. Si dans les ouvrages de l'Art, le rapport des moyens à une fin suffit pour les embellir; quel spectacle plus agréable que le rapport de toutes les actions d'un homme vertueux, à une fin qui soit assortie à ses talens, à son état, au bonheur de ce qui l'environne, & par consequent au sien propre? Au contraire, qu'elle difformité plus choquante, que d'immoler à l'intérêt, l'amitié ou la justice? que de se dégrader par les objets qu'on recherche, de se livrer aveuglement aux conseils d'une présomption téméraire, ou de changer continuellement de principes;

Tournant au moindre vent, tombant au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.

Diotime, si célèbre par les éloges de Socrate, avoit donc grande raison de l'exhorter à n'envisager les beautés de la Nature, & de l'Art, que comme des degrés qui l'élevassent à une beauté supérieure. Epurons, étendons, & perfectionnons notre gout pour le beau. La sagesse en èst une branche. C'èst être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs l'hommage d'amour & de respect qui lui èst dû.

C'èst la beauté de l'âme & celle de l'esprit qui forment par leur réunion, cette qualité si précieuse, & si

rare

rare, qu'on ne désigne qu'imparfaitement par le terme *d'urbanité*, & qui brille avec tant d'éclat dans la plûpart des ouvrages de Platon & de Ciceron. Politesse noble qui sait approuver sans fadeur, louer sans jalousie, railler sans aigreur; qui saisit les ridicules avec plus de gaieté que de malice; qui jette de l'agrément sur les choses les plus sérieuses, soit par le sel de l'ironie, soit par la finesse de l'expression; qui passe legèrement du grave à l'enjoué, sait se faire entendre en se fesant deviner, montre de l'esprit sans en chercher, & donne à des sentimens vertueux le ton & les couleurs d'une joie douce.

L'air du visage & de la personne rassemble quelquefois sous un même point de vûe, toutes les différentes espèces de beautés. C'èst un assortiment de la figure avec les mouvemens, qui caractérise les qualités du tempéramment, de l'esprit, & de l'âme.

L'heureuse conformation des organes s'annonce par un air de force: celle des fluides, par un air de vivacité: un air fin èst comme l'étincelle de l'esprit: un air doux promèt des égards flatteurs: un air noble marque l'élevation des sentimens: un air tendre semble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous ces differens airs sont agréables, non seulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les sentimens qu'ils font naître dans celui qui les apperçoit: & ils le font plus ou moins, suivant leurs rapports sécrèts avec nos dispositions particulières.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent sur-tout à l'éclat de leur couleur, aux graces qu'ils nous paroissent avoir dans leurs mouvemens, & aux sentimens qu'ils nous semblent exprimer par leur air.

LE-

LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE.

ACTEURS.
- MAHOMET.
- ZOPIRE, sheich ou sheriff de la Mecque.
- OMAR, lieutenant de Mahomet.
- SEIDE, } esclaves de Mahomet.
- PALMIRE, } esclaves de Mahomet.
- PHANOR, sénateur de la Mecque.
- Troupe de Mecquois.
- Troupe de Musulmans.

La scène est à la Mecque.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUI moi, baisser les yeux devant ses faux prodiges?
Moi de ce fanatique encenser les prestiges?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni?
Non. Que des justes Dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre & pure,
Carêsser la révolte & flatter l'imposture!

Phanor. Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du chêf auguste & saint du sénat d'Ismaël;

Mais

Mais ce zèle èst funeste ; & tant de resistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des loix,
Et des embrasements d'une guèrre immortelle
Etouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux :
Aujourd'hui c'èst un prince : il tromphe, il domine ;
Imposteur à la Mecque, & Prophète à Médine,
Il sait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'erreur avec zèle enyvrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme & la sédition,
Appelle son armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inspire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis ;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,
Crie encore à son père, & demande la paix.

Zopire. La paix avec ce traître? Ah! peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage.
Allez, portez en pompe, & servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe un haîne éternelle ;
De mon cœur ulcéré la plaie èst trop cruelle ;
Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans ;
Et moi jusqu'en son camp j'ai porté le carnage ;
La mort de son fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haîne entre nous allumés,
Jamais des mains du temps ne seront consumés.

Phanor. Ne les èteignez point, mais cachez en la flamme :
Immolez au public les douleurs de votre âme.
Quand vous verrez ces lieux par ces mains ravagés,
Vos malheurs aux enfans seront-ils mieux vengés,

Vous

Vous avez tout perdu fils, frère, épouse, fille :
Ne perdez point l'ètat ; c'ëst-là votre famille.

Zopire. On ne perd les états que par timidité.

Phanor. On périt quelquefois par trop de fermeté.

Zopire. Périssons, s'il le faut.

Phanor.——————Ah! quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage?
Le ciël, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encore ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élévée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet appaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

Zopire. Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si chèr & si noble trésôr
Ses criminelles mains s'enrichissent encore?
Quoi! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guèrre.
Lorsque son bras enchaîne & ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur?
Ce n'ëst pas qu'à mon âge aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste & flétri que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un desir insensé;
Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que privé d'enfants je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vuide affreux de mon âme étonnée.
Soit foiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrois qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en sécrèt pût chérir cet asyle;
Je voudrois que son cœur sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet, autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos Deux domëstiques;
Elle vient, & son front, siège de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCENE

SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

Zopire. Jeune & charmant objet dont le sort de la guèrre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains ;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez ; & s'il me reste encore quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

Palmire. Seigneur, depuis deux mois sous vos loix prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère :
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le Cièl me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'èst de vous que j'attens le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ôse ajouter les miens.
Il vous a demandé de briser mes liens ;
Puissiez-vous l'écouter, & puissai-je lui dire,
Qu'après le Cièl & lui je dois tout à Zopire !

Zopire. Ainsi de Mahomet vous régrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante au trouble abandonnèe.

Palmire. La patrie èst aux lieux où l'âme èst enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentimens,
Et ses femmes en paix guidoient mes foibles ans ;
Leur demeure èst un temple où ses femmes sacrées
Lèvent au Cièl des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas, fût le seul jour,
Où le sort des combats a troublé leur séjour.
Seigneur, ayez pitié d'une âme déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

Zopire. J'entens: vous espérez partager quelque jour
De ce maître orguilleux & la main & l'amour.

Palmire. Seigneur, je le révère, & mon âme tremblante
Croit voir dans Mahomet un Dieu qui m'épouvante.

Non, d'un ſi grand Hymèn mon cœur n'èſt point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obſcurité.

Zopire. Ah! qui que vous ſoyez, il n'èſt point né peut être
Pour être votre époux, encore moins votre maître;
Et vous ſemblez d'un ſang fait pour donner des loix
A l'Arabe inſolent qui marche égal aux rois.

Palmire. Nous ne connoiſſons point l'orgueil de la naiſſance.
Sans parens, ſans patrie, eſclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chériſſons nos fers;
Tout nous èſt étranger, hors le Dieu que je ſers.

Zopire. Tout vous èſt étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous ſervez un maître, & n'avez point de père?
Dans mon triſte palais, ſeul & privé d'enfans,
J'aurois pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le ſoin de vous former des deſtins plus propices
Eut adouci des miens les longues injuſtices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma loi.

Palmire. Comment puis-je être à vous? je ne ſuis point à moi.
Vous aurez mes régrets, votre bonté m'èſt chère.
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

Zopire. Quel père! juſtes Dieux! lui? ce monſtre impoſteur?

Palmire. Ah, quels noms innouïs lui donnez-vous; Seigneur?
Lui dans qui tant d'états adorent leur prophête?
Lui, l'envoyé du Ciël, & ſon ſeul interprête?

Zopire. Etrange aveuglement des malheureux mortels!
Tout m'abandonne ici pour dreſſer des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au trône échappé du ſupplice.

Palmire. Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avois entendu ces horribles diſcours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnoiſſance,
Vous donnoient ſur mon cœur une juſte puiſſance;
Vos blaſphemes affreux contre mon protecteur,
A ce penchant ſi doux font ſuccéder l'horreur.

Zopire. O ſuperſtition, tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus ſenſibles.

Que

Que je vous plains, Palmire, & que ſur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verſer des pleurs !

Palmire. Et vous me refuſez !

Zopire. ————————Oui, je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encore plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

Zopire. Que voulez-vous, Phanor ?

Phanor. ————————Aux portes de la ville
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar eſt arrivé.

Zopire. ————————Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après ſon char,
Qui combattit longtems le tyran qu'il adore,
Qui vengea ſon pays ?

Phanor. Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet inſolent guerrier,
Portant entre ſes mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos chefs a préſenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un ôtage.
Seïde eſt avec lui.

Palmire. Grand Dieu ! deſtin plus doux !
Quoi, Seïde ?

Phanor. Omar vient, il s'avance vers vous.

Zopire. Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.
(*Palmire ſort.*)
Omar devant mes yeux ! qu'ôſera-t-il me dire?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Iſmaël les généreux enfans ;
Soleil, ſacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces Dieux, nous prêtez leur lumière ;
Voyez & ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toujours contre l'iniquité.

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, *ſuite.*

Zopire. Eh bien, après ſix ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie,

Ces murs sont encore pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos Dieux, déserteur de nos loix,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle, que me veux-tu ?

Omar. Je veux te pardonner.
Le Prophête d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, sur tout pour ton courage,
Te présente une main qui pourroit t'écraser,
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

Zopire. Un vil séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace !
Souffrirez-vous, grands Dieux, qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix ?
Et vous qui vous chargez des volontés d'un traitre,
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître ?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur & sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?
Qu'alors il étoit loin de tant de rennomée !

Omar. A tes viles grandeurs ton âme accoutumée
Juge ainsi du mérite, & pèse les humains
Au poids que la fortune avoit mis dans tes mains.
Ne sais-tu pas encore, homme foible & superbe,
Que l'insecte insensible enséveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel ?
Les mortels sont égaux ; ce n'èst point la naissance,
C'èst la seule vertu qui fait leur différence.
Il èst de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-mémes, & rien par leurs aïeux.
Tel èst l'homme en un mot que j'ai choisi pour maître ;
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être.
Tout mortel à sa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

Zopire. Je te connois, Omar ; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Banni toute imposture, & d'un coup d'œil plus sage
Regarde ce Prophête à qui tu rens hommage.

Voi

Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Entouſiaſte ou fourbe, il faut ceſſer de l'être ;
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton maître.
Tu verras de chameaux un grôſſier conducteur,
Chez ſa première épouſe inſolent impoſteur,
Qui ſous le vain appas d'un ſonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un ſéditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné,
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses diſciples errants de cités en déſerts,
Proſcrits, perſécutés, bannis, chargés de fèrs,
Promènent leur fureur qu'ils appellent divine.
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raiſon,
Tu voulus dans ſa ſource arrêter le poiſon.
Je te vis plus heureux, & plus juſte, & plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'eſclave.
S'il èſt un vrai Prophète, ôſes-tu le punir ?
S'il èſt un impoſteur, ôſes-tu le ſervir ?

Omar. Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière.
Mais enfin quand j'ai vu que Mahomet èſt né
Pour changer l'univers à ſes pieds conſterné ;
Quand mes yeux éclairés du feu de ſon génie,
Le virent s'élever dans ſa courſe infinie,
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu,
J'aſſociai ma vie à ſes travaux immenſes ;
Des trônes, des autels en ſont les récompenſes.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainſi que moi ;
Et ſans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta perſécution, ſi vaine & ſi cruelle,
Nos frères gémiſſants, notre Dieu blaſphêmé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiſer cette main qui porte le tonnetre.
Tu me vois après lui le premier de la terre ;
Le poſte qui te reſte èſt encore aſſez beau,
Pour flechir noblement ſous ce maître nouveau.

Vois ce que nous étions, & vois ce que nous sommes.
Le peuple aveugle & foible èst né pour les grands
hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y soustraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

Zopire. Ce n'èst qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétens, Omar inspirer quelque effroi.
Tu veux que du sénat le shérif infidelle
Encense un imposteur, & couronne un rebelle!
Je ne te nierai point que ce fièr séducteur
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
Je connois comme toi les talens de ton maître;
S'il étoit vertueux, c'èst un hèros peut-être:
Mais ce héros, Omar, èst un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans, c'èst le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence;
Le grand art qu'il posséde èst l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guèrre un funeste destin
Le priva de son fils que fit pèrir ma main;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père;
Ma haine èst inflexible, ainsi que sa colère;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

Omar. Eh bien, pour te montrer que Mahomet par-
donne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mèts un prix à la paix, mèts un prix à Palmire;
Nos tresôrs sont à toi.

Zopire. Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte & marchander la paix,
Par ses trésôrs honteux, le prix de ses forfaits?
Tu veux que sous ses loix Palmire se remètte?
Elle a trop de vertu pour être sa sujètte;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les loix & corrompent les mœurs.

Omar. Tu me parles toujours comme un juge impla-
cable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.

Pense

Pense & parle en ministre, agis, traite avec moi
Comme avec l'envoyé d'un grand homme & d'un roi.

Zopire. Qui l'a fait roi? qui l'a couronné?

Omar. La victoire.

Ménage sa puissance et respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encore aux bords du Saïbare;
Des murs où je suis né le siège se prépare.
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

Zopire. Lui! Mahomet?

Omar. Lui-même, il t'en conjure.

Zopire. Traitre!

Si de ces lieux sacrés j'étois l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurois répondu.

Omar. Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

Zopire. Je t'y suis, nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes loix, mes Dieux, & ma patrie;
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ôse annoncer les armes à la main.

(*à Phanor.*)

Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traitre;
Le souffrir parmi nous, & l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Prèparons son supplice, ou creusons mon cercueil,
Je vais, si le sénat m'écoute & me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie & le monde.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

Palmire. Dans ma prison cruelle est-ce un Dieu qui te guide?
Mes maux sont-ils finis? te revois-je, Seide?

Seide. O charme de ma vie & de tous mes malheurs!
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs;

De-

Depuis ce jour de ſang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du Prophête, aux bords du Saïbare,
Vint arracher ſa proie à mes bras tous ſanglants,
Qu'étendu loin de toi ſur des corps expirants,
Mes cris mal entendus ſur cette infâme rive,
Invoquèrent la mort ſourde à ma voix plaintive!
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abîmé mon cœur!
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accuſoient la lenteur des jours de la vengeance!
Que je hâtois l'aſſaut ſi longtems différé,
Cette heure de carnage, où de ſang enyvré,
Je devois de mes mains brûler la ville impie,
Où Palmire a pleuré ſa liberté ravie!
Enfin de Mahomet les ſublimes deſſeins,
Que n'ôſe approfondir l'humble eſprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'eſclavage;
Je l'apprens, & j'y vole. On demande un ôtage;
J'entre, je me préſente, on accepte ma foi;
Et je me rens captif, ou je meurs avec toi.

Palmire. Seïde, au moment même, avant que ta préſence
Vint de mon déſeſpoir calmer la violence,
Je me jettois aux pieds de mon fièr raviſſeur.
Vous voyez, ai-je dit, les ſécrets de mon cœur:
Ma vie èſt dans les camps dont vous m'avez tirée;
Rendez moi le ſeul bien dont je ſuis ſéparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arroſé ſes pieds;
Ses refus ont ſaiſi mes eſprits effrayés.
J'ai ſenti dans mes yeux la lumière obſcurcie;
Mon cœur ſans movement, ſans chaleur, & ſans vie.
D'aucune ombre d'eſpoir n'étoit plus ſecouru;
Tout finiſſoit pour moi quand Seïde a paru.

Seide. Quel èſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

Palmire. C'èſt Zopire: il ſembloit touché de mes allarmes;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je ſuis rien ne peut me tirer.

Seide, Le barbare ſe trompe, & Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, & ton amant peut-être,
(Car j'ôſe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux)

Nous

Nous briserons ta chaîne, & tarirons tes larmes;
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le Dieu dont j'ai porté les sacrés étendarts,
Le Dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar èst dans la ville, & le peuple à sa vue
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

Palmire. Mahomet nous chérit; il briseroit ma chaîne;
Il uniroit nos cœurs; nos cœurs lui sont offèrts;
Mais il èst loin de nous, & nous sommes aux fèrs.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

Omar. Vos fèrs seront brisés, soyez pleines d'espérance.
Le Ciel vous favorise, & Mahomet s'avance.

Seïde. Lui!

Palmire. Notre auguste père!

Omar. Au conseil assemblé,
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé:
" Ce favori du Dieu, qui préside aux batailles,
" Ce grand homme, ai-je dit, èst né dans vos murailles.
" Il s'èst rendu des rois le maître & le soutien,
" Et vous lui refusez le rang de citoyen!
" Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
" Il vient vous protéger, mais sur-tout vous instruire.
" Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir."
Plus d'un Juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les esprits s'ébranloient; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un appui.
On l'assemble, j'y cours, & j'arrive avec lui;
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte:
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Hammon, d'Hercide, & de sa noble élite;
Il entre, & sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.

Ce-

Celui ci le blasphême, & le menace encore ;
Cet autre èst à ses pieds, les embrasse & l'adore.
Nous sesons retentir à ce peuple agité,
Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & serein,
Mahomet marche en maître, & l'olive à la main :
La trève èst publiée ; & le voici lui même.

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, &c. SEIDE, PALMIRE, *suite*.

Mahomet. Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble & sublime Ali, Morad, Hercide, Hammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité régne ;
Qu'on adore mon Dieu, mais sur-tout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux !

Seïde. O mon père ! ô mon roi !
Le Dieu qui vous inspire a marché devant moi.
Prêt a mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

Mahomet. Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne sait point me servir.
J'obéis à mon Dieu ; vous, sachez m'obéir.

Palmire. Ah ! Seigneur, pardonnez à son impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentimens nous animent tous deux.
Hélas ! mes tristes jours sont assez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière ;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvroient à la lumière.
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur ?

Mahomet. Palmire, c'èst assez ; je lis dans votre cœur ;
Que rien ne vous alarme, & rien ne vous étonne.
Allez ; malgré les soins de l'autel & du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts ;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers. (*à Seïde.*)
Vous, suivez mes guerriers ; & vous, jeune Palmire,
En servant votre Dieu, ne craignez que Zopire.

SCENE

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

Mahomet. Toi, reste, brave Omar ; il èst temps que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siège encore douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course & borner ma carrière.
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Le préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Tu connois quel oracle, & quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'Envoyé d'un Dieu,
Qui reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entreroit dans ces murs en écartant la guèrre ;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre :
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde ?

Omar. Parmi tous ces enfants enlevés par Hercide,
Qui formés sous ton joug, & nourris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule ;
De tous les Musulmans ce sont les plus soumis.

Mahomet. Chèr Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment ; c'èst assez.

Omar. Blâmes-tu leurs tendresses ?

Mahomet. Ah ! connois mes fureurs & toutes mes foiblesses.

Omar. Comment ?

Mahomet. Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encensoir, & le sceptre & les armes :
Ma vie èst un combat, & ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse
Qui nourrit des humains la brutale mollesse :
Dans ces sables brûlants, sur des rochers désèrts,
Je supporte avec toi l'inclémence des airs.

L'a-

L'amour seul me console, il èst ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le Dieu de Mahomet, & cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en sécrèt Palmire à mes épouses.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet & lui donne un rival?

Omar. Et tu n'es pas vengé!

Mahomet. Juge si je dois l'être.
Pour le mieux détester apprens à le connoître
De mes deux ennemis apprens tous les forfaits:
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

Omar. Quoi? Zopire—

Mahomet. Est leur père. Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpens dangereux;
Déjà sans se connoître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le Ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux——Leur père vient, ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Observe tout, Omar, & qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiège cette porte.
Reviens me rendre compte; & voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

Zopire. Ah! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde?

Mahomet. Approche, & puisqu'enfin le Ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, & parle sans rougir.

Zopire. Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A trainé ta patrie au bord du précipice;
Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guèrre au milieu de la paix.

Et la trêve pour toi n'ést qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile ést par-tout sur ta trace ;
Assemblage inouï de mensonge & d'audace,
Tyran de ton pays, ést-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix & m'annoncer un Dieu?

Mahomet. Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inspire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes sanglantes mains,
Imposeroient silence au reste des humains.
Ma voix feroit sur eux les effèts du tonnèrre,
Et je vérrois leur front attaché à la terre.
Mais je te parle en homme, & sans rien déguiser :
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel ést Mahomet ; nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux ; tout homme l'ést sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les loix, par les arts, & sur-tout par la guèrre.
Le temps de l'Arabie ést à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtems inconnu,
Laissoit dans ses déserts ensévelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'univèrs désolé,
La Perse encore sanglante, & son trône ébranlé,
L'Inde esclave & timide, & l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie ;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fèrs ;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univèrs.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, & sans culte & sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix grossières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré
De ma grandeur naissante ést le premier degré.

Ne me reproche point de tromper ma patrie :
Je détruis sa foiblesse & son idolatrie.
Sous un roi, sous un Dieu, je viens la réunir ;
Et pour la rendre illustre, il faut l'asservir.

Zopire. Voilà donc tes desseins ! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi ?
Tu ravages le monde, & tu prétends l'instruire ?
Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, & d'affecter l'empire ?

Mahomet. Le droit qu'un esprit vaste, & ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grôssier des vulgaires humains.

Zopire. Eh quoi ! tout factieux, qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

Mahomet. Oui ; je connois ton peuple, il a besoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes Dieux ? Quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure & basse avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'ame, & la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

Zopire. Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans.
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

Mahomet. Des égaux, dès longtems Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, & je règne à Médine ;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

Zo-

Zopire. La paix èst dans ta bouche, & ton cœur èst en loin :
Penſes-tu me tromper ?

Mahomet. Je n'en ai pas beſoin.
C'èst le foible qui trompe, & le puiſſant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je peux te voir à mon joug aſſervi :
Aujourd'hui Mahomet peut être ton ami.

Zopire. Nous amis ! nous ? cruel ! ah quel nouveau preſtige !
Connois-tu quelque Dieu qui faſſe un tel prodige ?

Mahomet. J'en connois un puiſſant, & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

Zopire. Qui ?

Mahomet. La néceſſité,
Ton intérêt.

Zopire. Avant qu'un tel nœud nous raſſemble,
Les enfèrs & les cieux ſeront unis enſemble.
L'intérêt èst ton Dieu, le mien èst l'équité ;
Entre ces ennemis il n'èst point de traité.
Quel ſeroit le ciment, répons-moi ſi tu l'ôſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes ?
Répons ; èst-ce ton fils que mon bras te ravit ?
Est-ce le ſang des miens que ta main répandit ?

Mahomet. Oui, ce ſont tes fils même. Oui, connois un myſtère,
Dont ſeul dans l'univers je ſuis dépoſitaire :
Tu pleures tes enfans, ils reſpirent tous deux.

Zopire. Ils vivroient ! qu'as-tu dit ? ô Ciel ! ô jour heureux !
Ils vivroient ! c'èst de toi qu'il faut que je l'apprenne !

Mahomet. Elevés dans mon camp tous deux ſont dans ma chaine.

Zopire. Mes enfants dans tes fèrs ! ils pourroient te ſervir !

Mahomet. Mes bienfaiſantes mains ont daigné les nourrir.

Zopire. Quoi ! tu n'as point ſur eux étendu ta colère ?

Mahomet. Je ne les punis point des fautes de leur père.

Zopire. Achève, éclaircis-moi, parle quel èst leur ſort ?

Mahomet. Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort ;

Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbître.

Zopire. Moi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?

Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

Mahomet. Non. Mais il faut m'aider à domter l'univers.

Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crèdulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophête, & tomber à mes piéds:
Je te rendrai ton fils, & je serai ton gendre.

Zopire. Mahomet, je suis père, & je porte un cœur tendre.

Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir, & mourir dans leurs embrassemens,
C'èst le premier des biens pour mon âme attendrie;
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connois-moi, Mahomet, mon choix n'èst pas douteux.
Adieu.

Mahomet, (*seul.*) Fièr citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi, cruel, impitoyable.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

Omar. Mahomet, il faut l'être, où nous sommes perdus,
Les sécrèts des tyrans me sont déjà vendus.
Demain la trêve expire, & demain l'ont t'arrête;
Demain Zopire èst maître, & fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner;
N'ôsant pas te combattre, on t'ôse assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice,
Et ce complôt obscur, ils l'appellent justice.

Mahomet. Ils sentiront la mienne. Ils verront ma fureur.

La persécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

Omar. Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de temps.

Mahomet. Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,

Et détourner de moi les ſoupçons du vulgaire.

Omar. Il èſt trop mépriſable.

Mahomet. Il faut pourtant lui plaire :
Et j'ai beſoin d'un bras, qui par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, & m'en laiſſe le fruit.

Omar. Pour un tel attentat je répons de Seïde.

Mahomet. De lui?

Omar. C'èſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'aborder en ſécrèt, & te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience ;
Ils ſont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe èſt le temps de ces illuſions ;
Seïde eſt toute en proie aux ſuperſtitions ;
C'èſt un lion docile à la voix qui le guide.

Mahomet. Le frère de Palmire?

Omar. Oui, lui-même. Oui, Seïde,
De ton fièr ennemi le fils audacieux,
De ſon maître offenſé rival inceſtueux.

Mahomet. Je déteſte Seïde, & ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encore vengeance.
Mais tu connois l'objèt de mon fatal amour ;
Tu connois dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois, que dans ces lieux environnés d'abîmes,
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes ;
Qu'il faut d'un peuple fièr enchanter les eſprits,
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encore ſon fils.
Allons, conſultons bien mon intérêt, ma haîne,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion à qui tout èſt ſoumis,
Et la néceſſité, par qui tout èſt permis.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

Palmire. Demeure. Quel èst donc ce sécrèt sacrifice?
Quel sang a demandé l'éternelle justice?
Ne m'abandonne pas.

Seide. Dieu daigne m'appeller.
Mon bras doit le servir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds serments ne seront que pour toi.

Palmire. D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente?
Si je t'accompagnois j'aurois moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs de sénat, des complôts de Zopire.
Les feux sont allumés, bientôt la trêve expire.
Le fèr cruel èst prêt, on s'arme, on va frapper;
Le prophête l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seïde.

Seide. Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide?
Ce matin comme ôtage à ses yeux présenté,
J'admirois sa noblesse & son humanité.
Je sentois qu'en sécrèt une force inconnue
Enlevoit jusqu'à lui mon âme prévenue.
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux,
Me cachât de son cœur les replis dangereux,
Soit que dans ces moments où je t'ai rencontrée,
Mon âme toute entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, & chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendit, ne vît plus rien que toi.
Je me trouvois heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus, qu'il m'avoit sû séduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer;
Qu'il èst dur de haïr ceux qu'on vouloit aimer!

Palmire. Ah! que le Ciel en tout a joint nos destinées!
Qu'il a pris soin d'unir nos âmes enchaînées!
Hélas! sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,

Sans la religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurois eu des remors en accuſant Zopire.

Seide. Laiſſons ces vains remors, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous ſervons.
Je ſors. Il faut prêter ce ſerment redoutable;
Le Dieu qui m'entendra nous ſera favorable;
Et le pontife roi, qui veille ſur nos jours,
Bénira de ſes mains de ſi chaſtes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCENE II.

PALMIRE, *ſeule.*

D'un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avoit fait mon bonheur,
Ce jour tant ſouhaité n'eſt qu'un jour de terreur.
Quel eſt donc ce ſerment qu'on attend de Seide?
Tout m'eſt ſuſpect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Eprouve à ſon nom même une ſécrette horreur.
Dans les profonds reſpects que ce héros m'inſpire,
Je ſens que je le crains preſqu'autant que Zopire.
Délivre moi, grand Dieu, de ce trouble où je ſuis.
Craintive je te ſers, aveugle je te ſuis;
Hélas! daigne eſſuyer les pleurs où je me noie.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

Palmire. C'eſt vous qu'à mon ſecours un Dieu propice envoie,
Seigneur. Seide——

Mahomet. Eh bien, d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui quand on eſt près de moi?

Palmire. O Ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï! votre âme eſt interdite;
Mahomet eſt troublé pour la première fois.

Mahomet. Je devrois l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eſt-ce ainſi qu'à mes yeux votre ſimple innocence
Oſe avouer un feu qui peut-être m'offenſe?

Votre

Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'est il plus qu'un rebelle,
Ingrât à mes bienfaits, à mes loix infidelle?

Palmire. Que dites vous? surprise & tremblante à vos pieds,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Et quoi, n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, & consentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que Dieu formoit en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

Mahomet. Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper; l'amour & ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, & du sang & des pleurs.

Palmire. N'en doutez, pas, mon sang couleroit pour Seïde.

Mahomet. Vous l'aimez à ce point?

Palmire. Depuis le jour qu'Hercide
Nous soumit l'un & l'autre à votre joug sacré.
Cet instinct tout-puissant, de nous-même ignoré,
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du Ciel, qui conduit tout, fut le sécrèt ouvrage.
Nos penchans, dites vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne sauroit changer; pourroit-il aujourd'hui
Réprouver un amour, que lui-même il fit naitre?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?
Pourrai-je être coupable?

Mahomet. Oui. Vous devez trembler.
Attendez les sécrèts que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

Palmire. Et qui croire que vous?
Esclave de vos loix, soumise à vos genoux,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

Mahomet. Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

Palmire. Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir
Que Seïde à vos yeux s'empresse à m'en punir!

Mahomet. Seïde!

Palmire. Ah! quel courroux arme votre œil sévère?

Mahomet. Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentiments sécrets ;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts.
Je suis digne du moins de votre confiance ;
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoi que la voix du Ciel ordonne de Seide,
Affermissez ses pas où son devoir le guide :
Qu'il garde ses serments, qu'il soit digne de vous.

Palmire. N'en doutez point, mon père, il les remplira tous.
Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même.
Seide vous adore encore plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous son roi, son père, son appui ;
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir, encourager son âme.

SCENE IV.

MAHOMET *seul.*

Quoi ! je suis malgré moi confident de sa flamme ?
Quoi ! sa naiveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocement le poignard dans mon cœur ?
Père, enfants, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funèste, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

Omar. Enfin, voici le temps, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire.
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens.
Tout èst désespéré, si tu ne le préviens.
Le seul Seide ici te peut servir sans doute ;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, & cet obscur détour,
Qui peut de ton palais conduire à son séjour.
Là, cette nuit Zopire à ses Dieux fantastiques
Offre un encens frivole, & des vœux chimeriques.

Là,

Là, Seïde enyvré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

Mahomet. Qu'il l'immole, il le faut, il èst né pour le crime.
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma sûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut : mais crois-tu que son jeune courage,
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage?

Omar. Lui seul étoit formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encore sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse ;
Il sera furieux par excès de foiblesse.

Mahomet. Par les nœuds des serments as-tu lié son cœur?

Omar. Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les autels, les serments, tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fèr sacré dans sa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

Mahomet. Enfant d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix sa volonté suprême ;
Il faut venger son culte, il faut venger Dieu même.

Seïde. Roi, pontife, & prophête, à qui je suis voué,
Maître des nations par le Ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance ;
Eclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu!

Mahomet. C'èst par vos foibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

Seïde. Ah! sans doute ce Dieu dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

Mahomet. Faites ce qu'il ordonne, il n'èst point d'autre honneur:
De ses décrèts divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez ; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort, & le Dieu des armées.

Seïde.

Seide. Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre, & quel ſang doit couler ?
Mahomet. Le ſang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perſécuta, qui nous pourſuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui maſſacra mon fils ;
Le ſang du plus cruel de tous nos ennmis,
De Zopire.
Seide. De lui ! quoi, mon bras !
Mahomet. Témeraire,
On devient ſacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels aſſez audacieux
Pour juger par eux-mêmes, & pour voir par leurs yeux.
Quiconque ôſe penſer n'èſt pas né pour me croire.
Obéir en ſilence èſt votre ſeule gloire.
Savez-vous qui je ſuis? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
Si, malgré ſes erreurs & ſon idolatrie,
Des peuples d'Orient la Mecque èſt la patrie;
Si ce temple du monde èſt promis à ma loi,
Si Dieu m'en a crée le pontife & le roi ;
Si la Mecque èſt ſacrée, en ſavez-vous la cauſe ?
Ibrahim y naquit, & ſa cendre repoſe * ;
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîna ſon fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour ſon Dieu les cris de la nature.
Et quand ce Dieu par vous veut venger ſon injure,
Quand je demande un ſang à lui ſeul addreſſé,
Quand Dieu vous a choiſi, vous avez balancé !
Allez, vil idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne Muſſulman, cherchez un autre maître.
Le prix étoit tout prêt, Palmire étoit à vous :
Mais vous bravez Palmire, & le Ciel en courroux.
Lâche & foible inſtrument des vengeance ſuprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber ſur vous-mêmes;
Fuyez, ſervez, rampez ſous mes fiers ennemis.
Seide. Je crois entendre Dieu ; tu parles, j'obéis.
Mahomet. Obéiſſez, frappez : teint du ſang d'un impie,
Méritez par ſa mort une éternelle vie. (*à Omar.*)

Ne

* Les Muſulmans croient avoir à la Mecque le tombeau d'Abraham.

Ne l'abandonne pas ; & non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvements ouvre toujours les yeux.

SCENE VII.

SEIDE *seul.*

Immoler un vieillard, de qui je suis l'ôtage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe ; une victime amenée à l'autel,
Y tombe sans défense, & son sang plaît au Ciel.
Enfin, Dieu m'a choisir pour ce grand sacrifice ;
J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon sécours, ô vous de qui les bras
Aux tyrans de la terre ont donné le trépas ;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

Zopire. A mes yeux tu te troubles, Seide!
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide ;
Otage infortuné, que le sort m'a remis,
Je te vois à régrèt parmi mes ennemis.
La trêve a suspendu le moment du carnage ;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage :
Je ne t'en dis pas plus ; mais mon cœur malgré moi,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Chèr Seïde, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asyle unique.
Je réponds de tes jours, ils me sont précieux ;
Ne me refuse pas.

Seide. O mon devoir! ô cieux!
Ah! Zopire, èst-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï? qu'ai-je vu?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'èst ému.

Zopire. De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je suis homme, & c'èst assez de l'être,

Pour aimer à donner ses soins compatissants
A des cœurs malheureux que l'on croit innocents.
Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes!

Seide. Que ce langage èst chèr à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon Dieu connoit donc la vertu!

Zopire. Tu la connois bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à qu'elle erreur, hélas tu t'abandonnes!
Ton esprit fasciné par les loix d'un tyran,
Pense que tout èst crime hors d'être Musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maitre,
Tu m'avois en horreur avant de me connoître;
Avec un joug de fèr, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piège engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne:
Mais peux tu croire un Dieu qui commande la haîne?

Seide. Ah! je sens qu'à ce Dieu je vais désobéir;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne sauroit vous haïr.

Zopire. Hélas, plus je lui parle, & plus il m'intéresse;
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur?
Quel es-tu? de quel sang les Dieux t'ont-ils fait naître?

Seide. Je n'ai point de parents, Seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que jusqu'à ce moment j'avois toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma foiblesse a trahi.

Zopire. Quoi, tu ne connois point de qui tu tiens la vie?

Seide. Son camp fut mon berceau, son temple èst ma patrie;
Je n'en connois point d'autre; & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

Zopire. Je ne puis le blâmer de sa reconnoissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur.
Cièl! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de père, aussi bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

Seide. Eh, qui n'en auroit pas dans ce jour effroyable !

Zopire. Si tes remords ſont vrais, ton cœur n'eſt plus coupable.

Viens, le ſang va couler, je veux ſauver le tien !

Seide. Juſte Ciel ! & c'eſt moi qui répandrois le ſien !

O ſerments ! ô Palmire ! ô vous, Dieu des vengeances !

Zopire. Remets-toi dans mes mains, tremble, ſi tu balances ;

Pour la dernière fois, viens, ton ſort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, *ſuite.*

Omar (entrainé avec précipitation.) Traitre, que faites-vous, Mahomet vous attend.

Seide. Où ſuis-je ! ô Ciel ! où ſuis-je ? & que dois-je réſoudre ?

D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.

Où courir, où porter un trouble ſi cruel ?

Où fuir ?

Omar. Aux pieds du Roi qu'a choiſi l'Eternel.

Seide. Oui, j'y cours abjurer un ſerment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *ſeul.*

Ah ! Seïde, où vas-tu ? Mais il me fuit encore.

Il ſort déſeſpéré, frappé d'un ſombre effroi,

Et mon cœur qui le ſuit s'échappe loin de moi.

Ses remords, ma pitié, ſon aſpect, ſon abſence,

A mes ſens déchirés font trop de violence.

Suivons ſes pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

Phanor. Liſez ce billet important,

Qu'un Arabe en ſécret m'a donné dans l'inſtant.

Zopire. Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux, votre clémence

Répare-t-elle enfin ſoixante ans de ſouffrance ?

Her-

Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfants à ce sein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide & Palmire ignorent leur naissance ?
Mes enfants ! tendre espoir, que je n'ose écouter ;
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiments confus, faut-il que je vous croie ?
O mon sang, où porter mes larmes & ma joie ?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvemens ;
Je cours, & je suis prêt d'embrasser mes enfants.
Je m'arrête, j'hésite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercule au milieu de la nuit ;
Qu'il soit sous cette voûte en sécrèt introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué des Dieux qui s'appaisent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils ; Dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle èst ma misère,
Je les veux adopter ; je veux être leur père.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

Omar. Oui, de ce grand sécrèt la trame èst decouverte ;
Ta gloire èst en danger, ta tombe èst entr'ouverte.
Séide obéira : mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

Mahomet. O Ciel !

Omar. Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

Mahomet. Eh bien, que pense Hercide ?

Omar. Il paroît effrayé ;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

Mahomet. Hercide èst foible ; ami le foible èst bientôt traître.
Qu'il tremble, il èst chargé du sécrèt de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

Omar. J'ai fait ce que tu veux.

Mahomet. Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon Dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais si-tôt que Séide
Aura rougi ses mains de ce grand hommicide,
Répons tu qu'au trépas Séide soit livré?
Répons-tu du poison qui lui fut préparé?

Omar. N'en doute point.

Mahomet. Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance:
Epaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.
On n'a point de parents, alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force & ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit son unique étude:
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras,
Sur la cendre des siens qu'elle ne connoit pas.
Son cœur même en sécret ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.
Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses Dieux.
Retirons-nous.

Omar. Tu vois sa démarche égarée:
De l'ardeur d'obéir son âme est dévorée.

SCENE II.

MAHOMET & OMAR *sur le devant, mais retirés de côté;* SEIDE *dans le fond.*

Seide. Il le faut donc remplir ce terrible devoir?

Mahomet. Viens, & par d'autres coups assurons mon pouvoir. (*Il sort avec Omar.*)

Seide.

Seide (*seul.*) A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accabloit de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le Ciël a parlé, j'obéirai sans doute.
Mais quelle obéisance! ô Ciël! & qu'il en coûte!

SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

Seide. Palmire, que veux tu, quel funeste transport!
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort?
Palmire. Séide, la frayeur & l'amour sont mes guides:
Mes pleurs baignent tes mains, saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à Dieu tu vas donc obéir?
Seide. O de mes sentiments souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée!
Eclairez mon esprit, & conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un Dieu que je ne comprens pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi? Ce terrible Prophête
D'un ordre irrevocable èst-il donc l'interprête?
Palmire. Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs;
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même.
C'èst tout ce que je sais, le doute èst un blasphême;
Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, èst le vrai Dieu, puisqu'il le rend vainqueur.
Seide. Il l'èst, puisque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce Dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sais que trop, que mon doute èst un crime,
Qu'un Prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du Ciël Zopire èst condamné,
Qu'à soutenir ma loi j'étois prédestiné.
Mahomet s'expliquoit, il a fallu me taire;
Et tout fier de servir la célèste colère,
Sur l'ennemi de Dieu je portois le trépas:
Un autre Dieu, peut-être, a retenu mon bras.

Du moins lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai senti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelloit ;
A mon cœur éperdu l'humanité parloit.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
Mahomet de mes sens accuse la foiblesse !
Avec quelle grandeur & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité !
Que la religion èst terrible & puissante !
J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante ;
Palmire, je suis foible & du meurtre effrayé :
De ces saintes fureurs je passe à la pitié ;
De sentiments confus une foule m'assiège ;
Je crains d'être barbare ou d'être sacrilége.
Je ne me sens point fait pour être un assassin.
Mais quoi ! Dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main ;
J'en verse encore des pleurs de douleur & de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pousse & qui retient mes foibles volontés.
C'èst à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes :
Mais sans ce sacrifice à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit èst à jamais brisé.
Ce n'èst qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

Palmire. Je suis le prix du sang du malheureux Zopire !

Seide. Le Ciel & Mahomet ainsi l'ont arrêté.

Palmire. L'amour èst-il donc fait pour tant de cruauté ?

Seide. Ce n'èst qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

Palmire. Quel effroyable dot !

Seide. Mais si le Ciel l'ordonne,
Si je sers & l'amour & la religion.

Palmire. Hélas !

Seide. Vous connoissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

Palmire. Si Dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis.

Seide. Eh bien pour être à toi, que faut-il ?

Palmire. Je frémis.

Seide. Je t'entens, son arrêt èst parti de ta bouche.

Palmire. Qui moi?

Seide. Tu l'as voulu.

Palmire. Dieu, quel arrêt farouche!
Que t'ai-je dit?

Seide. Le Ciel, vient d'emprunter ta voix;
C'èst son dernier oracle, j'accomplis ses loix.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en sécrèt des Dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

Palmire. Je ne puis te quitter.

Seide. Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter:
Ces moments sont affreux. Va, fuis, cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le Prophète.
Va, dis-je.

Palmire. Ce vieillard va donc être immolé!

Seide. De ce grand sacrifice ainsi l'ordre èst réglé.
Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

Palmire. Lui mourir par tes mains! tout mon sang s'èst glacé.
Le voici. Juste Ciel——

(*Le fond du théatre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, *sur le devant.*

Zopire, (*près de l'autel*) O Dieux de ma patrie!
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'èst pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, & ses mains meurtrières
De cette foible paix vont briser les barrières.
Dieux! si d'un scélérat vous respectez le sort——

Seide, (*à Palmire.*) Tu l'entens qui blasphème?

Zopire. Accordez-moi la mort:
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière;
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas! si j'en croyois mes sécrèts sentiments,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfants——

Pal.

Palmire, (à Séide.) Que dit-il? ses enfants?

Zopire. O mes Dieux que j'adore!

Je mourrois du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins, daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux!

Seide. Il court à ses faux Dieux! frappons.

(Il tire son poignard.)

Palmire. Que vas-tu faire?
Hélas!

Seide. Servir le Ciél, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré:
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré?
Marchons, ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, & ces errantes ombres?

Palmire. Que dis-tu?

Seide. Je vous suis, ministre du trépas;
Vous me montrez l'autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

Palmire. Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

Seide. Il n'èst plus tems, avançons; l'autel tremble.

Palmire. Le Ciél se manifeste, il n'en faut pas douter.

Seide. Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?
Du Prophête de Dieu la voix se fait entendre;
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Palmire!

Palmire. Eh bien?

Seide. Au Ciél addressez tous vos vœux:
Je vais frapper.

(Il sort & va derrière l'autel où èst Zopire.)

Palmire. Je meurs. O moment douloureux!
Quelle effroyable voix dans mon âme s'élève?
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève?
Si le Ciél veut un meurtre, èst ce à moi d'en juger?
Est-ce à moi de m'en plaindre & de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable?
Ah! quel cœur sait jamais s'il èst juste ou coupable!
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois;
J'entens les cris plaintifs d'une mourante voix,
Séide——hélas!——

Seide, (revient d'un air égaré.) Où suis-je? & quelle voix m'appelle!
Je ne vois point Palmire; un Dieu m'a privé d'elle.
Palmire. Eh quoi! méconnois tu celle qui vit pour toi?
Seide. Où sommes nous?
Palmire. Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triste promesse ést-elle enfin remplie?
Seide. Que me dis-tu?
Palmire. Zopire a-t-il perdu la vie?
Seide. Qui? Zopire?
Palmire. Ah grand Dieu! Dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré!
Fuyons d'ici.
Seide. Je sens que mes génoux s'affaissent.
(*Ils s'assied.*
Ah! je revois le jour, & mes forces renaissent.
Quoi! c'ést vous?
Palmire. Qu'as tu fait?
Seide, (Il se relève.) Moi! je viens d'obéir—
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai trainé ma victime.
O Ciel! tu l'as voulu, peux tu vouloir un crime?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler: ce vieillard vénérable
A jetté dans mes bras un cri si lamentable;
La nature a tracé dans ses regards mourants
Un si grand caractère, & des traits si touchants!——
De tendresse & d'effroi mon âme s'ést remplie,
Et plus mourant que lui, je déteste ma vie.
Palmire. Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger:
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.
Seide. Je ne puis. Je me meurs. Ah! Palmire!
Palmire. Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire?
Seide, (en pleurant.) Ah! si tu l'avois vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!

Je

Je fuyois. Croirois-tu que sa voix affoiblie,
Pour m'appeller encore a ranimé sa vie?
Il retiroit ce fèr de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observoit d'un regard douloureux.
Chèr Séide, a-t-il dit, infortuné Séide!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait?

Palmire. On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

Séide. Va, laisse-moi Pourquoi cet amour malheureux?
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux?
Non, cruelle, sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurois pu jamais obéir au Ciėl même.

Palmire. De quel reproche horrible ôses-tu m'accabler?
Hélas! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Chèr amant, prends pitié de Palmire éperdue.

Seide. Palmire! quel objėt vient effrayer ma vue?

(Zopire paroît appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.)

Palmire. C'ėst cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

Seide. Eh quoi! tu vas à lui?

Palmire. De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister, elle entraîne mes sens.

Zopire, (avançant & soutenu par elle.) Hélas, servez de guide à mes pas languissans.

(Il s'assied.)

Séide, ingrat! c'ėst toi qui m'arrache la vie!
Tu pleures! ta pitié succède à ta furie!

SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

Phanor. Ciėl, quels affreux objėts se présentent à moi!

Zopire. Si je voyois Hercide!——Ah, Phanor, ėst-ce toi?
Voilà mon assassin.

Phanor. O crime! affreux mystère!
Assassin malheureux, connoissez votre père.

Seide.

Seide. Qui ?
Palmire. Lui ?
Seide. Mon père ?
Zopire. O Cièl !
Phanor. Hercide èst expirant,
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant ;
S'il en èst encore temps, préviens un parricide ;
Cours arracher ce fer à la main de Séide :
Malheureux confident d'un horrible sécrèt,
Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Séide èst son fils & frère de Palmire.
Seide. Vous !
Palmire. Mon frère ?
Zopire. O mes fils ! ô nature ! ô mes Dieux ?
Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez sans doute. Ah ! malheureux Séide !
Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?
Seide, (se jettant à génoux.) L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnoissance & ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez, ce fer à ma barbare main.
Palmire, (à génoux, arrêtant le bras de Séide.)
Ah! mon père, ah ! Seigneur, plongez le dans mon sein,
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide ;
L'inceste étoit pour nous le prix du parricide.
Seide. Le Ciel n'a point pour nous d'assez grands châtiments.
Frappez vos assassins.
Zopire, (en les embrassant.) J'embrasse mes enfants.
Le Ciel volut mêler dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin, je meurs, mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, & vous Palmire, au nom de la nature,
Par ce rèste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure

L'heure approche, mon fils, où la tréve rompue
Laissoit à mes desseins une libre étendue;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié;
Le crime de tes mains n'èst commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paroître;
Mon sang va les conduire; ils vont punir un traître.
Attendons ces moments.

Seide. Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, *Suite.*

Omar. Qu'on arrête Séide.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'èst venu que pour venger les loix.

Zopire. Ciël, quel comble du crime! & qu'èst-ce que je vois?

Seide. Mahomet me punir?

Palmire. Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

Omar. On n'a rien ordonné.

Seide. Va; j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

Omar. Soldâts, obéissez.

Palmire. Non. Arrêtez, perfide.

Omar. Madame, obéissez, si vous aimez Séide.
Mahomet vous protège, & son juste courroux
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre roi, Madame, il faut me suivre.

Palmire. Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(*On emmène Palmire & Séide.*)

Zopire, (*à Phanor.*) On les enlève? O Ciël! ô père malheureux!
Le coup qui m'assassine èst cent-fois moins affreux.

Phanor. Déjà le jour renaît, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

Zopire. Quoi! Séide èst mon fils!

Phanor. N'en doutez point.

Zopire. Hélas!
O forfaits! ô nature! —— Allons, soutiens mes pas,

Je

Je meurs. Sauvez, grands Dieux, de tant de barbarie
Mes deux enfans que j'aime & qui m'ôtent la vie.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR, Suite *dans le fond.*

Omar. ZOPIRE èst expirant, & ce peuple éperdu
Levoit déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophêtes & moi que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur;
Là, nous en gémissons, nons promettons vengeance;
Nous vantons ta justice ainsi que ta clémence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reste importun de la sédition
N'èst qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encore le rivage,
Quand la sérénité règne aux plaines du Cièl.

Mahomet. Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

Omar. Elle a marché la nuit vers la ville alarmée:
Osman la conduisoit par des sécrèts chemins.

Mahomet. Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains?
Séide ne sait point qu'aveugle en sa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie?

Omar. Qui pourroit l'en instruire? un éternel oubli
Tient avec ce sécrèt Hercide enséveli:
Séide va le suivre, & son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avoit sû mêler.
Le châtiment sur lui tomboit avant le crime;
Et tandis qu'à l'autel il traînoit sa victime;
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçoit son bras,
Dans ses veines lui-même il portoit son trépas.
Il èst dans la prison, & bientôt il expire:
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.

Palmire à tes desseins va même encore servir ;
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Séide.
Le silence èst encore sur sa bouche timide :
Sou cœur toujours docile & fait pour t'adorer,
En sécrèt seulement n'ôsera murmurer.
Législateur, prophête & roi dans ta patrie,
Palmire achevera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

Mahomet. Va rassembler mes chèfs & revole en ces lieux.

SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite *de Palmire & de Mahomet.*

Palmire. Ciël ! où suis-je ? ah grand Dieu !

Mahomet. Soyez moins consternée ;
J'ai du peuple & de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, èst un mystère entre le Ciël & moi.
De vos indignes fèrs à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse & vengée.
Ne pleurez point Séide ; & laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre : & si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jetta des yeux de père,
Sachez, qu'un sort plus noble, un titre encore-plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire ;
De Séide & du reste étouffez la mémoire ;
Vos premiers sentiments doivent tous s'effacer,
A l'aspect des grandeurs où vous n'ôsiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes loix, lorsque j'en donne au monde.

Palmire. Qu'entens-je ? quelles loix, ô Ciël, & quels bienfaits !
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va ; ce dernier outrage
Manquoit à ma misère, & manquoit à ta rage.
Le voilà donc, grand Dieu ! ce prophête sacré,
Ce roi que je servis, ce Dieu que j'adorai ?

Mon-

Monstre, dont les fureurs & les complôts perfides
De deux cœurs innocents ont fait deux parricides ;
De ma foible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur !
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête ;
Le voile èst déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends tu ces clameurs? entends-tu ces éclats ?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève, on s'arme en ma défense ;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissai-je de mes mains te dèchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang !
Puissent la Mecque ensemble, & Médine, & l'Asie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie !
Que le monde par toi séduit & ravagé,
Rougisse de ses fèrs, les brise, & soit vengé !
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future !
Que l'enfèr, dont tes cris menaçoient tant de fois
Quiconque ôsoit douter de tes indignes loix,
Que l'enfèr, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage !
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les serments, & les vœux que je fais.

Mahomet. Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoiqu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprennez que mon cœur——

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, *Suite.*

Omar. On sait tout, Mahomet ;
Hercide en expirant révéla ton sécrèt.
Le peuple en èst instruit, la prison èst forcée ;
Tout s'arme, tout s'émeut ; une foule insensée,
Elevant contre toi ses hurlements affreux,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
Séide èst à leur tête, & d'une voix funeste
Les excite à venger ce déplorable reste.

Ce corps souillé de sang èst l'horrible signal,
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, Je suis un parricide;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi;
On déteste ton Dieu, tes prophêtes, ta loi.
Ceux-même qui devoient dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée,
Dé la fureur commune avec zèle enyvrés,
Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

Palmire. Achève, juste Ciël! & soutiens l'innocence.
Frappe.

Mahomet, (à Omar.) Eh bien, que crains-tu?

Omar. Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

Mahomet. Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connoissez enfin qui vous avez pour roi.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR, *la Suite d'un côté*, SEIDE & *le Peuple de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

Seide, (un poignard à la main, mais déjà affoibli par le poison.) Peuple, vengez mon père, & courez à ce traître.

Mahomet. Peuples, nés pour me suivre, encoutez votre maître.

Seide. N'écoutez point ce monstre, & suivez-moi—— Grands Dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux?
(Il avance, il chancelle.)
Frappons——Ciël! je me meurs.

Mahomet. Je triomphe.

Palmire, (courant à lui.) Ah! mon frère;
N'auras-tu pù verser que le sang de ton père?

Seide. Avançons. Je ne puis—Quel Dieu vient m'accabler! *(Il tombe entre les bras des siens.)*

Mahomet. Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.

In-

Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
Qui m'ôsez blasphémer, & qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir ôsé douter.
Dieu, qui m'a confié sa parole & sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux! connoissez son prophête & sa loi;
Et que ce Dieu soit juge entre Séide & moi,
De nous deux à l'instant que le coupable expire!

Palmire. Mon frère! eh, quoi! sur eux ce monstre a tant d'empire?
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un Dieu, leur dicte encore ces loix.
Et toi, Séide, aussi!

Seide, (entre les bras des siens.) Le Ciel punit ton frère.
Mon crime étoit horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitoit dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes:
Tremble; son bras s'essaye à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me suit!

Palmire. Non, peuple, ce n'est point un Dieu qui le poursuit.
Non; le poison sans doute——

Mahomet, (en l'interrompant & s'addressant au peuple.) Apprenez, infidelles,
A former contre moi des trames criminelles;
Aux vengeances des cieux reconnoissez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, & les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grace au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple appaiser ma colère.

(Le peuple se retire.)

Palmire, (revennant à elle.)
Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frére.

Monſtre, ainſi ſon trépas t'aura juſtifié ;
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux aſſaſſin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reſte de lumière.
O frère? ô triſte objèt d'un amour plein d'horreurs!
Que je te ſuive au moins.

(*Elle ſe jette ſur le poignard de ſon frère.*)

Mahomet. Qu'on l'arrête.

Palmire. Je meurs.

Je ceſſe de te voir, impoſteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un Dieu plus équitable
Réſerve un avenir pour les cœurs innocents.
Tu dois régner; le monde èſt fait pour les tyrans.

Mahomet. Elle m'èſt enlevée——Ah! trop chère victime!

Je me vois arracher le ſeul prix de mon crime.
De ſes jours pleins d'appas déteſtable ennemi,
Vainqueur & tout-puiſſant, c'èſt moi qui ſuis puni.
Il èſt donc des remords! ô fureur! ô juſtice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon ſupplice!
Dieu que j'ai fait ſervir au malheur des humains,
Adorable inſtrument de mes affreux deſſeins,
Toi, que j'ai blaſphêmé, mais que je crains encore,
Je me ſens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me ſens frapper.
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Père, enfants malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre & vous, & le Ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma foibleſſe, & ſauve encore ma gloire.
Je dois régir en Dieu l'univers prévenu:
Mon empire èſt détruit, ſi l'homme èſt reconnu.

A T H A L I E.

T R A G E D I E.

ACTEURS.

- JOAS, roi de Juda, fils d'Ocofias.
- ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.
- JOAD, *autrement* JOIADA, Grand-Prêtre.
- JOSABET, tante de Joas, femme du Grand-Prêtre.
- ZACHARIE, fils de Joad & de Josabet.
- SALOMITH, sœur de Zacharie.
- ABNER, l'un des principaux Officiers des Rois de Juda.
- AZARIAS.
- ISMAEL.
- Et les trois autres Chefs des Prêtres & des Lévites.
- MATHAN, Prêtre Apostat, Sacrificateur de Baal.
- NABAL, confident de Mathan.
- AGAR, femme de la suite d'Athalie.
- Troupe de Prêtres & de Lévites.
- Suite d'ATHALIE.
- La NOURRICE de Joas.
- CHOEUR de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La scène est dans le Temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du Grand Prêtre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

OUI, je viens dans son temple adorer l'Eternel.
Je viens, selon l'usage antique & solemnel,
Célébrer avec vous la fameuse journée,

Où

Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps son changés ! si-tôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du temple orné par tout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques ;
Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits
Au Dieu de l'Univers consacroient ces prémices.
Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphême le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble, qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous même de l'autel vous fesant arracher,
N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

Joad. D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

Abner. Pensez-vous être saint & juste impunément ?
Dès longtems elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare.
Dès longtems votre amour pour la religion
Est traité de révolte & de sédition.
Du mérite éclatant cette Reine jalouse,
Hait sur-tout Josabet votre fidelle épouse.
Si du grand-prêtre Aaron Joad èst successeur,
De notre dernier roi Josabet èst la sœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège,
Mathan de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zelé persécuteur.
C'èst peu que le front ceint d'une mître étrangère,
Ce Lévite à Baal prête son ministère.
Ce temple l'importune, & son impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Pour

Pour vous perdre, il n'èst point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante,
Il affecte pour vous une fausse douceur;
Et par-là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette Reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connoissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin depuis deux jours la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paroit ensévelie.
Je l'observois hier, & je voyois ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
Croyez moi, plus j'y pense, & moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater;
Et que de Jézabel la fille sanguinaire,
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

Joad. Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complôts.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, chèr Abner, & n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grace au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en sécrèt vous irrite,
Que vous avez encore le cœur Israëlite.
Le Ciel en soit béni. Mais ce sécrèt courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, èst-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfans de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide.
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant etat,
Vous, nourri dans les camps du saint Roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurates seul nos Villes allarmées,
Lorsque d'Ocosias le trépas imprévû
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu;

Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs & des génisses?
Le sang de vos Rois crie, & n'èst point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

Abner. Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin èst sans force, & Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs Rois vit éteindre la race,
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'èst retiré de nous.
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'èst lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains,
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'Arche sainte èst muette & ne rend plus d'oracles.

Joad. Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi, toujours les plus grandes merveilles,
Sans èbranler ton cœur, frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeller le cours
Des prodiges fameux accomplis en nous jours;
Des tyrans d'Israël, les célebres disgraces,
Et Dieu trouvé fidelle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, & de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophétes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du Ciel, sur l'autel descendue;
Elie aux elémens parlant en souverain,
Les Cieux par lui fermés & devenus d'airain,

Et

Et la terre trois ans ſans pluie & ſans roſée ;
Les morts ſe ranimant à la voix d'Eliſée ?
Reconnoiſſez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il ſait, quand il lui plaît, faire éclater ſa gloire,
Et ſon peuple èſt toujours préſent a ſa mémoire.

Abner. Mais où ſont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon ſon fils ?
Hélas ! nous eſpérions que de leur race heureuſe
Devoit ſortir de Rois une ſuite nombreuſe ;
Que ſur toute tribu, ſur toute nation,
L'un d'eux établiroit ſa domination,
Feroit ceſſer par-tout la diſcorde & la guèrre,
Et verroit à ſes pieds tous les rois de la terre.

Joad. Aux promeſſes du Cièl pourquoi renoncez-vous ?

Abner. Ce Roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
Le Cièl même peut-il réparer les ruines
De cet arbre ſeché juſques dans ſes racines ?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, ſortent-ils du tombeau ?
Ah ! ſi dans ſa fureur elle s'étoit trompée ;
Si du ſang de nos Rois quelque goute échappée——

Joad. Hé bien, que feriez-vous ?

Abner. O jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon Roi !
Doutez-vous qu'à ſes pieds nos tributs empreſſées——
Mais pourquoi me flatter de ces vaines penſées ?
Deplorable heritier de ces Rois triomphans,
Ocoſias reſtoit ſeul avec ſes enfans.
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils maſſacrés par la mère.

Joad. Je ne m'explique point. Mais quand l'aſtre du jour
Aura ſur l'horiſon fait le tiers de ſon tour,
Lorſque la troiſième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que ſa parole èſt ſtable, & ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour, il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faite.

Abner.

Abner. Quel ſera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illuſtre Joſabet porte vers vous ſes pas.
Je ſors, & vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe ſolemnelle.

SCENE II.

JOAD, JOSABET.

Joad. Les temps ſont accomplis, Princeſſe, il faut parler:
Et votre heureux larcin ne ſe peut plus céler.
Des ennemis de Dieu la coupable inſolence,
Abuſant contre lui de ce profond ſilence,
Accuſent trop longtems ſes promeſſes d'erreur.
Que dis-je? Le ſuccès animant leur fureur,
Juſques ſur notre autel, votre injuſte marâtre,
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune Roi, que vos mains ont ſauvé,
Sous l'aile du Seigneur, dans le temple élevé.
De nos princes Hébreux il aura le courage,
Et déjà ſon eſprit a devancé ſon âge.
Avant que ſon deſtin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui regnent les Rois.
Auſſi-tôt aſſemblant nos Lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.
Joſabet. Sait-il déjà ſon nom, & ſon noble deſtin?
Joad. Il ne répond encore qu'au nom d'Eliacin,
Et ſe croit quelque enfant rejetté par ſa mère,
A qui j'ai par pitié daigné ſervir de père.
Joſabet. Hélas! que quel péril je l'avois ſu tirer!
Dans quel péril encore eſt-il prêt de rentrer!
Joad. Quoi, déjà votre foi s'affoiblit & s'étonne?
Joſabet. A vos ſages conſeils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le ſoin de ſon ſort.
Même de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite ſa préſence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiſcret
Ne faſſe avec mes pleurs échapper mon ſecrèt.
Sur-tout j'ai cru devoir aux larmes, aux prères
Conſacrer ces trois jours & ces trois nuits entières.

Ce-

Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner, viendra-t-il nous défendre?
A-t-il, près de son Roi, fait serment de se rendre?

Joad. Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encore si nous avons un Roi.

Josabet. Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obede, est-ce Ammon que cet honneur regarde?
De mon père sur eux les bienfaits répandus——

Joad. A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

Josabet. Qui donc opposez-vous contre ses satellites?

Joad. Ne vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos Lévites.

Josabet. Je sai que près de vous en sécrèt assemblé,
Par vos soins prévoyans leur nombre èst redoublé;
Que plein d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solemnel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais quelque noble ardeur d nt ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur Roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage èst-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ocasias èst ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple & n'en brise les portes?
Suffira-t-il contr'eux de vos ministres saints,
Qui levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir, & prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups——

Joad. Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?
Dieu qui de l'orphelin protege l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, & qui dans Israël
Jura d'exterminer Achab & Jézabel;
Dieu, qui frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusques sur son fils poursuivi leur famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie èst toujours étendu.

Josabet. Et c'èst sur tous ces Rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.

Qui fait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux, en naissant, ne fut pas condamné ?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grace ?
Hélas, l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit !
De princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldâts,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vûe.
Je me figure encore sa nourrice éperdue,
Qui devant les boureaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste !
Du fidelle David c'èst le précieux reste.
Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi,
Il ne connoit encore d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair & le sang se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui ;
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses.

Joad. Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel ;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.
Tout ce qui reste encore de fidelles Hébreux,
Lui viendront aujourd'hui renouveller leurs vœux.
Autant que de David la race èst respectée,
Autant de Jézabel la fille èst détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur.
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidelles Rois tour-à tour l'ont bravé.
Il faut que sur le thrône un Roi soit élevé,

Qui

Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres,
Dieu l'a fait remonter par la main des se prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doit de David abandonner la trace;
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a seché.
Mais si ce même enfant à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis.
Confonds dans ses conseils une Reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,
De la chute des Rois funeste avant-coureur.
L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles
Votre fils & sa sœur vous amenent les filles.

SCENE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, *Le Chœur.*

Josabet. Chèr Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas.
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune & fidelle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs;
Ces festons dans vos mains, & ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes.
Mais, hélas! en ce temps d'opprobre & de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs?
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCENE IV.

Le CHOEUR.

TOUT *le* CHOEUR.

Tout l'univers èſt plein de ſa magnificence,
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des temps précédé la naiſſance.
Chantons, publions ſes bienfaits.

UNE VOIX *ſeule*.

En vain l'injuſte violence
Au peuple qui le loue, imposeroit ſilence.
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour ſa gloire & ſa puiſſance.
Tout l'univers èſt plein de ſa magnificence.
Chantons, publions ſes bienfaits.

TOUT *le* CHOEUR *répete*.

Tout l'univers èſt plein de ſa magnificence.
Chantons, publions ſes bienfaits.

UNE VOIX *ſeule*.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naître & meurir les fruits.
Il leur diſpenſe avec méſure,
Et la chaleur des jours & la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut, les rend avec uſure.

UNE AUTRE.

Il commande au ſoleil d'animer la nature;
Et la lumière èſt un don de ſes mains.
Mais ſa loi ſainte, ſa loi pure,
Eſt le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinai, conſerve la mémoire
De ce jour à jamais auguſte & renommé,
Quand ſur ſon ſommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur renfermé,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de ſa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux & ces éclairs,
Ces torrens de fumée, & ce bruit dans les airs,
Ces trompettes & ce tonnèrre?
Venoit-il renverſer l'ordre des élémens?
Sur ſes antiques fondemens,
Venoit-il ébranler la terre?

UNE

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux
De ces préceptes faints la lumière immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT *le* CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
O juftice! ô bonté fuprême!
Que de raifons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu fon amour & fa foi!

UNE VOIX *feule.*

D'un joug cruel il fauva nos aïeux;
Les nourrit au defert d'un pain délicieux.
Il nous donne fes loix, il fe donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

Le CHOEUR.

O juftice! ô bonté fuprême!

La MEME VOIX.

Des mèrs pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit fortir des ruiffeaux.
Il nous donne fes loix, il fe donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

Le CHOEUR.

O divine! ô charmante loi!
Que de raifons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu fon amour & fa foi!

UNE AUTRE VOIX *feule.*

Vous, qui ne connoiffez qu'une crainte fervile,
Ingrats, un Dieu fi bon ne peut-il vous charmer?
Eft-il donc à vos cœurs, èft-il fi difficile
Et fi pénible de l'aimer?
L'efclave craint le tyran qui l'outrage.
Mais des enfans l'amour èft le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais.

TOUT *le* CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
Que de raifon, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu fon amour & fa foi!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH, *Le* CHOEUR.

Josabet. Mes filles, c'èst assez, suspendez vos cantiques.
Il èst temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, *Le* CHOEUR.

Josabet. Mais que vois-je! mon fils, quel sujèt vous ramene?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine?
Zacharie. O ma mère!
Josabet. Hé bien, quoi?
Zacharie. Le temple èst profané.
Josabet. Comment?
Zacharie. Et du Seigneur l'autel abandonné.
Josabet. Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.
Zacharie. Déja, selon la loi, le grand-prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premièrs pains,
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ses cotés, le jeune Eliacin,
Comme moi, le servoit en long habit de lin;
Et cependant, du sang de la chair immolée,
Les prêtres arrosoient l'autel & l'assemblée,
Un bruit confus s'éleve, & du peuple surpris
Détourne tout-à-coup les yeux & les esprits.
Une femme—— Peut-on la nommer sans blasphéme?
Une femme—— C'étoit Athalie elle-même.
Josabet. Ciél!
Zacharie. Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre le front levé,

Et

Et se préparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Lévites.
Le peuple s'épouvante & fuit de toutes parts.
Mon père——Ah! quel courroux animoit ses regards!
Moïse à Pharaon parut moins formidable.
Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe & ton impiété,
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté?
La Reine alors sur lui jettant un œil farouche,
Pour blasphemer, sans doute, ouvroit déja la bouche.
J'ignore si de Dieu l'Ange se dévoilant,
Est venu lui montrer un glaive étincelant.
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux comme effrayés n'ôsoient se détourner.
Sur-tout Eliacin paroissoit l'ètonner.

Josabet. Quoi donc? Eliacin a paru devant elle?

Zacharie. Nous regardions tous deux cette Reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés.
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venois vous conter ce désordre funeste.

Josabet. Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher;
Est ce lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objèt de tant de larmes——
Souviens toi de David, Dieu, qui voit mes allarmes.

Salomith. Quel èst-il cet objèt des pleurs que vous versez?

Zacharie. Les jours d'Eliacin seroient-ils ménacés?

Salomith. Auroit-il de la Reine attiré la colère?

Zacharie. Que craint-on d'un enfant sans support, & sans père?

Josabet. Ah, la voici! Sortons. Il la faut éviter.

SCENE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER, *suite d'Athalie.*

Agar. Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?

Ici tous les objèts vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent.
Fuyez tout ce tumulte, & dans votre palais,
A vos sens agités venez rendre la paix.

Athalie. Non, je ne puis, tu vois mon trouble, & ma foiblesse.
Va dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.
Heureuse, si je puis trouver par son sécours
Cette paix que je cherche & qui me fuit toujours!

(*Elle s'assied.*)

SCENE IV.

ATHALIE, ABNER, *suite d'Athalie.*

Abner. Madame, pardonnez si j'ôse le défendre.
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel èst l'ordre éternel.
Lui-même il nous traça son temple & son autel,
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Levites marqua leurs places & leurs offices,
Et sur-tout défendit à leur postérité
Avec tout autre Dieu toute société.
Hé quoi? Vous de nos Rois & la femme & la mère
Etes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos loix? Et faut-il qu'aujourd'hui——
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

Athalie. Votre présence, Abner, èst ici necessaire.
Laissons-là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions,
Qui ferment votre temple aux autres nations.
Un sujèt plus pressant excite mes allarmes.
Je sais que, dès l'enfance, élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, & qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.
Demeurez.

SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, *suite d'Athalie.*

Mathan. Grande Reine, èst-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, & quel effroi vous glace?

Parmi

Parmi vos ennemis que venez vous chercher?
De ce temple profane ôsez vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive——

Athalie. Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive.

Je ne veux point ici rappeller le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire,
Quoique son insolence ait ôsé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie,
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond.
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos Rois, désoler ses rivages.
Le Syrien me traite & de reine & de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maitresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse.
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit,
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée.
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté.
Même elle avoit encore cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre & d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,

Son

Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi je lui tendois les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange,
D'os & de chair meurtris, & trainé dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, & des membres affreux
Que des chiens dévorans se disputoient entre eux.

Abner. Grand Dieu!

Athalie. Dans ce désordre, à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus.
Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble & modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acièr,
Que le traître en mon sein a plongé tout entièr.
De tant d'objèts divers le bizarre assemblage,
Peut-être du hazard vous paroit un ouvrage.
Moi-même quelque-temps honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée,
A deux fois en dormant revue la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer,
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos aux pieds de ses autels.
Que ne peut la frayer sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussé,
Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présens calmeroient son courroux;
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu. Son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, & tous ses traits enfin.
C'èst lui-même. Il marchoit à côté du grand-prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître,

Voila

Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?
Mathan. Ce songe, & ce rapport, tout me semble effroyable.
Athalie. Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu.
Quel èst-il? De quel sang? Et de quelle tribu?
Abner. Deux enfans à l'autel prétoient leur ministère.
L'un èst fils de Joad, Josabet èst sa mère.
L'autre m'èst inconnu.
Mathan. Pourquoi délibérer?
De tous les deux Madame, il se faut assûrer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mésures;
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la seule équité regne en tous mes avis.
Mais lui-même après tout, fût-ce son propre fils,
Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable?
Abner. De quel crime un enfant peut-il être capable?
Mathan. Le Cièl nous le fait voir un poignard à la main.
Le Cièl èst juste & sage, & ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?
Abner. Mais sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encore de quel père il èst né,
Quel il èst.
Mathan. On le craint, tout ést examiné.
A d'illustres parens s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hater sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hazard un sang vil soit versé?
Est-ce aux Rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.
Dès qu'on leur èst suspect, on n'èst plus innocent.
Abner. Hé quoi, Mathan? D'un prètre èst-cè là le langage.
Moi nourri dans la guèrre, aux horreurs du carnage,
Des vengeances des Rois ministre rigoureux,
C'èst moi qui prête ici ma voix aux malheureux.

Et vous, qui leur devez des entrailles de père;
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment.
Le sang à votre gré coule trop lentement?
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame. Quel èst donc ce grand sujèt de crainte?
Un songe, un foible enfant que votre œil prévenu,
Peut-être, sans raison, croit avoir reconnu.
Athalie. Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée.
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.
Abner. Je crains——
Athalie. Manqueroit-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seroient les raisons?
Il pourroit me jetter en d'étranges soupçons?
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amene.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, le veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sai, sur ma conduite & contre ma puissance,
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, & leur temple èst debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur èst à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCENE VI.

ATHALIE, MATHAN, *suite d'Athalie.*

Mathan. Enfin je puis parler en liberté.
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans le temple s'élève,
Reine. N'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour.
Pour le sang de ses Rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place,
Substituer l'enfant dont le Ciel vous menace,

Soit

Soit son fils, soit quelqu'autre——

Athalie. Oui, vous m'ouvrez les yeux.

Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux.

Mais je veux de mon doute être débarrassée.

Un enfant èst peu propre à trahir sa pensée.

Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.

Laissez-moi, chèr Mathan, le voir, l'interroger.

Vous cependant, allez; &, sans jetter d'allarmes,

A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCENE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LEVITES, *le* CHOEUR, *suite d'Athalie.*

Josabet, (aux deux Lévites.) O vous, sur ces enfans si chèrs, si précieux,

Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

Abner, (à Josabet.) Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

Athalie. O Cièl! plus j'examine, & plus je le regarde!

C'èst lui! D'horreur encore tous mes sens sont saisis.

(*Montrant Joas.*)

Epouse de Joad, èst ce là votre fils?

Josabet. Qui? Lui, Madame?

Athalie. Lui.

Josabet, Je ne suis point sa mère.

Voilà mon fils. (*Montrant Zacharie.*)

Athalie, (à Joas.) Et vous, quel èst donc votre père?

Jeune enfant, répondez.

Josabet. Le Cièl jusqu'aujourd'hui——

Athalie, (à Josabet.) Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?

C'èst à lui de parler.

Josabet. Dans un âge si tendre,

Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

Athalie. Cet âge èst innocent. Son ingénuité

N'altère point encore la simple vérité.

Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

Josabet, (bas à part.) Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

Athalie. Comment vous nommez-vous?
Joas. J'ai nom Eliacin.
Athalie. Votre père?
Joas. Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.
Athalie. Vous êtes sans parens?
Joas. Ils m'ont abandonné.
Athalie. Comment? Et depuis quand?
Joas. Depuis que je suis né.
Athalie. Ne sait-on pas au moins quel pays èst le vôtre?
Joas. Ce temple èst mon pays, je n'en connois point d'autre.
Athalia. Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?
Joas. Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.
Athalie. Qui vous mit dans ce temple?
Joas. Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, & qu'on n'a point revue.
Athalie. Mais de vos premièrs ans quelles mains ont pris soin?
Joas. Dieu laissa t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, & d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offèrts sur son autel.
Athalie. Quel prodige nouveau me trouble, & m'embarrasse.
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder——Je serois sensible à la pitié!
Abner. Madame, voilà donc cet ennemi terrible.
De vos songes menteurs l'imposture èst visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous fesoit trembler.
Athalie (à Joas & à Josabet.) Vous sortez?
Josabet. Vous avez entendu sa fortune,
Sa présence à la fin pourroit être importune.
Athalie. Non. Revenez. Quel èst tous les jours votre emploi?
Joas. J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.

Dans

Dans ſon livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.
Athalie. Que vous dit cette loi?
Joas. Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard ſon ſaint nom blaſphêmé.
Qu'il èſt le défenſeur de l'orphelin timide;
Qu'il réſiſte au ſuperbe, & punit l'homicide.
Athalie. J'entends. Mais tont ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?
Joas. Il loue, il bénit Dieu.
Athalie. Dieu vieut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?
Joas. Tout profane exercice èſt banni de ſon temple.
Athalie. Quels ſont donc vos plaiſirs?
Joas. Quelquefois à l'autèl
Je préſente au grand-prétre ou l'encens, ou le ſel.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je vois l'ordre pompeux de ſes cérémonies.
Athalie. Hé quoi, vous n'avez point de paſſe-temps plus doux?
Je plains le triſte ſort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.
Joas. Moi des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire!
Athalie. Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.
Joas. Vous ne le priez point.
Athalie. Vous pourrez le prier.
Joas. Je vérrois cependant en invoquer un autre.
Athalie. J'ai mon Dieu que je ſers. Vous ſervirez le votre.
Ce ſont deux puiſſans Dieux.
Joas. Il faut craindre le mien;
Lui ſeul èſt Dieu, Madame, & le vôtre n'èſt rien.
Athalie. Les plaiſirs près de moi vous chercheront en foule.
Joas. Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.
Athalie. Ces méchans, qui ſont-ils?
Joſabet. Hé, Madame! excuſez
Un enfant——
Athalie, (*à Joſabet.*) J'aime à voir comme vous l'inſtruiſez.

 En-

Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire.
Vous n'êtes point, sans doute, un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis Reine, & n'ai point d'héritier.
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier.
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, par-tout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Joas. Comme votre fils?

Athalie. Oui. Vous vous taisez?

Joas. Quel père
Je quitterois! Et pour——

Athalie. Hé bien?

Joas. Pour quelle mère?

Athalie, (*à Josabet.*) Sa mémoire est fidelle; &, dans tout ce qu'il dit,
De vous & de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déja leur haine & leur fureur.
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

Josabet. Peut on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers le sait. Vous-même en faites gloire.

Athalie. Oui, ma juste fureur, & j'en fais vanité,
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurois vu massacrer & mon père & mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois,
(Quel spectacle d'horreur!) quatre vingt fils de Rois?
Et pourquoi? Pour venger je ne sai quels prophêtes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrettes.
Et moi, Reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche & frivole pitié,
Je n'aurois pas, du moins, à cette aveugle rage,
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage;
Et de votre David traité tous les neveux,
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux?
Où serois-je aujourd'hui, si domptant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût, par ce coup hardi, réprimé vos complôts?

Enfin,

Enfin, de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur; & les fils de ce Roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

Josabet. Tout vous a réussi. Que Dieu voie, & nous juge.

Athalie. Ce Dieu, depuis longtems, votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce Roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente——
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.

Abner, (*à Josabet.*) Je vous l'avois promis;
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCENE VIII.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LEVITES, *le* CHOEUR.

Josabet, (*à Joad.*) Avez-vous entendu cette superbe Reine,
Seigneur?

Joad. J'entendois, & plaignois votre peine.
Ces Lévites & moi prêts à vous sécourir,
Nous étions avec nous résolus de périr.

(*à Joas en l'embrassant.*)

Que Dieu veille sur vous, enfant, dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnois, Abner, ce service important.
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie & meurtrière,
A souillé les regards & troublé la prière,
Rentrons, & qu'un sang pur par mes mains épanché,
Lave jusques aux marbres où ses pas ont touché.

SCENE IX.

Le CHOEUR.

UNE *des* FILLES *du* CHOEUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux?
Il brave les faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul èst eternel,
Et parle comme un autre Elie,
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance sécrètte,
Chèr enfant? Es-tu fils de quelque saint prophête?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuël
Croître à l'ombre du tabernacle.
Il devint des Hébreux l'espérance & l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël!

UNE AUTRE *chante*.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il èst orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT *le* CHOEUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit & prend sous sa défense!

La MEME VOIX *seule*.

Tel en un sécrèt vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'Aquilon,
Une jeune Lys, l'amour de la nature.

Loin

Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT *le* CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses loix!

UNE VOIX *seule*.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une âme qui te cherche, & veut être innocente,
Trouve d'obstacles à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, & sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a longtems habité,
Comment as tu du Ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au thrône de tes Rois?

TOUT *le* CHOEUR.

Sion, chère Sion, que dis tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, helas! au thrône de tes Rois?

La MEME VOIX *continue*.

Au lieu des cantiques charmans,
Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,
Et bénissoit son Dieu, son Seigneur & son Père;
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes Rois?

UNE VOIX *seule*.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Vérrons-nous contre toi les méchans s'élever?
Jusques dans ton saint temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Vérrons-nous contre toi les méchans s'élever!

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs;
Sur l'avenir, insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre èst incertain;
Hâtons-nous aujourd'hui de jouïr de la vie;
Qui sait si nous serons demain?

TOUT *le* CHOEUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'eternelle splendeur.
C'èst à nous de chanter, nous, à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'èst à nous de chanter tes dons & ta grandeur.

UNE VOIX *seule*.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à la table
Goutera de ta paix la douceur ineffable;
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu presenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

TOUT *le* CHOEUR.

O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MATHAN, NABAL, *Le* CHOEUR.

Mathan. Jeunes filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en sécrèt.

Une

Une des Filles du Chœur. Mathan! ô Dieu du ciel, puisses-tu le confondre!

Nabal. Hé quoi, tout se disperse & fuit sans vous répondre?

Mathan. Approchons.

SCENE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

Zacharie. Temeraire, où voulez-vous passer?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.
C'èst des ministres saints la demeure sacrée.
Les loix à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon père, en ce jour solemnel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel.
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

Mathan. Mon fils, nous attendrons, cessez de vous troubler.
C'èst votre illustre mère à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine.

SCENE III.

MATHAN, NABAL.

Nabal. Leurs enfans ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion?
D'où naît dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal & vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,
Et j'espérois ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus?

Mathan. Ami, depuis deux jours, je ne la connois plus,
Ce n'èst plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.

La

La peur d'un vain remords trouble cette grand âme;
Elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est femme.
J'avois tantôt rempli d'amertume & de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du Ciel.
Elle-même à mes soins confiant sa vengeance,
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parens, dit-on, rebut infortuné,
Eut d'un songe effrayant diminué l'allarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sai quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projèts sembloient l'un l'autre se détruire.
Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit. On commence à vanter ses aïeux.
Joad de temps en temps le montre aux factieux.
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuye, & s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt.
Les feux vont s'allumer, & le fèr èst tout prêt.
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage.

Nabal. Hé bien, pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
Que le hazard peut-être a jetté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enséveli sous l'herbe——

Mathan. Ah! de tous les morteles connois le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains Joad soit livré,
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache èst visible.
Si j'ai bien de la Reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste.
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux,
Et la flamme & le fèr vont délivrer mes yeux.

Na-

Nabal. Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

Mathan. Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole,
Je me laisse aveugler pour une vaine idôle,
Pour un fragile bois, que malgré son sécours,
Les vers sur son autel consument tous les jours?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder.

Qu'èst-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad & de moi la fameuse quérelle,
Quand j'ôsai contre lui disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha toute entière,
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions, rien ne me fut sacré,
De mésure & de poids je changerois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la molesse,
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue sur-tout du sang des misérables.

Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée.
Des enfans de Lévi la troupe consternée,
En poussa vérs le Ciël des hurlemens affreux.
Moi seul donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur Roi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise.
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, & marchai son égal.
Toutefois je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire,

Jette

Jette encore en mon âme un reste de terreur.
Et c'èst ce qui redouble & nourrit ma fureur.
Heureux ! si sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance ;
Et parmi les débris, le ravage, & les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords.
Mais voici Josabet.

SCENE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

Mathan. Envoyé par la Reine,
Pour rétablir le calme & dissiper la haine ;
Princesse, en qui le Ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'addresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad accusé de dangereux complots,
Alloit de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services.
De Joad contre moi je sai les injustices.
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solemnisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance, elle ne veut qu'un gage.
C'èst, pour l'en détourner, j'ai fait ce que j'ai pu,
Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vu.

Josabet. Eliacin ?

Mathan. J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain songe peut-être elle fait trop de conte ;
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'èst remis.
La Reine impatiente attend votre réponse.

Josabet. Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

Mathan. Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
D'un peu de complaisance èst-ce trop l'acheter ?

Josabet. J'admirois si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur,
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

Ma-

Mathan. De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si chèr à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le Ciel vous prépare?
Songez-y. Vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd, que déjà l'on commence à semer.
Josabet. Quel bruit?
Mathan. Que cet enfant vient d'illustre origine,
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.
Josabet. Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur—
Mathan. Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sai que du mensonge implacable ennemie,
Josabet livreroit même sa propre vie,
S'il falloit que sa vie à sa sincérité,
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit envelope sa race?
Et vous même ignorez de quels parens issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?
Parlez, je vous écoute, & suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.
Josabet. Méchant, c'est bien à vous d'ôser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphêmer.
Sa vérité par vous peut-elle être attestée;
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge régne & repand son poison;
Vous, nourri dans la fourbe & dans la trahison?

SCENE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

Joad. Ou suis-je! De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi, fille de David, vous parlez à ce traître?
Vous souffrez qu'il vous parle? Et vous ne craignez pas,
Que du fond de l'abîme, entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou, qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent?

Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

Mathan. On reconnoît Joad à cette violence.
Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
Respecter une Reine, & ne pas outrager
Celui, que de son ordre elle a daigné charger.

Joad. Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

Mathan. J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

Joad. Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mésure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron, & Dathan, Doeg, Achitophel.
Les chiens, à qui son bras a livré Jésabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déja sont à ta porte, & demandent leur proie.

Mathan (troublé.) Avant la fin du jour——on verra qui de nous——
Doit——Mais sortons, Nabal.

Nabal. Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés, quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

SCENE VI.

JOAD, JOSABET.

Josabet. L'orage se déclare.
Athalie en fureur demande Eliacin.
Déjà de sa naissance & de votre dessein,
On commence, Seigneur, à percer le mystère.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

Joad. Au perfide Mathan qui l'auroit révélé?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

Josabet. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchans délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?

Je

Je ſuis prête. Je fais une ſécrètte iſſue
Par où, ſans qu'on le voie, & ſans être apperçue,
De Cédron avec lui traverſant le torrent
J'irai dans le deſert, où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous ſon ſalut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la pourſuite.
Je craindrai moins pour lui les lions & les ours——
Mais pourquoi de Jéhu refuſer le ſécours?
Je vous ouvre peut-être un avis ſalutaire.
Feſons de ce tréſor Jéhu dépoſitaire.
On peut dans ſes états le conduire aujourd'hui,
Et le chemin èſt court qui mène juſqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche inexorable;
De David à ſes yeux le nom èſt favorable.
Hélas! èſt-il un Roi ſi dur & ſi cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jéſabel,
Qui d'un tel ſuppliant ne plaignît l'infortune?
Sa cauſe à tous les Rois n'èſt-elle pas commune?

Joad. Quels timides conſeils m'ôſez-vous ſuggérer?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous eſpérer?

Joſabet. Dieu défend-il tout ſoin & toute prévoyance?
Ne l'offenſe-t-on point par trop de confiance?
A ſes deſſeins ſacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains?

Joad. Jéhu qu'avoit choiſi ſa ſageſſe profonde,
Jéhu, ſur qui je vois que votre eſpoir ſe fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ſes bienfaits.
Jéhu laiſſe d'Achab l'affreuſe fille en paix;
Suit des Rois d'Iſraël les profanes exemples;
Du vil Dieu de l'Egypte a conſervé les temples
Jéhu ſur les hauts lieux enfin ôſant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut ſouffrir,
N'a, pour ſervir ſa cauſe, ni venger ſes injures,
Ni le cœur aſſez droit, ni les mains aſſez pures.
Non, non, c'èſt à Dieu ſeul qu'il nous faut attacher.
Montrons Eliacin; & loin de le cacher,
Que du bandeau royal ſa tête ſoit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée
Avant que de Mathan le complôt ſoit formé.

SCENE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS, *suivis du* Chœur *& de plusieurs* Levites.

Joad. He bien, Azarias, le temple ėst-il fermé?
Azarias. J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.
Joad. N'y reste-t-il que vous, & vos saintes cohortes?
Azarias. De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui. Tous se font séparés sans retour,
Misérable troupeau, qu'a dispersé la crainte;
Et Dieu n'ėst plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple ėst échappé,
Une égale terreur ne l'avoit point frappé.
Joad. Peuple lâche, en effet, & né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul! poursuivons notre ouvrage.
Mais, qui retient encore ces enfans parmi nous!
Une des Filles du Chœur. Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de nous nos pères & nos frères.
Une Autre. Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel*,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes, du moins, il peut être invoqué.
Joad. Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfans, ô sagesse éternelle!
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau quand tu veux tu fais nous rappeller.
Tu frappes, & guéris, tu perds, & ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs Rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Ėst-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?

C'ėst

* Judes, chap. iv.

C'èst lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent ;
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ces mouvemens sécondez les transports.

Le Chœur chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin,
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au printemps la fraicheur du matin.

Joad. Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs disparoîssez, le Seigneur se réveille.

Ici recommence la symphonie, & Joad aussitôt reprend la parole.

Comment en un plomb vil * l'or pur s'èst-il changé ?
Quel èst dans ce lieu saint † ce pontife égorgé ?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophêtes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toi ton Dieu s'èst dépouillé.
Tout encens à ses yeux èst un encens souillé.
Où ‡ menez-vous ces enfans, & ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejettés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
Temple renverse-toi. Cedres jettez des flames.
Jérusalem, objèt de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ;
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur.

Azarias. O saint temple !
Josabet. O David !
Le Chœur. Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en faveur tes antiques bontés.

La symphonie recommence encore ; & Joad, un moment après, l'interrompt.

* Joas. † Zacharie. ‡ Captivité de Babylone.

Joad.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du desert brillante de clartés.
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem * renaît plus charmante, & plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces †, enfans qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés,
Les Rois des nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux! qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée.
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

Josabet. Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les Rois de qui doit descendre ce Saveur——

Joad. Préparez, Josabet, le riche diadême,
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(*Aux Levites.*)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances & d'épées,
Qui du sang Philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans & d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCENE VIII.

SALOMITH, *le* CHOEUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant sont-ce là les prémices,
Les parfums, & les sacrifices
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels?

UNE

* L'Eglise. † Les Gentiles.

UNE *des* FILLES *du* CHŒUR.

Quel ſpectacle à nos yeux timides!
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides,
Briller dans la maiſon de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour ſon Dieu, pleine d'indifférence,
Jéruſalem ſe taît en ce preſſant danger?
D'où vient, mes ſœurs, que pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompe pas le ſilence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres loix
Que la force & la violence,
Où les honneurs & les emplois
Sont le prix d'une aveugle & baſſe obéiſſance,
Ma ſœur, pour la triſte innocence,
Qui voudroit élever ſa voix?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce déſordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le ſacré diadême?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à ſon prophête il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre,
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme t-il pour nous accabler?

TOUT *le* CHOEUR *chante*.

O promeſſe! ô ménace! ô ténébreux myſtère!
Que de maux, que de biens ſont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère,
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX *ſeule*.

Sion ne ſera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ſes ornemens.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion. Elle a pour fondemens
Sa parole éternelle.

La PREMIERE.

Je vois tout ſon éclat diſparoître à mes yeux.

La SECONDE.

Je vois de toutes parts ſa clarté répandue.

La PREMIERE.

Dans un gouffre profond Sion eſt deſcendue.

La SECONDE.

Sion a ſon front dans les yeux.

La PREMIERE.

Quel triſte abaiſſement !

La SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

La PREMIERE.

Que de cris de douleur !

La SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISEME.

Ceſſons de nous troubler. Notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand myſtère.

TOUTES TROIS.

Révérons la colère,
Eſpérons en ſon amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté ſuprême,
Et ne ſe cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Eſt il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, *un* Levite, *le* Chœur.

Salomith. D'un pas majeſtueux, à côté de ma mère,
Le jeune Eliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes ſœurs, que portent-ils tous deux,
Quel eſt ce glaive enfin qui marche devant eux ?

Joſabet, (*à Zacharie.*) Mon fils, avec reſpect, poſez ſur cette table
De notre ſainte loi le livre redoutable.
Et vous auſſi, poſez, aimable Eliacin,
Cet auguſte bandeau près du livre divin.

Lé-

Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

Joas. Princesse, quel èst donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

Josabet. Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

Joas. Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah, princesse! gardez d'en profaner la gloire.
Du Roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné——

Josabet, (*lui essayant le diadême*).

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'èst ordonné.

Joas. Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche?
Princesse, vous pleurez! Quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort appaiser la colère?
Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

Josabet. Voici qui vous dira les volontés des Cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCENE II.

JOAS, JOAD.

Joas, (*courant dans les bras du Grand Prêtre.*)
Mon père!

Joad. Hé bien, mon fils?

Joas. Qu'èst ce donc qu'on prépare?

Joad. Il èst juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple & sur vous.
Armez-vous d'un courage & d'une foi nouvelle.
Il èst temps de montrer cette ardeur & ce zèle,
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble & généreuse envie?

Joas. Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

Joad. On vous a lu souvent l'histoire de nos Rois.
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix

Doit

Doit s'impoſer un Roi digne du diadême?

Joas. Un Roi ſage, ainſi Dieu * l'a prononcé lui-même,

Sur la richeſſe & l'or ne mèt point ſon appui,
Craint le Seigneur ſon Dieu, ſans ceſſe a devant lui
Ses préceptes, ſes loix, jugemens ſévères,
Et d'injuſtes fardeaux n'accable point ſes frères.

Joad. Mais ſur l'un de ces Rois s'il falloit vous regler,
A qui choſiriez-vous, mon fils, de reſſembler?

Joas. David, pour le Seigneur plein d'un amour fidelle,
Me paroit des grands Rois le plus parfait modelle.

Joad. Ainſi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidelle Joram, l'impie Ocoſias.

Joas. O mon père!

Joad. Achevez, dites, que vous en ſemble?

Joas. Puiſſe périr comme eux quiconque leur reſſemble. (*Joad ſe proſterne à ſes pieds.*)
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi?

Joad. Je vous rends le reſpect, que je dois à mon Roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

Joas. Joas! Moi?

Joad, (*ſe relevant.*) Vous ſaurez par quelle grace inſigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le deſſein,
Quand déjà ſon poignard étoit dans votre ſein,
Vous choiſit, vous ſauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de ſa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfans de ſon fils,
A vous faire périr ſa cruauté s'attache,
Et vous pourſuit encore ſous le nom qui vous cache.
Mais ſous vos entendarts j'ai déjà ſu ranger
Un peuple obéiſſant & prompt à vous venger.
Entrez, généreux chèfs des familles ſacrés,
Du miniſtère ſaint tour à tour honorées.

SCENE

* Deut. chap. xvii.

SCENE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chefs des* LEVITES.

Joad. Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le Roi que je vous ai promis.
Azarias. Quoi! c'ėst Eliacin?
Ismael. Quoi! cet enfant aimable——
Joad. Est des Rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfans du triste Ocosias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre & sitôt moissonnée,
Tout Judas comme vous, plaignant sa destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé.
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte;
Permit que des boureaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant;
Et n'ayant de son vôl que moi seul pour complice,
Dans le temple cacha l'enfant & la nourrice.
Joas. Hélas! de tant d'amour & de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?
Joad. Gardez pour d'autres temps cette reconnoissance.
Voilà donc votre Roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver.
Ministres du Seigneur, c'ėst à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encore la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà sans le connoître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'ėst à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger nos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur Roi.
L'enterprise, sans doute, ėst grande & périlleuse.
J'attaque sur son trône une Reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux;
De hardis étrangers, d'infideles Hebreux.
Mais ma force ėst au Dieu, dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.

Déjà ce Dieu vengeur commence à le troubler.
Déjà trompant ses soins, j'ai su vous rassembler;
Elle nous croit ici sans armes, sans défense;
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De là, du nouveau prince intrépides soldats;
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats;
Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusques dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyons avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple?
Un Roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfans de Lévi,
Et dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées,
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidelle sang baignez-vous sans horreur.
Frappez & Tyriens, & même Israëlites,
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites,
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël,
Rendit dans le desert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides;
Et par ce noble exploit, vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre,
A ce Roi, que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, & de mourir pour lui.

Azarias, (*au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.*)

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères.
De ne pôser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, Grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui, ses enfans de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts, que tu ne connois plus.

Joad. Et vous, à cette loi, votre regle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidelle?

Joas.

Joas. Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer?
Joad. O mon fils, de ce nom j'ôse encore vous nommer,
Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes,
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'yvresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bien-tôt ils vous diront, que les plus saintes loix,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux Rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême:
Qu'aux larmes, au travail le peuple èst condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'èst opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piège en piège, & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des Rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, & devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le prémier de vos soins,
Que sévère aux méchans, & des bons le refuge,
Entre le pauvre & vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous futes pauvre, & comme eux orphelin.
Joas, (au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.)
Je promèts d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne.
Joad. Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paroissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chefs des* LEVITES, *le* CHOEUR.

Josabet, (embrassant Joas.) O Roi, fils de David!
Joas. O mon unique mère!
Venez, chèr Zacharie, embrasser votre frère.

Josabet, (à Zacharie.) Aux pieds de votre Roi, prosternez-vous, mon fils.

(*Zacharie se jette aux pieds de Joas.*)

Joad, (pendant qu'ils s'embrassent.) Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis!

Josabet, (à Joas.) Vous savez donc quel sang vous a donné la vie?

Joas. Et ne sai quelle main sans vous me l'eut ravie.

Josabet. De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer?

Joas. Joas ne cessera jamais de vous aimer.

Le Chœur. Quoi, c'èst-là——

Josabet. C'èst Joas.

Joad. Ecoutons ce Lévite.

SCENE V.

JOAS, JOSABET, JOAD, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chèfs des* LEVITES, *un* LEVITE, *le* CHOEUR.

Un Levite. J'ignore contre Dieu quel projèt on médite.

Mais l'arrain menaçant frémit de toutes parts.
On voit luire des feux parmi des étendarts,
Et sans doute, Athalie assemble son armée.
Déjà même au secours, toute voie èst fermée.
Déjà le sacré mont, où le temple èst bâti,
D'insolens Tyriens èst par-tout investi.
L'un d'eux en blasphêmant, vient de nous faire entendre,
Qu'Abner èst dans les fers, & ne peut nous défendre.

Josabet, (à Joas.) Chèr enfant, que le Ciel en vain m'avoit rendu,

Hélas! pour vous sauver, j'ai fait ce que j'ai pu.
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

Joad, (à Josabet.) Quoi! Vous ne craignez pas d'attirer sa colère

Sur vous, & sur ce Roi si chèr à votre amour?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,

Où

Où * le père des Juifs sur un fils innocent
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde.
Vous le côté de l'ourse, & vous de l'occident.
Vous le midi. Qu'aucun par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit Lévite;
Ne sorte avant le temps, & ne se précipite;
Et que chacun enfin d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde en son aveugle rage
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre & qu'effroi.
Qu'Azarias par-tout accompagne le Roi.
Venez, cher rejetton d'une vaillante race, (*à Joas.*)
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace.
Venez du diadême à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en Roi s'il faut périr.
Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.
(*à un Lévite.*)
Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.
(*Au Chœur.*)

SCENE VI.

SALOMITH, *le* CHOEUR.

LE CHOEUR *chante.*

Partez, enfans d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle,
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfans d'Aaron, partez.
C'est votre Roi, c'est Dieu, pour qui vous combattez.

UNE VOIX *seule.*

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

* Abraham.

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'ès tu plus le Dieu qui pardonne?

Le CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

UNE VOIX *seule.*

C'èst à toi que dans cette guèrre,
Les flèches des méchans prétendant s'addresser.
Fesons, disent-ils, cesser.
Les fêtes de Dieu sur la terre,
De son joug importun délivrons les mortels.
Massacrons tous ses saints. Renversons ses autels.
Que de son nom, que de sa gloire,
Il ne reste plus de mémoire.
Que ni lui, ni son Christ ne regnent plus sur nous.

Le CHOEUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'ès-tu plus le Dieu jaloux?
N'ès-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE VOIX *seule.*

Triste reste de nos rois,
Chère & dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas! sous le coûteau d'une mère cruelle,
Te verrons-nous tomber une seconde fois?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange au berceau,
Contre tes assassins prit soin de te défendre;
Ou si dans la nuit du tombeau,
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

UNE AUTRE.

D'un père & d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés,
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne?

Le CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
N'ès-tu plus le Dieu qui pardonne?

Une des Filles du CHOEUR, *sans chanter.*

Chères sœurs, n'entendez-vous pas,
Des cruèls Tyrièns la trompette qui sonne?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldâts,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons; retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH, *le* CHOEUR.

Salomith. Chèr Zacharie, hé bien? Que nous apprenez vous?

Zacharie. Redoublez au Seigneur votre ardente prière.
Peut-être, nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre èst donné.

Salomith. Que fait Joas?

Zacharie. Joas vient d'être couronné.
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O Ciel! dans tous les yeux, quelle joie étoit peinte
A l'aspect de ce Roi, racheté du tombeau!
Ma sœur, on voit encore la marque du coûteau.
On voit paroître aussi sa fidelle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardoit ce chèr dépôt, & n'avoit de ses soins,
Que les yeux de ma mère, & que Dieu pour témoins.
Nos Lévites pleuroient de joie & de tendresse,
Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'allegresse;
Lui, parmi ces transports, affable, & sans orgueil,
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,
Juroit de se regler par leurs avis sincères,
Il les appelloit tous ses pères ou ses frères.

Salomith. Ce sécrèt au dehors èst-il aussi semé?

Zacharie. Ce sécrèt, dans le temple, èst encore renfermé.
Des enfans de Levi, la troupe partagée,
Dans un profond silence, aux portes s'èst rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal: "Vive le Roi Joas."

Mais mon père défend que le Roi se hazarde,
Et veut, qu'Azarias, demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang & que ruines;
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé.
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
L'arche, qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rébrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente?
Ma mère, auprès du Roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince, & tantôt vers l'autel,
Muette, & succombant sous le poids des allarmes,
Aux yeux des plus cruels, arracheroit des larmes.
Le Roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte——Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et s'il faut aujourd'hui que notre Roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

Salomith. Quelle insolente main frappe à coups ré-doublés?
Qui fait courir ainsi ces Lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

Zacharie. Dissipez vos allarmes.
Dieu nous envoye Abner.

SCENE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LEVITES, *Le* CHOEUR.

Joad. En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège?
On disoit que d'Achab la fille sacrilège,
Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fèrs vos généreuses mains.

Abner. Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle & mon courage;
Mais c'èst le moindre prix que me gardoit sa rage.
Dans l'horreur du câchot, par son ordre enfermé,
J'attendois que le temple en cendres consumé,
De tant de flôts de sang non encore assouvie,
Elle vint m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours, qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes Rois.

Joad. Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace?

Abner. Dieu dans ce cœur cruel fait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, & d'un air égaré,
Tu vois de mes soldâts tout ce temple entouré,
Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre:
Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se râcheter.
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance
Un trésor, dont je sai qu'ils ont la connoissance,
Par votre Roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du sécrèt au grand prêtre laissé.
Va, dis leur, qu'à ce prix je leur permèts de vivre.

Joad. Quel conseil, chèr Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

Abner. Et tout l'or de David, s'il èst vrai qu'en effèt
Vous gardiez de David quelque trésor sécrèt,
Et tout ce que des mains de cette Reine avare
Vous avez pu sauver & de riche & de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impures assassins
Viennent briser l'autel, brûler les Chérubins,
Et portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire?

Joad. Mais sieroit-il, Abner, à ces cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous râcheter aux dépens de sa vie?

Abner. Hélas! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant,
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente,
Crût calmer par ma mort, le Ciel qui la tourmente.

Mais

Mais que peuvent pour lui vos inutiles ſoins ?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impoſſible ?
Pour obéir aux loix d'un tyran inflexible,
Moïſe, par ſa mère, au Nil abandonné,
Se vit, preſque en naiſſant, à périr condamné.
Mais Dieu le conſervant, contre toute eſpérance,
Fit par le tyran même élever ſon enfance.
Qui ſait ce qu'il réſerve à notre Eliacin,
Et ſi, lui préparant un ſemblable deſtin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable,
De nos malheureux Rois, l'homicide implacable ?
Du moins, & Joſabet, comme moi, l'a pu voir,
Tantôt à ſon aſpect, je l'ai vu s'émouvoir.
J'ai vu de ſon courroux tomber la violence.
Princeſſe, en ce péril vous gardez le ſilence ?

(*à Joſabet.*)

Hé quoi ? pour un enfant qui vous èſt étranger,
Souffrez-vous que ſans fruit, Joad laiſſe égorger,
Vous, ſon fils, tout ce peuple, & que le feu dévore,
Le ſeul lieu ſur la terre, où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus, ſi des Rois vos aïeux,
Ce jeune enfant étoit un reſte précieux ?

Joſabet, (*bas à Joad.*) Pour le ſang du ſes Rois, vous voyez ſa tendreſſe,
Que ne lui parlez-vous ?

Joad. Il n'èſt pas temps, princeſſe.

Abner. Le temps èſt chèr, Seigneur, plus que vous ne penſez.
Tandis qu'a me répondre ici vous balancez,
Mathan près d'Athalie étincelant de rage,
Demande le ſignal, & preſſe le carnage,
Faut-il que je me jette à vos ſacrés génoux ?
Au nom du lieu ſi ſaint qui n'èſt ouvèrt qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu la majeſté repoſe,
Quelque dure que ſoit la loi qu'on vous impoſe,
De ce coup imprévu ſongeons à nous parer.
Donnez-moi ſeulement le temps de reſpirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des méſures,
Pour aſſurer le temple, & venger ſes injures.
Mais je vois que mes pleurs & que mes vains diſcours,
Pour vous perſuader ſont un foible ſécours.

Votre

Votre auſtère vertu n'en peut être frappée.
Hé bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puiſſe, du moins, mourir en combattant.

Joad. Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embraſſe.
De tant de maux, Abner, détournons la ménace.
Il èſt vrai, de David un trésor èſt reſté.
La garde en fut commiſe à ma fidélité.
C'étoit des triſtes Juifs l'eſpérance dernière,
Que mes ſoins vigilans cachoient à la lumière.
Mais puiſque à vôtre Reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir;
De ſes plus braves chèfs qu'elle entre accompagnée;
Mais de nos ſaints autels qu'elle tienne éloignée,
D'un ramas d'ètrangers l'indiſcrètte fureur.
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfans lui feront-ils quelque ombre?
De la ſuite avec vous qu'elle regle le nombre.
Et quand à cet enfant ſi craint, ſi redouté,
De votre cœur, Abner, je connois l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer ſa naiſſance.
Vous vérrez, s'il le faut remettre en ſa puiſſance.
Et je vous ferai juge entre Athalie & lui.

Abner. Ah! je le prends déjà, Seigneur, ſous mon appui.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCENE III.

JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LEVITES, *le* CHOEUR.

Joad. Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta proie.
Iſmaël, écoutez. (*Il lui parle bas.*)

Joſabet. Puiſſant maître des Cieux,
Remèts-lui le bandeau dont tu couvris ſes yeux,
Lorſque lui dérobant tout le fruit de ſon crime,
Tu cachas dans mon ſein cette tendre victime.

Joad. Allez, ſage Iſmaël, ne perdez point de temps.
Suivez de point en point ces ordres importans.

Sur-

Sur-tout, qu'à son entrée, & que sur son passage,
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfans, préparez un trône pour Joas.
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats,
Faites venir aussi sa fidelle nourrice,
Princesse, & de vos pleurs que la source tarisse.

(*A un Levite.*)

Vous, dès que cette Reine yvre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière,
Dans le camp ennemi jètte un subit effroi.
Appellez tout le peuple au sécours de son Roi.
Et faites retentir jusques à son oreille,
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, *Troupes de* PRETRES *et de* LEVITES, *Le* CHOEUR.

Joad. Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Par-tout, sans vous montrer, environnez ce lieu.
Et laissant à mes soins governer votre zèle,
Pour paroître, attendez que ma voix vous appelle.

(*Ils se cachent tous.*)

Roi, je crois qu'à vos yeux cet espoir èst parmis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance,
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'Ange exterminateur èst debout avec nous.
Montez sur votre trône, &—Mais la porte s'ouvre,
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(*Il tire un rideau.*)

Vous changez de couleur, princesse?

Josabet. Ah! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?
Quoi? Ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte——

Joad. Je vois que du saint temple on renferme la porte
Tout èst en sureté.

SCENE

SCENE V.

ATHALIE, JOAS *caché derrière le rideau*, JOAD, JOSABET, ABNER, *suite d'Athalie.*

Athalie, (*à Joad*. Te voilà, séducteur,
De ligues, de complôts pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul a mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé.
De ton espoir frivole ès-tu desabusé?
Il laisse en mon pouvoir & son temple & ta vie.
Je devrois sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te——Mais du prix qu'on m'offre, il faut se contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

Joad. Sùr le champ tu seras satisfaite.
Je te les vais montrer l'un & l'autre à la fois.
(*Le rideau se tire.*)
Paroissez, chèr enfant, digne sang de nos Rois.

Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône; sa nourrice èst à génoux à sa droite; Azarias, l'épée à la main, èst debout à sa gauche; & près de lui Zacharie & Salomith sont à génoux sur les degrés du trône; plusieurs Lévites l'épée à la main, sont rangés dans les côtés.

Connois-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connois, du moins, ces marques.
Voilà ton Roi, ton fils, le fils d'Ocosias.
Peuples, & vous Abner, reconnoissez Joas.

Abner. Ciel!

Athalie, (*à Joad.*) Perfide!

Joad. Vois-tu cette Juive fidelle,
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.
Ce temple le reçut, & Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

Athalie. Ta fourbe à cet enfant, traitre, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldâts, délivrez-moi.

Joad. Soldâts du Dieu vivant, défendez votre Roi.

Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du

temple

temple, & les Lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.

Athalie. Où suis-je? O trahison! ô Reine infortunée!
D'armes & d'ennemis je suis environnée!

Joad. Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois en nos mains t'a livrée.
Rends-lui conte du sang dont tu t'ès enyvrée.

Athalie. Quoi? La peur a glacé mes indignes soldâts?
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas?

Abner. Reine, Dieu m'èst témoin——

Athalie. Laisse-là ton Dieu, traître?
Et venge-moi.

Abner, (*se jettant aux pieds de Joas.*) Sur qui? Sur Joas? Sur mon maître?

Athalie. Lui Joas? Lui ton Roi? Songez, méchants, songez,
Que mes armes encore vous tiennent assiègés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon sécours. Tremblez, troupe rebelle.

SCENE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, *& tous les Acteurs de la scène précédente.*

Ismael, (*à Joad.*) Seigneur, le temple èst libre, & n'a plus d'ennemis.
L'étranger èst en fuite, & le Juif èst soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos Lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ocosias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
Par-tout en même temps la trompette a sonné;
Et ses soins, & leur cris dans son camp étonné,
Ont répandu le trouble & la terreur subite,
Dont Gédéon frappa le fièr Madianite.
Les Tyriens jettant armes & boucliers,
Ont par divers chemins disparu les premiers.

3 Quel-

Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.
Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'ést pour lui déclaré;
Enfin d'un même esprit tout le peuple inspiré.
Femmes, vieillards, enfans, s'embrassent avec joie,
Bénissent le Seigneur, & celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal ést en horreur dans la sainte cité.
De son temple profane on a brisé les portes.
Mathan ést égorgé.

Athalie. Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'ést Joas, je cherche en vain à me tromper.
Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.
Je vois d'Ocosias & le port, & le geste.
Tout me trace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe, Achab seul ést détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.
C'ést-toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as, vingt fois en un jour, à moi-même opposée,
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il regne donc ce fils, ton soin, & ton ouvrage.
Et que pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau.
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère.
Que dis-je, souhaiter? Je me flatte, j'espère,
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidelle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On vérra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab, & Jésabel.

(*Athalie sort, les Lévites la suivent.*)

Joad. Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit point profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÉNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, (*& tous les Acteurs de la scène précédente.*

Joas, (*descendu de son trône.*) Dieu, qui voyez mon trouble & mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

Joad, (*aux Lévites.*) Appellez tout le peuple, & montrons lui son Roi,
Qu'il lui vienne en ses mains renouveller sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnoissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance;
Et saintement confus de nos égaremens,
Nous regagner à lui par de nouveaux sermens.
Abner, auprès du Roi reprenez votre place.

SCENE DERNIERE.

Un LEVITE, JOAS, JOAD, *& tous les Acteurs de la scène précédente.*

Joad (*au Lévite.*) He bien? De cette impie a-t-on puni l'audace?

Un Levite. Le fèr a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem longtems en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

Joad. Par cette fin terrible, & due à ses forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs, & n'oubliez jamais,
Que les Rois dans le Ciel ont un Juge sévère,
L'innocence un vengeur, & l'orphelin un père.

LES

LES JARDINS.

PAR M. L'ABBE DE LILLE.

CHANT PREMIER.

LE doux printemps revient, & ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs, & les fleurs, & ma voix.
Pour quel sujèt nouveau dois-je monter ma lyre ?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance & d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
Sur un char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.
Toi donc, qui, mariant la grace & la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O Muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux;
Viens orner un sujèt plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujèt je teindrai mon langage.
L'art innocent & doux que célèbrent mes vers,
Remonte aux premièrs jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses loix
Des arbres favoris & des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique

Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire
Alloient calmer leur foudre & repoſer leur gloire.
La Sageſſe autrefois habitoit les jardins,
Et d'un air plus riant inſtruiſoit les humains :
Et quand les Dieux offroient un Elyſée aux ſages,
Etoit-ce des palais? c'étoit de verds bocages ;
C'étoit des prés fleuris, ſéjour des doux loiſirs,
Où d'une longue paix ils goutoient les plaiſirs.
   Ouvrons donc, il eſt temps, ma carrière nouvelle ;
Philippe m'encourage, & mon ſujet m'appelle.
   Pour embellir les champs ſimples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'inſulter la nature à grands frais.
Ce noble emploi demande un artiſte qui penſe,
Prodigue de génie, & non pas de dépenſe.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, eſt un vaſte tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances ſans nombre,
Les jets de la lumière, & les maſſes de l'ombre,
Les heures, les ſaiſons, variant tour-à-tour
Le cercle de l'année & le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des rians côteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, & les eaux, & les fleurs,
Ce ſont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.
La nature eſt à vous ; & votre main féconde
Diſpoſe, pour créer, des élémens du monde.
   Mais avant de planter, avant que du terrein
Votre bêche imprudente ait entamé le ſein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Obſervez, connoiſſez, imitez la nature.
N'avez-vous pas ſouvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aſpects enchantés
Qui ſuſpendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce & longue rêverie ?
Saiſiſſez, s'il ſe peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
   Voyez auſſi les lieux qu'un gout ſavant décore.
Dans ces tableaux choiſis vous choiſirez encore.
Dans ſa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.

Be-

Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre,
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,
Vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste & jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit & s'embellit par elle.
Et toi, d'un Prince aimable, ô l'asyle fidèle !
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant ! offre lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poète,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe
La violette croît auprès du lys superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah ! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts & l'amitié qu'il y mène à sa suite.
Beau lieu ! fais son bonheur. Et moi, si quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage :
Pour elle je cultive & j'enlace en festons
Le myrte & le laurier, tous deux chèrs aux Bourbons.
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter ;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse :
Avant tout connoissez votre site ; & du lieu
Adorez le génie, & consultez le dieu.
Ses loix impunément ne sont pas offensées.
Cependant moins hardi qu'étrange en ses pensées,

Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, & dénature tout ;
Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.
Ce que votre terrein adopte avec plaisir,
Sachez le reconnoître, ôsez vous en saisir.
C'èst mieux que la nature, & cependant c'èst elle ;
C'èst un tableau parfait qui n'a point de modèle.
Ainsi savoient choisir les Berghems, les Poussins.
Voyez, étudiez leurs chèfs-d'œuvre divins :
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnoissant le rende à la nature.
Maintenant des terreins examinons le choix,
Et quels lieux se plairont à recevoir vos loix.
Il fût un temps funeste où, tourmentant la terre,
Aux sites les plus beaux l'art déclaroit la guerre,
Et, comblant les vallons & rasant les côteaux,
D'un sol heureux formoit d'insipides plateaux.
Par un contraire abus l'art, tyran des campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Evitez ces excès. Vos soins infructueux
Vainement combattroient un terrein montueux ;
Et dans un sol égal, un humble monticule
Veut être pittoresque, & n'èst que ridicule.
Désirez vous un lieu propice à vos travaux ?
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux
J'aimerois ces hauteurs où sans orgueil domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là, le terrien èst doux sans insipidité,
Elevé sans roideur, sec sans aridité.
Vous marchez : l'horizon vous obéit. La terre
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.
Vos sites, vos plaisirs changent à chaque pas.
Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symmétrique ;
Confie au froid papier le plan géométrique ;
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain ;
Devinez les moyens, pressentez les obstacles :
C'èst des difficultés que naissent les miracles.
Le sol le plus ingrat connoîtra la beauté.
Est-il nu ? que des bois parent sa nudité.

Couvert ? portez la hache en ces forêts profondes.
Humide ? en lacs pompeux, en rivières fécondes
Changez cette onde impure ; &, par d'heureux travaux,
Corrigez à la fois l'air, la terre & les eaux.
Aride enfin ? cherchez, sondez, fouillez encore :
L'eau, lente à se trahir, peut-être èst près d'éclore.
Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.
Il èst des soins plus doux, un art plus enchanteur.
C'èst peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés & des êtres sensibles ?
Avez-vous entendu des eaux, des près, des bois,
La muette éloquence & la sécrète voix ?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple & grand, fort & doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là, que le peintre vienne enrichir sa palette ;
Que l'inspiration y trouble le poète ;
Que le sage, du calme y goute les douceurs ;
L'heureux, ses souvenirs ; le malheureux, ses pleurs.
Mais l'audace èst commune, & le bon sens èst rare.
Au lieu d'être piquant, souvent on èst bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différens
Ne forment qu'un chaos de traits incohérens ;
Les contradictions ne sont pas des contrastes.
D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraisemblable à la fois & grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.
Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,
Variez les objèts ou que leur aspect change.
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers.
Que de l'effet qui suit, l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude ;

Qu'enfin les ornemens avec gout ſoient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.
Sur-tout, du mouvement : ſans lui, ſans ſa magie,
L'eſprit déſoccupé retombe en léthargie ;
Sans lui, ſur vos champs froids mon œil gliſſe au haſard.
Des grands peintres encor faut-il atteſter l'art ?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objèts ſur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les paſteurs, & leurs jeux & leur danſe.
Saiſiſſez leur ſécrèt. Plantez en abondance
Ces ſouples arbriſſeaux, & ces arbres mouvants
Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;
Quels qu'ils ſoient, reſpectez leur flottante verdure,
Et défendez au fèr d'outrager la nature.
Voyez la deſſiner ces chênes, ces ormeaux.
Voyez comment ſa main, du tronc juſqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage augmentant leur ſoupleſſe,
Des ondulations leur donna la molleſſe.
Mais les ciſeaux cruels——Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je ? c'en èſt fait.
L'acier a retranché leur cime verdoyante,
Je n'entends plus au loin, ſur leur tête ondoyante,
Le rapide aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs ràmeaux, s'éloigner, & mourir.
Froids, monotones, morts, du fèr qui les mutile
Ils ſemblent avoir pris la froideur immobile.
Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laiſſez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objèts la perſpective abonde :
Faites courir, bondir & rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons, ces bois, ces champs déſerts ;
Des différens troupeaux dans les ſites divers
Envoyez, répandez les peuplades nombreuſes.
Là, du ſommet lointain des roches buiſſonneuſes,
Je vois la chèvre pendre. Ici, de mille agneaux
L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.
Dans ces près abreuvés des eaux de la colline,
Couché ſur ſes genoux, le bœuf peſant rumine ;
Tandis qu'impétueux, fier, inquièt, ardent,
Cet animal guèrrier qu'enfanta le trident,

Dé-

Déploie, en se jouant, dans un gras pâturage
Sa vigueur indomptée & sa grace sauvage.
Que j'aime & sa souplesse & son port animé;
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge, &, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit & qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil & d'amour, il vole à ses amantes!
Quand je ne les vois plus, mon œil le suit encor.
Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrein, les aspects, les eaux, & les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.
Mais, si du mouvement notre œil est enchanté,
Il ne chérit pas moins un air de liberté.
Laissez donc des jardins la limite indécise,
Et que votre art l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espère plus, le charme disparoît.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret:
Bientôt il nous ennuie, & même nous irrite.
Au-delà de ces murs, importune limite,
On imagine encore de plus aimables lieux,
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.
Quand toujours guerroyant vos gothiques ancêtres
Transformoient en champ-clos leurs asyles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivoit emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enciente
Que conserve l'orgueil & qu'inventa la crainte?
A ces murs qui génoient, attristoient les regards,
Le gout préféreroit ces verdoyans remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille & la rose inculte & la mûre sanglante.
Mais les jardins bornés m'importunent encore.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste & des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encore des modèles.
Les jardins appelloient les champs dans leur séjour,
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.
Du haut de ces côteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,

La

La Nature au Génie a dit : « Ecoute-moi.
Tu vois tous ces trésors, ces trésors sont à toi.
Dans leur pompe sauvage & leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton addresse. »
Elle dit. Il s'élance, il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés
Des vallons aux côteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie.
Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Eclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas ; il corrige, il épure,
Il acheve les traits qu'ébaucha la Nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;
La forêt égayée adoucit son horreur ;
Un ruisseau s'égaroit, il dirige sa course ;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.
Il veut ; & des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cents détails un magnifique ensemble.
Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.
Rentrez dans nos vieux parcs, & voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence,
Et qu'un jour, transformée en un nouvel Eden,
La France à nos regards offre un vaste jardin !
Que si vous n'ôsez pas tenter cette carrière,
Du moins, de vos enclos franchissant la barrière,
Par de riches aspects agrandissez les lieux.
D'un vallon, d'un côteau, d'un lointain gracieux,
Ajoutez à vos parcs l'étrangère étendue ;
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.
Sur-tout sachez saisir, enchaîner à vos plants
Ces accidens heureux qui distinguent les champs.
Ici, c'est un hameau que des bois environnent ;
Là, de leurs longues tours les cités se couronnent ;
Et l'ardoise azurée, au loin frappant les yeux,
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

Ou-

Oublirai-je ce fleuve, & son cours, & ses rives?
Votre œil de loin poursuit les voiles fugitives.
Des îles quelquefois s'élèvent de son sein;
Quelquefois il s'enfuit sous l'arc d'un pont lointain.
Et si la vaste mèr à vos yeux se présente,
Montrez, mais variez cette scène imposante.
Ici, qu'on l'entrevoie à travers des rameaux.
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux.
Comme au bout d'un long tube une voûte la montre.
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore; enfin la vue en liberté
Tout-à-coup la découvre en son immensité.
Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare;
Mais, il faut l'avouer, c'est d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature & le temps
Sèment autour de nous de riches accidens.
O plaines de la Grèce! ô champs de l'Ausonie!
Lieux toujours inspirans, toujours chèrs au génie;
Que de fois arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, & saisit son crayon,
Dessine ces lointains, & ces mèrs, & ces îles,
Ces ports, ces monts brûlans & devenus fertiles,
Des laves de ces monts encore tout menaçans,
Sur des palais détruits d'autres palais naissans,
Et, dans ce long tourment de la terre & de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde!
Hélas! je n'ai point vû ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté:
Mais, j'en jure & Virgile & ses accords sublimes,
J'irai; de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.
Vous, épris des beautés qu'étalent ces rivages,
Au lieu de ces aspects, de ces grands paysages,
N'avez-vous au-dehors que d'insipides champs?
Qu'au-dedans, des objets mieux choisis, plus touchans
Dédommagent vos yeux d'une vue étrangère:
Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire;
Symbole heureux du sage, indépendant d'autrui,
Qui rentre dans son âme, & se plaît avec lui.
Je m'enfonce avec vous dans ce sécrèt asyle.
Toutefois aux lieux même où le sol plus fertile

En aspects variés est le plus abondant,
Des trésors de la vue économe prudent,
Faites-les acheter d'une course légère.
Que votre art les promette, & que l'œil les espère:
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.
Il faut m'intéresser, & non pas m'éblouir.
Dans mes leçons encore je voudrois vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, & l'art de les surprendre.
Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès longtems ambitieux rivaux,
Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissoient pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des loix, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves.
Son air est moins riant & plus majestueux,
L'autre, de la nature amant respectueux,
L'orne, sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmans, sa noble négligence,
Sa marche irrégulière, & fait naître avec art
Les beautés, du désordre, & même du hasard.
Chacun d'eux a ses droits; n'excluons l'un ni l'autre:
Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.
Ainsi que leurs beautés, tous les deux ont leurs loix.
L'un est fait pour briller chez les grands & les Rois;
Les Rois sont condamnés à la magnificence.
On attend autour d'eux l'effort de la puissance;
On y veut admirer, enivrer ses regards.
Des prodiges du luxe & du faste des arts.
L'art peut donc subjuguer la nature rebelle;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ces droits; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grace, à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître
Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés,
Ses petits sallons verds bien tondus, bien soignés;
Son plant bien symmétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère;
Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau,
Son partèrre brodé, son maigre filet d'eau,

Ses

Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.
Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature, & l'art ont embelli.
C'èst là que tout est grand, que l'art n'èst point timide;
Là, tout èst enchanté. C'èst le palais d'Armide;
C'èst le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, & grand dans son répos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous & les eaux, & la terre, & les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses loix;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture;
Ces bronzes respirer; ces fleuves suspendus,
En grôs bouillons d'écume à grand bruit descendus
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
La, s'épancher en nappe; ici, monter èn gerbes;
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude & d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane & Vénus enchantent ce beau lieu.
Tout bosquet èst un temple, & tout marbre èst un Dieu;
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'èst dans ces grands effèts que l'art doit se montrer;
Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement, avec soin cadencées:
Mais ce plaisir èst court. Je quitte l'orateur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais;
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.

Regardez dans Milton. Quand ses puissantes mains
Préparent un asyle aux premiers des humains;
Le voyez vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangeres ornemens
L'enfance de la terre & son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La Nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des côteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du gout & des regards,
Elégamment grouppés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre, & recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux
Leurs bras voluptueux & leurs tiges fleuries?
  C'èst là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs;
Zéphyre aux antres verds redisoit leurs soupirs;
Les arbres frémissoient, & la rose inclinée
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
  O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins; heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourmens où l'orgueil èst en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence & de joie!

SECOND CHANT.

Oh! ſi j'avois ce luth dont le charme autrefois
Entraînoit ſur l'Hémus les rochèrs & les bois,
Je le ferois parler; & ſur les payſages
Les arbres tout-à-coup déploîroient leurs ombrages.
Le chêne, le tilleul, le cèdre & l'oranger
En cadence viendroient dans mes champs ſe ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ſes merveilles;
La lyre èſt ſans pouvoir, les rochèrs ſans oreilles;
L'arbre reſte immobile aux ſons les plus flatteurs,
Ét l'art & le travail ſont les ſeuls enchanteurs.
Apprenez donc de l'art quel ſoin & quelle addreſſe
Donne aux arbres divers la grace ou la richeſſe.
Par ſes fruits, par ſes fleurs, par ſon beau vêtement,
L'arbre èſt de nos jardins le plus bel ornement.
Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes!
Là, s'étendent ſes bras pompeuſement informes;
Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté.
Ici, j'aime ſa grace; & là, ſa majeſté.
Il tremble au moindre ſouffle, ou contre la tempête
Roidit ſon tronc noueux & ſa robuſte tête.
Rude ou poli, baiſſant ou dreſſant ſes rameaux,
Véritable Protée entre les végétaux,
Il change inceſſamment, pour orner la nature,
Sa taille, ſa couleur, ſes fruits & ſa verdure.
Ces effèts variés ſont les tréſors de l'Art,
Que le Gout lui défend d'employer au haſard.
Des divers plants encore la forme & l'étendue
Sous des aſpects divers ſe préſente à la vue.
Tantôt un bois profond, ſauvage, ténébreux,
Epanche une ombre immenſe; & tantôt moins nombreux
Un plant d'arbres choiſis forme un riant bocage.
Plus loin, diſtribués dans un frais payſage,
Des grouppes élégans fixent l'œil enchanté:
Ailleurs, ſe confiant à ſa propre beauté,
Un arbre ſeul ſe montre, & ſeul orne la terre.
Tels, ſi la paix des champs peut rappeller la guèrre,
Une nombreuſe armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;

Et là, fièr de sa force & de sa renommée,
Un héros seul avance, & vaut seul une armée.
Tous ces plants différens suivent diverses loix.
Dans les jardins de l'art, notre luxe autrefois
Des arbres isolés dédaignoit la parure:
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.
Par un caprice heureux, par de savans hasards,
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.
Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance;
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance
Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
Se cache dans la foule, & disparoisse aux yeux.
Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable,
Patriarche des bois, lève un front vénérable,
Que toute sa tribu, se rangeant à l'entour,
S'écarte avec respect, & compose sa cour;
Ainsi, l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.
Avec bien plus de choix & plus de goût encore,
Les grouppes formeront mille tableaux heureux.
D'arbres plus ou moins forts, & plus ou moins nombreux,
Formez leur masse épaisse, ou leurs touffes légères:
De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
C'èst par eux que l'on peut varier ses dessins,
Rapprocher, & tantôt repousser les lointains,
Réunir, séparer, & sur les paysages
Etendre, ou replier le rideau des ombrages.
Vos grouppes sont formés: il èst temps que ma voix
A connoître un peu d'art accoutume les bois.
Bois augustes, salut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le Barde & ses affreux cantiques;
Mais un plus doux délire habite vos déserts,
Et vos antres encore nous instruisent en vèrs.
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses!
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner;
C'èst de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre.
Ici, des troncs pressés rembruniront leur ombre:
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Formez un doux combat de la nuit & du jour.
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières,

Et

Et flottant l'un vers l'autre, & n'ôsant se toucher,
Paroîtront à la fois se fuir & se chercher.
Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère;
Mais n'en détruisez pas le grave caractère.
De détails trop fréquens, d'objets minutieux
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux.
Qu'il soit un, simple & grand, & que votre art lui laisse,
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés; je veux des noirs torrens
Dans le creux des ravins suivre les flots errans.
Du temps, des eaux, de l'air n'effacez point la trace;
De ces rochers pendans respectez la menace,
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle & sauvage beauté.
Telle on aime d'un bois la rustique noblesse.
Le bocage moins fièr, avec plus de molesse
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site agréable & des contours lians,
Fuit, revient, & s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses;
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Epicure dicter les leçons du plaisir.
Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
Il en faut avec soin embellir les dehors.
Avant tout, n'allez point, symmétrisant leurs bords,
Par vos murs de verdure & vos tristes charmilles
Nous cacher des forêts les nombreuses familles:
Je veux les voir; je veux, perçant au fond des bois,
Voir ces arbres divers qui croissent à la fois;
Les uns tout vigoureux & tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse;
Ceux-ci rampans, ceux-là fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la sève épuisant leurs sujets:
Vaste scène, où des mœurs, de la vie & des âges,
L'esprit avec plaisir reconnoît les images.
Près de ces grands effets, que sont ces verds remparts,
Dont la forme importune attriste les regards,
Forme toujours la même, & jamais imprévue?
Riche variété, délices de la vue,
Accours, viens rompre enfin l'insipide niveau,
Brise la triste équerre & l'ennuyeux cordeau.

Par un mélange heureux de golphes, de saillies,
Les lisières des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plants tracés par l'uniformité
Se dégoute, & s'élance à leur extrêmité,
Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords variés la forme inattendue;
Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux;
Tour-à-tour il s'enfonce, il ressort avec eux;
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
De distance en distance avec plaisir repose:
Le bois s'en agrandit, &, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme & ses détours.

Dessinez donc sa forme, & d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le Gout prescrit le sacrifice.
Mais ne vous hâtez point; condamnez à régrêt:
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
Ah! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abri vous goutiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent; de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie & les discrets amours.
Ah! par ces bois sacrés, dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvroient vos aïeux,
Profanes, respectez ces troncs religieux;
Et quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissans,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,
Tomberont sous le fèr, & de leur tête altière
Verront l'antique honneur flêtri dans la poussière.

O Versaille! ô regrêts! ô bosquets ravissans,
Chefs-d'œuvre d'un grand Roi, de Le Nôtre & des ans!
La hache èst à vos pieds, & votre heure èst venue.
Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,
Frappés dans leur racine, & balançant dans l'air,
Leurs superbes sommets ébranlés par le fèr.
Tombent, & de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voutes:

Ils

Ils sont détruits, ces bois, dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux,
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asyle enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle & si tendre,
A son amant surpris & charmé de l'entendre
La Valière apprenoit le sécrèt de son cœur,
Et sans se croire aimée avouoit son vainqueur?
Tout périt, tout succombe; au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,
Qui chantoient leurs amours dans l'asyle des Rois,
S'exilent à régrèt de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verds portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tous honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage; &, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, & repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux; & vous, arbres mourans,
Consolez-vous. Témoins de la foiblesse humaine,
Vous avez vu périr & Corneille & Turènne:
Vous comptez cent printemps, hélas! & nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours!
Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge;
Mais trop heureux aussi qui créa son bocage!
Ces arbres, dont le temps prépare la beauté,
Il dit comme Cyrus: "C'est moi qui les plantai."
Vous donc, si de vos plants vous êtes maître encore,
Craignez qu'avant le temps ils se pressent d'éclore.
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrèts pinceaux,
Long-temps dans sa pensée ébauche ses tableaux,
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.
Des sites, des aspects connoissez la puissance,
Et le charme des bois aux côteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus;
Ainsi que les couleurs & les formes amies,
Connoissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés,
Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés.

Le verd du peuplier combat celui du chêne;
Mais l'art induſtrieux peut adoucir leur haine;
Et de leur union médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entr'eux.
Ainſi, par une teinte avec art aſſortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.
Connoiſſez donc l'emploi de ces différens verds,
Brillans ou ſans éclat, plus foncés ou plus clairs.
C'èſt par ces tons changeans qu'au ſein des payſages
Vous pouvez avec choix varier les ombrages,
Produire des effèts tantôt doux, tantôt forts,
Des contraſtes frappans, ou de moelleux accords.
Obſervez-les ſur-tout, lorſque la pâle automne,
Près de la voir flétrie, embellit ſa couronne:
Que de variété, que de pompe & d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel èſt le ſort commun. Bientôt les aquilons;
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons;
De moment en moment la feuille ſur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur ſolitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, ſi mon cœur nourrit quelques profonds regrêts,
Si quelque ſouvenir vient rouvrir ma bleſſure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois deſſéchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils ſont paſſés les jours d'ivreſſe & de folie;
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne:
Viens, le regard penſif, le front calme, & les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.
Mais tandis que mon cœur nourrit ces rêveries,
D'arbuſtes, d'arbriſſeaux mille races fleuries
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur,
Vous êtes la nuance entre l'arbre & la fleur;
De vos traits délicats venez orner la ſcène.
Oh! que ſi moins preſſé du ſujèt qui m'entraîne,

Vers

Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas,
Que j'aurois de plaisir à diriger vos bras !
Je vous reproduirois sous cent formes fécondes ;
Ma main sous vos berceaux feroit rouler les ondes ;
En dômes, en lambris j'unirois vos rameaux ;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux ;
Vos bras serpenteroient sur leur robuste écorce,
Emblême de la grace unie avec la force :
Je fondrois vos couleurs, & du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur,
De l'œil rassasié variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A l'envi s'uniroient dans mes brillans travaux,
Et Van-Huysum lui-même envieroit mes tableaux.

Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse :
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs ;
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,
Reparoisse à son tour, & qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.
Ainsi votre jardin varié avec le temps :
Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printemps,
Printemps bientôt flétri ! Toutefois votre adresse
Peut consoler encor de sa courte richesse.
Que par des soins prudens tous ces arbres plantés,
Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.
Ainsi l'adroite Eglé prolongeant son empire,
Au déclin des beaux ans sait encor nous séduire.

Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.
Alors des vents jaloux défiant les outrages,
Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if, & le lierre, & le pin résineux,
Le houx luisant, armé de ses dards épineux,
Et du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre & venger la nature.
Voyez leurs fruits de pourpre & leurs glands de corail
Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail.
Au milieu des champs nus leur parure m'enchante,
Et plus inespérée en paroît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour.
Là, vous venez saisir les rayons d'un beau jour.

Là,

Là, l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
Vole, & s'égaie encor sous la verte feuillée,
Et trompé par les lieux ne connoît plus les temps,
Croit revoir les beaux jours & chante le printemps.
Ainsi ce doux réduit plaît sans être factice.
 Mais les jardins des Rois avec plus d'artifice,
Avec plus d'appareil triomphent des hivers.
J'en atteste, ô Mouceaux, tes jardins toujours verds.
Là, des arbres absens les tiges imitées,
Les magiques berceaux, les grottes enchantées,
Tout vous charme à la fois. Là, bravant les saisons,
La rose apprend à naitre au milieu des glaçons;
Et les temps, les climats vaincus par des prodiges,
Semblent de la Féerie épuiser les prestiges.
 Cependant la Féerie, & ses enchantemens,
Ne sont pas des jardins les plus doux ornemens.
L'habitude bientôt a flétri vos bocages.
Souvent, quand l'étranger jouit de vos ombrages,
Déjà leur possesseur languit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme sécrêt
Vous rende leur beauté toujours plus attachante?
Oh! combien des Lapons l'usage heureux m'enchante!
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux!
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,
De ces champs ennemis redoutent la froidure;
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à-peine y perce les frimats;
Mais le moindre arbrisseau qu'épargent ces climats,
Par des charmes plus doux à leurs regards sait plaire;
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte qui part emportant leurs régrêts,
Il en reçoit le nom, le nom chèr à jamais.
 Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie;
Elle animera tout. Vos arbres, vos bosquets
Dès-lors ne seront plus ni déserts, ni muets;
Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absens embelliront leur ombre.
 Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois?—Mais tandis que tu chantes,

Muse,

Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois ?
Il èst né l'héritier du sceptre de nos Rois !
Il èst né ! Dans nos murs, dans nos camps, sur les ondes,
Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau c'èst trop peu que des fleurs ;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire ;
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire ;
C'èst la fête qu'on doit au pur sang de Bourbon.
Et toi, par qui le Ciel nous fit cet heureux don,
Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère
Des Germains, des François, d'un époux & d'un frère,
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,
Sœur, mère, épouse auguste ; enfin là destinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,
Et mêlant dans tes yeux les larmes & les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.
D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre ;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore & les Zéphirs composent seuls ta cour,
J'irai dans Trianon : là, pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus chèr ornement,
Tes yeux les verront croître, & croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.

Enfin vous jouissez, & le cœur & les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous joindre encore la gloire ?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en sécrèt la nature fermente ;
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas ! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la sève ; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux.
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux,

Des sucs vierges encor essayez le mêlange;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes & de fleurs,
Dont l'art changea le gout, les parfums, les couleurs!
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
D'un triple diadême ainsi brillent les roses,
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez. Dieu fit le monde, & l'homme l'embellit.
Que si vous n'ôsez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes!
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, & vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers.
C'est ainsi qu'il falloit s'asservir l'univers.
Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie,
L'airain, le marbre & l'or frappoient Rome éblouie;
Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères
Aller chercher la vigne, & vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées,
Rapportoient, en chantant, ces précieux trophées.
De guirlandes de pampre ils couronnoient leurs fronts;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçoit en festons.
Tel revint triomphant le Dieu vainqueur du Gange.
Les vallons, les côteaux célébroient la vendange;
Et par tout où coula le nectar enchanté.
Coururent le plaisir, l'audace & la gaieté.
Enfans de ces Gaulois, imitons nos ancêtres;
Enlevons, disputons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignon, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes.
Là, des plants rassemblés des bouts de l'univers,
De la cime des monts, de la rive des mers,
Des portes du couchant, de celles de l'aurore,
Ceux que l'ardent midi, que le nord voit éclore,

Les enfans du ſoleil, les enfans des frimats,
Me font, en un lieu ſeul, parcourir cent climats.
Je voyage, entouré de leur foule choiſie,
D'Amérique en Europe, & d'Afrique en Aſie.
Tous, parmi nos vieux plants charmés de ſe ranger,
Chériſſent notre ciel, & l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnoiſſant l'ombrage,
Doute de ſon exil à leur touchante image,
Et d'un doux ſouvenir ſent ſon cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.
Des champs d'O-Taïti, ſi chèrs à ſon enfance,
Où l'amour, ſans pudeur, n'eſt pas ſans innocence,
Ce ſauvage ingenu dans nos murs tranſporté,
Regrettoit en ſon cœur ſa douce liberté,
Et ſon île riante, & ſes plaiſirs faciles.
Ebloui, mais laſſé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écrioit : " Rendez-moi mes forêts."
Un jour, dans ces jardins où Louis à grands frais
De vingt climats divers en un ſeul lieu raſſemble
Ces peuples végétaux ſurpris de croître enſemble,
Qui, changeant à la fois de ſaiſon & de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Juſſieu,
L'Indien parcouroit leurs tribus réunies,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ſes plus jeunes ans
Frappe ſes yeux. Soudain, avec des cris perçans
Il s'élance, il l'embraſſe, il le baigne de larmes,
Le couvre de baiſers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendoit de ſes bras vigoureux,
La forêt dont ſes traits perçoient l'hôte ſauvage,
Ces bananiers chargés & de fruits & d'ombrage
Et le toît paternel, & les bois d'alentour,
Ces bois qui répondoient à ſes doux chants d'amour;
Il croit les voir encore; & ſon âme attendrie,
Du moins pour un inſtant, retrouva ſa patrie.

CHANT TROISIEME.

Je chantois les jardins, les vergers & les bois,
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guèrriers ont volé ſur des mèrs étrangères,

Et Mars a de Venus deserté les bosquets.
Dieux des champs, Dieux amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien. Louis, au lieu de vous détruire,
Veut sur des bords lointains étendre votre empire;
Il veut qu'un peuple ami, trop long-temps opprimé,
Recueille en paix le grain que ses mains ont semé.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers Yorck, sur les gouffres de l'onde
Suivre votre valeur; mais pour votre retour
Ma Muse des jardins embellit le séjour.
Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes;
Pour vous de myrtes verds des couronnes sont prêtes.
Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,
Où mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles vous direz la gloire de nos armes,
Tandis qu'entre la crainte & l'espoir suspendus,
Vos enfans frémiront d'un danger qui n'est plus.
Achevons cependant d'orner ces frais asyles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,
Tristes, secs, & du jour réfléchissant les feux,
Importunoient les pieds & fatiguoient les yeux.
Tout étoit nu, brulant; mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner & d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein.
Sans cesse l'arrosoir ou la faulx à la main,
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure.
Que le roulant cylindre en foule la verdure.
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés,
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse;
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure & ces gazons soignés.
Du reste composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux.
Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégrade plus ni vos parcs, ni mes vers.
Mais c'est peu de créer ces vastes tapis verds;

Il en faut avec gout ſavoir choiſir les formes.
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes.
En d'inſipides ronds, ou d'ennuyeux quarrés,
Je ne veux point les voir triſtement reſſerrés.
Un air de liberté fait leur première grace.
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embraſſe,
D'un air myſtérieux ils aillent ſe cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle èſt d'un beau gazon la forme ſimple & pure.
Voulez-vous mieux l'orner? Imitez la nature.
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes ! par vous la nature èſt plus belle :
Dans ſes brillans tableaux l'art vous prend pour modèle ;
Simples tributs du cœur, vos dons ſont chaque jour
Offerts par l'amitié, haſardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permèt de parer la victoire ;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repoſe la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion ſourit à vos guirlandes.
Mais c'èſt dans nos jardins qu'èſt votre heureux ſéjour.
Filles de la roſée & de l'aſtre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théatre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jetter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naiſſance,
Obſerver ſes couleurs, épier leur nuance.
Je ſais que dans Harlem plus d'un triſte amateur
Au fond de ſes jardins s'enferme avec ſa fleur,
Pour voir ſa renouncle avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le ſécrèt,
Achette au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laiſſez lui ſa manie & ſon amour bizarre ;
Qu'il poſſède en jaloux & jouiſſe en avare.
Sans obéir aux loix d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs & délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre.
Venez : mais n'allez pas dans les buis d'un parterre

Renfermer vos appas triftement relégués.
Que vos heureux trésors foient par-tout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure;
Tantôt de ces fentiers égayez la bordure;
Formez-vous en bouquets; entourez ces berceaux;
En Méandres brillans courez au bord des eaux,
Ou tapiffez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarraffez l'abeille.
Que Rapin, vous fuivant dans toutes les faifons,
Décrive tous vos traits, rapelle tous vos noms;
A de fi longs détails le Dieu du gout s'oppofe.
Mais qui peut refufer un hommage à la rofe,
La rofe, dont Vénus compofe fes bofquets,
Le printemps fa guirlande, l'Amour fes bouquets,
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace
Dans les jours de feftin la couronne d'Horace?
Mais ce riant fujêt plaît trop à mes pinceaux,
Deftinés à tracer de plus mâles tableaux.
O vous, dont je foulois les peloufes fleuries,
Adieu, charmans bofquets, adieu, vertes prairies;
Ces maffes de rochers confufément épars
Sur leur informe afpect appellent mes regards.
De nos jardins voués à la monotonie
Leur fublime âpreté jadis étoit bannie.
Depuis qu'enfin le peintre y prefcrivant des loix,
Sur l'arpenteur timide a repris tous fes droits,
Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent.
Mais de quelque beauté que ces maffes les parent,
Si le fol n'offre point ces blocs majeftueux,
De la nature en vain rival préfomptueux,
L'art en voudroit tenter une infidelle image.
Du haut des vrais rochers, fa demeure fauvage,
La nature fe rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuiffant avortons imparfaits.
Loin de ces froids effais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whateli, je te fuis; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y fens faifi d'un agréable effroi?
Tous ces rocs variant leurs gigantefques cimes,
Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,
L'un par l'autre appuyés, l'un fur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment fufpendus,

Les

Les uns taillés en tours, en arcades ruſtiques,
Quelques-uns à travers leurs noirâtres portiques
Du Ciel dans le lointain laiſſant percer l'azur,
Des ſources, des ruiſſeaux le cours brillant & pur,
Tout rappelle à l'eſprit ces magiques retraites,
Ces romaneſques lieux qu'ont chantés les poètes.
Heureux ſi ces grands traits embelliſſent vos champs!
Mais dans votre tableau leurs tons ſeroient tranchans.
C'eſt là, c'eſt pour dompter leur inculte énergie,
Qu'il faut d'un enchanteur le charme & la magie.
Cet enchanteur, c'eſt l'art; ces charmes, ſont les bois.
Il parle; les rochers s'ombragent à ſa voix,
Et ſemblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
Mais en ornant ainſi leur ſécheresſe auſtère,
Variez bien vos plants. Offrez aux ſpectateurs
Des contraſtes de tons, de formes, de couleurs.
Que les plus beaux rochers ſortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces maſſes trop égales?
Cachez ou découvrez, variez à la fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.
N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbuſtes rampans l'errante chevelure?
J'aime à voir ces rameaux, ces ſouples rejettons,
Sur leurs arides flancs ſerpenter en feſtons.
J'aime à voir leur front chauve & leur tête ſauvage
Se coiffer de verdure, & s'entourer d'ombrage.
C'eſt peu. Parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrein moins ingrat vient-il rire à vos yeux?
Saiſiſſez ce bienfait; déployez à la vue
D'un ſol favoriſé la richeſſe imprévue.
C'eſt un contraſte heureux; c'eſt la ſtérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.
Ainſi vous ſubjuguez leur âpre caractère.
Quoi donc! faut-il toujours les orner pour vous plaire?
Non; l'art qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inſpirer la terreur.
Lui-même ils les ſeconde. Au bord d'un précipice
D'une ſimple cabane il poſe l'édifice:
Le précipice encore en paroît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
A leur terrible aſpect je tremble, & de leur cime
L'imagination me ſuſpend ſur l'abîme.

Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amans précipités;
Vieux récits, qui, charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement.
Notre cœur dans les champs à ces rudes secousses
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes rians vallons.
Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
Eh bien! si vos sommets jadis tout dépouillés
Sont, grace à mes leçons, richement habillés,
O rochers! ouvrez-moi vos sources souterraines:
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez par-tout la vie & la fraîcheur.
Ah! qui peut remplacer votre aspect enchanteur?
De près il nous amuse, & de loin nous invite;
C'est le premier qu'on cherche, & le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs; vous répétez les cieux;
Vous enchantez l'oreille, & vous charmez les yeux.
Venez: puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondans encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, & purs comme vos eaux!
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchans & même leurs caprices.
Dans la facilité de ces libres détours,
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.
De quel droit ôsez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la molesse?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez?
Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans contrainte, sans art, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère?
Sa grace est dans l'aisance & dans la liberté.
Mais au fond d'un serrail contemplez la beauté;
En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale;
Je ne sais quoi de triste empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte & flétrit ses attraits.

Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée
Part, s'échappe & jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre & lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit: « C'est moi qui créai ces prodiges. »
L'homme admire son art dans ces brillans prestiges;
Qu'ils soient donc déployés chez les grands & les Rois.
Mais, je le dis encore; loin le luxe bourgeois
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à-peine, & meurt à deux pieds du parterre.
C'est peu: tout doit répondre à ce riche ornement;
Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une Fée, en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur.
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur;
Aux eaux qui sur les eaux retombent & bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent;
Le gazon est plus verd, l'air plus frais, des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chûte des eaux,
Et les bois inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
Plus simple, plus champêtre, & non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, & de loin entendue
Cette eau toujours tombante & toujours suspendue.
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers, & la terre, & les eaux, & les bois.
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,
D'un mouvement égal, les flots précipités
Jusques dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau se précipitant dans son lit tortueux
Court, tombe & rejaillit, retombe, écume & gronde.
Tantôt avec lenteur dévelopant son onde,

Sans

Sans colère, ſans bruit, un ruiſſeau doux & pur
S'épanche, ſe déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour ſur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, & le verd des roſeaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
Conſultez donc l'effet que votre art veut produire,
Et ces flots, toujours prompts à ſe laiſſer conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.
Tableaux toujours puiſſans! Eh! qui n'a pas de l'onde
Eprouvé ſur ſon cœur l'impreſſion profonde?
Toujours, ſoit qu'un courant vif & précipité
Sur des cailloux bondiſſe avec agilité,
Soit que ſur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de ſon onde indolente;
Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux
Se briſe avec fracas; triſte ou gai, vif ou doux
Leur cours excite, appaiſe, ou menace, ou careſſe.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchantereſſe
Renfermoit les amours, & les tendres deſirs,
Et la joie, & l'eſpoir, précurſeur des plaiſirs.
Les eaux ſont ta ceinture, ô divine Cybèle!
Non moins impérieuſe, elle renferme en elle
La gaieté, la triſteſſe, & le trouble & l'effroi.
Eh! qui l'a mieux connu, l'a mieux ſenti que moi?
Souvent, je m'en ſouviens, lorſque les chagrins ſombres,
Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,
Accabloient ma penſée & flétriſſoient mes ſens,
Si d'un ruiſſeau voiſin j'entendois les accens,
J'allois, je viſitois ſes conſolantes ondes.
Le murmure, le frais de ſes eaux vagabondes
Suſpendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,
Et la ſérénité renaiſſoit dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence eſt puiſſante!
Pour prix de ce bienfait, toi, dont le cours m'enchante,
Ruiſſeau, permets que l'art, ſans trop t'enorgueillir,
T'embelliſſe à nos yeux: ſi l'art peut t'embellir.
Un ruiſſeau ſiéroit mal dans une vaſte plaine;
Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine.
Modeſtes, au grand jour ſe montrant à régrêt,
Ses flots veulent baigner un bocage ſécrêt.

Son

Son cours orne les bois. Les bois sont ses délices.
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son onde agreste & sa course sauvage,
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles.
Plus loin, il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vîtesse & de limpidité;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour-à-tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
  Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble & pompeux tableau,
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante,
Et son inquiétude & ses plis tortueux.
Son lit, en longs courans, des vallons sinueux
Suivra les doux contours & la molle courbure.
  Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière n'aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verds,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens! Là, j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, & leurs feuillages verds
Trembler du mouvement & des eaux & des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure.
Là, le jour par filets pénètre leur verdure.
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer & changer de rivage.
Ainsi l'arbre, & les eaux se prêtent leur secours:
L'onde rajeunit l'arbre, & l'arbre orne son cours;
Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable & de fraicheur & d'ombre.

Sachez donc les unir; ou si, dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle!
Tel èst, chèr Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel èst le simple asyle où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en sécrèt la retraite d'un sage.
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur.
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue, & craint les ornemens.
Je crois voir le faux-gout gâter ces lieux charmans.
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'èst qu'un son importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieilles ôse usurper la rive.
Barbares, arrêtez, & respectez ces lieux.
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si dès mon premièr âge
Je me plus à chanter les prés, l'onde & l'ombrage,
Beaux lieux, offrez longtems à votre possesseur.
L'image de la paix qui règne dans son cœur.

Autant que la rivière en sa molle souplesse
D'un rivage anguleux redoute la rudesse,
Autant les bords aigus, les longs enfoncemens
Sont d'un lac étendue les plus beaux ornemens.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes;
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes;
Et qu'ainsi s'appellant d'un mutuel amour,
Et la terre & les eaux se cherchent tour-à-tour.
Ces aspects variés amusent votre vue.

L'œil aime dans un lac une vaste étendue.
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,

Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété,
Ou bien faites éclore une île de verdure.
Les îles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars
Des masses d'arbres verds arrêtent vos regards.
Par un contraire effet si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre,
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un côteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit & se plonge,
L'imagination la suit & la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;
Ainsi le gout savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, & de ceux qu'il imite
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.
Or, maintenant que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux
Par-tout respire un air de liberté, de joie;
La pelouse riante à son gré se déploie;
Les bois indépendans relèvent leurs rameaux;
Les fleurs bravent l'équerre, & l'arbre les ciseaux;
L'onde chérit ses bords, la terre sa parure;
Tout est beau, simple & grand; c'est l'art de la nature.
Cependant & ce fleuve & ces lacs sont déserts.
Venez; peuplons leur sein de citoyens divers.
Plaçons-y ces oiseaux qui, d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile.
Au milieu d'eux s'élève & nage avec fierté
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté,
Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.
Pour animer les eaux, l'art encore n'a-t-il pas
Le flottant appareil des voiles & des mâts?
Par la rame emportée, une barque légère
Laisse à peine, en fuyant, sa trace passagère:
Zéphyre de la toile enfle les plis mouvans,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Et si nos vieux Romans, ou la fable, ou l'histoire,
D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire!

De leur antique honneur ces flots énorgueillis,
Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
Quel cœur, sans être ému, trouveroit Aréthuse,
Alphée, ou le Lignon : toi sur-tout, toi, Vaucluse,
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poète, & sur-tout nul amant?
Dans ce cercle de monts, qui, recourbant leur chaine,
Nourissent de leurs eaux ta source souterraine
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta Nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, & de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe & roule à grand bruit; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et sous un ciel d'azur par vingt canaux féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque & Laure intéressoient mon cœur.
La voilà donc, disois-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmoit de sa lyre plaintive!
Ici Pétrarque à Laure exprimant son amour,
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avoit frappé mes yeux.
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux,
M'écriois-je! Un vieux tronc bordoit-il le rivage?
Laure avoit reposé sous son antique ombrage.
Je redemandois Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.
Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque & Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissoient encore.

CHANT QUATRIEME.

Non, je ne puis quitter le spectacle des champs.
Eh! qui dédaigneroit ce sujet de mes chants?

Il inspiroit Virgile, il séduisoit Homère.
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeller au milieu des batailles
Les bois, les prés, les champs; & de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.
Et, lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les sièges, les allarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt d'un burin consolant
La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages.
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, & porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange, & les riches moissons.
Chantre divin, je laisse à tes muses altières
Le soin de diriger ces phalanges guerrières;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déja le sol docile a reconnu ma loi;
Des gazons l'ont couvert, & de sa main vermeille
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille.
Des bois ont couronné les rochers & les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillans tableaux,
Dans ces champs découverts, sous ces obscures voûtes
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.
Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts,
Et le ciseau divin, la noble architecture
Vont de ces lieux charmans achever la parure.
Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naissans je défends qu'on les trace.
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place.
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger.
Voyez, lorsque vous-même aux yeux de l'étranger
Vous montrez vos travaux, votre art avec addresse
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,
Lui découvre en passant des sites enchantés,
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,
De surprise en surprise & l'amuse, & l'entraîne,
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène,

Et toujours rempliſſant ou piquant ſon deſir,
Souvent, pour l'augmenter, diffère ſon plaiſir.
Eh bien! que vos ſentiers vous imitent vous même.
Dans leurs formes encore fuyez tout vain ſyſtème,
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode règne aux champs, ainſi qu'à la cité.
Quand de leur ſymmétrique & pompeuſe ordonnance
Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir:
Pas un arbre au cordeau n'oſa déſobéir;
Tout s'aligna. Par tout, en deux rangs étalées,
S'allongèrent ſans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre gout. Enfin le parc Anglois
D'une beauté plus libre avertit le François.
Dès lors on ne vit plus que lighes ondoyantes,
Que ſentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Laſſé d'errer, en vain le terme èſt devant moi;
Il faut encore errer, ſerpenter malgré ſoi,
Et maudiſſant vings fois votre importune addreſſe,
Suivre ſans ceſſe un but qui recule ſans ceſſe.
Evitez ces excès; tout excès dure peu.
De ces ſentiers divers chaque genre a ſon lieu.
L'un conduit aux aſpects dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux & nourrit mon attente.
L'autre m'égarera dans ces réduits ſécrèts
Qu'un art myſtérieux ſemble voiler exprès.
Mais rendez naturel ce Dédale factice.
Qu'il ait l'air du beſoin, & non pas du caprice.
Que divers accidens rencontrés dans ſon cours,
Les bois, les eaux, le ſol commandent ces détours,
Dans leur forme j'exige une heureuſe ſoupleſſe.
Des longs alignemens ſi je hais la triſteſſe,
Je hais bien plus encore le cours embarraſſé
D'un ſentier qui, pareil à ce ſerpent bleſſé,
En replis convulſifs ſans ceſſe s'entrelace,
De détours redoublés m'iniquiète, me laſſe,
Et, ſans variété, bruſque & capricieux,
Tourmente & le terrein, & mes pas, & mes yeux.
Il èſt des plis heureux, des courbes naturelles
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles.
La route de ces chars, la trace des troupeaux
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,

La bergère indolente, & qui dans les prairies
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos sentiers ces contours anguleux.
Sur-tout, quand vers le but un long détour vous mène,
Songez que le plaisir doit racheter la peine.
Des poètes fameux ôsez imiter l'art.
Si leur muse en marchant se permèt quelque écart,
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.
C'èst Nisus défendant Euryale qu'il aime,
C'èst au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs.
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.
Des plus rians objèts égayez le passage,
Et qu'au terme arrivés votre art nous dédommage,
Par d'aimables aspects, de riches ornemens,
De ce vivant poeme épisodes charmans.
Ici, vous m'offrirez des antres verds & sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence & les ombres.
L'imagination y devance les yeux.
Plus loin, c'èst un beau lac qui réfléchit les cieux.
Tantôt, dans le lointain confuse & fugitive,
Se déploie une immense & noble perspective.
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature & vous richement embelli,
Plein d'ombres & de fleurs, & d'un luxe champêtre,
Semble dire: "Arrêtez; où pouvez-vous mieux être?"
Soudain la scène change: au lieu de la gaieté,
C'èst la mélancolie & la tranquillité;
C'èst le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.
Là, l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière;
Quelquefois, rejettant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer dans le cercle des jours
Ce peu d'instans, hélas! & si chèrs & si courts,
Ces fleurs dans un désèrt, ces tems où le ramène
Le régrèt du bonheur, & même de la peine.
Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objèts flatteurs.
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages:
Par-tout de frais berceaux & d'élégans bocages,

Toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des Amours.
Leur gaieté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, ôsez sortir de la route commune.
Inventez, hasardez des contrastes heureux;
Des effèts opposés peuvent s'aider entre-eux.
Imitez Le Poussin. Aux fêtes bocagères
Il nous peint des bergers & de jeunes bergères,
Les bras entrelacés dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots:
Et moi, je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire: "Mortels, hâtez vous de jouir;
Jeux, danses & bergers, tout va s'évanouir."
Et dans l'âme attendrie, à la vive alégresse
Succède par degrés une douce tristesse.
Imitez ces effets. Dans de rians tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux,
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?
Loin d'un monde léger venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.
Tout devient un ami pour les âmes sensibles;
Dèjà, pour l'embrasser de leurs ombres paisibles,
Se penchent sur la tombe, objèt de vos régrèts,
L'if, le sombre sapin; & toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige chère au cœur mélancolique & tendre,
Laisse la joie au myrte & la gloire au laurier;
Tu n'ès point l'arbre heureux de l'amant, du guèrrier,
Je le sais; mais ton deuil compâtit à nos peines.
Dans tous ces monumens point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier dans ces objets touchans
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Sur tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice.
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau.
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.
Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des fillons ingrats
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui pétille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours.
Des guèrres, des traités n'en marquent point le cours.
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, & ne jette un triste & long regard,
A l'espoir d'un régrêt ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme!
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui de son rang fesant rougir le sort,
Servit son Dieu, son Roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau;
Tracez-y ses vertus & les pleurs du hameau;
Qu'on y lise: *Ci gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie & ses habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la première y jetta quelques fleurs.

Revenons; il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend, pour les orner d'édifices charmans;
Ce ne sont plus du deuil les tristes monumens;
Ce sont d'heureux réduits, qui parmi la verdure
Offrent sous mille aspects leur riante parure.
Mais j'en permèts l'usage, & j'en proscris l'abus.

Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, & kiosk, & pagode,

Ces bâtimens Romains, Grecs, Arabes, Chinois,
Chaos d'architecture, & sans but, & sans choix,
Dont la profusion stérilement féconde
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement,
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.
La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas;
Il lui doit sa richesse; & ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cède au souris naïf d'une vierge timide.
La ferme! A ce seul nom les moissons, les vergers,
Le régne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans.
Venez; de vos oiseaux j'entends déja les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour. Mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Elégante à la fois & simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idyle.
Ah! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejetté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs & vos granges:
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van où le froment doré
Bondit avec la paille & retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre
Sans honte à mes regards ôsent ici paroître.
Sur-tout, des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors lui donne un air vivant:
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grace inanimée & la pompe immobile:
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différens & d'instinct & de voix,
Habitans sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux!
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux.

Qui,

Qui, Roi sans tyrannie, & Sultan sans molesse,
A son serrail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et fait pour les plaisirs, & l'empire, & la gloire,
Aime, combat, triomphe, & chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux & leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, & jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère
A-peine a reparu, la nation légère
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits
En tourbillons bruyans descend toute à la fois:
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres, toujours chassés & revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, & jusques dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain & non pas magnifique.
Que lui font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés?
Un seul grain de millet leur plairoit davantage.
La Fontaine l'a dit. O véritable sage!
La Fontaine, c'est toi qu'il faudroit en ces lieux;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireroient mieux.
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau.
Là, de tes deux pigeons tu verrois le tableau,
Et deux coqs amoureux à la discorde en proie,
Te feroient dire encore: « Amour, tu perdis Troie! »
Ainsi nous plaît la ferme & son air animé.
Dans cet autre réduit, quel peuple renfermé
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles?
Là, sont des animaux, étrangères merveilles.
Là, dans un doux exil vivent emprisonnés
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez point rechercher les espèces bizarres;
Préférez les plus beaux, & non pas les plus rares.
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux,
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,
L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade.
Logez plus richement ces oiseaux de parade;

Eux-mêmes sont un luxe, & puisque leur beauté
Rachette à vos regards leur inutilité,
De ces captifs brillans que les prisons soient belles.
Sur-tout, ne m'offrez point ces animaux rebelles,
De qui l'orgueil s'indigne, & languit dans nos fers.
Eh! quel œil sans régrêt peut voir le roi des airs,
L'aigle, qui se jouoit au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage
La fierté de son vol, & l'éclair de ses yeux?
Rendez lui le soleil & la voûte des cieux:
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.
Mais tandis qu'étalant leur parure étrangère,
Ces hôtes différens semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où, de même exilés & ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre.
Etourez d'un air doux ces frêles nourrissons.
Mais vainqueur des climats, respectez les saisons;
Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,
Des biens qu'à d'autres temps destinoit la nature.
Laissez aux lieux flétris par des hivers constans
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps;
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présens, attendez ses largesses.
Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparens
Recéler des climats les tributs différens,
Cet asyle enhardir le jasmin d'Ibérie,
La pervanche frileuse oublier sa patrie,
Et le jaune ananas par ces chaleurs trompé
Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.
Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs agréables hospices.
Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux?
Sous ces saules que baigne une onde salutaire,
Je placerois du bain l'asyle solitaire.
Plus loin, une cabane où règne la fraicheur
Offriroit les filets & la ligne au pêcheur.
Vous voyez de ce bois la douce solitude:
J'y consacre un asyle aux Muses, à l'étude.
Dans ce majestueux & long enfoncement
J'ordonne un obélisque, auguste monument.

Il s'éléve, & j'écris sur la pierre attendrie:
A nos braves Marins, mourans pour la Patrie.
Ainsi vos bâtimens, vos asyles divers
Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.
Au site assortissez leur figure, leur masse.
Que chacun avec gout établi dans sa place,
Jamais trop resserré, jamais trop étendu,
N'éclipse point la scène, & n'y soit point perdu.
Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
Un réduit écarté dans un lieu solitaire
Peint mieux la solitude encore & l'abandon.
Montrez-vous donc fidèle à chaque expression.
N'allez pas au grand jour offrir un hermitage.
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage;
Un temple veut paroitre au penchant d'un côteau,
Son site aërien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie.
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.
Telle èst des bâtimens la grace & la beauté.
Mais de ces monumens la brillante gaieté,
Et leur luxe moderne, & leur fraiche jeunesse,
Des antiques débris valent-ils la vieillesse?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attache les regards.
Par eux le cours des ans èst marqué sur la terre.
Détruits par les volcans ou l'orage ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Cés masses qui du temps sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
À pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ces murs détruits Marius malheureux,
Et ces deux grands débris se consoloient entr'eux.
Liez donc à vos plants ces vénérables restes.
Et toi, qui m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins;
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monuments viens redonner la vie:
Viens présenter au gout ces riches accidens,
Que de ses lentes mains a dessinés le temps.
Tantôt, c'èst une antique & modeste chapelle,
Saint asyle, où jadis dans la saison nouvelle,

Vier-

Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel
Venoient pour les moissons implorer l'Eternel.
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt, c'est un vieux fort, qui, du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portoit jusques au Ciel l'orgueil de ses creneaux;
Qui, dans ces temps affreux de discorde & d'alarmes,
Vit les grands coups de lance & les nobles faits d'armes
De nos preux Chevaliers, des Baïards, des Henris;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle & triste architecture,
Qu'environne une fraîche & riante verdure,
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattoient ses pères,
Saisissez ce contraste, & déployez aux yeux
Ce tableau doux & fier, champêtre & belliqueux.
Plus loin, une abbaye antique, abandonée,
Tout à coup s'offre aux yeux de bois environnée.
Quel silence! C'est là qu'amante du désert
La méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre & profond sanctuaire,
Où peut-être des cœurs en sécret malheureux
A l'inflexible autel se plaignoient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes,
A la religion déroboient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes précieux,
Augustes ou touchans, profanes ou pieux.

Mais

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, & cette tour Gothique,
Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant & grossier.
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse & ridant son visage,
Perd, sans paroître vieux, les graces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux.
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire.
Des peuples & des temps il me redit l'histoire.
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposans.
O champs d'Italie! ô campagnes de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des débris fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs & de hautes leçons,
Vous offrent ces aspects, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts, comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jettant temple sur temple, & tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidelle
Garde du peuple-roi les exploits éclatans;
Leur masse indestructible a fatigué le temps.
Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde;
Sous ces portes passoient les dépouilles du monde;
Par-tout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars,
Tandis que de Virgile, & d'Ovide, & d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins,
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!
Déjà la main du temps sourdement le seconde;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des Rois,
Etaloit tant de faste, ainsi qu'aux jours d'Evandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.

Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons;
Par le souffle des vents semés sur ces ruines,
Le figuier, l'olivier, de leurs foibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, & le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Que si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivans, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin & força les hommages?

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grècs & des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène & dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante Féerie.
Ces Dieux n'étoient-ils pas laboureurs & bergèrs?
Pourquoi donc leur fermer vos bois & vos vergèrs?
Sans Pomone, vos fruits ôseront-ils éclore?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore?
Ah! que ces Dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore èst le culte des arts.
Mais que l'art soit parfait; loin des jardins qu'on chasse
Ces Dieux sans majesté, ces Déesses sans grace.
A chaque Déité choisissez son vrai lieu.
Qu'un Dieu n'usurpe pas les droits d'un autre Dieu.
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse èst l'abri des oiseaux?
Otez-moi ces lions & ces tigres sauvages:
Ces monstres me font peur, même dans leurs images;
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui tout hideux encor de soupçons & de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes,
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour?
Montrez-moi des mortels plus chèrs à notre amour.

En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Elysée où leur ombre repose.
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorans, de myrtes toujours verds,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté, sous ces dais de verdure
De ces marbres chéris la blancheur tendre & pure,
Ces grands hommes, leur calme & simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble pour leurs cœurs exempts d'inquiétude
Rouler l'oubli des maux & de l'ingratitude,
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles :
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes & des Dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces Rois dont leurs sujêts n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénelon à notre œil attendri ;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez ; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs ;
Toi sur-tout, brave Cook, qui, chèr à tous les cœurs,
Unis par les regrèts la France & l'Anglètèrre ;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnèrre
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre Roi, digne d'être le sien.
Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mèrs de glace ;

Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mèrs son vaisseau fut sacré;
Que pour lui seul la guèrre oubliât ses ravages?
L'ami du monde, hélas! meurt en proie aux sauvages.
Vous qui pleurez sa mort, fièrs enfans d'Albion,
Imitez, il èst tems, sa noble ambition.
Pourquoi dans vos égaux cherchez-vous des esclaves;
Portez leur des bienfaits & non pas des entraves.
Le front ceint de laurièrs cueillis par les François,
La victoire aujourd'hui sollicite la paix.
Descends, aimable paix, si long-temps attendue,
Descends; que ta présence à l'univèrs rendue,
Embellisse les lieux qu'ont célébrés mes vers;
Viens; forme un peuple heureux de cent peuples divers.
Rends l'abondance aux champs, rends le commerce aux ondes,
Et la vie aux beaux arts, & le calme aux deux mondes.

EGLOGUES

DE VIRGILE.

EGLOGUE I. *TITYRE.*

MELIBEE, TITYRE.

MELIBEE.

TRANQUILLE, chèr Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre,
Vous chantez: mais pour nous, infortunés bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable patrie,
Seul vous ne quittez point cette terre chérie;
Et quand tout retentit de nos derniers régrêts,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, chèr Mélibée, appui de ma foiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse:

Oui,

Oui, je mets ce Héros au rang des immortels,
Le sang de mes agneaux rougira ses autels;
Si mon troupeau tranquille erre encore sur ces rives,
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts,
Si dans un doux répos je chante encore des airs,
Berger, c'èst un bienfait de ce Dieu secourable;
C'èst à lui que je dois ce destin favorable.

MELIBEE.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux,
Que je suis étonné de trouver un heureux?
Je fuis, trainant à peine en cet exil funeste
De mes nombreux troupeaux le déplorable reste:
Cette triste brebis, l'espoir de mon troupeau,
Dans sa fuite a perdu son languissant agneau:
Déja, dans ma douleur, j'ai brisé ma musette:
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette?
Hélas! souvent le Ciel, irrité contre nous,
Par des signes trop sûrs m'annonçoit son courroux;
Trois fois, il m'en souvient, dans la forêt prochaine,
Le tonèrre à mes yeux èst tombé sur un chêne;
De sinistres oiseaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ónt annoncé la perte de nos champs.
Mais pourquoi rappeller ces douloureux présages?——
Berger, quel èst ce Dieu qui reçoit vos hommages?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient sa Cour,
Sa présence embellit un plus noble séjour;
Rome èst ce lieu charmant: autrefois, je l'avoue,
Je ne croyois point Rome au dessus de Mantoue;
Quelle étoit mon erreur! sur ces bords enchantés
Le Tibre voit briller la Reine des Cités:
Rome l'emporte autant sur le reste des Villes,
Que le plus haut Cyprès sur les buissons stériles.

MELIBEE.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux?

TITYRE.

La Liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux:
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices:
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices;
Mantoue à mes désirs refusoit ce bonheur,
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur;

Sans aucun fruit pour moi, ces fréquens facrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de génisses;
Vainement j'implorois l'heureuse liberté;
Mais enfin j'ai fléchi cette divinité.
J'osai porter ma plainte au Souverain du Tibre:
J'étois alors esclave; il parla, je fus libre.

MELIBEE.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement;
Pendant ces sombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée;
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triste solitude,
Je souffrirois encore la même servitude:
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours;
Et ses Dieux pouvoient seuls me faire d'heureux jours:
Là, j'ai vu ce Héros, que chante ma tendresse,
Il est dans le printemps d'une belle jeunesse;
Allez, Berger, dit-il, conservez en répos
Votre séjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses autels recevront mon encens.

MELIBEE.

Ainsi donc, chèr Tityre, exempt de nos misères,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos pères,
Vos troupeaux respectés du barbare vainqueur
Demeureront ici sous leur prémier pasteur;
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres sauvages:
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des saules & du thym;
Nos champs abandonnés vont rester inutiles,
Les vôtres par vos soins seront toujours fertiles,

Vous

Vous pourrez encore voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris:
Les amoureux soupirs des rossignols fidelles,
Les doux gémissements des tendres tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

TITYRE.

L'Amour saura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un si doux avantage:
Le Cerf d'un vol hardi traversera les airs,
Les habitants des eaux fuiront dans les déserts,
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me fasse une âme ingrate.

MELIBEE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux!
Nos pasteurs pleurent tous une même disgrace,
Nous fuyons, dispersés; les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats
Qu'un éternel hivèr couvre d'âpres frimas;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les désèrts voisins de la Zone Torride;
Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un ciel inconnu, je traînerai mes jours.
Quoi! je ne vérrai plus ces campagnes si chères,
Ni ce rustique toit hérité de mes pères!
O Mantoue! ô du moins, si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons!
Non, je ne vérrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes;
D'avides étrangers, des soldats inhumains
Désoleront ce champ cultivé de mes mains;
Etoit-ce donc, grands Dieux! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne?
C'en est fait; pour toujours recevez mes adieux,
Bords si chèrs à mon cœur & si beaux à mes yeux.
O Guèrre! ô triste effèt des discordes civiles!
Champs, on vous sacrifie à l'intérêt des Villes:
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un sort bien rigoureux;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te vérrai plus bondir sur la verdure:

 Suivez-

Suivez-moi, foible reste, infortunés moutons,
Pour la dernière fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la prémiere aurore.
Regagnons le hameau: Berger, suivez mes pas,
Thestile nous apprête un champêtre repas;
Le jour fuit, hâtons-nous: du sommet des collines
L'ombre descend déjà dans ces plaines voisines,
Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'élève sur les airs.

EGLOGUE II. *IRIS.*

L'ASTRE brûlant du jour, sur nos paisibles rives,
Repandoit du midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon errant dans l'horreur des forêts,
Aux déserts attendris confia ses régrêts.
Il adoroit Iris: d'une plaine étrangère
Il vouloit dans son champ attirer la Bergère:
Iris étoit promise aux feux d'un autre amant,
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres;
Solitaire, il venoit se cacher sous des hêtres;
C'est-là qu'ayant conduit ses troupeaux languissants,
Il soupiroit un jour ces douloureux accens.
Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie;
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encore des jours?
Du moins plaignez les maux que ma langueur me cause;
Il est l'heure du jour où tout ici repose:
Là Monsieur tranquille, à l'abri du soleil,
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre,
Sylvie & son Berger goûtent le frais de l'ombre:
Privé de ces loisirs, & bravant la chaleur,
Je promene en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémissements l'écho paroît sensible,
Tout me plaint, votre cœur reste seul inflexible.
Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux!
A la fille d'Arcas, que n'ai-je offert mes vœux!

Leurs graces, il est vrai, n'égalent point vos charmes;
Mais leur cœur moins ingrat m'eut couté moins de larmes.
Ah ! ne comptez point tant sur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs;
La beauté n'est qu'un lys, l'aurore l'a vu naître,
L'aurore à son retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuse enrichit de ses eaux.
En lait délicieux mes brebis sont fécondes,
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes:
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts,
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image;
Si la mèr nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce crystal immobile,
Mon air ne cede rien aux graces de Mirtyle.
Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits;
Les sinceres amours, peu connus dans les villes,
Sous nos tranquilles toits, ont choisi des asyles;
Souvent, joignant nos voix aux chansons des oiseaux,
Nous irons éveiller les folâtres échos:
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan fait charmer l'Arcadie:
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flûte un son harmonieux;
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies,
C'est le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez sous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau:
Cette bouche charmante & des graces chérie,
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie:
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour vous,
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux:
Tyrsis, prêt d'expirer sur ce triste rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage:
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tyrsis
Une belle houlette & des agneaux choisis,
Je vous destine encore deux chevreaux qu'avec peine
Je sauvai, l'autre jour, du sein d'une fontaine:

Laure en sera jalouse; elle aimoit ces chevreaux,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore sur votre route assemble ses compagnes,
D'une moisson de fleurs les chemins sont semés,
De l'encens du printemps les airs sont parfumés:
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, & remplit sa corbeille,
Sa main sait assortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la rose au jeune & tendre lis;
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices,
De la jeune Amarille ils feroient les délices:
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif & doux,
Ils seront plus charmants quand ils seront à vous.
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Est le symbole heureux d'une chaîne fidelle:
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds,
J'en consacre souvent au Dieu des tendres vers.
Mais que dis-je, insensé! formé par la tristesse,
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse?
J'étois libre autrefois, & mon paisible cœur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur:
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours;
Ainsi l'aquilon trouble un ruisseau dans son cours.
Ingrate, estimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux bergers ont chanté sous nos hêtres;
Les Déesses souvent ont touché nos pipeaux;
Diane d'un pasteur a gardé les troupeaux:
Que la fière Pallas aime le bruit des villes,
Vénus préfère au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout suit de son penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs sont maîtrisés par un charme sécrêt,
Le loup cherche sa proie autour des bergeries,
Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries:
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projèts! vœux perdus! trop stérile tendresse!
Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois;
A de moins tristes airs consacre ton hautbois;

Tandis

Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un pasteur.
Revenez, chèrs moutons, quittez ces lieux sauvages,
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages;
Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris,
Allons près de Climene oublier les mépris.

EGLOGUE III. *PALEMON.*

COMBAT PASTORAL.

PALEMON, MENALQUE, DAMETE.

MENALQUE.

APPRENEZ-MOI, Damete, à qui sont les troupeaux
Qu'un voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux?

DAMETE.

J'en suis le conducteur, Lycas en èst le maître,
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MENALQUE.

O Bercail malheureux! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climéne èst conduit par l'amour,
Oubliant ces moutons, & ne songeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa bergère:
Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux,
Tandis que, libre encore, Lycas n'aimoit que vous;
Ce pasteur mercenaire, auquel il vous confie,
Loin des yeux du berger, détruit la bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret:
On vous connoît, Ménalque, on sait certain sécret;
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte——
D'un plus ample détail je vous sauve la bonté;
Vous m'entendez: alors les Déesses des eaux
Rentrèrent en riant au fond de leurs roseaux.

MENALQUE.

Quoi! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas & sa vigne nouvelle?

DAMETE.

Quel berger ne sait point que, sous ces vieux ormeaux,
Ménalque d'Eurylas brisa les chalumeaux?
Rival de ce pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne put suffrir sa gloire:
Vous seriez mort enfin d'envie & de fureur;
Si vous n'aviez pu nuire à ce berger vainqueur.

MENALQUE.

Qu'entends-je? sur quel ton me parleroit un maître,
Si ce pâtre à tel point ôse se méconnoître?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau?

DAMETE.

De ce prétendu vôl Damon ne peut se plaindre;
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai sans craindre,
Puisqu'il étoit le prix d'un combat pastoral
Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MENALQUE.

Vous vainqueur de Damon? D'une flûte champêtre
Damete dans nos bois s'est-il jamais vu maître,
Lui dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne sait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMETE.

Pour finir entre nous une vain dispute,
J'ôse vous défier au combat de la flûte;
Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons,
Eprouvons un combat de vers & de chansons:
Si le Dieu de Délos est pour vous plus propice,
Je vous donne à choisir la plus tendre genisse.
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau?

MENALQUE.

Je n'ôserois choisir ce prix dans mon troupeau:
S'il manquoit un mouton, j'essuirois la colère
D'une marâtre injuste, & d'un père sévere;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complèt se trouve à mon retour:
Mais je puis hazarder deux beaux vases de hêtre;
On voit ramper autour une vigne champêtre;
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits:
Du célebre Conon l'un ranime les traits;
L'autre peint ce mortel dont l'addresse féconde
A décrit ses saisons & mesuré le monde:

Ces

Ces coupes sont encore dans leur prémier éclat ;
J'en ferai volontiers le gage du combat.

DAMETE.

J'ai deux vases pareils, revêtus d'un feuillage,
Du même Alcimédon ce présent èst l'ouvrage :
Le chantre de la Thrace est peint sur les dehors,
Il èst suivi des bois qu'entraînent ses accords.

MENALQUE.

Palémon vient à nous : qu'il regle la victoire,
Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge, & malgré vos mépris,
Je saurai me défendre & balancer le prix :
Ma muse en ces combats ne fut jamais craintive.
Prêtez-nous, Palemon, une oreille attentive.

PALEMON.

Chantez, dignes rivaux : la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon ;
Le printemps de retour rajeûnit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure ;
Philomele reprend ses airs doux & plaintifs,
L'amant des fleurs succede aux aquilons captifs :
Tout charme ici les yeux ; chaque instant voit éclore,
Dans ces prés émaillés de nouveaux dons de Flore :
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix :
Ces combats sont cheris de la Muse des Bois.

DAMETE.

Muses ! donnez au Maître du Tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons :
Il èst tout, il remplit les Cieux, l'Onde, la Terre,
Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

MENALQUE.

Du jeune Dieu que le Permesse adore,
Muses ! chantons les honneurs immortels :
Des premiers feux du jour quand l'Orient se dore ;
D'un feston de lauriers je pare ses autels.

DAMETE.

Quand je suis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycère me réveille ; & d'une course agile
Elle fuit dans un antre, & s'y cache à demi.

MENALQUE.

Philis, près de ma bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs :
Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour :
Ce couple heureux d'oiseaux fidelles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MENALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris :
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycère,
Zéphyrs, qui l'écoutez dans ces momens si doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma bergère,
Des plaisirs si charmans rendroient le Ciel jaloux.

MENALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Cloris, quand vous chassez dans les routes des bois :
Souvent Endymion vit Diane à la chasse,
Souvent de la Déesse il porta le carquois.

DAMETE.

Je célebre bientôt le jour de ma naissance :
Venez, belle Glycère, honorer ce beau jour,
Vous serez l'ornement des concerts de la danse,
Votre chant & vos pas sont conduits par l'amour.

MENALQUE.

Cloris seule a mon cœur, seule elle a tous les charmes :
Ciel! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux!
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes,
Ah! quand pourrai-je, amour, revoir de si beaux yeux?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycère,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups ;
Qu'un laboureur, veillant sur une moisson chère,
Craint le souffle fougueux des aquilons jaloux.

MENALQUE.

Ma Cloris èst pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'Aurore èst pour un jeune agneau,
Et ce qu'èst à la terre aride & languissante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

DAMETE.

Puisque Pollion veut bien être
Le protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre,
Que son nom soit chanté dans vos sacrés vallons.

MENALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un gout nouveau :
Savantes Nymphes du Parnasse,
A ce Héros savant offrez un fièr taureau.

DAMETE.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur,
Que dans son champ fécond, que sur les buissons même
Le miel & les parfums naissent en sa faveur.

MENALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la muse de Bathille,
Du fade Mévius qu'il aime aussi les vèrs :
Qu'il asservisse au joug le rênard indocile,
Qu'il préfère aux zéphyrs les vents des noirs hyvèrs.

DAMETE.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs :
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un serpent èst caché sous ces belles couleurs.

MENALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chèrs moutons,
Allez, un verd naissant couronne ces prairies;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printemps de mon âge,
Tout languit dans nos champs sous les fèrs de l'amour.

MENALQUE.

L'amour ne me nuit point, j'ignore ses alarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissans;
Mais un sombre enchanteur, par ses funestes charmes,
Fait périr sans pitié mes agneaux innocens.

DAMETE.

De ce douteux débat, la palme vous est due,
Si vous savez m'expliquer en quels lieux
L'œil ne peut découvrir que six pieds d'étendue,
De ce vaste horizon qui termine les cieux.

MENALQUE.

Au prix de vos chansons je souscris sans murmure,
Et sur Cloris je vous cède mes droits,
Si vous savez me dire en quel lieu la nature
Sur de naissantes fleurs grave le nom des Rois.

PALEMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux en emporte la gloire,
Et tout bergér qui peut égaler vos beaux sons,
Mérite, comme vous, la palme des chansons.
Renouvellez souvent en cadences égales
Le paisible combat de vos muses rivales;
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours, entre vous, le prix reste indécis.

SATIRE III.

DE MONSR. BOILEAU DESPREAUX.

A. QUEL sujet inconnu vos trouble & vous altère?
D'où vos vient aujourd'hui cet air sombre & severe,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un Rentier,
A l'aspect d'un Arrêt qui retranche un quartier?
Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie?
Où la joye en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.

Qui

Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque edit reformé la cuisine?
Ou quelque longue pluye inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah! de grace un moment, souffrez que je respire.
Je sors de chèz un fat, qui pour m'empoisonner,
Je pense, exprés chèz lui m'a forcé de diner.
Je l'avois bien prevu. Depuis prés d'une année,
J'éludois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hièr il m'aborde, & me serrant la main:
Ah! Monsieur, m'a-t'il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux—Boucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Vilandri priseroit sa séve, & sa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit jouer son rôle:
Et Lambert, qui plus èst m'a donné sa parole.
C'èst tout dire en un mot, & vous le connoissez.
Quoi Lambert? Oui, Lambert. A demain? C'èst assez.
Ce matin donc, seduit par sa vaine promesse,
J'y cours, midi sonnant, au sortir de la Messe.
A peine étois-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme en m'embrassant, m'èst venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allegrèsse entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert, ni Molière,
Mais puisque je vous vois, je me tiens trop content,
Vous êtes un brave homme. Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'Eté:
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance:
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles Campagnards grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens,
J'enrageois. Cependant on apporte un potage;
Un coq y paroissoit sur ce pompeux équipage,
Qui changeant en plat & d'état & de nom,
Par tous les conviés s'èst appellé chapon.
Deux assiettes suivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragout de persil couronnée;

L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord, notre troupe serrée
Tenoit à peine au tour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Fesoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.
Jugez en cet état, si je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien ni le vin, ni la chère ;
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassaigne, ou de l'Abbé Cotin.
Nôtre Hôte, cependant, s'addressant à la troupe :
Que vous semble, a-t-il dit, du gout de cette soupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?
Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il apprête.
Les cheveux cependant me dressoient à la tête :
Car Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste,
Pensant qu'au moins le vin dut reparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un laquais éfronté m'apporte un rouge bord,
D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage,
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un gout plat, & qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'addresse ;
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'esperois adoucir la force du poison.
Mais, qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il fesoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Eté !
Au mois de Juin ! Pour moi, j'étois si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au Diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table :
Et dût-on m'appeller & fantasque & bouru,
J'allois sortir enfin : quand le rôt a paru.
Sur un liévre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.

Au-

Autour de cet amas de viandes entassées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes pressées ;
Et sur les bords du plat, six pigeons étalés,
Presentoient pour renfort leurs squeletes brûlés.
A côté de ce plat paroissoient deux salades.
L'une de pourprier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots à l'instant, changeant de contenance,
Ont loüé du festin la superbe ordonnance :
Tandis que mon Faquin, qui se voyoit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Sur tout certain hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'èst dit Profés dans l'ordre de Costeaux,
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiérs,
Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiérs :
Et pour flater notre Hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux, son geste & son langage.
Quand nôtre Hôte charmé, m'avisant sur ce point :
Qu'avez vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme toute inquiete,
Et les morceaux ent é s restent sur votre assiette.
Aimez vous la muscade ? on en a mis par tout.
Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux gout.
Ces pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foi, tout èst passable, il le faut confesser ;
Et Mignot aujourd'hui s'èst voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine.
Pour moi, j'aime sur tout que le poivre y domine :
J'en suis fourni, Dieu sait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours, j'étois comme une pierre,
Ou comme la Statuë èst au festin de Pierre ;
Et sans dire un seul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aile de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la santé de nôtre Hôte :

Qui tous deux pleins de joye, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la crasse tracés
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés.
Quand un des conviés, d'un ton melancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique;
Tous mes sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute étoit rare & charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre l'apuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
 Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence,
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas contés,
Comme un Recteur suivi des quatre Facultés.
Deux Marmitons crasseux revêtus de serviettes,
Lui servoient de Massiers, & portoient deux assiettes,
L'une de champignons, avec de ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui se noyoient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joye èst redoublée:
Et la troupe à l'instant, cessant de frédonner,
D'un ton gravement fou s'èst mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a debité ses maximes frivoles,
Reglé les interêts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & reformé l'Etat;
Puis delà s'embarquant dans la nouvelle guerre
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes Sots enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais nôtre Hôte sur tout, pour la justesse & l'art,
Elevoit jusqu'au Ciel Theophile & Ronsard.
Quand un des Campagnards relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, & d'un ton de docteur,
Morbleu, dit-il, la Serre èst un charmant auteur!

Ses

Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose èst coulante.
La Pucelle èst encore une œuvre bien galante;
Et je ne sai pourquoi je bâaille en la lisant.
Le Païs sans mentir, èst un bouffon plaisant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture,
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille èst joli quelquefois.
En verité pour moi, j'aime le beau françois.
Je ne sai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre:
Ce n'èst qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les Heros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,
Qu'un jeune homme——Ah! je sai ce que vous voulez
dire,
A répondu nôtre Hôte, *un Auteur sans défaut,*
La raison dit Virgile, & la rime Quinaut.
Justement. A mon gré, la pièce èst assez plate;
Et puis blâmer Quinaut——Avez-vous vu l'Astrate?
C'èst là ce qu'on apelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'Anneau Royal me semble bien trouvé.
Son sujèt èst conduit d'une belle manière,
Et chaque acte en sa pièce èst une pièce entière,
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
Il èst vrai que Quinaut èst un esprit profond:
A repris certain fat, qu'à sa mine discrete
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poete,
Mais il en èst pourtant, qui le pourroient valoir.
Ma foi, ce n'èst pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout bouillant de vin & de colère.
Peut-être, a dit l'Auteur pâlissant de courroux:
Mais vous, pour en parler vous y connoissez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
Vous? mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur sur le champ aigrement reparti.
Je suis donc un Sot? Moi? vous en avez menti:
Repond le Campagnard; & sans plus de langage,
Lui jette, pour défi, son assiette au visage.
L'autre esquive le coup, & l'assiette volant
S'en va fraper le mur & revient en roulant.

A cet affront, l'auteur se levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
Et chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'acrochant se prennent aux cheveux,
Aussi-tôt sous leurs pieds les tables renversées,
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tous les Valets sont fort promts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
  Enfin, peur arrêter cette lutte barbare ;
De nouveau l'on s'éforce, on crie, on les separe,
Et leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment, que si pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Aout l'on mangé des pois verds.

EPITRE VI. DE M. BOILEAU.

A M. de LAMOIGNON Avocat-General.

OUI, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
  Et contre eux la campagne èst mon unique azile :
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'èst un petit village, ou plutôt un hameau
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pié des monts que son flot vient laver
Voit du sein de ses eaux vingt isles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule, y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au dessus forme un amphitheatre.
L'habitant ne connoit ni la chaux, ni le plâtre,

Et

Et dans le roc qui cède & se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement :
La maison du Seigneur seule un peu plus ornée
Se presente au dehors des murs environnée.
Le Soleil en naissant la regarde d'abord :
Et le mont la défend des outrages du nord.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Mèt à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un livre en main errant dans les prairies
J'occupe ma raison d'utiles reveries.
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construis,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous presente un repas agréable & rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes de Broussain,
Tout ce qu'on boit èst bon, tout ce qu'on mange èst sain.
La maison le fournit, la Fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appetit l'assaisonne.
O fortuné sejour ! O champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde !

Mais à peine du sein de vos vallons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encore tout poudreux, & sans me débotter
Chez vingt Juges pour lui j'aille solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considerables.
L'un demeure au Marais ; & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'éffroi.

Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi se prit à rire,
Contre vos derniérs vers on èst fort en couroux !
Pradon a mis au jour un livre contre vous,

Et

Et chez le chapelier du coin de nôtre place
Au tour d'un caudebec j'en ai lu la preface.
L'autre jour sur un mot la cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina.
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne.
D'un Pasquin qu'on a fait au Louvre on vous soupçonne.
Mais ? Vous. On me l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans sont écoulés, depuis le jour fatal,
Qu'un libraire imprimant les essais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toujours depuis ce tems en proye aux sots discours,
Contre eux la verité m'est d'un foible sécours.
Vient-il de la Province une Satire fade,
D'un plaisant du païs insipide boutade?
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi:
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à temoin & la cour & la ville.
Non à d'autres, dit-il, on connoît votre stile.
Combien de tems ces vers vous ont-ils bien couté?
Ils ne sont point de moi, Monsieur, en verité:
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges?
Ah! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé;
Juge, si toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le tems de courtiser les Muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que pour m'inspirer sur chaque évenement
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout reduire en poudre,
Et dans Valenciennes est entré comme un foudre;
Que Cambray des François l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs & son orgueil:
Que devant Saint-Omer Nassau par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu sait, comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cageoler,
Et dans ce tems guèrrier, & fecond en Achilles,
Croit que l'on fait des vers, comme l'on prend des villes.
Mais moi dont le genie est mort en ce moment,
Je ne sai que répondre à ce vain compliment,
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'-

Qu'heureux èst le mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré!
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fèrs & nos entraves
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves,
Du rang où nôtre esprit une fois s'èst fait voir,
Sans un facheux éclat, nous ne saurions déchoir,
Le public enrichi du tribut de nos veilles.
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles,
Au comble parvenus il veut que nous croissions!
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroit, & moi-même à qui l'âge,
D'aucune ride encore n'a flétri le visage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.
Ma Muse qui se plait dans leurs routes perdues,
Ne sauroit plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'èst que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quelle humeur sauvage,
Tout l'Eté loin de toi demeurant au village
J'y passe obstinement les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'èst à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence,
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie:
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux,
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés & des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,

Attendre que Septembre ait ramené l'automne,
Et que Cerès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ces nouveaux bienfaits,
Le Vendangeur ravi de ployer sous le faix,
Aussi-tôt ton ami redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baville.
Là dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprentif Cavalier galoper sur ta trace.
Tantôt sur l'herbe assis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene épand ses liberales eaux ;
Lamoignon, nous irons libres d'inquiétude
Discourir des vertus dont tu fais ton étude ;
Chercher quels sont les biens veritables et faux ;
Si l'honnête homme en soi doit en souffrir des défauts;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
Heureux! si les fâcheux promts à nous y chercher
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute espèce,
Que sans cesse à Baville attire le devoir ;
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux!
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

FABLES.

PAR M. DE LA FONTAINE.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

UNE Hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, avant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre se séme,
Elle vit un Manant en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons,
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De-là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte & mainte machine,
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison,
Gâre la cage ou le chaudron.
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop dequoi.
Quand la chénevière fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophéte de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.

Le chanvre étant tout-à-fait crû.
L'Hirondelle ajoûta : Ceci ne va pas bien,
Mauvais grain èst tôt venu.
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous vérrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux Oisillons la guerre,
Quand reginglettes & rézeaux
Attraperont petits Oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Grue & la Bécasse.
Mais vous n'étes pas en état
De passer, comme nous, les déserts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'èst pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'èst de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément,
Que fesoient les Troyens, quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oisillon se vit esclave retenu.
Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il èst venu.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la sale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussi-tôt:
Et le Citadin de dire,
Achevons tout notre rôt.
C'èst assez, dit le Rustique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'èst pas que je me pique
De tous vos festins de Roi.
Mais rien ne vient m'interrompre:
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, fi, du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort èst toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par consequent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bète cruelle;
Et je sai que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'Agneau, je tète encore ma mère.

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens.
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers & vos chiens.
On me l'a dit, il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte & puis le mange,
Sans autre forme de procès.

ODES
PAR M. ROUSSEAU.

A LA FORTUNE.

FORTUNE, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne,
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices,
Et par l'hommage des mortels;
Le peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu supréme,
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris:
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.
Mais de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,

Tra-

Trahisons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés!
Apprens que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits:
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits:
Qu'elle n'adopte point la gloire,
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux;
Et que devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi, Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des tyrans;
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits.
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands Rois?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister?

 Ima-

Images des Dieux ſur la terre,
Eſt-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?
Mais je veux que dans les allarmes
Réſide le ſolide honneur.
Quel vainqueur ne doit qu'à ſes armes
Ses triomphes et ſon bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.
Quel èſt donc le héros ſolide,
Dont la gloire ne ſoit qu'à lui?
C'èſt un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus ſont l'appui;
Qui prenant Titus pour modèle,
D'un bonheur d'un peuple fidèle,
Fait le plus chèr de ſes ſouhaits:
Qui fuit la baſſe flatterie;
Et qui, père de ſa patrie,
Compte ſes jours par ſes bienfaits.
Vous, chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fièr meurtrier de Clitus;
Vous vérrez un Roi reſpectable,
Humain, généreux, équitable;
Un Roi digne de vos autels.
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernièr des mortels.
Héros cruels & ſanguinaires,
Ceſſez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le deſtructeur rapide
De Marc Antoine & de Lépide
Rempliſſoit l'univers d'horreurs:
Il n'eût point eu le nom d'Auguſte
Sans cet empire heureux & juſte

Qui

Qui fit oublier ses fureurs.
Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour,
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant.
Celui qui dompte la fortune,
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus;
Et sa grande âme ne s'altère,
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente & légère
Chez lui ne trouve point d'accès;
Et sa crainte active modère
L'yvresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme,
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière Déesse
D'Enée a résolu la mort;
Ton secours, puissante sagesse,
Triomphe des Dieux & du sort.
Par toi Rome au bord du naufrage,
Jusques dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers;
Et suivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ses disgraces
Changer ses cyprès en lauriers.

A MONS. LE COMTE DE SINZINDORF,

CHANCELIER DE LA COUR IMPERIALE.

L'Hyver, qui si longtems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux;
Et les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.
Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques;
Le laboureur commence à lever ses guérets:
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.
Déjà le terre s'ouvre; & nous voyons éclore
Les premices heureux de ses dons bienfaisans.
Cérès vient, à pas lents, à la suite de Flore,
Contempler ses nouveaux présens.
De leurs douces chansons instruits par la nature,
Mille tendres oiseaux font résonner les airs;
Et les nymphes des bois, dépouillant leur ceinture,
Dansent au bruit de leurs concerts.
Des objèts si charmans, un séjour si tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruisseaux, les beaux jours,
Tout invite le sage à chercher un asyle.
Contre le tumulte des cours.
Mais vous, à qui Minerve & les filles d'Astrée
Ont confié le sort des terrestres humains,
Vous, qui n'ôsez quitter la balance sacrée,
Dont Thémis a chargé vos mains:
Ministre de la paix, qui gouvernez les rênes
D'un empire puissant autant que glorieux,
Vous ne pouvez longtems vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.
Bientôt l'état, privé d'une de ses colonnes,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le sien.
L'orphelin vous crieroit: Hélas! tu m'abandonnes;
Je perds mon plus ferme soutien.
Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages si doux,
Que la nature & l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent soin d'embellir pour vous.
Dans ces immenses lieux dont le sort vous fit maître,
Vous verrez le soleil, cultivant leurs trésors,

Se lever le matin, & le soir disparoître,
Sans sortir de leurs riches bords.
Tantôt, vous tracerez la course de votre onde :
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur seve vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.
Souvent d'un plomb subtil que le salpêtre embrase,
Vous irez insulter le sanglier glouton ;
Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiseaux de Phase
Subir le sort de Phaéton.
O doux amusemens! ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le chaos!
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence & du repos.
Délices des aïeux d'une épouse adorée,
Qui réunit l'éclat de toutes leurs splendeurs ;
Et dans qui la vertu, par les graces parée,
Brille au-dessus de leurs grandeurs.
Arbres verds & fleuris, bois paisibles & sombres,
A votre possesseur si doux & si charmans,
Puissiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres
A ses nobles délassemens.
Mais la loi du devoir, qui lui parle sans cesse,
Va bientôt l'enlever à ses heureux loisirs :
Il n'écoutera plus que la voix qui le presse
De s'arracher à vos plaisirs.
Bientôt vous le verrez, renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il est échappé ;
Toujours de l'intérêt d'un monarque qu'il aime,
Toujours de sa gloire occupé
Allez, illustre appui de ses vastes provinces,
Allez, mais revenez, de leur amour épris,
Organe des décrets du plus sage des princes,
Veiller sur ses peuples chéris.
C'est pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Consacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fîtes admirer votre heureuse industrie
A ses plus illustres rivaux.
La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naissant de nos derniers débats.
Le Batave vous vit opposer votre égide
Au cruel démon des combats.

Vos

Vos vœux sont satisfaits. La discorde & la guerre
N'ôsent plus rallumer leurs tragiques flambeaux;
Et les Dieux appaisés rédonnent à la terre
Des jours plus serains & plus beaux.
Ce Chef de tant d'états, à qui le Ciel dispense
Tant de riches trésors, tant de fameux bienfaits,
A déjà de ces dieux reçu la récompense
De sa tendresse pour la paix.
Il a vu naître enfin de son épouse aimée
Un gage précieux de sa fécondité,
Et qui va desormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquillité.
Arbitre tout-puissant d'un Empire invincible,
Plus maître encore du cœur de ses sujets heureux,
Qu'a-t-il à desirer, qu'un usage paisible
Des jours qu'il a reçus pour eux?
Non, non; il n'ira point, aprés tant de tempêtes,
Ressusciter encore d'antiques differens;
Il sait trop que souvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des conquérans.
Si toutefois l'ardeur de son noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ses droits;
Ecoutez la leçon d'un Socrate sauvage,
Faite au plus puissant de nos Rois.
Pour la troisième fois du superbe Versailles
Il fesoit agrandir le parc délicieux:
Un peuple harassé de ses vastes murailles
Creusoit le contour spacieux,
Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves tu là, dit le Prince? Hélas! Sire,
Répond le champêtre vieillard,
Pardonnez. Je songeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins:
Quand vous l'aggrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.

ODE, TIRÉE DU PSEAUME XIV.

Caractère de l'Homme juste.

SEIGNEUR, dans ton temple adorable
Quel mortel est digne d'entrer?

Qui

Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?
Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur ;
Qui marche d'un pas ferme & sûr
Dans le chemin de la justice ;
Attentif & fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide & sévère à maintenir ses loix.
Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité ;
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche :
Et qui par des discours faux & calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.
Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe :
Qui bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.
Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infame gain
Ne fait point grossir ses richesses ;
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.
Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa felicité.

ODE, TIRÉE DU PSEAUME XVIII.

Mouvemens d'une âme qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

LES cieux instruisent la terre
A révérer leur Auteur.
Tout ce que leur globe enferre
Célébre un Dieu créateur.

Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!
De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit,
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux:
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.
Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.
L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime & se nourrit.
Oh! que tes œuvres sont belles!
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie:
Elle assure notre voie;

Elle

Elle nous rend triomphans :
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.
Soutiens ma foi chancelante,
Dièu puissant ; inspire-moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta loi :
Loi sainte, loi desirable,
Ta richesse èst préférable
A la richesse de l'or ;
Et ta douceur èst pareille
Au mièl dont la jeune abeille
Compose son chèr trésor.
Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ?
Prête-moi tes feux propices.
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Viens consumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.
Si de leur cruèl empire
Tu veux dégager mes sens ;
Si tu daignes me sourire,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace,
Dans les sources de ta grace ;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Est le Dieu qui m'a sauvé.

ODE DE MONS. DE LA MOTTE-HOUDART.

Calliope, savante Fée,
Inspire-moi de nouveaux airs :
Je veux sur les traces d'Orphée,
Descendre vivant aux enfers :
Conduis-moi ; que le triste empire,
Aux sons triomphans de ma lire,

Soit ouvert encore une fois :
Et qu'enchanté comme les ombres,
Cerbére des royaumes sombres,
Me laisse violer les loix.
Qu'entens-je ! le Tartare s'ouvre,
Quels cris, quels douloureux accens !
A mes yeux la flamme y découvre
Mille suplices renaissans :
Là, sur une rapide roue,
Ixion dont le Ciël se joue,
Expie à jamais son amour :
Là, le cœur d'un géant rebelle,
Fournit une proie éternelle
A l'avide faim d'un vautour.
Mon œil à ces objets s'attache,
Curieux malgré son effroi ;
Mais de Minos qui m'en arrache,
Subissons l'équitable loi :
Laisse des tourmens trop célébres,
Dit-il ; à travers des ténébres
Jette un plus utile régard ;
Et dans nos prisons souterraines,
Vois, avec fruit, de quelles peines
On punit l'abus de ton art.
D'abord me frappent les supplices
Destinés aux lâches auteurs ;
Qui rendent les Muses complices
De leurs libelles imposteurs.
Je vois Archiloque à leur tête,
D'un arc que Némésis apprête,
S'arme cet essain malheureux ;
Et leurs mains toujours imprudentes,
Décochent des flèches ardentes,
Qui retombent toujours sur eux.
Quelle est cette troupe alarmée ?
J'y connois ces jaloux esprits
Qui vouloient que la renommée
Ne publiât que leurs écrits :
Un éternel souci les ronge ;
Toujours quelque funeste songe
Couronne à leurs yeux leurs rivaux ;
Et de la lire que je touche,

Le

Le moindre son les éffarouche,
Et semble un surcroît à leurs maux.

L'IMAGINATION ET LE BONHEUR.

FABLE ALLEGORIQUE, par Mademoiselle BERNARD.

L'IMAGINATION amante du bonheur,
Sans cesse le desire & sans cesse l'appelle :
Mais sur elle il exerce une extrême rigueur,
Et fait pour ses desirs il est peu fait pour elle.
Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
Jusques dans l'amoureux empire;
Mais lorsque du bonheur elle crut approcher,
Les soupçons, le jaloux martire,
La délicatesse encore pire,
Soudaine à ses transports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mur, du même objet charmée,
Au palais de l'ambition,
Elle crut satisfaire encor sa passion :
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme de bonheur & pure illusion.
Enfin dans le païs qu'habite la richesse,
Séjour agréable & charmant,
Elle va demander son fugitif amant :
Elle y vit l'abondance, elle y vit la mollesse,
Avec le plaisir enchanteur;
Il n'y manquoit que le bonheur.
La voilà donc encor qui cherche & se promène :
Lasse des grands chemins, elle trouva à l'écart
Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.
Une beauté simple & sans art,
Du lieu presque désert étoit la souveraine;
C'étoit la piété. Là notre amante en pleurs,
Lui raconta son avanture.
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs,
Vous vérrez le bonheur, c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte; il faut pour l'attirer
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans l'attendre;
Sans le chercher; au moins, sans trop le desirer;
Il arrive aussi-tôt qu'on cesse d'y prétendre;
Ou que dans sa recherche on sait se modérer.
L'Imagination à l'avis sut se rendre,
Le bonheur vint sans différer.

FINIS.

BOOKS *for the Use of* SCHOOLS, ACADEMIES, &c. *printed for and sold by* C. Elliot, *Parliament-Square*, Edinburgh; *and* G. Robinson, *Pater-noster-row*, London.

FABLES Choisies, à l'usage des Enfans, & des Personnes qui commencent à apprendre la langue Françoise. Par L. Chambaud. *Nouvelle edition, revue & corrigée. Avec un Index alphabetique des mots traduits en Anglois, beaucoup plus considerablement augmenté que dans les editions precedentes.* Par A. Scot, A. M. Membre de l'Université de Paris. Price 1s. 9d. plain, and 2s. neatly bound and titled.

Rudiments and Practical Exercises for learning the French language, by A. Scot, A. M. Fellow of the University of Paris.

Les Avantures de Gil Blas, par M. le Sage, *avec figures*, 2 tom. 12mo, 6s. bound.

Reflexions; ou, Sentences & Max[illegible] morales de Monsieur de la Rochefoucault; nou[illegible]elle Edition, revue & corrigée, 2s. bound.

Scott's Lessons in Elocution; or, a Selection of the best Pieces in Prose and Verse, 2s. 6d.

Scott's Elements of Geometry, in which all the material propositions in the first, sixth, eleventh, and twelfth books of Euclid are demonstrated with conciseness and perspicuity, 2s. 6d. sewed.

——— Practical Essay on Elocution, or a concise and systematic course of observations on the delivery of language, with proper examples, 8vo. 1s. 6d. sewed.

——— Practical Arithmetic, 2s. 6d. bound.

——— New Spelling-book, or Introduction to reading and spelling; third edition, much enlarged.

Moral Instructions of a Father to a Son undertaking a long Voyage; to which are added, Moral sentences, &c. 1s. bound.

Ruddiman's Latin Grammar, 2s. 6d.

——— Rudiments of the Latin Tongue, a new and genuine edition, 1s.

——— Edit. of Livy's Hist. Romana, 4 vols 12mo, 12s. bound.

Waddel's Buchanan's Psalms, Latin and English, 8vo. in the manner of Davids[illegible]il, 3s. 6d. bound.

